

présence du futur

thomas disch

334



denoël

Thomas Disch

334

nouvelles

*Traduites de l'américain
par Donald Blunden*



Éditions Denoël

Titre original :
334
(MacGibbon & Kee-London)

© Thomas M. Disch, 1972
et pour la traduction française
© Éditions Denoël, 1976

La Mort de Socrate

1

Une douleur sourde, une sorte de creux, lui tenaillait le ventre dans la région du foie – le siège de l'intelligence d'après la psychologie d'Aristote – comme si quelqu'un s'amusait à gonfler une baudruche à l'intérieur de sa cage thoracique, ou comme si son corps tout entier était cette baudruche. Elle profitait de ce qu'il était collé derrière ce bureau pour le lancer comme une dent malade qu'on ne peut s'empêcher de palper constamment du bout du doigt ou de la langue. Et pourtant on ne pouvait pas exactement parler de maladie.

C'était quelque chose d'indéfinissable.

Le professeur Ohrengold leur parlait de Dante. Bla, bla, bla, bla, né en 1265. *1265*, écrivit-il sur son cahier.

Ses jambes étaient ankylosées à force d'être coincées sous ce bureau – ça au moins c'était quelque chose de clair et de précis.

Et Milly – pour ce qui était de la clarté et de la précision, on ne pouvait pas faire mieux. *Je mourrai*, pensa-t-il (bien qu'en l'espèce, le terme penser soit impropre) *je mourrai d'un cœur brisé*.

Le professeur Ohrengold disparut pour céder la place à l'embrouillamini d'un tableau abstrait. Birdie étira ses jambes dans l'allée centrale en pressant les genoux l'un contre l'autre et en contractant les muscles des cuisses. Il bâilla. Pocahontas lui décocha un regard désapprobateur. Il sourit.

Et voilà que le professeur Ohrengold réapparaissait, reprenant son « bleb bleb bleb Rauschenberg et bla bla bla, l'enfer de Dante est un enfer atemporel. C'est l'enfer que chacun de nous recèle au plus profond de son âme ».

Merde, se dit Birdie, avec une grande précision.

Tout ça c'était de la merde. Il écrivit *Merde* sur son cahier, puis donna aux lettres un effet de perspective et hachura soigneusement leurs côtés. Tout ça ne méritait vraiment pas le nom d'enseignement. La Section d'enseignement non spécialisé

était la risée des étudiants à part entière de Barnard. C'est Milly qui l'avait dit. Une façon de dorer la pilule, ou quelque chose comme ça. De la merde enrobée de chocolat.

Ohrengold leur parlait maintenant de Florence et des papes et de trucs comme ça, et puis soudain il disparut. « Bon. Qui peut me dire ce que c'est que la simonie ? » demanda l'appariteur. Personne ne leva la main. L'appariteur haussa les épaules et appuya sur le bouton commandant la reprise du cours. On vit une image représentant les pieds d'un homme en train de brûler.

Il écoutait mais ce qu'il entendait n'avait ni queue ni tête. À vrai dire, il n'écoutait pas. Il essayait de dessiner un portrait de Milly dans son cahier, mais il n'était pas très doué pour le dessin. Sauf quand il s'agissait de têtes de mort. Il savait dessiner des têtes de mort, des serpents, des aigles, des avions nazis d'un réalisme saisissant. Peut-être aurait-il dû faire les Beaux-Arts. Il transforma le portrait de Milly en un crâne doté d'une longue chevelure blonde. Il ne se sentait pas bien.

Il avait comme mal au cœur. C'était peut-être la barre chocolatée qu'il avait mangée en guise de déjeuner chaud. Il n'avait pas une alimentation équilibrée. C'était une erreur. Pendant la moitié de sa vie il avait mangé dans des cafétérias et dormi dans des dortoirs. C'était pas une vie. Il avait besoin d'une vie de famille, de régularité. Il avait besoin de baiser un bon coup. Quand il épouserait Milly, ils auraient des lits jumeaux, un deux-pièces-cuisine à eux tout seuls, avec seulement deux lits dans une des pièces. Il imagina Milly dans son chouette petit uniforme d'hôtesse. Puis, les yeux fermés, il commença à la déshabiller dans son imagination. D'abord la petite veste bleue avec l'insigne Pan Am au-dessus du sein droit. Puis il fit sauter la boucle de la ceinture et défit la fermeture Éclair. La jupe glissa sans bruit sur l'Antron lisse du slip. Rose. Non – *noir*, bordé de dentelle. Elle avait un de ces chemisiers démodés, avec des tas de boutons. Il essaya d'imaginer qu'il les déboutonnait un à un, mais Ohrengold choisit ce moment précis pour balancer un de ses jeux de mots à la con. Ha, ha. Il ouvrit

¹ Variété de Nylon (N.D.T.).

les yeux, et vit Liz Taylor, de son cours de l'année dernière sur l'histoire du cinéma, avec ses gros nichons roses et ses cheveux de fil bleu.

— Cléopâtre et Francesca di Rimini, dit Ohrengold, sont là parce que leur péché était moindre.

Comme Rimini était une ville italienne, on leur montra une fois de plus la carte d'Italie.

Italie, chie-talie.

On ne s'attendait tout de même pas qu'il s'intéresse à ce genre de conneries ? Ça intéressait *qui*, de savoir la date de naissance de Dante ? Peut-être qu'il n'était *jamais* né. En quoi est-ce que ça le concernait, *lui*, Birdie Ludd ?

En rien.

Il devrait carrément se lever et lui poser cette question-là, au professeur Ohrengold, et sans y aller par quatre chemins. Mais on ne discute pas avec un écran de télé, et le professeur Ohrengold n'était rien de plus – une nuée de points lumineux. L'appariteur avait même dit qu'il était mort depuis longtemps. Encore un satané expert mort sur une satanée cassette.

C'était ridicule : Dante, Florence, les « châtiments symboliques » (c'était précisément ce que cette bonne vieille Pocahontas notait au même moment sur son bon vieux cahier). On n'était plus au foutu Moyen Age. On était au XXI^e siècle, et il s'appelait Birdie Ludd et il était amoureux et il était seul et il était sans emploi (et probablement incapable d'en occuper un, de surcroît) et il ne pouvait rien faire, mais alors rien de rien, pour se sortir de la merde, et il n'y avait pas un seul endroit où se réfugier dans tout ce putain de pays.

Et si un jour Milly n'avait plus *besoin* de lui ?

L'impression de creux dans sa poitrine s'accroissait. Il essaya de le chasser en pensant aux boutons de la blouse imaginaire, au corps chaud qu'elle renfermait, à sa Milly. Il ne se sentait vraiment pas bien. Il arracha de son cahier la feuille sur laquelle il avait dessiné une tête de mort. Il la plia en deux et la déchira avec soin le long du pli. Il répéta l'opération jusqu'à ce que les morceaux fussent trop petits pour pouvoir être déchirés, puis les mit dans la poche de sa chemise.

Pocahontas le regardait avec un sourire mauvais qui disait ce que disait l'affiche accrochée au mur : Le papier est précieux. Ne le gaspillez pas ! Le bouton de Pocahontas, c'était l'écologie, et Birdie avait appuyé dessus. Comme il comptait sur ses notes de cours pour les examens de fin d'année, il lui adressa un doux sourire en manière d'excuse. Il avait un sourire formidable. Les gens n'arrêtaient pas de le féliciter pour l'éclat et la chaleur de son sourire. Son seul véritable problème, c'était son nez, qui était petit.

Ohrengold fut remplacé par le symbole du cours – un homme nu enfermé dans un carré et un cercle – et l'appariteur, qui aurait pu faire preuve de moins de zèle, demanda s'il y avait des questions. À la grande surprise de tout le monde, Pocahontas se leva et balbutia quelque chose au sujet de quoi ? De Juifs, d'après ce que Birdie avait compris. Il n'aimait pas les Juifs.

— Pourriez-vous répéter votre question ? demanda l'appariteur. Il y en a au fond qui n'ont pas entendu.

— Eh bien, si j'ai bien compris le D^r Ohrengold, ça disait que le premier cercle était réservé aux gens qui n'étaient pas baptisés. Ils n'avaient rien *fait* de mal, ils étaient simplement nés trop *tôt*.

— C'est exact.

— Eh bien moi, ça ne me paraît pas juste.

— Oui ?

— Je veux dire, je n'ai pas été baptisée, moi.

— Moi non plus, dit l'appariteur.

— Alors comme ça, d'après Dante, on irait tous les deux en enfer.

— En effet.

— Mais ce n'est pas juste. Sa voix était passée du ton plaintif au glapissement suraigu.

Il y avait des gens qui riaient, et d'autres qui se levaient. L'appariteur leva la main.

— Il y a interrogation écrite.

Birdie fut le premier à gémir.

— Ce que je veux dire, insistait Pocahontas, c'est que si c'est la faute à quelqu'un que ces gens soient nés d'une certaine façon et pas d'une autre, c'est bien à *Dieu*.

— C'est une remarque judicieuse, dit l'appariteur. Je ne sais pas s'il y a moyen de répondre. Rasseyez-vous, je vous prie. Il va y avoir un bref test de compréhension.

Deux vieux surveillants commencèrent à distribuer des markers et des formulaires.

Le malaise de Birdie s'était précisé, et le fait qu'il avait maintenant un motif d'affliction qu'il pouvait partager avec tous les autres n'était pas étranger à la chose.

La lumière baissa, et la première question à choix multiple apparut sur l'écran : 1. Dante Alighieri est né en (a) 1300 (b) 1265 (c) 1625 (d) Date inconnue.

Pocahontas cachait ses réponses, la chienne. Alors, quand était-il né, ce connard ? Il se souvint avoir noté la date dans son cahier de cours, mais ne se rappelait pas la date elle-même. Il regarda de nouveau les quatre possibilités qui lui étaient offertes, mais la question numéro deux était déjà sur l'écran. Il fit une croix dans la case (c) puis, sentant obscurément que ce choix était mal inspiré, il l'effaça, mais finit quand même par cocher cette case de toute façon.

La quatrième question apparut à l'écran. Il n'avait jamais vu un seul des noms qu'on lui proposait, et la question lui parut incompréhensible. Dégoûté, il cocha la case (c) de chaque question et porta sa feuille-réponse au surveillant qui gardait la porte et qui refusa de toute façon de le laisser sortir avant la fin du test. Il resta planté là à promener un regard furibond sur tous ces pauvres cons en train de cocher les mauvaises réponses sur leurs formulaires.

La sonnerie retentit. Tout le monde poussa un soupir de soulagement.

Le n° 334 de la Onzième Rue Est était une unité parmi vingt autres unités semblables sans jamais êtres identiques, qui avaient été construites dans le cadre du premier projet fédéral MODICUM pendant le boom des années 80, juste avant les restrictions. Un mât en aluminium pour les drapeaux et un bas-relief en ciment précontraint représentant le numéro de

l'immeuble décoraient l'entrée principale, à deux pas de la Première Avenue. Hormis ces deux détails, l'immeuble ne portait aucun signe distinctif. Une nuit, bien des années auparavant, l'Assemblée des locataires était parvenue, en signe de protestation, à faire sauter un morceau du gigantesque « 4 », mais en gros (en admettant que les arbres et les opulentes vitrines n'y eussent jamais figuré que par pure politesse), la maquette initiale telle qu'elle avait été publiée dans le *Times* était encore fort ressemblante. Du point de vue architectural, le 334 était l'égal des pyramides – à peine dépassé et pas du tout dégradé.

Sa peau de verre et de brique jaune abritait une population de trois mille habitants environ (sans compter les temporaires) qui se répartissait sur 812 appartements (40 par étage plus douze au rez-de-chaussée, derrière les magasins), ce qui était un chiffre à peine supérieur de 30 % au plafond idéal de 2 250 fixé par l'agence. Ainsi donc, pour peu qu'on acceptât de voir la chose d'un œil réaliste, 334 était, de ce point de vue également, un succès assez honnête. Pour sûr, bien des gens acceptaient de vivre dans des endroits bien pires que celui-là, surtout s'ils étaient, comme Birdie Ludd, des temporaires.

En ce moment, à sept heures et demie ce jeudi soir, Birdie était un temporaire installé sur le palier du seizième étage, deux étages au-dessous de l'appartement des Holt. Le père de Milly n'était pas chez lui, mais comme de toute façon personne ne l'avait invité à rentrer, il resta là à se geler les miches et à écouter quelqu'un engueuler quelqu'un d'autre pour une question d'argent ou de sexe. (« L'argent ou le sexe » était le refrain d'une comédie à succès que Milly lui repassait constamment. « L'argent ou le sexe. Tout se réduit toujours à l'un ou à l'autre. » Ouarf ouarf.) Cependant une tierce personne leur disait de la fermer et de très loin, comme le vrombissement d'un avion survolant Central Park, lui parvenait le vagissement strident et ininterrompu d'un bébé qu'on assassinait. *Voici mon amour*, chantait une radio. *Si tu n'en veux pas je mourrai. Je mourrai d'un cœur brisé.* Classé troisième au hit-parade des États-Unis. Ça faisait une journée, une semaine entière que Birdie avait cet air-là dans la tête.

Avant de rencontrer Milly, il n'avait jamais soupçonné que l'amour pouvait être quelque chose de plus compliqué ou de plus redoutable que faire joujou à deux. Même pendant les deux premiers mois de leur liaison il s'était borné à faire joujou comme d'habitude, avec un petit quelque chose en plus. Mais maintenant, il lui suffisait d'entendre la moindre chanson cucul à la radio, et même parfois les pubes, pour se trouver au bord des larmes.

La chanson fut coupée net et les gens s'arrêtèrent de gueuler, et Birdie entendit un bruit de pas qui montait lentement vers lui dans la cage d'escalier. Ça *devait* être Milly. Les pieds se posaient sur chaque marche avec le bruit mat du talon plat d'une chaussure de femme – et sa gorge commença à se serrer sous l'effet de l'amour, de la peur, de la douleur, de tout sauf du bonheur. Si c'était Milly, que lui dirait-il ? Mais oh !, si ce n'était pas elle...

Il ouvrit son livre de cours et fit semblant de lire, non sans avoir sali la page avec la crasse dont il s'était couvert les mains en essayant d'ouvrir la fenêtre qui donnait dans l'escalier de service. Il essuya le reste sur son pantalon.

Ce n'était pas Milly. Une vieille bonne femme portant un sac de provisions. Elle s'arrêta un demi-étage au-dessous de lui, sur le palier, s'appuya sur la rampe et posa son sac à terre avec un grand ouf. Elle avait un bâtonnet d'Oraline au coin de la bouche, avec, fixé dessus, un de ces boutons qu'on donne en prime, une sorte de rosace qui semblait tourbillonner quand elle bougeait la tête, comme une boussole ayant perdu le nord. Elle regarda Birdie, et Birdie fixa d'un air buté la mauvaise reproduction de *la Mort de Socrate*, par David, qui figurait sur la page ouverte de son livre. Les lèvres flasques formèrent un sourire.

– On apprend ses leçons ? demanda la femme.

– Ouais. C'est ça. On apprend ses leçons.

– C'est bien, ça. Elle retira le bâtonnet vert pâle de sa bouche et, brandissant la chose comme si elle consultait un thermomètre, l'examina pour voir ce qui lui restait de ses dix minutes chronométrées. Son sourire se contracta imperceptiblement, comme si elle méditait une plaisanterie, l'affûtait comme une lame avant de la lâcher.

— C'est bien, ça, jeune homme, finit-elle par dire presque en gloussant. C'est bien de faire des études.

La radio ressuscita avec la nouvelle publicité Ford. C'était une des pubes préférées de Birdie – gaie comme tout mais en même temps solide. Il aurait tellement voulu que la vieille sorcière ferme sa gueule pour qu'il puisse l'entendre.

— On ne peut rien faire de nos jours quand on n'a pas fait d'études.

Birdie ne répondit pas.

Elle changea son angle d'attaque.

— Ces escaliers, dit-elle.

Birdie leva les yeux de son livre, exaspéré.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces escaliers ?

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Les ascenseurs sont en panne depuis des semaines ! Voilà ce qu'ils ont ! Des semaines !

— Et alors ?

— Alors, pourquoi est-ce qu'ils ne réparent pas les ascenseurs ? Mais essayez donc de poser une question comme celle-là au bureau du secteur, histoire de voir ce que ça donnera. Rien, voilà ce que ça donnera.

Il avait envie de lui dire d'aller se laver les cheveux. Elle parlait comme si elle avait passé sa vie dans une cellule et non dans le grand ensemble pouilleux qu'elle portait tatoué sur son visage. D'après Milly ça faisait des années, et non des semaines, qu'il n'y avait plus un seul ascenseur en état de marche dans tout ce complexe d'immeubles.

Avec une expression dégoûtée il se rapprocha du mur pour laisser passer la vieille dame. Elle gravit trois marches, de sorte que son visage se trouva exactement au niveau du sien. Elle puait la bière et le chewing-gum et la vieillesse. Il détestait les vieillards. Il détestait leurs visages ridés et le contact de leur peau froide et sèche. C'était parce que les vieillards étaient tellement nombreux que Birdie Ludd ne pouvait pas épouser la fille qu'il aimait et avoir une famille à lui. C'était fichtrement injuste.

— Et qu'est-ce qu'il étudie, le jeune homme ?

Birdie jeta un coup d'œil au tableau. Il lut la légende, qu'il n'avait pas lue auparavant.

— Ça, c'est Socrate, dit-il en se souvenant vaguement de quelque chose que son prof de civilisation avait dit l'année dernière au sujet de Socrate. C'est un tableau, expliqua-t-il. Un tableau grec.

— Vous voulez devenir un artiste ? Ou quoi ?

— Quoi ! rétorqua Birdie.

— Vous êtes le gars de la petite Milly Holt, pas vrai ?

Il ne répondit pas.

— C'est elle que vous attendez ?

— C'est pas interdit d'attendre quelqu'un, que je sache ?

La vieille dame lui éclata de rire en pleine figure, et ce fut comme s'il fourrait son nez dans le con d'une morte. Puis elle se mit en devoir de gravir les marches une à une jusqu'au palier suivant. Birdie essaya de résister à la tentation de se retourner pour la regarder, mais son envie fut la plus forte. Leurs regards se croisèrent, et elle éclata à nouveau de rire. Finalement il dut lui demander pourquoi elle riait « C'est pas interdit de rire, que je sache ? » répliqua-t-elle, aussi sec. Puis son rire se transforma en une quinte de toux sortie tout droit d'un vieux film d'éducation sanitaire sur les dangers du tabac. Il se demanda s'il était possible qu'elle soit une toxicomane. Elle était assez vieille pour ça. Le père de Birdie, qui devait bien avoir dix ans de moins qu'elle, fumait du tabac chaque fois qu'il pouvait s'en procurer. Birdie trouvait que c'était une façon idiote de jeter l'argent par les fenêtres, mais l'aversion que lui inspirait ce vice n'allait pas au-delà d'une vague répugnance. Milly, en revanche, l'abhorrerait – surtout chez les femmes.

Quelque part, du verre vola en éclats, et quelque part des enfants se tiraient dessus – *Acka ! Ackitta ! Ack !* – et tombaient avec force cris en jouant au commando de gorilles. Birdie jeta un coup d'œil dans l'abysse de la cage d'escalier. Une main toucha la rampe beaucoup plus bas, s'immobilisa, se souleva, toucha la rampe en se rapprochant de lui. Les doigts étaient minces (comme le seraient ceux de Milly) et les ongles semblaient recouverts d'un vernis doré. Dans cette lumière et à cette distance, c'était difficile à dire. Une soudaine vague d'espoir fou lui fit oublier le rire de la vieille femme, la puanteur, les cris ; la cage d'escalier devint un décor

romantique, une brume d'action au ralenti. La main se soulevait, s'immobilisait et touchait la rampe.

La première fois qu'il était entré dans l'appartement de Milly, il avait gravi ces escaliers derrière elle, les yeux fixés sur son petit cul bien ferme qui se tortillait de gauche à droite en faisant frémir et scintiller comme l'étalage d'un marchand de vin les franges pailletées de son short. Pas une fois il ne s'était retourné pendant toute la montée.

Au onzième ou douzième étage, la main quitta la rampe et ne réapparut pas. Ce n'était donc pas Milly en fin de compte.

Il bandait rien que de s'en souvenir. Il défit sa fermeture Éclair et passa la main dans son slip pour se donner deux ou trois coups, mais le cœur n'y était pas et c'était parti avant qu'il ait pu démarrer.

Il consulta sa montre Timex sous garantie. Huit heures pile. Il pouvait se permettre d'attendre encore deux heures. Ensuite, s'il ne voulait pas payer plein tarif dans le métro, ce serait quarante minutes de marche jusqu'à son dortoir. S'il n'avait pas été à l'essai à cause de ses notes, il aurait bien attendu toute la nuit.

Il s'installa pour étudier *l'Histoire de l'Art*. Il contempla l'image de Socrate dans la mauvaise lumière de l'escalier. D'une main il tenait une grande coupe ; de l'autre il désignait quelqu'un d'un geste accusateur. Il n'avait pas l'air de mourir du tout. L'examen de fin de semestre avait lieu le lendemain à deux heures de l'après-midi. Il fallait vraiment qu'il s'y mette. Il examina l'image de plus près. Et puis de toute façon, pourquoi les gens peignaient-ils des tableaux ? Il fixa l'image jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal.

Le bébé recommença son piqué sur Central Park. Une poignée de partisans birmans dévalèrent l'escalier en poussant des cris inarticulés, suivis de peu par une bande de gosses portant des masques noirs – des gorilles de l'*U.S. Army* – qui les poursuivaient en hurlant des obscénités.

Il se mit à pleurer. Il était certain, bien que ce fût une certitude encore presque inconsciente, que Milly le trompait. Il l'aimait tant, et elle était si belle. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle l'avait traité de con. « T'es tellement con, mon pauvre

Birdie Ludd, avait-elle dit, qu'il y a des fois où tu m'écoeures. » Mais elle était si belle. Et il l'aimait.

Une larme tomba dans la coupe de Socrate et fut immédiatement absorbée par le mauvais papier. Il s'aperçut qu'il pleurait. C'était la première fois qu'il pleurait de toute sa vie d'adulte. Il avait le cœur brisé.

2

Birdie n'avait pas toujours été un tel raseur, loin de là. Il y avait eu un temps où son caractère ouvert, amical, décontracté, où sa joie de vivre faisaient plaisir à voir. Il ne se croyait pas obligé de se mesurer à vous dès qu'il vous rencontrait, et quand par hasard il s'y voyait contraint par les circonstances, il savait se montrer bon perdant. Son esprit compétitif avait reçu une note médiocre à l'école communale 141, et une note encore moins bonne au centre où il avait été transféré après le divorce de ses parents. Un bon bougre qui se débrouillait – voilà ce qu'on disait de Birdie.

Et puis un jour, pendant l'été qui avait suivi son examen de fin d'études secondaires, au moment où ça commençait à devenir vraiment sérieux avec Milly, il avait été convoqué dans le bureau de M. Mack et en l'espace de quelques minutes sa vie avait été réduite en miettes. Norman Mack était un homme d'âge mûr, maigre et doté d'une calvitie naissante, d'un ventre bedonnant et d'un nez juif – bien que Birdie n'eût aucun moyen de savoir s'il était ou non réellement juif, et que sur ce point il en fût réduit aux conjectures. La principale raison, hormis son nez, qui l'incitait à le penser était que lors de toutes leurs entrevues d'orientation, Birdie avait la sensation désagréable – sensation qu'il éprouvait également en présence des Juifs – que M. Mack jouait avec lui, que sa bonne volonté débonnaire et professionnelle dissimulait un mépris sans bornes, que tous ses conseils si raisonnables étaient un piège. Le plus triste de l'histoire c'était que, de par sa nature même, Birdie ne pouvait pas ne pas s'y laisser prendre. C'est M. Mack qui avait établi les règles du jeu et il fallait s'y conformer.

— Assieds-toi, Birdie.

Première règle.

Birdie s'était assis, et M. Mack avait expliqué qu'il avait reçu une lettre d'Albany², des services centraux de la Sélection génétique, – il tendit à Birdie une grande enveloppe grise de laquelle Birdie tira une épaisse liasse de papiers et de formulaires – et qu'en gros elle disait – Birdie remit les papiers dans l'enveloppe – que Birdie avait été reclassé.

— Mais j'ai passé les tests, monsieur Mack ! Il y a quatre ans. Et j'ai été *reçu* !

— J'ai téléphoné à Albany pour m'assurer qu'une erreur ne s'était pas glissée quelque part. Mais ce n'était pas le cas. La lettre...

— Regardez ! – Il extirpa son portefeuille de sa poche et en sortit sa carte. – Regardez, c'est écrit là, noir sur blanc – vingt-sept !

M. Mack prit la carte fatiguée en faisant une moue compatissante.

— Birdie, je suis navré de devoir te dire que sur la *nouvelle* carte il y a écrit vingt-quatre.

— Un point ? Pour un point vous allez... – Il ne pouvait pas se résoudre à penser à ce qu'ils allaient faire. – Oh ! monsieur Mack !

— Je sais, Birdie. Ça me fait autant de peine qu'à toi, tu peux me croire.

— J'ai passé leurs fichus tests et j'ai été *reçu*.

— Comme tu sais, Birdie, il y a d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte en plus des notes de test, et en ce qui te concerne, un de ces facteurs a changé. Il semble que ton père fasse du diabète.

— Première nouvelle.

— Il est possible que ton père ne le sache pas encore lui-même. Les hôpitaux sont reliés par un lien informatique automatique au Centre de sélection génétique – lequel Centre de sélection génétique t'a à son tour envoyé cette lettre automatiquement.

² Capitale de l'État de New York et siège de l'administration.

— Mais qu'est-ce que mon père vient faire dans tout ça ?

Au fil des ans, les rapports de Birdie avec son père s'étaient réduits à une voix au bout du fil les jours fériés et à une moyenne de quatre visites expéditives par an à l'asile fédéral de la Seizième Rue, à l'occasion desquelles M. Ludd recevait des tickets-repas valables dans un restaurant de la ville. La vie de famille étant la plus grande sinon la seule force de cohésion de toute société, les responsables du MODICUM essayaient de lutter bon gré mal gré contre la désagrégation des familles, même des familles aussi peu unies que celle constituée d'un père et d'un fils se réunissant toutes les douze semaines pour manger des lasagnes aux *Vêpres siciliennes*. Son père ? Il y avait de quoi rigoler.

Avant tout, M. Mack expliqua qu'il n'y avait pas de quoi avoir honte. Deux pour cent et demi de la population, soit plus de douze millions de personnes – ce qui était loin d'être négligeable – totalisaient moins de vingt-cinq points. Une mauvaise note de test ne faisait pas de Birdie un débile mental, ça ne le privait d'aucun de ses droits civiques ; ça voulait seulement dire, comme bien sûr il le savait, qu'il n'aurait pas le droit d'avoir des enfants, que ce soit directement, par le mariage, ou indirectement, par insémination artificielle. Il voulait être bien sûr que Birdie le comprenait bien. Birdie le comprenait-il bien ?

Oui, il le comprenait.

Le visage de M. Mack s'éclaira, et il fit remarquer qu'il était toujours possible, probable même, étant donné qu'il était juste à la limite, d'être reclassé une nouvelle fois, vers le haut. Patiemment, point par point, il passa en revue avec Birdie les composantes de sa note, en indiquant les façons dont il pouvait espérer l'améliorer et les façons dont il ne le pouvait pas.

Le diabète était une maladie héréditaire. Elle exigeait des soins coûteux et parfois fort longs. Le propos initial des instigateurs de la loi avait été de classer le diabète dans la même catégorie que l'hémophilie et le gène XYY. C'était plutôt draconien, mais Birdie pouvait certainement comprendre pourquoi une tendance génétique vers le diabète devait être découragée à tout prix.

Certainement. Il le pouvait.

Et puis il y avait cet autre problème fâcheux concernant son père – le fait qu’au cours des dix dernières années il avait travaillé moins de 50 % du temps. À première vue, il pouvait paraître injuste de pénaliser Birdie pour l’insouciance de son père, mais les statistiques montraient que ce trait tendait à être aussi héréditaire que, disons, l’intelligence.

La vieille opposition hérédité-environnement ! Mais avant que Birdie proteste trop vigoureusement, il ferait mieux de jeter un coup d’œil au paragraphe suivant. M. Mack le tapota du bout de son crayon. Voilà, à n’en point douter, une curieuse illustration de l’histoire au travail. La loi révisée sur l’évaluation génétique avait finalement été votée par le Sénat en 2011 à la suite de ce qu’on avait appelé le Compromis Jim Crow, et voilà que ce Compromis avait pratiquement volé à la rescousse de Birdie puisque ces cinq points qu’il avait perdus à cause de la tendance au chômage qui se manifestait chez son père, il les avait regagnés du seul fait qu’il était noir !

En aptitude physique, Birdie avait eu un 9, ce qui le plaçait au point moyen, ou apogée, de la courbe normale. M. Mack fit une petite plaisanterie à ses propres dépens sur la note que *lui* aurait probablement obtenue en aptitude physique. Birdie pouvait demander à repasser le test physique, mais bien rares étaient ceux qui parvenaient à améliorer leur note dans ce domaine ; par contre ceux qui la faisaient baisser étaient légion. Par exemple, dans le cas de Birdie, la plus légère tendance à l’hypoglycémie pouvait maintenant, eu égard au diabète de son père, le mettre définitivement hors d’atteinte du seuil des 25 points. Ne paraissait-il pas plus raisonnable, par conséquent, de se contenter de sa note actuelle dans ce domaine-là ?

Effectivement, cela paraissait plus raisonnable.

M. Mack se montrait plus optimiste en ce qui concernait les deux autres tests, le Stanford-Binet (Version courte) et le Skinner-Waxman. Birdie n’avait pas obtenu une mauvaise note à ces deux tests (7 et 6), mais d’un autre côté il n’en avait pas obtenu de bonnes non plus. Les gens faisaient souvent des progrès saisissants d’une fois sur l’autre. Un mal de tête, le trac, l’indifférence, même – il y avait tellement de facteurs qui

pouvaient gêner une performance mentale optimale. Quatre ans, c'était long, mais Birdie avait-il quelque raison de croire qu'il n'avait *pas* donné toute la mesure de ses moyens ?

Et comment ! Il se souvenait d'avoir voulu se plaindre à l'époque, mais comme il avait été reçu aux tests, il ne s'en était pas donné la peine. Le jour du test, un moineau était entré dans la salle d'examen. Il n'arrêtait pas de voleter de droite à gauche, de gauche à droite, d'une fenêtre hermétiquement fermée à l'autre. Qui aurait pu se concentrer avec un cirque pareil ?

Ils décidèrent que Birdie demanderait à repasser à la fois le Stanford-Binet et le Skinner-Waxman. Si pour une raison ou pour une autre il ne se sentait pas sûr de lui le jour fixé par le Centre de sélection génétique, il n'aurait qu'à reporter l'épreuve à une date ultérieure. M. Mack était convaincu que les gens seraient disposés à se plier en quatre pour un garçon dans sa situation.

Le problème semblait être résolu, et Birdie s'apprêtait à prendre congé, mais M. Mack dut passer en revue deux ou trois détails supplémentaires, pour la forme. Hormis les facteurs héréditaires et les tests du Centre de sélection génétique, qui mesureraient tous deux les potentialités, il existait un autre groupe d'éléments déterminant la performance individuelle. Tout service exceptionnel rendu au pays ou à l'économie donnait automatiquement 25 points, mais Birdie ne devait pas trop compter là-dessus. De même, une manifestation d'aptitudes physique, intellectuelle ou créative nettement au-dessus de la moyenne indiquée par *et cætera, et cætera*.

Birdie était également d'avis qu'on pouvait sauter ce passage.

Mais là, en revanche, sous la gomme du crayon, il y avait quelque chose d'intéressant – le facteur niveau d'études... Déjà Birdie avait eu cinq points pour avoir terminé ses études secondaires. S'il entrait à l'Université...

Hors de question. Birdie ne pourrait jamais faire un étudiant. Il n'avait rien d'un imbécile, mais d'un autre côté il n'avait rien non plus d'un Isaac Einstein.

Normalement, M. Mack aurait applaudi au réalisme d'une telle décision, mais dans les circonstances présentes, il valait mieux ne pas brûler ses vaisseaux. Tout résident de la ville de

New York avait le droit de fréquenter l'une quelconque des universités de la ville comme étudiant à part entière ou, s'il ne remplissait pas un certain nombre de conditions, dans le cadre de la Section d'enseignement non spécialisé. Birdie avait intérêt à y réfléchir avant d'écarter définitivement cette solution.

M. Mack était vraiment désolé. Il espérait que Birdie apprendrait à considérer sa reclassification comme un accident de parcours plutôt qu'un échec définitif. L'échec n'était qu'une façon d'envisager la réalité.

Birdie acquiesça, mais M. Mack ne lui rendit pas la liberté pour autant. M. Mack invita Birdie à envisager la question de la contraception et de la génétique avec une ouverture d'esprit aussi large que possible. Déjà les ressources disponibles ne suffisaient plus à nourrir la population de la planète ; si l'on n'instaurait pas un système volontaire de limitation des naissances, cette population s'accroîtrait dans des proportions catastrophiques. M. Mack espérait que Birdie en viendrait un jour ou l'autre à voir que la Sélection génétique était malgré ses inconvénients évidents, à la fois souhaitable et nécessaire.

Birdie promit qu'il s'efforcera de considérer la chose sous cet angle, moyennant quoi il put partir.

Parmi les papiers que contenait l'enveloppe grise, Birdie trouva un livret intitulé *Votre test d'aptitude génétique* publié par le Conseil national de l'éducation, qui expliquait que la seule façon efficace de se préparer à son réexamen était de l'aborder avec un esprit ouvert et confiant. Un mois plus tard, fidèle au rendez-vous, Birdie se rendit à Center Street dans un état d'esprit ouvert et confiant. Ce ne fut que plus tard, en discutant des tests avec ses compagnons d'infortune autour de la fontaine, sur la place, qu'il s'aperçut qu'on était un vendredi 13. Manque de pot ! Il n'avait pas besoin d'attendre la lettre recommandée pour savoir que sa note allait être gratinée. Pourtant quand il reçut ses résultats, ce fut comme un coup de massue : son Q.I. avait baissé d'un point ; sur l'échelle de créativité de Skinner-Waxman il était tombé à 4 – une note de débile mental. Son nouveau total : 21.

Le 4 le mettait hors de lui. La première partie du Skinner-Waxman consistait en un test à choix multiples où il fallait sélectionner parmi quatre jeux de mots celui qu'on considérait comme le meilleur, et aussi la meilleure de quatre fins d'histoire. Jusque-là, pas de surprise – il se souvenait de cette partie du test. Mais ensuite ils l'introduisirent dans une drôle de pièce toute vide. Deux cordelettes pendaient du plafond. Ils lui donnèrent une pince et lui dirent de les nouer ensemble. On n'avait pas le droit de décrocher les cordes.

C'était impossible. En tenant l'extrémité d'une des cordes dans une main, on ne pouvait tout simplement pas attraper l'autre, même en allant la chercher avec la pointe du pied. Les quelques centimètres supplémentaires qu'on gagnait avec la pince n'étaient d'aucune utilité. Au bout des dix minutes imparties il avait envie de hurler. Il y avait trois autres problèmes impossibles, mais il n'était plus en état de se concentrer sur quoi que ce fût.

À la fontaine, une espèce de petit branleur avec une grosse tête leur expliqua ce qu'ils auraient tous dû faire : attacher la pince à l'extrémité d'une des cordes et lui imprimer un mouvement de balancier ; ensuite aller chercher...

« Tu sais ce que j'aimerais voir, dit Birdie en interrompant la grosse tête, en train de se balancer au bout de cette corde à la con, hein, duchnoque ? *Toi !* »

Ce qui, de l'avis de tous, était une bien meilleure blague que tous leurs choix multiples.

Ce ne fut qu'après avoir été recalé à ses tests que Birdie annonça son reclassement à Milly. Une certaine fraîcheur avait gagné leurs relations depuis quelque temps – un nuage passager dans le ciel de leur bonheur – mais Birdie redoutait néanmoins sa réaction, les noms dont elle allait peut-être le traiter. Ce fut le contraire qui se produisit ; Milly se montra héroïque, déploya des trésors de tendresse, de sollicitude et de ferme résolution. Elle ne s'était pas aperçue jusqu'alors, dit-elle, à quel point elle aimait Birdie et avait besoin de lui. Elle l'aimait *d'avantage* maintenant, parce que... mais elle n'avait pas besoin d'expliquer

pourquoi. C'était écrit sur leurs visages, dans leurs yeux – ceux de Birdie sombres et luisants, ceux de Milly noisette mouchetés d'or. Elle jura de rester à ses côtés pour l'aider à traverser cette épreuve. Du diabète ! Et ce n'était même pas le sien ! Plus elle y pensait, plus ça la mettait en colère, plus elle était décidée à ne pas laisser un Moloch bureaucratique jouer les dieux tout-puissants avec Birdie et elle. (Moloch ?) Si Birdie acceptait de suivre les cours à la S.E.N.S. de Barnard, Milly se déclarait prête à l'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait.

Quatre ans, d'après leurs calculs. Le système des points était conçu de telle sorte que chaque année ne comptait qu'un demi-point jusqu'au diplôme de fin de cycle, mais que ce diplôme valait, lui, quatre points. Si Birdie s'était contenté de son ancienne note rectorale, il aurait pu regagner le terrain perdu en deux ans. Maintenant il lui fallait essayer de décrocher un diplôme.

Mais il l'aimait, sa Milly, et il voulait l'épouser, sa Milly, et ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, un mariage n'est pas un mariage si l'on ne peut pas avoir d'enfants.

Il s'inscrivit à Barnard. Qu'aurait-il pu faire d'autre ?

3

Le matin du jour où il devait passer son examen d'histoire de l'art, Birdie se prélassait au lit dans le dortoir vide du S.E.N.S., la tête pleine de sommeil et d'amour. Il ne pouvait pas se rendormir, mais il ne voulait pas encore se lever. Il se sentait déborder d'énergie, remonté à bloc, mais ce n'était pas le genre d'énergie qui pousse à se lever pour se brosser les dents ou pour descendre prendre le petit déjeuner. De toute façon l'heure du petit déjeuner était passée, et il était très bien où il était.

Le soleil entra à flots par la fenêtre sud. Une brise fit frémir les petites annonces périmées qui étaient épinglées sur le panneau d'affichage, tournoyer une chemise qui pendait d'une tringle à rideau, vint terminer sa course sur le dos de la main de Birdie, où le nom de sa bien-aimée n'était plus qu'une tache estompée dans un cœur tracé au stylo à bille. Birdie rit, heureux

de sentir cette plénitude qui lui gonflait la poitrine, heureux de la belle journée qui s'annonçait. Il se retourna sur le flanc gauche en laissant la couverture glisser jusqu'au sol. La fenêtre encadrait un rectangle parfait de ciel bleu. Magnifique ! On était en mars, mais on se serait cru en avril ou en mai. Ç'allait être une superbe journée, un superbe printemps. Il le sentait dans les muscles de sa poitrine et les muscles de son ventre quand il aspirait une bouffée d'air.

Le printemps ! Ensuite l'été. La brise. Torse nu.

L'été dernier à Great Kills Harbour, le sable chaud, la brise marine dans les cheveux de Milly. Encore et encore sa main se levait pour les repousser comme un voile. De quoi avaient-ils parlé ce jour-là ? De tout. De l'avenir. De son fumier de père. Milly attendait désespérément le jour où elle pourrait quitter le 334 et vivre sa vie. Maintenant avec son boulot à la Pan Am, elle avait une option sur un dortoir, mais c'était dur pour elle qui n'avait pas, contrairement à Birdie, une grande habitude de la vie communautaire. Mais bientôt, bientôt...

L'été. Marcher avec elle, un slalom entre les autres corps étendus sur le sable, pelouse de chair. Lui masser la peau pour faire pénétrer la crème solaire. La magie de l'été. Sa main se faufilant sur sa peau. Rien de précis, et puis tout à coup ce *serait* précis – clair comme le jour. Comme si le monde entier faisait l'amour – la mer, le ciel, tout le monde. Ils seraient des chiots et ils seraient des porcs. L'air se remplirait de chansons, de centaines de chansons à la fois. En de tels moments il savait quelle impression cela devait faire d'être un grand compositeur ou un grand musicien. Il devenait un géant, gonflé de grandeur. Une bombe à retardement.

L'horloge murale affichait onze heures sept. *C'est mon jour de chance* : il se le promet. D'un bond, il s'extirpa du lit et fit dix pompes sur le carrelage encore humide de la serpillière matinale. Puis dix de plus. Après la dernière pompe Birdie se reposa à même le sol, ses lèvres pressées contre le carrelage humide et frais. Il bandait.

Il se saisit à pleines mains, en fermant les yeux. Milly ! Tes yeux. Oh ! Milly, je t'aime. Milly, oh ! Milly. Tellement ! Les bras

de Milly. La cambrure de ses reins. Son corps arqué vers l'arrière. Milly, ne me quitte pas ! Milly ? Tu m'aimes ? Je !

Il éjacula à longs jets continus, inondant de sperme ses doigts, le dos de sa main et le cœur bleu et « Milly ».

Onze heures trente-cinq. L'examen d'histoire de l'art était à deux heures. Il avait déjà raté une sortie de groupe prévue à deux heures en consommatologie. Embêtant, ça.

Il enveloppa sa brosse à dents, son Crest, son rasoir et sa crème à raser dans une serviette et se rendit à ce qui avait été, au temps où les locaux de la section avaient été un immeuble de bureaux, les toilettes réservées aux cadres du service des statistiques de la New York Life. La musique se déclencha lorsqu'il ouvrit la porte : *Et hop, et vlan ! Pourquoi suis-je si content ?*

Et hop, et vlan !

Pourquoi suis-je si content ?

C'est pas moi

Qui pourrai vous le dire, les gars.

Il décida de mettre son pull blanc avec son Levis blanc et ses tennis blanches. Il passa un agent blanchissant dans ses cheveux, qui avaient repris leur couleur normale. Il contempla son image dans la glace de la salle de bains. Il sourit. La sono entama sa pube préférée, celle de Ford. Seul devant les urinoirs, il commença à danser tout seul en chantonnant le jingle publicitaire.

Il y avait quinze minutes de trajet jusqu'à l'arrêt de South Ferry. Dans l'immeuble du ferry il y avait un restaurant Pan Am où les serveuses portaient le même uniforme que Milly. Bien qu'il ne pût se le permettre, il y prit son déjeuner, le même déjeuner que celui que servait peut-être Milly au même moment à 2 500 mètres d'altitude. Il laissa un pourboire de vingt-cinq cents. Maintenant il n'avait plus un sou en poche à part son jeton de transport pour revenir au dortoir. Vive la liberté.

Il déambula devant les bancs où les vieillards venaient s'asseoir tous les jours pour contempler la mer en attendant la mort. Birdie n'éprouvait plus ce matin la même haine pour les vieillards que la veille au soir. Alignés en rang d'oignons, pathétiques dans la lumière crue de midi, ils paraissaient lointains, inoffensifs, insignifiants.

La brise qui soufflait de l'Hudson charriait des relents de sel, de pétrole et de pourriture. Ça n'était pas désagréable du tout, comme odeur. Vivifiant. S'il avait vécu des siècles auparavant, il serait peut-être devenu marin. Des séquences de films sur les bateaux lui revinrent à l'esprit. D'un coup de pied, il envoya une canette vide de Fun à travers les barreaux du garde-fou et la regarda danser sur les taches vertes et noires.

Le ciel était rempli d'avions à réaction qui filaient dans toutes les directions. Elle était peut-être à bord de l'un d'eux, qui sait ? Qu'avait-elle dit, la semaine dernière ? « Je t'aimerai toujours. » La semaine dernière ?

« Je t'aimerai toujours. » S'il avait eu un couteau sous la main, il aurait pu sculpter ça dans quelque chose.

Il se sentait en pleine forme. Absolument.

Un vieux bonhomme habillé d'un vieux complet remontait la promenade en se tenant au garde-fou. Son visage était envahi d'une épaisse barbe blanche et bouclée bien que sa tête fût aussi dégarnie qu'un casque de police. Birdie se recula pour le laisser passer.

Il fourra sa main sous le nez de Birdie et dit :

— T'as pas un p'tit queq'chose pour moi, mec ?

Birdie plissa le nez.

— Désolé.

— Il me faudrait vingt-cinq *cents*.

Un accent étranger. Espagnol ? Non. Il rappelait quelque chose, quelqu'un à Birdie.

— À moi aussi.

Le vieux barbu brandit l'index devant sa figure et tout à coup Birdie se souvint à qui il ressemblait. Socrate !

Il jeta un coup d'œil à son poignet, mais comme sa montre ne cadrerait pas avec son projet de s'habiller en blanc de pied en cap ce jour-là, il l'avait laissée au vestiaire. Il fit volte-face. La

gigantesque horloge publicitaire de la First National Citibank affichait deux heures quinze. Ce n'était pas possible. Birdie demanda si c'était bien l'heure à deux des petits vieux assis sur les bancs. Leurs montres concordèrent.

C'était inutile d'essayer d'aller à l'examen à l'heure qu'il était. Sans trop bien savoir pourquoi, Birdie sourit. Il poussa un soupir de soulagement et s'assit pour regarder l'Océan.

En juin il y eut la traditionnelle réunion de famille aux *Vêpres siciliennes*. Birdie nettoya son plateau sans trop prêter attention ni à ce qu'il mangeait ni à l'interminable récit que racontait son père, une histoire de type de la Seizième Rue qui avait pris une option sur la chambre n° 7, après quoi on avait découvert que le bonhomme en question avait été un prêtre catholique. M. Ludd paraissait soucieux. Birdie ne savait trop si c'était à cause de la chambre n° 7 ou du régime que lui imposait son diabète. Finalement, histoire de donner à son vieux l'occasion d'attaquer ses nouilles, Birdie lui fit part du projet d'article mis au point par M. Mack bien que (comme M. Mack l'avait fait remarquer tant et plus), les problèmes et les dissertations de Birdie relevaient de la S.E.N.S. de Barnard et non pas de l'école communale 141. En d'autres termes, ce serait là sa *dernière chance*, bien que cela pût être, si Birdie le voulait bien, une source de motivation. Et il le voulait bien.

— Et tu vas écrire un livre ?

— Mais bon sang, *écoute* ce que je te dis, papa !

M. Ludd haussa les épaules, entortilla les spaghetti sur sa fourchette et écouta :

Ce que Birdie devait faire pour remonter à 25, c'était manifester des aptitudes nettement supérieures à celles qu'il avait manifestées en ce malheureux vendredi 13. M. Mack avait passé en revue les différentes composantes de son profil, et puisque c'était en aptitudes verbales qu'il avait eu sa meilleure note, ils décidèrent que ce serait en écrivant quelque chose qu'il aurait les meilleures chances de réussir. Quand Birdie avait demandé quoi, M. Mack lui avait donné — offert — un exemplaire de *À la force des poignets*.

Birdie le prit sur le banc où il l'avait posé en s'asseyant. Il le brandit à bout de bras pour que son père puisse le voir : *À la force des poignets*, publié et préfacé (d'une façon encourageante mais quelque peu obscure) par Lucille Mortimer Randolph-Clapp. Lucille Mortimer Randolph-Clapp était l'architecte du Système de sélection génétique.

Le dernier spaghetti fut entortillé et mangé. Respectueusement, M. Ludd toucha la surface du spumoni du bout de sa cuillère. Avant de savourer cette première bouchée, il demanda :

— Et alors comme ça, ils te paient simplement pour que tu puisses ?...

— Cinq cents dollars. Pas mal, hein ? Ils appellent ça une indemnité. Je suis censé vivre avec ça pendant trois mois, mais je ne sais pas si j'y arriverai. Mon loyer à Mott Street n'est pas trop mal, mais il y a d'autres trucs.

— Ils sont dingues.

— C'est un système qu'ils ont. Tu comprends, j'ai besoin de temps pour développer mes idées.

— Tout le système est dingue. Écrire ! Tu peux pas écrire un livre.

— Pas un *livre*. Seulement une histoire, un essai, quelque chose comme ça. Ça n'a pas besoin de faire plus d'une page ou deux. Ils disent dans le bouquin que les meilleures choses sont généralement très... je ne me souviens plus du mot exact, mais ça voulait dire court. Tu devrais lire un peu certains des trucs qui ont été acceptés. De la poésie et des machins où un mot sur deux est une grossièreté. Mais alors *vraiment* une grossièreté. Mais il y a aussi des trucs chouettes. Il y a un type qui a quitté l'école en quatrième et qui raconte comment c'était quand il travaillait dans une réserve de crocodiles, en Floride. Et puis il y a de la philosophie. Il y a l'histoire d'une fille qui était aveugle *et* infirme. Je vais te montrer.

Birdie retrouva la page : — « Ma Philosophie », par Delia Hunt. Il lut le premier paragraphe à haute voix :

— « Il y a des fois où j'aimerais être une grosse philosophie, et il y a des fois où j'aimerais arriver avec une grosse hache pour m'abattre. Si j'entendais quelqu'un crier "Au secours ! Au

secours !”, je pourrais rester là, assise sur mon tronc d’arbre à me dire : On dirait que *quelqu’un* est en difficulté. Mais pas moi, parce que je suis assise là à regarder les lapins et tout courir et sauter. Eux aussi, ils doivent fuir la fumée. Mais je resterais là assise sur ma philosophie en me disant : On dirait que cette fois, la forêt est vraiment en feu. »

M. Ludd, tout absorbé qu’il était par son spumoni, se contenta de hocher plaisamment la tête. Il refusait de se laisser étonner par quoi que ce fût, de protester ou d’essayer de comprendre pourquoi les choses ne se passaient jamais comme prévu. Si les gens voulaient qu’il fasse quelque chose, il le faisait. S’ils voulaient qu’il fasse autre chose, il le faisait aussi. Sans discuter *La vida*, comme le faisait également remarquer Delia Hunt, *es un sueño*.

Plus tard, tandis qu’ils retournaient à la Seizième Rue, son père dit :

— Tu sais ce que tu devrais faire, hein ?

— Quoi ?

— Tu devrais utiliser un peu de cet argent qu’on t’a donné et payer une grosse tête pour qu’il t’écrive ton truc.

— Impossible. Ils ont des ordinateurs qui repèrent ce genre de truc.

— Ah ! bon. – M. Ludd soupira.

Quelques centaines de mètres plus loin, il demanda à emprunter dix dollars pour un Fadeout. C’était une tradition lorsqu’ils se rencontraient, et traditionnellement Birdie refusait, mais comme il venait juste de se vanter de son indemnité, il dut s’exécuter.

— J’espère que tu seras capable d’être un meilleur père que moi, dit M. Ludd en mettant le billet plié dans son porte-cartes.

— Ouais. Ben, moi aussi.

Ce qui les fit tous les deux rigoler un bon coup.

Le lendemain matin, suivant l’unique suggestion qu’il avait réussi à arracher au conseiller à qui il avait payé vingt-cinq

dollars pour la consultation, Birdie fit sa première visite seul à la Bibliothèque nationale. (Des années auparavant, il avait eu droit à une visite guidée des locaux de New York Nord en compagnie de plusieurs dizaines d'autres élèves de quatrième.) L'immeuble qui abritait la branche de Nassau était un vieux bâtiment aux façades en verre situé un peu à l'ouest du quartier de Wall Street. À l'intérieur il y avait un véritable nid d'abeilles d'alvéoles destinés à recevoir les chercheurs. Seul le vingt-huitième et dernier étage en était dépourvu, occupé qu'il était par les câbles reliant Nassau à la branche nord de la bibliothèque, puis par un système de relais, à toutes les grandes bibliothèques du monde – à l'exception de celles de France, du Japon et de l'Amérique du Sud. Un appariteur qui ne devait pas être beaucoup plus âgé que Birdie lui montra comment taper ses questions sur le clavier à touches. Lorsque l'appariteur fut parti, Birdie contempla d'un œil morne l'écran éteint qui était devant lui. Il ne pensait qu'à une chose : le plaisir qu'il aurait à pulvériser l'écran d'un coup de poing. « Tapez vos questions ici, Monsieur. »

Après avoir mangé un déjeuner chaud au restaurant, au sous-sol de la bibliothèque, il se sentit mieux. Il se souvint de Socrate avec ses grands gestes et de l'essai philosophique de la fille aveugle. Il demanda à consulter les cinq meilleurs livres écrits sur Socrate à un niveau de fin d'études secondaires et commença à y piocher au hasard.

Tard dans la nuit Birdie finit de lire le passage de *la République* de Platon qui contient le célèbre mythe de la caverne. Ébloui, un peu abasourdi, il déambula dans la féerie de Wall Street à l'heure de la troisième relève dans les bureaux. Bien qu'il fût minuit passé, les rues et les places grouillaient de monde. Il se retrouva en train de boire un Kafé brûlant dans un hall encombré de distributeurs automatiques. Promenant son regard sur les visages qui l'entouraient, il se demanda si parmi eux il y avait quelqu'un – la femme plongée dans la lecture du *Times*, les vieux coursiers qui discutaient avec animation – qui soupçonnait la vérité. Ou étaient-ils, comme les pauvres

prisonniers de la caverne, tournés vers la paroi rocheuse à regarder des ombres, sans se douter que dehors il y avait un soleil, un ciel, tout un monde d'une éclatante beauté ?

Il n'avait jamais compris auparavant ce que c'était que la beauté – que c'était plus qu'une brise entrant par la fenêtre ou la courbe des seins de Milly. Ça n'avait rien à voir avec ce que lui, Birdie Ludd, ressentait, ou avec ce qu'il voulait. C'était là, dans les choses ; elles en rayonnaient. Même les stupides distributeurs automatiques. Même les visages aveugles.

Il se souvint du vote du Sénat athénien condamnant Socrate à mort. Corruption de la jeunesse, ha ! Il haïssait le Sénat athénien, mais ce n'était pas le même genre de haine que celui auquel il était habitué. Il les haïssait au nom de quelque chose : la justice !

La beauté. La justice. La vérité. L'amour aussi, probablement. Quelque part il devait y avoir une explication à tout. Un sens. Tout ça tenait debout. Ce n'était pas qu'un tas de mots.

Il sortit. De nouvelles émotions le submergeaient sans arrêt à une cadence telle qu'il dut renoncer à les analyser, comme de gros nuages filmés en accéléré. Tantôt, en regardant son image dans la vitrine obscurcie d'une épicerie fine, il avait envie d'éclater de rire. L'instant d'après, en se souvenant de la jeune prostituée qui habitait à l'étage au-dessous de la chambre où il vivait maintenant, étendue sur son mauvais lit dans une robe en résille ajourée, il avait envie de pleurer. Il lui semblait voir la souffrance et le désespoir qui pesaient sur la vie de cette pauvre fille avec autant de clarté que si son passé et son avenir étaient un objet tangible posé devant lui, une statue dans un parc.

Il resta seul, accoudé à la rambarde face à la mer, dans Battery Park. Des vagues noires léchaient le rivage en béton. Des feux de position clignotaient, rouges et verts, blancs et blancs, en se frayant un chemin entre les étoiles vers Central Park.

La beauté ? Le concept semblait un peu faible maintenant. Il y avait quelque chose de plus que la simple beauté derrière tout ça. Quelque chose qui, inexplicablement, lui faisait froid dans le dos. Et pourtant c'était grisant en même temps. Son âme

nouvellement éveillée luttait pour empêcher ce sentiment, ce principe, de lui échapper sans qu'il pût le définir. Chaque fois, au moment même où il pensait le tenir, il lui échappait. Finalement, aux premières lueurs de l'aube, il rentra chez lui, provisoirement vaincu.

Au moment où il gravissait les escaliers jusqu'à sa chambre, un gorille, en civil mais reconnaissable grâce au drapeau américain tatoué sur son front, sortit de la chambre de Frances Schaap. Birdie sentit une brève flambée de haine à l'encontre de l'individu, suivie immédiatement d'une vague de compassion pour la fille. Mais cette nuit il n'avait pas le temps d'essayer de l'aider, à supposer qu'elle voulût de son aide.

Il dormit par intermittence, comme un corps qui tour à tour s'enfonce dans l'eau et remonte à la surface. À midi il se réveilla au milieu d'un rêve qui était sur le point de tourner au cauchemar. Il s'était trouvé dans une pièce dont le plafond avait des poutres apparentes. Deux cordes pendaient des poutres. Il était debout entre les deux et essayait de saisir l'une ou l'autre, mais chaque fois qu'il croyait tenir l'une des cordes, elle s'écartait brusquement de lui en oscillant comme un pendule déréglé.

Il savait ce que signifierait le rêve. Les cordes étaient destinées à tester sa *créativité*. Il tenait enfin le concept qu'il avait essayé de définir la veille, debout face à la mer. La créativité était la clé de tous ses problèmes. S'il se donnait la peine d'étudier la question, de l'analyser, il serait en mesure de résoudre ses problèmes.

Il n'avait pas encore une idée très précise de ce qu'il cherchait, mais il était sur la bonne voie. Il mangea quelques œufs améliorés et but une tasse de Kafé en guise de petit déjeuner, puis se rendit directement à la bibliothèque pour poursuivre ses recherches. Les choses avaient perdu de leur éclat exaltant de la veille. Les immeubles étaient redevenus des immeubles. Les gens semblaient aller et venir un peu plus vite que d'habitude, mais c'était tout. Malgré cela, il se sentait dans une forme éblouissante. Jamais de sa vie il ne s'était senti en aussi bonne forme qu'aujourd'hui. Il était libre. Ou bien était-ce autre chose ? Il y avait une chose au moins dont il était sûr : tout

ce qui appartenait au passé était de la merde, tandis que l'avenir, ah ! l'avenir était chargé d'ineffables promesses.

4

PROBLÈMES DE CRÉATIVITÉ

Par Berthold Anthony Ludd

Résumé.

Depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours nous avons vu qu'il y a plus d'un critère par lequel le critique analyse les produits de la Créativité. Peut-on savoir laquelle de ces mesures utiliser ? Doit-on s'attaquer directement au sujet ? Ou indirectement ?

Il y a une autre source pour étudier la Créativité dans le grand drame du philosophe Wolfgang Goethe appelé Le Faust. Personne ne peut nier à cette œuvre l'apogée incontesté de « chef-d'œuvre ». Toutefois quelle motivation a pu le pousser à décrire le Paradis et l'Enfer de cette étrange façon ? Qui est Faust, sinon nous-mêmes ? Cela ne montre-t-il pas un authentique besoin de communication ? Nous ne pouvons répondre que par l'affirmative.

Ainsi une fois de plus nous revenons au problème de la Créativité. Toute beauté doit respecter trois conditions : 1° Le sujet sera de format littéraire. 2° Toutes les parties seront comprises dans le tout. Et 3° la signification sera libre de toute équivoque. La véritable créativité n'est présente que dans l'œuvre d'art. C'est aussi la philosophie d'Aristote qui est valable de nos jours.

Non, les critères de la Créativité ne se trouvent pas seulement dans le domaine du « langage ». Le scientifique, le prophète, le peintre ne proposent-ils pas leurs propres critères de jugement en vue du même but ? Quelle route choisirons-nous si c'est le cas ? Ou bien est-il vrai que toutes les routes mènent à Rome ? Nous vivons à une époque où il est plus

important que jamais de définir les responsabilités de chaque citoyen.

Un autre critère de Créativité fut avancé par Socrate, si cruellement mis à mort par ses propres concitoyens, et je cite : « Ne rien savoir est la condition première de tout savoir. » Ne pouvons-nous nous inspirer de la sagesse de ce grand philosophe grec pour tirer nos propres conclusions au sujet de ces problèmes ? La Créativité est l'aptitude à voir des rapports là où il n'y en a pas.

5

Pendant que Birdie restait au lit à se curer les ongles des pieds, Frances descendit chercher le courrier. En dehors des heures où elle travaillait, Birdie vivait plus ou moins dans sa chambre, la sienne étant devenue quasiment inhabitable pendant la période où il avait écrit son essai. Leurs rapports n'étaient pas des rapports sexuels, bien qu'une fois ou deux, histoire de lui faire plaisir, Frances lui ait proposé de lui tailler une pipe, ce que Birdie avait accepté ; mais ç'avait été une corvée pour l'un comme pour l'autre.

Ce qui les rapprochait, en dehors du fait qu'ils partageaient la même salle de bains, c'était le fait triste et irrémédiable que la note génétique de Frances se montait en tout et pour tout à 20. À cause d'une maladie qu'elle avait. Hormis un gosse à l'école communale 141, une sorte de nain à moitié demeuré, c'était la première fois que Birdie avait rencontré quelqu'un ayant une note inférieure à la sienne. Frances n'était guère affectée par son propre 20, à moins qu'elle ne fût tout simplement assez sage pour refuser de l'être, mais pendant les deux mois que Birdie avait passés à travailler sur ses « problèmes de Créativité », elle avait écouté religieusement chaque version successive de chaque paragraphe. Sans ses applaudissements constants, son soutien de tous les instants, les encouragements qu'elle lui avait prodigués chaque fois qu'il flanchait ou perdait le moral, Birdie n'aurait jamais été jusqu'au bout de son essai. Aussi le fait qu'il allait retrouver Milly maintenant qu'il avait surmonté l'épreuve

semblait-il quelque peu injuste. Mais Frances avait dit que cela non plus ne la dérangeait pas. Birdie n'avait jamais rencontré quelqu'un de si peu égoïste, mais elle avait dit que non, que ce n'était pas ça. L'aider avait été sa façon à elle de lutter contre le système.

— Alors ? demanda-t-il quand elle revint.

— Rien. Seulement ça. — Elle jeta une carte postale sur le lit. Un coucher de soleil entre des palmiers. Adressé à elle.

— Je ne pensais pas que ces gars-là savaient écrire.

— Jock ? Oh ! il m'envoie constamment des trucs. Tiens, ça — elle saisit une poignée de son peignoir rutilant — ça vient du Japon.

Birdie émit un grognement. Lui-même avait eu l'intention d'acheter un cadeau à Frances en signe de reconnaissance, mais il n'avait plus un sou. Il vivait, en attendant sa lettre, avec ce qu'il pouvait lui emprunter.

— On ne peut pas dire que ce soit passionnant, ce qu'il raconte.

— Non, on peut pas dire.

Elle avait l'air déprimée. Avant d'aller chercher le courrier, elle avait été gaie comme une pute. La carte postale avait dû l'affecter plus qu'elle ne voulait le laisser paraître. Peut-être était-elle amoureuse de ce Jock ? Pourtant en juin, la nuit de leur première saoulographie à cœur ouvert, après qu'il lui eut parlé de Milly, elle lui avait confié qu'elle attendait toujours le prince charmant.

Quelle qu'en fût la cause, il décida de ne pas se laisser gagner par son cafard, et se brancha sur l'idée de s'habiller. Il sortirait ses bleu-ciel et son foulard vert et irait se balader du côté du fleuve dans ses pieds-nus bien propres. Ensuite vers les quartiers nord. Pas jusqu'à la Onzième Rue, non. De toute manière c'était jeudi et Milly ne rentrait jamais chez elle le jeudi après-midi. De toute manière il avait décidé de ne pas aller la voir avant de pouvoir lui balancer l'histoire de son succès en plein dans sa jolie petite figure.

— Elle arrivera sans doute demain.

— Sans doute.

Frances était assise par terre en tailleur et coiffait ses cheveux d'un brun terne en les ramenant devant son visage.

— Ça va faire deux semaines.

— Birdie ?

— C'est mon nom.

— Hier quand j'étais à Stuyvesant Town, au marché, tu sais ? — Elle trouva sa raie et tira de côté une moitié du voile. — J'ai acheté deux pilules.

— Extra, ça.

— Pas du genre que tu crois. Des pilules qu'on prend pour... tu sais, pour pouvoir de nouveau avoir des enfants. Elles changent le truc qu'ils mettent dans l'eau. Je me suis dit que peut-être si on en prenait chacun une...

— Tu sais bien qu'on ne peut pas faire ça comme ça, Frances. Mais enfin bon Dieu, ils te feraient avorter avant que t'aies le temps de dire Lucille Mortimer Randolph-Clapp.

C'était la plaisanterie préférée de Frances, et elle l'avait trouvée elle-même, mais cette fois elle n'esquissa même pas un sourire.

— On ne serait pas obligés de leur signaler. Je veux dire, pas avant qu'il soit trop tard.

— Tu sais ce qu'ils font, non, aux gens qui essaient de faire ce coup-là en douce ? À l'homme comme à la femme ?

— Ça m'est égal.

— Eh bien moi pas. — Puis, pour mettre un point final à la discussion : « Nom de Dieu ! »

Elle ramena ses cheveux vers l'arrière et les attacha maladroitement avec un bout de ruban jaune. Elle essaya de faire croire qu'elle venait d'avoir une idée.

— On pourrait aller au Mexique.

— Au Mexique ! Mais bon Dieu, tu ne lis donc jamais que des bandes dessinées ? L'indignation de Birdie était d'autant plus violente que dans un passé fort proche il avait fait essentiellement la même proposition à Milly. — Au Mexique ! Mais c'est pas vrai, ma parole !

Frances, blessée, alla se poster devant la glace et se mit au travail avec sa crème. Birdie l'avait vue passer jusqu'à une demi-journée à décaper, à froter et à lisser. Pour tout résultat, elle

obtenait invariablement le même visage abîmé de femme entre deux âges. Frances avait dix-sept ans.

Leurs regards se rencontrèrent l'espace d'un instant dans la glace. Celui de Frances se déroba. Il comprit que sa lettre était arrivée. Qu'elle l'avait lue. Qu'elle savait.

Il s'approcha d'elle par derrière et saisit ses bras maigres à travers l'étoffe épaisse de son peignoir.

— Où est-elle, Frances ?

— Où est quoi ? — Mais elle savait, elle savait.

Il rapprocha ses coudes l'un de l'autre comme s'il actionnait un musclateur à ressort.

— Je... je l'ai jetée.

— Tu l'as jetée ! Ma lettre personnelle ?

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû. Je voulais que tu sois... je voulais juste qu'on passe encore une journée comme celles qu'on a passées ces derniers temps.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

— Birdie, arrête !

— Tu vas me le dire, oui ou merde ?

— Trois points. Tu as gagné trois points.

Il la lâcha.

— C'est tout ? C'est tout ce qu'elle disait ?

Elle se frotta les bras là où il l'avait saisie.

— Elle disait que tu pouvais être fier de ce que tu avais écrit.

Trois points, c'est une bonne note. L'équipe qui t'a noté ne savait pas combien de points il te fallait. Tu n'as qu'à la lire toi-même si tu ne me crois pas. Elle est là.

Elle ouvrit un tiroir, révélant l'enveloppe jaune avec son cachet d'Albany et le flambeau du savoir dans le coin opposé.

— Tu ne la lis pas ?

— Je te crois sur parole.

— Elle dit que si tu veux le point qui te manque, tu peux l'obtenir en t'engageant dans l'Armée.

— Comme ton copain Jock, hein ?

— Je suis désolée, Birdie.

— Moi aussi.

— Peut-être que maintenant tu voudras bien changer d'avis.

— Au sujet de quoi ?

— Des pilules que j'ai achetées.

— Tu vas pas bientôt me foutre la paix avec cette histoire de pilules ? Hein, dis ?

— Je ne leur dirai jamais qui est le père. Je le jure. Birdie, regarde-moi. Je le jure.

Il regarda les yeux noirs et humides, la peau grasse et pelée, les lèvres minces et dures qui ne souriaient jamais assez loin pour trahir ses dents.

— Je préférerais me branler dans les chiottes plutôt que de t'en donner. Tu sais ce que tu es ? T'es une débile.

— Tu peux me traiter des noms que tu veux, Birdie. Ça m'est égal.

— T'es rien qu'une pauvre tarée.

— Je t'aime.

Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il avait repéré la chose la semaine passée en fouillant dans ses tiroirs. Ce n'était pas vraiment un fouet, mais il ne connaissait pas le nom exact. Il le retrouva sous le linge.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? — Il lui fourra la chose sous le nez.

— Je t'aime, Birdie. En vrai. Et je crois que je suis la seule personne au monde qui t'aime vraiment.

— Eh bien *moi* je vais te montrer les sentiments que j'ai pour *toi*.

Il saisit le col de son peignoir et lui arracha des épaules d'une secousse. Elle ne l'avait encore jamais laissé la voir nue, et à présent il comprit pourquoi. Son corps était couvert de bleus et d'ecchymoses. Ses fesses avaient été fouettées au point de n'être plus qu'une plaie béante. C'était pour ça qu'on la payait. Pas pour la sauter. Pour ça.

Il lui rentra dedans de toutes ses forces. Il continua à cogner jusqu'à ce que cela n'ait plus d'importance, jusqu'à ce qu'il soit vidé de tout sentiment.

L'après-midi sans même prendre la peine de se saouler la gueule, il se rendit à Times Square et s'engagea comme volontaire dans les *Marines* pour aller défendre la démocratie en Birmanie. Il y avait huit autres types qui prêtaient serment en même temps que lui. Ils levèrent le bras droit, firent un pas

en avant et récitèrent le serment d'allégeance ou quelque chose dans ce genre-là. Puis le sergent s'approcha et passa le masque noir du *Marine Corps* sur le sombre visage de Birdie. Son nouveau matricule était inscrit sur le front en gros caractères blancs : USMC 100-7011-D07. Et voilà, ils étaient des gorilles.

Corps

1

— Prends une usine, dit Ab. C'est exactement la même chose. Quel genre d'usine, voulait savoir Chapel.

Ab se balançait sur sa chaise et s'installa dans sa théorie comme si c'était un tourbillon d'eau tiède en hydrothérapie. Il avait mangé deux déjeuners que Chapel lui avait descendus et se sentait bienveillant, raisonnable, maître de soi.

— N'importe quel genre. Tu as déjà travaillé en usine ?

Bien sûr que non. Chapel ? Chapel avait de la chance de pousser un chariot. Ab continua donc sur sa lancée. « Par exemple, prends une usine d'appareils électroniques. J'ai travaillé dans une usine de ce genre, il y a des années, comme monteur.

— Et vous *fabriquiez* quelque chose, pas vrai ?

— Faux ! J'assemblais des choses. Il y a une différence si seulement tu écoutais de temps en temps au lieu d'ouvrir sans arrêt ta grande gueule. Tu comprends, d'abord il y avait cette *boîte* qui arrivait sur la chaîne et j'y collais une sorte de plaque rouge et puis je boulonnais encore un truc par-dessus. Toute la journée la même chose, simple comme bonjour. Même toi tu aurais pu le faire, Chapel. — Il rit.

Chapel rit.

— Mais qu'est-ce que je faisais en réalité ? Je *bougeais* des choses, d'ici jusque-là — il mima ici et là. Le petit doigt de sa main gauche, là, s'arrêtait à la première phalange. Il se l'était coupé lui-même lors de son admission dans les *Knights of Columbus*, vingt ans auparavant (vingt-cinq, pour être honnête) d'un seul coup de hachette, mais quand les gens lui posaient des questions il disait que ça venait d'un accident du travail et que c'était comme ça que ce satané système vous démolissait. Mais la plupart des gens n'étaient pas assez naïfs pour poser une question pareille.

— Mais je ne *fabriquais* strictement rien, tu comprends ? Et c'est pareil dans toutes les usines – on bouge les choses, ou on les assemble, même différence.

Chapel sentait qu'il était en train de perdre la partie. Ab parlait plus vite et plus fort, et ses propres mots se bousculaient dans sa bouche. Il n'avait pas eu l'intention de se laisser entraîner dans la discussion, mais Ab l'avait entortillé sans qu'il comprenne comment.

— Mais quelque chose, je ne sais pas, ce que vous dites est... Ce que je veux dire, c'est qu'il faut aussi avoir du bon sens.

— Non. C'est de *science* qu'il s'agit.

Ce qui amena un air de défaite tellement abject dans les yeux du vieil homme qu'on aurait dit que Ab avait balancé une bombe comme ça, pof, au milieu de sa tête noire et déconfite. Car qui peut lutter contre la science ? Pas Chapel, pour sûr.

Et pourtant il s'extirpa des décombres en défendant toujours la cause du bon sens.

— Mais il y a des choses qui sont fabriquées. Comment expliquez-vous cela ?

— Il y a des choses qui sont fabriquées – répéta Ab en prenant une voix de fausset, bien que des deux hommes ce fût Chapel qui eût la voix la plus grave. – Quelles choses ?

Chapel promena son regard sur la morgue, cherchant un exemple. Tout était familier au point d'être invisible – le marbre, les chariots, les piles de draps, l'armoire avec son stock de pâtes et de liquides, le bureau... Il prit un bracelet d'identification vierge dans le bric-à-brac qui encombra le bureau.

— Du plastique, par exemple.

— Du plastique ? dit Ab d'un ton dégoûté. Tu ne fais que montrer ton ignorance, mon pauvre Chapel. Du plastique. – Ab secoua la tête.

— Du plastique, insista Chapel. Pourquoi pas ?

— Parce que le plastique, c'est tout simplement l'assemblage de plusieurs produits chimiques, espèce d'analphabet.

— Ouais, mais. – Il ferma un œil comme pour mieux faire une mise au point sur son idée. – Mais pour faire du plastique, on doit le... chauffer. Ou quelque chose comme ça.

— Exact ! Et qu'est-ce que c'est que la chaleur ? demanda-t-il en se croisant les mains sur le ventre, l'air suffisant. — La chaleur n'est rien d'autre que de l'énergie cinétique.

— Merde, maintint Chapel. Il massa son crâne brun et bosselé. Encore un argument de perdu. Il ne comprenait jamais comment ça arrivait.

— Des molécules qui bougent, résuma Ab. Tout se réduit à ça. C'est de la physique, une simple loi. — Il laissa échapper un pet sonore et montra du doigt juste à temps le bas-ventre de Chapel.

Avec un sourire, Chapel s'avoua vaincu. Pour de la science, c'était de la science. La science matait tout le monde si on la laissait faire. C'était comme si on essayait de discuter avec l'atmosphère de Jupiter, ou les prises électriques, ou les pilules qu'il devait prendre maintenant, toutes ces choses quotidiennes qui n'avaient aucun sens et n'auraient jamais aucun sens, jamais.

Pauvre con de nègre, pensa Ab, se sentant d'autant plus bienveillant que Chapel était perplexe. Il aurait voulu pouvoir poursuivre un peu la discussion. Il y avait encore la religion, la psychose, l'enseignement, des tas de possibilités. Ab avait des arguments pour prouver que ces boulots, qui semblaient si cérébraux et abstraits à première vue, n'étaient en fait que des formes d'énergie cinétique.

L'énergie cinétique : une fois qu'on avait compris le principe de l'énergie cinétique, il y avait un tas de choses qui s'éclairaient.

— Tu devrais lire le livre, insista Ab.

— Mm, fit Chapel.

— Il donne des explications plus détaillées — Ab lui-même n'avait pas lu le livre en entier, seulement certains passages du résumé, mais il en avait saisi l'essentiel.

Mais Chapel n'avait pas le temps de lire. Chapel, comme le fit remarquer Chapel, n'avait rien d'un intellectuel.

Et Ab ? Était-il, lui, un intellectuel ? Voilà qui méritait réflexion. C'était comme s'il avait revêtu une tunique transparente aux jolies couleurs fruitées et se regardait dans la glace changeante d'une cabine d'essayage, sans oser même se

montrer dans le magasin, mais ravi quand même de la façon dont elle lui allait : un intellectuel. Oui, peut-être que dans quelque autre incarnation, Ab avait été un intellectuel ; n'empêche que c'était une idée complètement dingue.

À une heure deux pile, ils reçurent un appel du bloc opératoire « A ». Un corps.

Il inscrivit le nom dans le registre. Comme il avait omis de commencer une nouvelle page, et que le messenger n'était pas encore passé prendre celle de la veille, il nota onze heures cinquante-huit comme heure du décès et inscrivit soigneusement en capitales d'imprimerie : NEWMAN, BOBBI.

— Quand pouvez-vous monter la chercher ? demanda l'infirmière, pour qui un cadavre possédait encore un sexe.

— C'est comme si j'y étais, promit Ab.

Il se demanda quel âge aurait le corps. « Bobbi » était un prénom plutôt vieux jeu, mais il y avait toujours des exceptions.

Il mit Chapel à la porte, ferma à clé, et partit avec le chariot en direction de Chirurgie « A. » Au détour du couloir, juste avant la rampe, il dit au gamin qui avait été embauché depuis peu comme réceptionniste de prendre ses communications. Le gamin tortilla son petit cul et balança une vanne. Ab rit. Il se sentait en pleine forme, et ç'allait être une bonne nuit. Il le sentait.

Chapel était le seul à être de service, et M^{me} Steinberg, qui avait la responsabilité des transferts ce soir-là sans être à proprement parler son supérieur hiérarchique, dit : « Chapel, service post-opératoire « B », et lui donna la fiche.

« Et au trot », ajouta-t-elle avec désinvolture, comme d'autres auraient dit : « Dieu te garde », ou « bonne chance ».

Chapel, toutefois, n'avait qu'un rythme. Les difficultés ne réduisaient pas sa vitesse ; les soucis ne lui faisaient guère presser le pas. S'il y avait eu des caméras braquées sur lui en permanence, des spectateurs étudiant ses moindres faits et gestes, Chapel ne leur aurait rien donné à interpréter. Que son chariot fût chargé ou à vide, il le poussait le long des couloirs à une allure constante, la même exactement que celle à laquelle il

rentra à son hôtel de la Soixante-Cinquième Rue après son travail. Régulier ? Comme une horloge.

Devant le service « B », au quatrième étage, devant les ascenseurs, un jeune homme blond tenait un urinal pressé contre lui et essayait de se faire pisser en émettant des gémissements à l'adresse du pot en métal. Sa robe de chambre était entrouverte et Chapel remarqua qu'on lui avait rasé les poils du pubis. C'était un signe presque certain d'hémorroïdes.

— Ça va pas trop mal ? demanda Chapel. — L'intérêt qu'il prenait aux histoires de ses patients était très sincère, surtout lorsqu'elles émanaient de patients du service des admissions ou de chirurgie.

Le jeune homme blond fit une grimace angoissée et demanda à Chapel s'il avait de l'argent.

— Désolé.

— Ou une cigarette ?

— Je ne fume pas. Et c'est interdit par le règlement, vous savez.

Le jeune homme se balançait d'une jambe sur l'autre, flattant sa douleur et son humiliation, essayant d'oblitérer toute autre sensation pour pouvoir s'en pénétrer entièrement. Seuls les patients les plus âgés essayaient, pendant quelque temps du moins, de cacher leur douleur. Les jeunes s'y vautraient complaisamment du jour où ils en exhibaient les premiers échantillons à l'infirmier du service des admissions.

Pendant que la sous-chef du service post-opératoire « B » remplissait les formulaires de transfert, Chapel alla jeter un coup d'œil à l'autre box occupé. Il y trouva – encore inconscient – le garçon qu'il avait fait monter un peu plus tôt du service des urgences. Son visage avait été un véritable plat de viande en sauce ; maintenant c'était un ballon de volley de pansements tout blancs. À en juger d'après les habits du garçon et ses bras nus musclés et bronzés (sur l'un des biceps deux mains bleues attestaient une amitié éternelle avec « Larry ») Chapel déduisit qu'il devait avoir eu également une belle tête. Mais maintenant ? Non. S'il avait été pris en charge par un organisme privé d'assurance-maladie, peut-être. Mais à Bellevue il n'y avait ni le personnel ni le matériel pour une

opération de chirurgie esthétique de grande envergure. Il aurait des yeux, un nez, une bouche, etc., à peu près normalement disposés et proportionnés, mais l'ensemble ne serait jamais que de l'à-peu-près.

Si jeune – Chapel souleva le bras inerte et vérifia son âge sur le bracelet d'identification – et handicapé pour la vie. Ah ! il y avait une leçon dans tout ça.

– Le pauvre, dit la sous-chef, en faisant allusion non pas au garçon mais au transféré. Elle donna le formulaire de transfert à Chapel.

– Ah ! bon, fit Chapel en déverrouillant les roues.

Elle fit le tour du chariot.

– Une sous-totale, expliqua-t-elle. *Et en plus...*

Le chariot heurta doucement le chambranle de la porte. Le flacon de liquide intraveineux oscilla au bout de sa potence. Le vieillard essaya de lever les mains, mais elles étaient attachées par des courroies. Ses poings se serrèrent.

– Et en plus ?

– Ça a atteint le foie, expliqua-t-elle en aparté.

Chapel hocha la tête d'un air sombre. Il s'était bien dit que ce devait être quelque chose d'aussi grave que ça puisqu'on le transférait au paradis, au dix-huitième étage. Parfois il semblait à Chapel qu'il pourrait éviter beaucoup d'ennuis inutiles à l'hôpital Bellevue en emmenant directement tous ces gens-là au bureau d'Ab Holt au lieu de les faire transiter par le dix-huitième étage.

Dans l'ascenseur, Chapel parcourut le dossier du patient, WANDTKE, JWRZY. La fiche signalétique, le formulaire de transfert, les diverses pièces du dossier, et le bracelet d'identification étaient unanimes : JWRZY. Il essaya de le prononcer, lettre par lettre.

Les portes s'ouvrirent. Les yeux de Wandtke s'ouvrirent.

– Comment ça va ? demanda Chapel. Pas trop mal. Hm ?

Wandtke commença à rire, très doucement. Ses côtes palpitèrent sous le drap électrique vert.

– Je vous emmène à votre nouveau service, expliqua Chapel. Vous allez être bien mieux là-bas. Vous verrez. Tout ira très bien, euh...

Il se souvint que son nom était imprononçable. Ce pouvait-il, malgré la concordance de tous les formulaires, que ce fût quand même une erreur ?

En tout état de cause, ça ne rimait pas à grand-chose d'essayer de communiquer avec ce numéro-là. Quand ils sortaient du bloc opératoire ils étaient tellement bourrés de trucs et de machins que ce qu'ils racontaient n'avait ni queue ni tête. Tout ce qu'ils faisaient, c'était rigoler et rouler les yeux comme ce Wandtke. Et dans deux semaines, des cendres dans l'incinérateur. Wandtke, au moins, ne chantait pas. Il y en avait un tas qui chantaient.

Chapel commença à sentir des picotements à l'épaule. Les picotements devinrent une douleur lancinante qui enfla et l'enveloppa dans un nuage de souffrance. Puis le nuage se déchira et se dissipa aussi vite qu'il était apparu. Le tout sur une longueur de cent mètres dans les couloirs de l'aile « K », sans un battement de cils et sans ralentir l'allure.

Une chose au moins semblait certaine : ce n'était pas une bursite. Ça allait et venait, non pas de façon fulgurante mais comme de la musique, en enflant puis en allant decrescendo. Les médecins n'y comprenaient rien, soi-disant. Mais comme cela finissait toujours par disparaître (se disait Chapel) il n'avait pas à se plaindre. Il était entouré d'exemples lui rappelant si nécessaire que cela aurait pu être pire. Le jeune homme de ce soir, par exemple, avec son visage artificiel qui le ferait toujours souffrir par temps froid, ou ce Wandtke, qui se bidonnait comme s'il venait d'une soirée d'anniversaire, pendant que son foie se changeait en une monstrueuse excroissance. Voilà des gens qui méritaient qu'on les plaigne, et Chapel les plaignait avec une certaine ardeur. Comparé à ces êtres malheureux, condamnés, lui, Chapel, avait un sort plutôt enviable. Il en voyait défiler des dizaines à chaque service, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, et une fois qu'ils étaient passés entre les mains des médecins, il n'y en avait pas un seul parmi eux qui n'aurait été heureux d'être à la place du vieux Noir maigre, sec et petit qui les véhiculait le long de ces kilomètres de couloirs sinistres, pas un.

M^{lle} Mackey était de service dans l'aile des hommes. Elle signa pour Wandtke. Chapel lui demanda comment il était censé prononcer un nom pareil, Jwrzy, et M^{lle} Mackey lui dit qu'elle n'en avait pas la moindre idée. Ça devait être un prénom polonais, ou quelque chose comme ça. Wandtke n'avait-il pas l'air polonais ?

Ensemble ils pilotèrent Wandtke jusqu'à son box. Chapel brancha le chariot, et l'unité commença à ronronner doucement, souleva le corps du malade – puis se bloqua. Le disjoncteur coupa automatiquement le courant. Il fallut un moment à Chapel comme à M^{lle} Mackey pour comprendre ce qui n'allait pas. Enfin ils défirent les courroies qui maintenaient les poignets émaciés attachés aux montants en aluminium du chariot. Cette fois, l'unité fonctionna sans accroc.

— Eh bien, dit M^{lle} Mackey, j'en connais deux qui ont bien besoin d'une journée de repos.

Cinq heures quarante-cinq. À un quart d'heure à peine de la fin de son service, Chapel ne voulait pas regagner la salle de garde et risquer une mission de dernière minute.

— Il reste des repas ? demanda-t-il à l'infirmière.

— Trop tard, il n'y en a plus un seul. Essayez donc l'aile des femmes.

Dans l'aile des femmes, Havelock, le vieil infirmier, dénicha un plateau qui avait été destiné à une patiente décédée quelques heures auparavant. Chapel lui acheta pour 25 cents après avoir attiré son attention sur l'étiquette « résidu minimal » que Havelock avait essayé de cacher sous son pouce.

NEWMAN, B., disait l'étiquette.

Ab devait avoir réceptionné le corps à présent Chapel essaya de se souvenir dans quel box elle avait été soignée. La blonde dans le coin qui ne supportait pas la lumière du jour ? Ou la colostomie qui avait toujours le mot pour rire ? Non, celle-là s'appelait Harrison.

Chapel attira une des chaises de visiteurs près du rebord de la fenêtre. Il ouvrit le plateau et attendit que la nourriture se réchauffe. Il mangea le contenu d'un compartiment après l'autre, en mastiquant lentement et régulièrement bien que le repas tout entier eût la consistance d'un bol de Breakfast.

D'abord, les pommes de terre. Ensuite, des morceaux de viande molle baignant dans leur jus ; enfin, non sans abnégation, une bouillie d'épinards. Il laissa le gâteau mais but le Kafé, contenant l'ingrédient-miracle qui (outre le fait que personne n'en revenait) donnait son nom au paradis. Lorsqu'il eut fini, il renvoya lui-même le plateau.

Havelock se tenait à l'intérieur et parlait au téléphone.

Le service était un labyrinthe de rideaux bleus, de couches translucides alternant avec des couches d'ombre. Un rayon de soleil formait un triangle de lumière sur le carrelage rouge à l'autre bout de la salle : l'aube.

Le box n° 7 était ouvert. À un moment donné ou à un autre, Chapel avait dû véhiculer celle qui l'occupait en direction et en provenance de tous les services de l'hôpital : SCHAAP, FRANCES. 3/3/04. Ce qui lui donnait dix-huit ans à peine. Son visage et son cou étaient couverts d'innombrables taches rouges en forme d'étoile, mais Chapel se souvenait du temps où ce visage avait été joli. Lupus.

Un petit appareil gris près du lit remplaçait tant bien que mal son foie défaillant. À intervalles irréguliers un voyant rouge s'allumait, puis s'éteignait rapidement – avertissements infinitésimaux auxquels personne ne prêtait attention.

Chapel sourit. Les petits miracles commençaient à prendre effet dans son sang, mais là n'était pas l'essentiel. L'essentiel, c'était, simplement, qu'ils mouraient et que lui vivait. Il avait survécu et eux étaient des cadavres. Les rayons du soleil printanier ajoutaient une touche de bonne humeur à l'ici du paradis et au maintenant de six heures du matin.

Dans une heure il serait chez lui. Il se reposerait un peu, puis il regarderait la télé. Il y avait de quoi se frotter les mains à l'avance.

Sur la Première Avenue, Ab, rentrant chez lui, sifflotait un air idiot qu'il avait dans la tête depuis quatre jours, une chanson vantant les mérites d'une pilule appelée Yes qui était censée vous remonter le moral – ce qui, dans son cas, aurait été fort inutile.

Les cinquante dollars qu'il avait touchés pour le corps de la petite Newman avaient porté ses gains de la semaine au total confortable de cent quinze dollars. Une fois qu'il avait vu ce que lui proposait Ab, White n'avait même pas cherché à marchander. Sans être personnellement nécrophile (pour Ab un cadavre ne représentait rien de plus qu'un travail à exécuter, quelque chose qu'il descendait d'un des services de l'hôpital pour le brûler – ou, s'il y avait au contraire de l'argent à flamber – qu'il transférait à un centre de congélation) Ab comprenait suffisamment le marché pour avoir reconnu en Bobbi Newman une sorte d'archétype idéal de la mort. Le lupus avait progressé chez elle à un rythme foudroyant, détruisant les organes internes les uns après les autres mais en laissant miraculeusement intact le grain soyeux de la peau. Certes, la maladie avait réduit le visage et les membres à l'état quasi squelettique, mais après tout, n'était-ce pas précisément ce que recherchait le nécrophile ? Pour Ab, qui les aimait bien en chair, douces et pleines d'entrain, tous ces chichis autour d'un cadavre semblaient pour le moins incompréhensibles, mais sa devise était : « Chacun à son goût³. » Il y avait des limites, bien sûr. Par exemple, il aurait volontiers assisté à la castration de n'importe quel républicain de la ville, et l'aversion que lui inspiraient les extrémistes de tout bord était presque aussi violente. Mais il possédait la tolérance élémentaire de tout être civilisé à l'égard de toute particularité humaine susceptible de lui rapporter de l'argent.

Ab considérait les commissions que lui versaient les entremetteurs comme des cadeaux tombés du ciel, et destinées à être dépensées avec la même insouciance que le sort avait montrée en les lui prodiguant. En fait, quand on faisait le total des prestations MODICUM auxquelles les Holt n'avaient pas droit en raison de son salaire, le revenu d'Ab (soustraction faite de ces à-côtés occasionnels) n'était guère plus élevé que ce que le gouvernement lui aurait versé pour se donner la peine de vivre en se tournant les pouces. Ab parvenait habituellement à éluder la conclusion logique de tout cela, à savoir que les à-côtés

³ En français dans le texte (N.D.T.).

constituaient l'essentiel de son salaire, que c'était cet argent-là qui, dans son esprit même, faisait de lui un franc-tireur, l'égal de n'importe quel ingénieur, expert ou criminel de la ville. Ab était un homme, doué d'une faculté d'homme d'acheter, dans le cadre de certaines limites, tout ce qu'il voulait.

À ce moment précis du mois d'avril, alors que la circulation était si peu dense sur l'avenue qu'on pouvait boire l'air de la ville comme du 7-Up, alors que le soleil brillait et qu'il était libre comme l'air jusqu'à dix heures du soir avec cent quinze dollars de revenu discrétionnaire en poche, Ab se sentait comme un vieux film, plein de chansons et de violence et de montage ultra-rapide. Crac, vlan, tchac, voilà comment se sentait Ab en cette matinée d'avril, et comme les personnes du sexe opposé venaient vers lui sur le trottoir il sentait leurs regards se fixer sur lui, mesurant, évaluant, admirant, imaginant.

L'une d'elles, très jeune, très noire, en short argenté, fixa la main gauche d'Ab avec une extraordinaire intensité, comme si cette main était une tarentule s'apprêtant à remonter le long de sa jambe. (Ab était poilu de partout). Elle la sentait lui chatouiller le genou, la cuisse, l'imagination. Milly, quand elle était petite, avait eu la même réaction vis-à-vis du doigt manquant de son père – ça la rendait toute bête et toute chose. Les mutilations étaient censées être passées de mode, mais Ab savait d'expérience qu'il n'en était rien. Les filles faisaient encore pipi dans leur culotte en caressant un moignon, mais de nos jours les types étaient trop dégonflés pour se couper les doigts. Pour faire « Macho », maintenant, on portait une boucle d'oreille en or, crénom. Comme s'il n'y avait jamais eu de XX^e siècle.

Ab lui fit un clin d'œil, et elle détourna son regard, mais en souriant. Pas mal, non ?

Il y avait bien un détail qui manquait pour que sa satisfaction fût totale : la liasse dans sa poche (deux billets de vingt dollars, sept de dix, un de cinq) était si maigre que pour un peu elle aurait semblé inexistante. Avant la réévaluation, une semaine de trois cadavres comme celle-ci aurait formé dans sa poche de pantalon une bosse aussi grosse qu'une deuxième queue – une comparaison qu'il avait fréquemment faite à l'époque. Un jour,

Ab avait même été un millionnaire – pendant cinq jours consécutifs en 2008, la plus incroyable série de coups de chance de sa carrière. Aujourd’hui, ça lui aurait rapporté cinq, six mille dollars – une misère. Dans le quartier il y avait des tables de faro où on jouait encore avec les vieux billets, mais c’était comme un mariage qui aurait sombré dans l’indifférence : on prononçait encore les mots, mais ils s’étaient vidés de leur sens. On regardait le portrait de Benjamin Franklin et on se disait : c’est un portrait de Benjamin Franklin. Tandis qu’avec les nouveaux billets, cent dollars incarnaient la beauté, la vérité, la puissance, l’amour.

Comme si l’argent qu’il transportait avait agi sur lui à la façon d’un aimant l’y attirant, Ab tourna à gauche dans la Dix-Huitième Rue et s’engagea dans Stuyvesant Town. Les quatre terrains de jeux au centre du complexe immobilier constituaient le plus important marché noir de New York. Dans les médias et à la télé ils utilisaient des euphémismes tels que « marché aux puces » ou « marché ouvert », puisque appeler froidement la chose un marché noir équivaldrait à dire qu’elle était une annexe du siège de la police et des tribunaux, ce qui était vrai.

Le marché noir faisait autant partie intégrante de New York (ou de n’importe quelle autre grande ville), était aussi indispensable à son existence que les chiffres de un à dix. En quel autre lieu pouvait-on acheter quelque chose sans que l’achat soit automatiquement enregistré par les ordinateurs du « service des acquisitions et revenus » ? Nulle part, et c’est pourquoi Ab, quand il était plein aux as, avait à choisir entre trois possibilités : les terrains de jeux, les clubs et les bains.

Des vêtements usagés accrochés en longues rangées jusqu’à la fontaine se balançaient mollement dans la brise. Ab ne pouvait jamais passer devant ces stands sans avoir le sentiment que Leda était là, tout près, cachée parmi les drapeaux en loques de la grande armée vaincue des deuxièmes choix et des secondes mains, lui tenant encore tête silencieusement, essayant encore d’avoir le dessus, insistant, mais si discrètement à présent que lui seul pouvait l’entendre : « Mais bon Dieu, Ab, tu ne peux donc pas te faire entrer ça dans le crâne, on est pauvres, on est pauvres, on est *pauvres* ! » Ç’avait

été la plus grosse dispute de leur vie en commun, et la dispute décisive. Il se souvenait de l'endroit exact, là, sous un platane, où ils s'étaient invectivés publiquement, Leda crachant et sifflant comme une bouilloire, hors d'elle. C'était juste après la naissance des jumeaux, et Leda disait qu'ils n'avaient pas le choix et que les deux garçons devraient porter ce qu'on trouverait à leur mettre sur le dos. Ab disait putain de merde rien à faire, ses gosses n'allaient pas porter les guenilles d'un autre, ils n'auraient qu'à se balader nus dans la maison pour commencer. Ab était plus tonitruant, plus fort et moins intimidé, et il eut gain de cause, mais Leda se vengea en transformant sa défaite en martyre. Elle ne lui tint plus jamais tête à compter de ce jour-là. Au lieu de cela, elle devint une invalide pleurnicharde et renflante, et volontairement désemparée.

Ab s'entendit appeler par son nom. Il regarda autour de lui, mais qui serait là de si bonne heure sinon les habitants des immeubles, des petits vieux l'oreille collée à leur radio, des gosses gueulant contre d'autres gosses, des bébés gueulant contre leur mère, des mères gueulant. La moitié des camelots n'avaient même pas encore déballé leur marchandise.

— Ab Holt, par ici !

C'était la vieille M^{me} Galban. Elle tapota le banc vert sur lequel elle était assise.

Il n'avait pas le choix.

— Tiens, Viola. Comment va ? Vous avez l'air en pleine forme !

M^{me} Galban eut un sourire bancal et plein de douceur. Oui, répondit-elle avec satisfaction, elle allait bien, et remerciait Dieu tous les jours pour sa bonne forme. Elle fit remarquer qu'il faisait un temps superbe, même pour un mois d'avril. Ab n'avait pas l'air de trop mal se porter non plus (peut-être avait-il pris un peu de poids) bien que cela fût combien d'années maintenant.

— Douze ans, dit Ab, au hasard.

— Douze ans ? Il me semblait que ça faisait plus. Et comment va ce bel homme de Dr Mencken en dermatologie ?

— Il va bien. Il est passé chef de service, vous savez.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Il a demandé après vous l'autre jour quand je l'ai rencontré devant le service des consultations. Il a dit : Avez-vous vu cette chère vieille Gabby ces derniers temps ?

Un pieux mensonge.

Elle hocha la tête, feignant poliment de le croire... Puis, prudemment, elle commença à centrer son tir sur ce qui était, pour elle, l'objectif principal :

— Et Leda, comment va-t-elle, la pauvre ?

— Leda va très bien, Viola.

— Elle recommence à sortir, alors ?

— Eh bien non, pas souvent. Parfois on l'emmène prendre l'air sur le toit. C'est plus près que la rue.

— Ah ! quel mal terrible ! — murmura M^{me} Galban avec une compassion professionnelle que les années n'étaient pas parvenues à émousser. De fait, elle devait être encore mieux exercée maintenant que lorsqu'elle était aide-infirmière à Bellevue. — Vous n'avez pas besoin de m'expliquer, je sais combien ça peut être affreux, n'est-ce pas, un tel mal, et nous pouvons faire si peu de chose. *Mais* — ajouta-t-elle avant qu'Ab eût l'occasion de parer sa dernière botte — ce peu de chose, nous devons le faire.

— Son état s'améliore, insista Ab.

Le regard de M^{me} Galban se voulait plein d'un reproche triste et désespéré, mais même Ab pouvait sentir les calculs qui s'échafaudaient derrière ses yeux bruns rendus troubles par la cataracte. L'opération valait-elle la peine d'être poursuivie ? se demandait-elle. Ab mordrait-il à l'hameçon ?

Pendant les premières années de l'invalidité de Leda, Ab s'était procuré des suppositoires de Dilaudine supplémentaires par l'entremise de M^{me} Galban, qui se spécialisait dans les analgésiques. L'essentiel de sa clientèle était composé d'autres vieilles dames qu'elle rencontrait dans la salle des consultations de l'hôpital. C'était plus par charité que par réelle nécessité qu'Ab lui achetait sa marchandise puisque, pour trois fois rien, il pouvait se procurer toute la morphine dont Leda avait besoin auprès des internes.

— C'est une chose terrible, soupira M^{me} Galban en fixant ses mains de soixante-dix-huit ans — Une chose terrible.

Au diable l'avarice, pensa Ab. C'est pas comme si j'étais fauché.

— À propos, Gabby, vous n'auriez pas par hasard de ces trucs que j'achetais pour Leda ? Vous savez, ces machin-choses ?

— Eh bien Ab, puisque vous me le demandez...

Ab lui acheta une boîte de cinq suppositoires pour neuf dollars, ce qui était le double du prix pratiqué, même ici sur les terrains de jeux. De toute évidence, M^{me} Galban n'en revenait pas d'être tombée sur un pareil pigeon.

Dès qu'il lui eut donné l'argent, il se sentit confortablement libéré de toute obligation envers elle, et en s'éloignant il put la maudire avec une joyeuse véhémence. Bien de l'eau coulerait sous les ponts avant qu'il rachète une boîte de suppositoires à la vieille fée.

Généralement Ab n'établissait jamais de rapport entre les deux mondes qu'il habitait, entre celui-ci et celui de la morgue de Bellevue, mais à présent, ayant activement souhaité la mort de Viola Galban, il se dit tout à coup qu'il y aurait de grandes chances pour que ce soit lui qui la fourre dans l'incinérateur. La mort de quelqu'un (de quelqu'un qu'Ab avait connu vivant, s'entend) était une idée déprimante, et il la chassa d'un haussement d'épaules. Très loin, à la limite du haussement d'épaules, il entr'aperçut l'espace d'un court instant le jeune et joli visage de Bobbi Newman.

Le besoin d'acheter quelque chose prit tout à coup les proportions d'une nécessité physique, comme si sa liasse de billets était devenue cette fameuse queue et qu'il lui fallait se branler après une semaine d'abstinence.

Il acheta une glace au citron, sa première glace de l'année, et déambula parmi les stands, palpant les marchandises avec ses gros doigts tout collants, demandant les prix, plaisantant. Partout les marchands l'appelaient par son nom dès qu'ils le voyaient s'approcher. La rumeur voulait que moyennant un boniment adéquat il n'y eût rien qu'on ne pût persuader Ab Holt d'acheter.

Depuis l'encadrement de la porte, Ab regarda ses cent sept kilos de femme. Des draps bleus fripés étaient entortillés autour de son ventre et de ses jambes, mais ses seins pendaient librement. « On peut vraiment dire qu'ils battent tous les records », pensa affectueusement Ab. Ce qui subsistait des sentiments que jadis il avait eus pour elle était centré sur cette partie de son corps, tout comme le peu de plaisir qu'elle éprouvait lorsqu'il lui faisait l'amour venait du pétrissage de ses mains, de la morsure de ses dents. Là où les draps enveloppaient son corps, par contre, elle ne sentait rien, sinon, parfois, de la douleur.

Au bout d'un moment l'attention d'Ab réveilla Leda, un peu comme une loupe enflamme une feuille morte en faisant converger sur elle les rayons du soleil.

Il jeta le paquet de suppositoires sur le lit.

— C'est pour toi.

— Ah ? — Leda ouvrit le paquet et flaira l'un des cylindres de cire d'un air soupçonneux — Ah !

— C'est de la Dilaudine. Je suis tombé sur la vieille M^{me} Galban au marché et elle n'a pas voulu me lâcher avant que je lui achète quelque chose.

— Tu m'as fait peur. L'espace d'un instant j'ai cru que c'était pour *moi* que tu les avais achetés. Merci quand même. Qu'est-ce qu'il y a dans l'autre sac ? Une poire à lavement pour fêter notre anniversaire de mariage ?

Ab lui montra la perruque qu'il avait achetée pour Beth. C'était une imitation très approximative et quelque peu ridicule de la coiffure égyptienne rendue populaire par un feuilleton télévisé aujourd'hui défunt. Aux yeux de Leda c'était le genre de choses qu'on pouvait s'attendre à trouver au fond d'un carton bourré de vieux papier-cadeau, et elle était certaine que sa fille aurait la même réaction.

— Mon Dieu, dit-elle.

— Tu sais, c'est à la mode chez les jeunes en ce moment, dit Ab sans grande conviction. La chose semblait avoir perdu de

son charme depuis tout à l'heure. Il alla vers le rayon de soleil qui entrait par la fenêtre ouverte de la chambre et agita la perruque pour essayer de lui rendre un peu de son éclat. En frottant les uns contre les autres, les fils métalliques produisirent un petit crissement modulé.

— Mon Dieu, dit-elle à nouveau. Elle était tellement contrariée qu'elle faillit lui demander combien il l'avait payée, mais depuis leur dispute historique sous le platane elle ne parlait jamais argent avec Ab. Elle ne voulait pas savoir comment il dépensait son argent ni comment il le gagnait. Elle voulait d'autant moins savoir comment il le gagnait, qu'en tout état de cause elle le devinait assez bien.

Elle se contenta donc d'une insulte.

— Tu n'as pas plus de discernement qu'une poubelle, et si tu crois que Beth va accepter de s'exhiber avec ce truc obscène et grotesque sur la tête, eh bien !...

Elle poussa sur le matelas jusqu'à ce qu'elle se retrouve presque en position assise. Leda et le lit soufflèrent bruyamment.

— Comment sais-tu ce que les gens portent en dehors de cet appartement ? Il y avait des centaines de ces putains de trucs aux terrains de jeux. C'est à la mode chez les jeunes. Merde, quoi.

— C'est repoussant. Tu as été acheter à ta fille une perruque repoussante. C'est ton droit le plus strict, je suppose.

— C'est exactement ce que tu disais de tout ce que portait Milly, tu te souviens ? Tous ces trucs pleins de boutons. Et les chapeaux ! C'est une phase qu'ils traversent. Tu devais être exactement pareille, si tu peux encore te souvenir de ta jeunesse...

— Oh ! Milly, Milly ! Tu parles toujours de Milly comme si tu voulais la citer en exemple ! Milly ne s'est jamais doutée à quel point...

Leda grimaça tout à coup. Ses douleurs. Du plat de la main elle comprima le bourrelet de chair sur le côté de son sein droit, à l'endroit où elle pensait que se trouvait son foie. Elle ferma les yeux pour essayer de localiser la douleur, qui avait disparu.

Ab attendit que Leda lui prête de nouveau attention. Puis, très délibérément, il jeta la perruque chatoyante par la fenêtre ouverte. Trente dollars, se dit-il. Comme ça, pfuit.

L'étiquette du fabricant tomba en virevoltant sur le sol de la chambre. Un ovale rose portant en italiques : Créations Néfertiti.

Avec un cri inarticulé Leda roula sur le côté et posa les deux pieds par terre. Elle se leva. Elle fit deux pas et agrippa le chambranle de la fenêtre pour conserver son équilibre.

La perruque reposait au milieu de la rue, dix-huit étages en contrebas. Elle paraissait étincelante contre le ciment gris de la chaussée. Un camion *Tastee Bread* l'écrasa en faisant une marche arrière.

Comme elle ne pouvait lui faire aucun reproche qui ne se serait résumé à l'accuser de jeter l'argent par les fenêtres, elle ne dit rien. Les mots non formulés tourbillonnèrent en elle comme un vent porteur de bactéries, faisant onduler les muscles atrophiés de ses jambes et de son dos comme autant de fanions défraîchis. Le vent tomba et les fanions s'avachirent.

Ab était déjà derrière elle. Il la saisit au moment où elle tombait et l'allongea sur le lit avec des gestes aussi précis et rapides que s'il exécutait un renversé au tango. On aurait presque pu croire que c'était par hasard que ses mains se retrouvèrent sous les seins de sa femme. La bouche de Leda s'ouvrit et il la recouvrit de sa propre bouche en aspirant l'air de ses poumons.

La colère était leur aphrodisiaque. Au fil des ans, l'intervalle entre altercation et copulation s'était amenuisé. Ils ne prenaient même plus la peine de différencier les deux activités. Déjà son sexe était raide. Déjà elle avait entamé son gémissement rythmé de protestation – protestation dont il était impossible de savoir si elle était dirigée contre la douleur ou contre le plaisir. Tandis que la main gauche d'Ab pétrissait la pâte tiède de ses seins, de sa main droite il enleva ses chaussures et son pantalon. Les années d'invalidité avaient conféré à la chair de Leda une espèce de virginité – de sorte que chaque fois qu'il pénétrait en elle il avait l'impression de la réveiller d'un sommeil innocent et enchanté. Il y avait également chez elle une sorte d'aigreur, une

odeur qui semblait suinter de ses pores seulement en de tels moments, un peu comme l'érable ne fournit de la sève qu'au cœur de l'hiver. Avec les années, Ab avait appris à l'aimer.

La face intérieure de leurs corps commença à transpirer abondamment et les mouvements d'Ab produisirent une salve continue de bruits de succion, de clappements et de pets modulés. Pour Leda, c'était la partie la plus insupportable de ces agressions sexuelles, surtout quand elle savait que les enfants étaient à la maison. Elle imagina Beno, son petit dernier, son préféré, debout derrière la porte, incapable de ne pas penser à ce qui lui arrivait malgré l'horreur que cela devait lui inspirer. Parfois ce n'était qu'en s'obligeant à penser à Beno qu'elle pouvait s'empêcher de crier.

Les mouvements d'Ab s'accéléchèrent. Leda, franchissant le seuil entre la maîtrise de soi et l'automatisme, recula en se débattant pour échapper aux coups de boutoir de son sexe. Il lui saisit les hanches pour la forcer à le recevoir en elle. Les larmes jaillirent des yeux de Leda et au même moment Ab jouit.

Il roula sur le côté et le matelas laissa échapper un dernier gémissement éreinté.

— Papa ?

C'était Beno, qui en toute logique aurait dû être à l'école. La porte de la chambre à coucher était à moitié ouverte. Jamais, pensa Leda en un éclair d'humiliation extatique, jamais elle n'avait connu un moment comparable à celui-ci. Des douleurs toutes nouvelles traversèrent ses viscères comme un troupeau d'antilopes.

— Papa ? insista Beno, tu dors ?

— Je dormirais si tu me foutais la paix.

— Il y a quelqu'un qui te demande au téléphone chez le voisin d'en dessous, quelqu'un de l'hôpital. Juan, il s'appelle. Il a dit que c'était urgent et qu'il fallait te réveiller si nécessaire.

— Dis à Martinez d'aller se faire foutre.

— Il a dit, poursuivit Beno sur un ton de patience martyr qui reproduisait à merveille celui de sa mère, qu'il se moquait de ce que tu dirais, et que tu le remercieras quand il t'aura expliqué. Voilà ce qu'il a dit.

— Il t'a dit de quoi il s'agissait ?

— C'est à propos d'un type qu'ils recherchent. Bob quelque chose.

— Je ne vois pas en quoi ça me concerne et de toute façon...

C'est alors qu'un terrible pressentiment germa dans son esprit : l'horrible, la hideuse fulguration à laquelle il avait toujours su qu'il n'échapperait pas.

— Bobbi Newman, c'est pas ça le nom du type qu'ils cherchent ?

— Ouais. Je peux entrer ?

— Oui, oui. — Ab saisit le drap humide et en recouvrit le corps de Leda, qui n'avait pas bougé depuis qu'il l'avait quitté. Il enfila son pantalon — Qui est-ce qui a répondu au téléphone ?

— Williken.

Beno entra dans la chambre. Il avait senti l'importance du message qu'on lui avait confié, et il était bien décidé à en tirer le maximum de suspense. On aurait dit qu'il savait ce qui était en jeu.

— Écoute. Descends à toute vitesse dire à Williken de garder Juan au bout du fil jusqu'à ce que...

Il lui manquait une chaussure.

— Il est parti, papa. Je lui ai dit que je ne pouvais pas te déranger. Il a eu l'air pas content, et il a dit qu'il voudrait bien que tu cesses de donner son numéro aux gens.

— Qu'il aille se faire foutre, si c'est comme ça.

Sa chaussure était à des kilomètres sous le lit. Comment diable avait-il... ?

— Qu'est-ce qu'il a dit exactement ? Est-ce que Juan a dit qui cherchait ce Newman ?

— Williken l'a noté, mais j'arrive pas à lire son écriture. Margy, on dirait.

Alors ça y était, la fin du monde. Ils avaient dû faire une erreur au service des admissions en prévoyant une incinération ordinaire pour Bobbi Newman. Elle avait contracté une assurance chez Macy !

Et si Ab ne récupérait pas le corps qu'il avait vendu à White... « Oh ! nom de Dieu », chuchota-t-il à la poussière sous le lit.

— Ils veulent que tu les rappelles tout de suite. Mais Williken dit pas de chez lui parce qu'il est sorti.

Il avait peut-être le temps, avec de la chance. White n'avait quitté la morgue qu'après trois heures du matin. Il n'était pas encore midi. Il rachèterait le corps, même s'il lui fallait dédommager White pour sa déception. Après tout, White avait autant besoin de lui que lui de White.

— R'voir papa, dit Beno sans élever la voix, bien qu'Ab fût déjà dans la cage d'escalier.

Beno s'approcha du pied du lit. Sa mère n'avait toujours pas bronché. Il n'avait pas cessé de la regarder, et elle aurait pu passer pour morte. Elle était toujours comme ça quand son père se l'était envoyée, mais d'habitude ça ne durait pas aussi longtemps.

À l'école ils disaient que c'était bon pour la santé de baiser, mais ça ne semblait pas lui faire beaucoup de bien, à elle. Il toucha la plante de son pied droit. Elle était douce et rose, comme un pied de bébé, parce qu'elle ne marchait jamais nulle part.

Leda retira son pied. Elle ouvrit les yeux.

L'établissement de White était au diable vauvert, en plein centre, à deux pas de la Convention démocrate nationale (anciennement quai n° 19), qui était au monde des plaisirs contemporains ce que Radio City Music-Hall avait été au monde du divertissement collectif – ce qui se faisait de plus grand, de plus bénin, de plus étonnant. Ab, étant né à New York, n'avait jamais pénétré dans la vulve de néon (vingt-cinq mètres de haut, douze mètres de large – un véritable monument) qui en formait l'entrée. Ceux qui, comme Ab, refusaient l'outrance délibérée des quais principaux, trouvaient à peu près le même genre d'endroit, avec un choix de couleurs plus nuancées, dans les petites rues avoisinantes. Là (ils appelaient ce quartier « Boston »), au milieu de tout ce qui était permis, quelque cinq ou six établissements illégaux vivotaient comme autant d'anachronismes.

Après qu'il eut longuement frappé à la porte, une fillette – la même sans doute qui lui avait répondu au téléphone bien que maintenant elle fit semblant d'être muette – lui ouvrit. Elle ne

devait pas être beaucoup plus âgée que Beno, douze ans au plus, mais elle se mouvait avec l'indifférence et le manque de naturel d'une femme au foyer languissante.

Ab entra dans le hall et referma la porte sans tenir compte de la résistance à peine perceptible de la fillette. Il n'avait jamais pénétré dans l'établissement de White auparavant, et il n'aurait même pas su à quelle adresse se rendre s'il n'avait pas conduit lui-même la camionnette de White un jour que celui-ci était arrivé à la morgue tellement camé qu'il avait été incapable de tenir le volant. Ainsi c'était ça le marché vers lequel il exportait la marchandise. Ça n'avait rien de particulièrement chic.

— Je veux parler à M. White, dit Ab à la fillette. Il se demanda si elle était une autre spécialité de la maison.

Elle porta une petite main triste à sa bouche.

Il y eut une série de bruits sourds au-dessus de leurs têtes, et une unique feuille de journal tomba en virevoltant dans la pénombre de la cage d'escalier, suivie de peu par la voix de White :

— C'est vous, Holt ?

— Un peu, que c'est moi !

Ab commença à monter l'escalier, mais White, aussi léger dans son esprit que lourdaud sur ses jambes, dévalait déjà bruyamment les marches à sa rencontre.

White posa une main sur l'épaule d'Ab, établissant la tangibilité de sa présence et s'agrippant du même coup à lui pour ne pas tomber. Il avait dit oui à Yes une fois – ou deux fois – de trop et était à cet instant quelque peu désincarné.

— Il faut que je le reprenne, dit Ab. Je l'ai dit à la gosse, au téléphone. Je me moque de l'argent que vous perdrez dans cette affaire, il me le faut.

White retira sa main avec circonspection et la plaça sur la rampe.

— Oui. Eh bien, euh. Ce n'est pas possible. Non.

— Il me le faut.

— Melissa, dit White, ce serait... euh, si tu veux bien... à tout à l'heure, ma chérie.

La petite fille monta l'escalier à contrecœur, comme si son destin inéluctable l'attendait en haut des marches. « Ma fille »,

expliqua White avec un sourire triste comme elle parvenait à leur hauteur. Il tendit la main pour lui ébouriffer les cheveux, mais manqua son but de quelques centimètres.

— On sera mieux dans mon bureau pour parler de ça, d'accord ?

Ab l'aida à descendre les marches. White se dirigea vers la porte à l'autre bout du hall.

— C'est fermé à clé ? se demanda-t-il à voix haute.

Ab poussa la porte. Elle n'était pas verrouillée.

— Je méditais – dit White d'un air méditatif, debout devant la porte ouverte, bloquant le passage – lorsque vous avez appelé. Dans le tourbillon de la vie moderne, il faut savoir rester un instant seul à seul avec soi-même pour...

Le bureau de White ressemblait à celui d'un avocat dans lequel Ab avait pénétré par effraction à la faveur d'une émeute, des années auparavant. Il avait été stupéfait de constater que l'indigence et la désuétude avaient causé par leur action quotidienne une dévastation infiniment plus grande que celle qu'aurait pu provoquer sa fureur juvénile.

— Voilà la situation – dit Ab en se tenant tout près de White et en parlant d'une voix forte pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible. – Il se trouve que celle que vous êtes passé prendre hier soir était assurée par ses parents – ils habitent dans l'Arizona – sans qu'elle le sache. Le dossier de l'hôpital n'en faisait pas mention, mais ce qui s'est passé c'est que les diverses cliniques ont un ordinateur qui contrôle par recoupement les listes de décès. Ils ont appris la chose ce matin et ils ont appelé la morgue vers midi.

White tripota d'un air buté une mèche de ses cheveux ternes et clairsemés.

— Ben, vous n'avez qu'à leur dire que euh, qu'elle est passée au four.

— Impossible. D'après le règlement on est obligé de les garder vingt-quatre heures, au cas où il arriverait quelque chose dans ce genre-là. Seulement ça n'arrive jamais. Qui aurait pensé, je veux dire, il y a tellement peu de chances, pas vrai ? En tout cas, ce que je voulais vous dire, c'est qu'il faut que je reprenne le corps. Tout de suite.

— Ce n'est pas possible.

— Est-ce que quelqu'un a déjà... ?

White hocha la tête.

— Mais on ne pourrait pas le rafistoler un peu ? Je veux dire, il est vraiment dans un état si...

— Non, vraiment. C'est hors de question.

— Écoutez bien, White. Si jamais je me fais choper pour cette histoire, je vous préviens que je ne serai pas le seul à porter le chapeau. On voudra savoir qui et comment.

White hocha la tête d'un air vague. Il semblait partir très loin, puis revenir.

— Eh bien, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil par vous-même.

Il donna à Ab une vieille clé en cuivre. Un symbole en plastique représentant le Yin et le Yang servait de porte-clés. Il montra du doigt un classeur à dossiers métallique de l'autre côté du bureau.

— Par là.

Le classeur refusa de se laisser pousser de côté jusqu'à ce qu'Ab, ayant réfléchi, se fût baissé pour débloquer les roues. Il n'y avait pas de bouton de porte, seulement le disque terni d'une serrure portant la mention « Chicago ». La serrure avait du jeu et Ab dut manipuler la clé pour qu'elle accepte de fonctionner.

Le cadavre était éparpillé sur toute la surface du linoléum usé. Un lourd parfum de rose masquait la puanteur des organes en putréfaction. Non, ce n'était pas le genre de dégâts qu'on pouvait mettre sur le compte d'une intervention chirurgicale, et en tout état de cause la tête semblait avoir disparu.

Il avait perdu une heure pour voir ça.

White, compatissant à son malheur, restait debout dans l'encadrement de la porte sans prêter la moindre attention au corps dépecé, étripé.

— Vous comprenez, il attendait ici pendant que je suis allé à l'hôpital. Un provincial, et un de mes meilleurs... Je les laisse toujours emporter ce qu'ils veulent. Désolé.

Tandis que White refermait la porte à clé, Ab se souvint de l'unique chose qu'il lui faudrait, indépendamment du corps. Il espéra qu'elle n'était pas partie en même temps que la tête.

Ils trouvèrent son bras gauche dans le cercueil en faux sapin, encore muni du bracelet d'identification. Il tâcha de se persuader que tant qu'il avait ce nom, il lui restait une petite chance de trouver quelque chose sur lequel l'accrocher.

White sentit son optimisme renaissant, et, sans le partager, lui prodigua des encouragements :

— Ça pourrait être pire.

Ab fronça les sourcils. Son espoir était encore trop fragile pour pouvoir être formulé.

Mais White commençait à s'éloigner doucement, porté par sa propre petite brise.

— Dites, Ab, est-ce que vous avez jamais fait du yoga ?

Ab rit.

— Vous ne m'avez pas regardé ?

— Vous avez tort. Vous seriez étonné du bien que ça pourrait vous faire. Je n'en fais pas aussi régulièrement que je le devrais, c'est ma faute, je suppose, mais ça vous met en relation avec... Eh bien, c'est difficile à expliquer.

White s'aperçut qu'il était seul dans le bureau.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

Le 420 de la Soixante-Cinquième Rue Est avait vu le jour sous la forme d'un immeuble « de luxe », mais comme la plupart de ses semblables il avait été morcelé à la fin du siècle dernier en un certain nombre de petits hôtels, jusque deux ou trois par étage. Ces hôtels louaient des chambres ou des portions de chambre à la semaine à des célibataires qui soit préféraient la vie d'hôtel, soit ne pouvaient obtenir un dortoir MODICUM en raison de leur statut d'étrangers. Chapel partageait sa chambre au Colton (nommé d'après l'actrice qui était censée avoir possédé la totalité des douze chambres de l'hôtel dans les années 80 et 90) avec un autre ex-détenu, mais comme Lucey se rendait au centre de récupération où il travaillait tôt le matin et passait ses soirées libres à draguer du côté des quais, les deux hommes se rencontraient rarement, et se trouvaient bien ainsi. Ce n'était pas bon marché, mais où, ailleurs, auraient-ils trouvé des conditions de vie ressemblant de

façon si rassurante à celles qu'ils avaient connues à Sing-Sing, cette petitesse, cette austérité, cette absence de lumière ?

La chambre avait un faux plancher dans le style réductionniste des années 90. Lucey ne partait jamais au travail sans avoir au préalable rangé soigneusement tout le mobilier et remis le plancher en place. Quand Chapel rentrait de l'hôpital il était accueilli par un vide superbe : les murs, l'unique fenêtre que masquait un écran en papier, le plafond avec sa non moins unique lampe intégrée, le plancher ciré. La seule décoration consistait en une moulure clouée aux murs, qui arrivait maintenant, du fait du plancher surélevé, au niveau des yeux.

Il était chez lui, et là, à côté de la porte, fixée au mur par des boulons l'attendait, tranquille et splendide, sa Yamaha *made in U.S.A.* avec son écran de 70 cm, le meilleur modèle sur le marché sans considération de prix. (Lucey n'aimant pas la télé, Chapel supportait seul les frais de location et de raccordement au réseau.)

Chapel ne regardait pas n'importe quoi. Il se réservait pour les émissions qui lui plaisaient vraiment. Comme la première de celles-ci n'était pas diffusée avant dix heures trente, il passa les quelque deux heures d'intervalle à épousseter, à poncer, à cirer, à astiquer et d'une façon générale à soigner le sol de sa chambre tout comme pendant dix-neuf ans de sa vie il avait lavé le sol en ciment de sa cellule tous les matins et soirs. Il travailla avec l'application mécanique et pleine de gratitude d'un prêtre célébrant l'office. Plus tard, calmé, il escamoterait le plancher dissimulant son lit et s'allongerait avec le sentiment luxueux du devoir accompli, prêt à recevoir. Son corps semblerait disparaître.

Une fois la télé allumée, Chapel changeait de peau. À dix heures trente il devenait Eric Laver, le jeune avocat idéaliste, avec ses jeunes conceptions idéalistes du bien et du mal, qu'aucune épreuve, qu'aucune aventure désastreuse y compris deux mariages ratés (et depuis peu la possibilité d'un troisième) ne semblait pouvoir battre en brèche. Bien que dernièrement, depuis qu'il s'était chargé du cas Forrest... C'était TOUTE LA VÉRITÉ.

À onze heures trente, Chapel allait à la selle pendant la diffusion des actualités et des informations sportives et météorologiques.

Ensuite : AINSI VA LE MONDE, qui, animé d'un souffle plus épique, proposait aux spectateurs des personnages qui changeaient d'un jour à l'autre. Aujourd'hui, comme Bill Harper, Chapel se faisait du souci pour Moira, sa belle-fille de quatorze ans qui – comme si elle ne lui posait déjà pas assez de problèmes comme ça – venait de lui annoncer pas plus tard que mercredi dernier lors d'une discussion orageuse au petit déjeuner qu'elle était lesbienne. Par surcroît de malheur, sa femme, une fois informée de ce que Moira lui avait dit, lui avait annoncé que bien des années auparavant elle avait elle-même aimé une autre femme. Quant à l'identité de cette femme, il ne la devinait que trop bien.

Ce n'étaient pas les intrigues qui provoquaient ce processus d'identification, c'étaient les visages des acteurs, leurs voix, leurs gestes, l'aisance franche et ouverte avec laquelle ils se mouvaient. Tant qu'eux-mêmes semblaient émus par leurs problèmes imaginaires, Chapel était satisfait. Ce qu'il lui fallait, c'était le spectacle d'une émotion authentique – des yeux qui pleuraient, des poitrines qui haletaient, des lèvres qui embrassaient ou faisaient la moue ou se serraient sous le coup de l'angoisse, des voix brisées par l'émotion.

Il restait assis sur son lit, adossé à des coussins, à un mètre cinquante de l'écran, la respiration haletante, entièrement captivé par les sons et les clignotements de l'appareil, qui constituaient, bien plus que n'importe lesquelles de ses propres actions, sa vie, le pivot de sa conscience, la source de tout ce que Chapel avait jamais connu en fait de bonheur.

Un téléviseur lui avait appris à lire. Il lui avait appris à rire. Il avait enseigné jusqu'aux muscles de son visage comment exprimer la douleur, la peur, la colère, la joie. C'est un téléviseur qui lui avait appris les mots à utiliser dans toutes les situations déconcertantes de son autre vie, sa vie extérieure. Et il avait beau ne pas lire, ne pas rire, ne pas froncer les sourcils ou parler ou marcher ou faire quoi que ce fût aussi bien que ses avatars à l'écran, il faut croire qu'ils lui avaient quand même été d'un

certain secours, sans quoi il n'aurait pas été là aujourd'hui à se revivifier par un retour aux sources.

Ce qu'il y cherchait, et ce qu'il y trouvait, allait beaucoup plus loin que l'art, auquel il lui était arrivé de tâter certaines fins d'après-midi et qui le laissait complètement froid. C'était le fait de retrouver, après une journée de labeur, un visage qu'il pouvait reconnaître et aimer, que ce fût le sien ou celui de quelqu'un d'autre. Ou auquel, s'il ne l'aimait pas, il portait un sentiment tout aussi fort. Et de savoir avec certitude qu'il éprouverait ces mêmes sentiments demain, et après-demain. En d'autres temps la religion avait rempli cette fonction, à savoir raconter aux gens l'histoire de leur vie, puis au bout d'un certain laps de temps, leur raconter de nouveau.

Une émission que Chapel avait suivie sur la C.B.S. avait eu un indice de popularité tellement désastreux pendant six mois d'affilée qu'elle avait fini par être annulée. Un païen converti de force à une autre religion n'aurait pas éprouvé un sentiment plus terrible de manque (en tout cas, pas avant qu'une nouvelle déité fût venue habiter les formes du dieu mort) que celui éprouvé par Chapel à l'époque tandis qu'il regardait les visages inconnus qui peuplaient l'écran de sa Yamaha pendant une heure tous les après-midi. C'était comme s'il se regardait dans une glace et n'y trouvait plus son image. Au cours du premier mois sa douleur à l'épaule était devenue tellement ineffablement plus aiguë qu'il avait été presque incapable de remplir ses fonctions au Bellevue. Puis, lentement, en la personne du jeune Dr Landry, il avait redécouvert les éléments de sa propre identité.

C'est à deux heures quarante-cinq, au beau milieu d'un spot publicitaire sur les Carnation Eggies, qu'Ab vint frapper avec force vociférations à la porte de sa chambre. Maud était sur le point de rendre visite au fils de sa belle-sœur, qui se trouvait dans le centre d'observation où l'avait placé le tribunal. Elle ne savait pas encore que le Dr Landry était officiellement chargé de soigner le petit garçon.

— Chapel, beugla Ab, je sais que tu es là, alors ouvre-moi. Sinon je défonce la porte.

La scène suivante se passait dans le bureau du Dr Landry. Il essayait de faire comprendre à M^{me} Hanson, celle de la semaine dernière, qu'une grande part des problèmes de sa fille trouvaient leur origine dans son propre égoïsme. Mais M^{me} Hanson était une Noire, et la sympathie de Chapel allait tout naturellement vers les Noirs, dont la fonction essentielle sur le plan dramatique était de rappeler aux spectateurs l'existence de l'autre monde, celui qu'ils habitaient et dans lequel ils étaient malheureux.

Maud frappait à la porte du Dr Landry : gros plan sur des doigts gantés martelant le panneau en papier.

Chapel se leva et alla ouvrir. Il n'était pas trois heures lorsque Chapel accepta, bien que sans enthousiasme, d'aider Ab à trouver un cadavre pour remplacer celui qu'il avait perdu.

3

Martinez était à son bureau lorsqu'ils avaient téléphoné de chez Macy pour lui dire de mettre le corps de la jeune Newman de côté en attendant l'arrivée de leur chauffeur. Bien qu'il sût que les chambres froides ne contenaient que trois individus de sexe mâle et d'un âge avancé, il répondit par un marmonnement vaguement consentant et se mit en devoir de remplir les deux formulaires. Il laissa un message pour Ab au numéro où l'on pouvait le joindre en cas d'urgence, puis (suivant le principe que si ça allait chier, c'était à Ab de se sortir de la merde ou de payer les pots cassés, selon le cas) il fit dire à son cousin de se faire porter pâle pour la deuxième garde, celle qui allait de deux heures à huit heures. Quand Ab rappela, Martinez fut aussi bref que comminatoire : « Rappelle illico avec tu sais quoi, sinon tu sais quoi ».

Le chauffeur de chez Macy arriva avant Ab. Martinez eut presque envie de lui dire qu'il n'y avait aucun corps à la morgue répondant au nom de Newman, Bobbi. Mais ce n'était pas dans ses habitudes de dire la vérité quand un mensonge pouvait servir, surtout dans une situation comme celle-ci, où son propre gagne-pain ainsi que celui de son cousin se trouvaient menacés.

Aussi sortit-il, non sans faire mentalement un signe de croix, l'un des vieillards de sa chambre froide et le confia-t-il au chauffeur qui, avec une saine indifférence à l'égard des formalités bureaucratiques, le chargea dans sa camionnette sans soulever le drap et sans vérifier le nom qui était inscrit au dossier : NORRIS, THOMAS.

Martinez avait été bien inspiré en improvisant ce tour de passe-passe. Comme leur chauffeur était aussi coupable que le personnel de la morgue, les gens de chez Macy s'abstiendraient selon toute probabilité de faire un scandale au sujet du retard qui en résulterait. La congélation post-mortem ultra-rapide était la règle dans l'industrie cryogénique, et on n'avait rien à gagner à faire du tam-tam autour des exceptions.

Ab arriva peu avant quatre heures. Avant toute autre chose il consulta le registre des entrées. La page du 14 avril était vierge. Une tuile rarissime, mais il ne fut pas surpris.

— Rien en perspective ?

— Rien.

— C'est incroyable, dit Ab, souhaitant que ce le fût.

Le téléphone sonna.

— Ça doit être Macy, dit Martinez avec flegme en enlevant sa blouse.

— Tu ne réponds pas ?

— À toi de jouer, maintenant, p'tit père.

Martinez lui fit un grand sourire de gagnant. Ils avaient tous les deux joué, mais Ab avait perdu. Il expliqua, tandis que le téléphone sonnait toujours, par quel stratagème il avait sauvé la vie d'Ab.

Lorsque Ab décrocha, ce fut pour avoir au bout du fil le directeur de la Clinique Macy en personne, et celui-ci était à ce point emporté par son juste courroux qu'Ab aurait été incapable de comprendre de quoi il retournait s'il n'avait déjà su à quoi s'en tenir. Ab fit montre d'une bassesse et d'une incrédulité adéquates et expliqua que le préposé qui avait commis l'erreur (et il ne s'expliquait toujours pas comment cette erreur avait pu se produire) était parti pour la journée. Il assura au directeur qu'il serait sévèrement sanctionné, qu'il serait probablement renvoyé si ce n'était plus. D'un autre côté, il ne voyait pas

l'intérêt qu'il y aurait à signaler l'incident à l'attention de l'Administration, qui pourrait être tentée de faire porter une partie de la responsabilité à Macy et à son chauffeur. Le directeur convint que ce n'était guère souhaitable.

— Et dès qu'il arrivera, votre chauffeur pourra prendre livraison de M^{lle} Newman. Je me chargerai personnellement du transfert. Et on pourra passer l'éponge sur cet incident regrettable, d'accord ?

— D'accord.

En sortant du bureau, Ab respira un bon coup et bomba le torse. Il essaya de se pénétrer de l'optimisme confiant et dynamique d'une marche de Sousa⁴. Il avait un problème. Il n'y a qu'une façon de résoudre un problème : c'est de lui faire face. Par tous les moyens disponibles.

Au point où il en était, il ne restait plus à Ab qu'un seul moyen.

Chapel attendait où Ab l'avait laissé, sur la rampe d'accès enjambant la Vingt-Neuvième Rue.

— On n'a plus le choix, dit Ab.

Chapel, si peu désireux qu'il fût de subir de nouveau les foudres d'Ab (il s'était presque fait étrangler un jour), se sentit obligé d'élever une dernière protestation symbolique.

— Je le ferai, murmura-t-il, mais c'est un meurtre.

— Oh ! non, — répondit Ab avec assurance, car il se sentait tout à fait à l'aise sur ce chapitre — Aider à mourir n'est pas un meurtre.

Le 2 avril 1956, l'hôpital Bellevue de New York n'enregistra pas un seul décès, ce qui constituait une statistique si rare, qu'elle fit l'objet d'un entrefilet dans tous les quotidiens de la ville, et à l'époque il y en avait un nombre considérable. Dans les soixante-six années qui s'étaient écoulées depuis, il n'y avait plus eu une seule journée sans décès au Bellevue, malgré le fait que par deux fois il s'en était fallu de peu.

⁴ John Philip Sousa, célèbre compositeur américain de marches militaires (N.D.T.).

À cinq heures de l'après-midi le 14 avril 2022, l'ordinateur de bureau municipal installé au *Times* fit paraître une note « à suivre » signalant qu'à cette heure son antenne au Bellevue n'avait pas transmis la moindre annonce de décès à l'administration centrale. Une photocopie de l'article de 1956 accompagnait la note.

Joëlle Beck posa son exemplaire de *Tendres Boutons*, qui devenait franchement incompréhensible, et considéra l'intérêt que pouvait présenter ce non-événement sur le plan humain. Cela faisait des heures qu'elle était de permanence et c'était la première nouvelle qui tombait. D'ici minuit, sans aucun doute, quelqu'un serait mort, gâchant tout l'article qu'elle aurait pu écrire. Néanmoins, entre Gertrude Stein (illusion) et la morgue de Bellevue (réalité), Joëlle opta pour cette dernière.

Elle avertit Chéri de l'endroit où elle serait. Il trouva que c'était une idée à dormir couché et lui souhaita bien du plaisir.

Avant la fin de la première décennie du XXI^e siècle, le lupus erythematosus généralisé (LEG) avait remplacé le cancer comme principal responsable de la mort chez les femmes âgées de vingt à cinquante-cinq ans. Cette maladie attaque tous les systèmes principaux de l'organisme, successivement ou de front. Du point de vue pathologique, c'est pratiquement une anthologie de tout ce qui peut se détraquer dans un corps humain. Jusqu'au jour où, en 2007, le test Morgan-Imamura fut mis au point des cas de lupus avaient été diagnostiqués comme des méningites, de l'épilepsie, de la brucellose, des néphrites, de la syphilis, de la colite... La liste est sans fin.

L'étiologie du lupus est infiniment complexe et a fait l'objet de débats interminables, mais tous ceux qui l'étudient sont d'accord avec la théorie avancée par Muller et Imamura dans l'étude qui leur a valu leur premier prix Nobel : LE LEG. *La maladie écologique*, à savoir que le lupus représente l'auto-intoxication du genre humain dans un environnement plus hostile que jamais à l'existence de toute forme de vie. Une minorité de spécialistes alla même jusqu'à dire que la cause primordiale de la prolifération de la maladie résidait dans

l'évolution parallèle de la pharmacothérapie moderne. S'il fallait en croire cette théorie, le lupus serait le prix que l'humanité aurait à payer pour la guérison de ses autres maladies.

Parmi les défenseurs éminents de la théorie dite « du jugement dernier », il y avait le Dr E. Kitaj, directeur du service de Recherche métabolique de l'hôpital Bellevue, qui présentement (tandis que Chapel attendait sa chance en regardant la télévision dans la salle de garde) attirait l'attention des assistants et des internes du paradis sur certaines caractéristiques uniques du cas de la patiente du box n° 7. Tandis que tous les tests cliniques confirmaient un diagnostic de LEG, la dégénération des fonctions rénales avait progressé d'une façon plus typique de l'hépatie lupoïde. Eu égard aux propriétés uniques que présentait son cas, le Dr Kitaj avait fait monter un rein artificiel pour M^{lle} Schaap, bien qu'habituellement l'utilisation de cet appareil ne fût qu'un expédient provisoire préliminaire à une transplantation. Sa vie était maintenant autant un processus mécanique qu'un processus biologique. Dans l'Alabama, le Nouveau Mexique et l'Utah, Frances Schaap aurait été considérée comme légalement décédée.

Chapel avait sommeil. Le film d'art de l'après-midi, un drame psychologique dans le monde du cirque, n'arrivait pas à le maintenir éveillé, étant donné qu'il ne pouvait jamais se concentrer sur une émission à moins d'être familiarisé avec les personnages. Ce n'était qu'en songeant à Ab, aux menaces qu'il avait proférées, à son visage congestionné par la colère, qu'il parvenait à ne pas s'assoupir.

Dans la salle, les médecins étaient passés au box n° 6 et écoutaient avec des sourires tolérants M^{me} Harrison plaisanter sur sa colotomie.

Le nouveau spot publicitaire Ford passa à la télévision, comme un vieil ami appelant Chapel par son nom. Une fille conduisait un coupé Empire le long d'une route bordée de champs de céréales s'étendant à perte de vue. Ab avait dit, qui disait souvent les choses uniquement par amour du paradoxe, que les publicités étaient fréquemment meilleures que les émissions.

Ils finirent par quitter tous ensemble la salle des femmes et se diriger vers celle des hommes en laissant les rideaux tirés autour du box n° 7. Frances Schaap dormait. Le petit voyant rouge de l'appareil clignotait comme un jet survolant la ville de nuit.

Après avoir consulté le croquis qu'Ab avait fait à la va-vite sur le dos d'un formulaire de transfert, Chapel trouva le bouton réglant la pression du sang dans la veine porte. Il le tourna vers la gauche jusqu'à ce qu'il se bloque. L'aiguille du cadran situé sous le bouton et portant l'inscription P/P passa lentement de 35 à 40, à 50. À 60.

À 65.

Il remit le bouton sur sa position initiale. L'aiguille frémit : la veine porte avait éclaté.

Frances Schaap se réveilla. Elle leva une main frêle et étonnée à ses lèvres : elles souriaient !

— Docteur, dit-elle plaisamment. Oh ! je me sens...

La main retomba sur le drap.

Chapel évita son regard. Il tourna de nouveau le bouton, qui ne différait en rien, fondamentalement, de ceux qui équipaient sa propre Yamaha. L'aiguille reprit sa progression vers la droite : 50. 55.

— ... Tellement mieux maintenant.

60. 65.

— Merci.

70.

— J'espère, monsieur Holt, que vous ne me laisserez pas vous déranger dans votre travail, dit Joëlle Beck avec une sollicitude aussi candide que peu sincère. À moins que ce ne soit déjà fait.

Ab y réfléchit à deux fois avant de répondre par l'affirmative. Au début il avait cru qu'elle était un détective privé que Macy avait engagé pour lui tirer les vers du nez, mais son histoire d'ordinateur comptabilisant les déclarations de décès et l'envoyant ici n'était pas le genre de choses qu'on aurait pu

inventer. Le fait qu'elle travaillait pour le *Times* était tout aussi fâcheux – plus fâcheux, peut-être.

— Dites-le-moi franchement, insista-t-elle.

S'il répondait oui, qu'il avait du travail, elle demanderait à le suivre pour voir comment les choses se passaient. S'il disait non, elle continuerait à lui casser les pieds avec ses maudites questions. S'il n'avait pas été sûr qu'elle se serait plainte à qui de droit (c'était le genre à ça, il le sentait) il lui aurait dit d'aller se faire voir ailleurs.

— Oh ! je ne sais pas, répondit-il prudemment. N'est-ce pas plutôt moi qui vous empêche de travailler ?

— Comment ça ?

— Comme je vous l'ai expliqué, il y a une femme au dix-huitième qui est sur le point de mourir. Ce n'est plus qu'une question de minutes ; j'attends leur appel.

— Il y a une demi-heure vous disiez que ça ne prendrait pas un quart d'heure, et vous attendez toujours. Peut-être que les médecins l'ont sauvée *in extremis*. Ce serait merveilleux, non ?

— *Quelqu'un* va mourir d'ici minuit, inévitablement.

— Suivant le même raisonnement quelqu'un aurait déjà dû mourir à l'heure actuelle, et pourtant personne n'est mort.

Ab était trop énervé pour rester diplomate.

— Écoutez, ma petite dame, vous perdez votre temps. C'est aussi simple que ça.

— Ce ne sera pas la première fois, répondit affablement Joëlle Beck. On peut presque dire que je ne suis payée que pour cela.

Elle enleva le magnétophone qu'elle portait en bandoulière.

— Si vous vouliez bien répondre encore à une ou deux questions, me dire plus précisément en quoi consiste votre travail, on trouverait peut-être le point de départ d'un article plus général. Et si vous recevez votre appel, je pourrai monter avec vous et regarder par-dessus votre épaule.

— Mais qui est-ce que ça peut intéresser ?

Avec une stupéfaction grandissante Ab s'apercevait qu'au lieu de réfuter ses arguments, elle n'en tenait purement et simplement aucun compte.

Tandis que Joëlle Beck expliquait la fascination intrinsèque que les lecteurs du *Times* éprouvaient pour la mort (non pas une fascination morbide mais une réaction humaine universelle à un phénomène humain universel), Chapel appela.

Il avait fait ce qu'Ab lui avait dit de faire.

— Oui, et alors ?

Ça avait marché comme prévu.

— C'est officiel ?

Non, ça ne l'était pas encore. Il n'y avait personne dans le service.

— Tu ne pourrais pas, euh, le signaler à l'attention de quelqu'un qui pourrait rendre la chose officielle ?

La femme du *Times* allait et venait dans la morgue en tripotant les choses et en faisait semblant de ne pas écouter. Ab avait le sentiment qu'elle pouvait lire à travers ses généralités. Sa première confession avait été le même genre de cauchemar, avec cette certitude que tous ses camarades de classe alignés devant le confessionnal avaient entendu les aveux que lui avait extorqués le prêtre. Si elle n'avait pas été là il aurait pu faire pression sur Chapel pour qu'il...

Il avait raccroché. Ce n'était pas plus mal.

— C'était votre appel ? demanda-t-elle.

— Non. Ça n'avait rien à voir. Une affaire personnelle.

Elle reprit son feu roulant de questions sur les incinérateurs, et est-ce que des membres de la famille assistaient jamais à l'opération, et combien de temps ça prenait, jusqu'à ce qu'elle fût interrompue par un appel de la réception disant qu'il y avait un chauffeur de Macy qui essayait de faire entrer un cadavre à l'hôpital et est-ce qu'ils devaient le laisser passer ?

— Retenez-le, j'arrive.

— C'était votre appel, dit Joëlle Beck, sincèrement désappointée.

— Mm. Je reviens tout de suite.

Le chauffeur, dans tous ses états, entama une histoire confuse sur la raison de son retard.

— Ça, mon vieux, c'est ton problème, pas le mien. Mais de toute façon ne t'occupe pas de ça. Il y a une journaliste du *Times* dans mon bureau...

— Je le savais, dit le chauffeur. Ça vous suffit pas que je me fasse vider. Maintenant vous avez trouvé le moyen...

— Écoute-moi, connard. Ça n'a rien à voir avec l'affaire Newman, et si tu fais gaffe elle ne se doutera de rien – Il lui expliqua l'histoire de l'ordinateur municipal – Alors on veut pas qu'elle flaire un truc pas catholique, tu piges ? Or ça pourrait lui arriver si elle te voyait arriver à la morgue avec un corps et repartir avec un autre.

— Ouais, mais... – Le chauffeur s'agrippa au fil de sa pensée comme à un chapeau qu'une rafale de vent aurait menacé de faire s'envoler. – Mais ils vont me faire la peau chez Macy si je ne reviens pas avec le corps de la Newman ! Déjà que j'ai un retard fou à cause de ces fichus...

— Tu vas l'avoir, ton corps. Tu les emporteras *tous les deux*, quitte à revenir plus tard pour rapporter l'autre. Mais en attendant, l'important...

Il sentit la main de la journaliste sur son épaule, suave comme un sourire.

— Je me disais bien que vous ne deviez pas être loin. Il y a eu un coup de fil pour vous, et je crains que vous n'ayez eu raison : Il s'agissait d'une certaine M^{lle} Schaap, laquelle est décédée. C'est bien d'elle que vous parliez ?

Laquelle ! pensa Ab avec une soudaine flambée de haine à l'encontre du *Times* et de sa bande de pseudo-intellectuels. *Laquelle !*

Le chauffeur de Macy s'éloignait en direction de son chariot.

Et c'est alors qu'Ab eut la révélation de son plan de salut, d'un seul coup, avec netteté et précision, comme un grand artiste doit avoir la révélation de son chef-d'œuvre.

— Bob ! cria-t-il. Attends une minute !

Le chauffeur se retourna à demi, la tête penchée de côté, un sourcil relevé : Qui, moi ?

— Bob, je voudrais te présenter, euh...

— Joëlle Beck.

— Oui. Joëlle voici Bob, euh, Bob Newman.

En fait, il s'appelait Samuel Blake. Ab n'avait guère la mémoire des noms.

Samuel Blake et Joëlle Beck échangèrent une poignée de main.

— Bob travaille comme chauffeur pour la clinique Macy, la clinique Steven Jay Mandell. — Il posa une main sur l'épaule de Blake, l'autre sur celle de Beck. Elle parut remarquer son moignon pour la première fois et ne put réprimer un frisson. — Est-ce que vous vous y connaissez en cryogénie, Mademoiselle euh ?

— Beck. Non, on ne peut pas dire.

— Mandell a été le premier New Yorkais à se faire congeler. Bob pourrait vous en parler pendant des heures, une histoire fantastique.

Il les pilota le long du couloir jusqu'à la morgue.

— Si Bob est ici en ce moment, c'est à cause du corps qu'ils ont, euh. — Il se souvint trop tard qu'on ne devait jamais employer le mot corps devant des gens de l'extérieur. — À cause de M^{lle} Schaap, je veux dire. *Laquelle* — ajouta-t-il en appuyant fielleusement sur ce mot —, avait contracté une assurance auprès de la clinique de Bob.

Ab serra l'épaule du chauffeur en guise de clin d'œil.

— Chaque fois que c'est possible, voyez-vous, nous avertissons la clinique pour qu'ils puissent avoir quelqu'un sur place à la minute même où leur client succombe. Comme ça il n'y a pas une minute de perdue, pas vrai, Bob ?

Le chauffeur, cheminant lentement vers la perche que lui tendait Ab, hochait la tête.

Ab ouvrit la porte de son bureau et les fit entrer.

— Alors pendant que je serai en haut, vous devriez en profiter pour bavarder avec Bob, mademoiselle Beck. Bob a un tas d'histoires incroyables qu'il pourra vous raconter, mais vous devrez faire vite. Parce que dès que j'aurai descendu le corps... — Ab posa sur le chauffeur un regard lourd de sous-entendus — ... Bob devra partir.

Ce ne fut pas plus compliqué que ça. Les deux personnes dont la curiosité ou l'impatience auraient pu compromettre la substitution étaient maintenant cramponnées l'une à l'autre comme deux pièges métalliques, mâchoire contre mâchoire.

Il n'avait pas pensé au problème de l'ascenseur. Pendant ses propres heures de garde il y avait rarement des embouteillages. Quand cela se produisait, les chariots descendant à la morgue passaient en dernier. À six heures et quart, lorsque finalement il prit réception de la Schaap, tous les ascenseurs s'arrêtant au dix-huitième étaient pleins de gens qui étaient montés au dernier étage afin de descendre au rez-de-chaussée. Il pouvait se passer une heure avant qu'Ab et son chariot ne trouvent de la place, et le chauffeur de Macy n'allait pas accepter d'attendre si longtemps sans broncher.

Il attendit que le hall soit vide, puis saisit le cadavre à bras le corps et le souleva du chariot. Il avait beau n'être guère plus lourd que son petit Beno, Ab soufflait déjà comme un phoque avant même d'avoir atteint le palier du douzième. À mi-chemin entre le cinquième et le quatrième, ses jambes le lâchèrent. (Elles l'avaient averti, mais il avait refusé de croire qu'il avait pu se ramollir à ce point.) Il s'éroula sans lâcher le corps qu'il tenait dans ses bras.

Un jeune homme blond habillé d'un peignoir rayé dix fois trop petit l'aida à se relever. Une fois Ab rétabli en position assise, le jeune homme tendit une main secourable à Frances Schaap. Reprenant ses esprits, Ab expliqua que ce n'était qu'un cadavre.

— Hou-laaa ! L'espace d'un moment, j'ai cru... — Il rit jaune en pensant à ce qu'il avait cru.

Ab palpa le corps ici et là et fit bouger les membres dans diverses directions pour tâcher d'évaluer les dégâts. Sans le déshabiller, c'était difficile.

— Et vous-même ? demanda le jeune homme en récupérant la cigarette allumée qu'il avait posée sur une marche en contrebas.

— Ça va, merci.

Il remit le drap, souleva le corps et se remit en route. Sur le palier du troisième étage, il pensa tout à coup à crier un merci au jeune homme qui l'avait aidé.

Plus tard, pendant les heures de visite, Ray dit à son ami Charlie, qui lui avait apporté de nouvelles cassettes du magasin où il travaillait :

— C'est incroyable les trucs qu'on peut voir dans cet hôpital.

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, si je te le disais, tu ne me croirais pas.

Après quoi il gâcha tout son effet en essayant de se coucher sur le flanc. Il avait oublié que ça lui était interdit.

— Comment te sens-tu ? lui demanda Charlie une fois que Ray eut fini de gémir et de faire tout son cinéma. Je veux dire, en général.

— Mieux, d'après le médecin, mais je ne peux toujours pas pisser tout seul.

Il décrivit l'opération du cathéter, et la pitié que lui inspirait son propre sort lui fit oublier Ab Holt, mais plus tard, seul et incapable de trouver le sommeil (son voisin faisait un bruit de bulles), il ne put s'empêcher de penser à la jeune fille morte, à la façon dont il l'avait relevée, au visage abîmé et aux mains frêles et inertes, et à la façon dont le préposé bedonnant de la morgue avait testé ses bras et ses jambes l'un après l'autre pour voir s'il avait cassé quelque chose.

Joëlle avait décidé qu'il n'y avait rien pour elle à la morgue, maintenant que la journée avait fourni son unique décès pour annuler le non-événement. Elle téléphona au bureau, mais ni Chéri ni l'ordinateur ne purent lui fournir la moindre suggestion.

Elle se demanda pour combien de temps elle en avait avant qu'ils ne la licencient. Peut-être pensaient-ils qu'elle deviendrait tellement démoralisée à force d'assurer des permanences qu'elle démissionnerait sans leur faire une scène.

De l'intérêt sur le plan humain : À coup sûr elle devait pouvoir trouver quelque part dans ce labyrinthe la matière d'un article répondant à cette condition. Mais où qu'elle posât les yeux, son regard ne rencontrait que des surfaces lisses, rébarbatives : six fauteuils roulants identiques alignés contre un mur. Un nom de médecin écrit sur une porte. Les odeurs. Le

côté minable de tout ça. Dans les hôpitaux plus chics, du genre de ceux qu'on aurait fréquentés dans sa famille, la réalité brutale de la précarité humaine était atténuée par un vernis de billets de banque. Chaque fois qu'elle était confrontée, comme aujourd'hui, à la réalité béante et sanguinolente, son premier réflexe était de détourner les yeux, et non pas, comme le ferait une vraie journaliste, de regarder la chose de plus près et même d'y fourrer son doigt. Vraiment, ils étaient mille fois fondés à la mettre à la porte.

Le long d'un des couloirs du labyrinthe, des appliques en fer sortaient des murs à intervalles réguliers. Des becs de gaz ? Oui, à en juger d'après la façon dont leur extrémité, disparaissant sous de multiples couches de peinture blanche, allait en se rétrécissant. Ils devaient remonter au XIX^e siècle. Elle sentit une imperceptible titillation mentale.

Mais non, c'était là un fil trop ténu pour qu'on pût songer y accrocher un article. Typiquement le genre de détail précieux qu'on remarquait quand on *avait* les yeux détournés.

Elle s'approcha d'une porte portant l'inscription : « Volontaires ». Comme cela avait une résonance plutôt prometteuse, sur le plan humain, elle frappa. Elle n'obtint aucune réponse, mais la porte n'était pas fermée à clé. Elle entra dans une malheureuse petite pièce dont le mobilier consistait en tout et pour tout en un classeur métallique à tiroirs. Il contenait un amas de formulaires ronéotypés jaunissant et disparates, ainsi qu'une machine à faire du Kafé.

Elle tira sur la cordelette commandant l'orientation du store vénitien. Les lames poussiéreuses s'ouvrirent de mauvaise grâce. À une douzaine de mètres de là, des voitures passaient à toute allure sur le niveau supérieur de l'East Side Highway. Immédiatement, le chuintement provoqué par leur passage se détacha du bourdonnement confus qui lui emplissait les oreilles.

Sous la voie express, une tranche huileuse de fleuve s'assombrissait au fur et à mesure que s'assombrissait le ciel printanier, et encore plus bas un deuxième flot de voitures fonçait vers le sud.

Elle leva le store et essaya d'ouvrir la fenêtre. Elle y parvint sans difficulté. Une brise joua avec les extrémités du foulard qu'elle avait noué dans ses cheveux.

Là, à sept ou huit mètres à peine en contrebas, il y avait son article, le sujet absolument parfait : dans un triangle formé par une bretelle d'accès à la voie express, l'immeuble dans lequel elle se trouvait, et un bâtiment plus récent dans le style osseux des années 70, il y avait le plus adorable terrain vague qu'il lui avait jamais été donné de voir, un parfait petit jardin envahi d'herbes folles. C'était un symbole : de la Vie repoussant parmi les décombres du monde moderne, de l'Espoir...

Non, c'était un peu facile comme parallèle. Mais un sens, un murmure lui parvenait de ce triangle d'herbes folles (elle se demanda comment elles pouvaient s'appeler ; à la bibliothèque il devait y avoir un livre...), comme parfois dans *Tendres Boutons* l'association incongrue de deux mots usuels engendrait des étincelles similaires, aux confins extrêmes de l'intelligible. Comme par exemple :

Un usage élégant de la verdure et de la grâce et un petit morceau de tissu blanc avec de l'huile.

Ou encore, plus puissamment : *Une agitation aveugle est virile et extrême.*

4

Le cirrus habituel à l'horizon de sa douleur s'était transformé en un cumulo-nimbus. Allongé sans dormir dans un box désaffecté de l'annexe du service des urgences, il fixait l'ampoule rouge au-dessus de la porte en essayant de chasser la douleur par la seule force de sa concentration. Elle persistait et s'étoffait, non seulement dans son épaule mais parfois jusque dans ses doigts ou ses genoux, moins une douleur que la virtualité de la douleur, un tintement lointain et insistant résonnant dans sa tête comme des coups de téléphone venant de quelque impossible continent perdu, une Amérique du Sud pleine de nouvelles catastrophiques.

C'est le manque de sommeil, se dit-il, le fait d'avoir une explication étant en soi réconfortant. Même cet état de veille forcé aurait été supportable s'il avait pu se remplir la tête d'autre chose que ses propres pensées – une émission, un jeu de dames, une conversation, son boulot...

Son boulot ? Il était presque l'heure de prendre son service. Une fois fixé, il n'avait plus qu'à s'éperonner pour l'atteindre. Se lever : ça, il pouvait. Se diriger vers la porte : c'était possible, bien qu'il se méfiât de ses jambes arythmiques. L'ouvrir : il le fit.

La lumière crue du service des urgences illumina chaque banalité avec une netteté soudaine et impitoyable, comme s'il le voyait dans toute sa nudité, les chairs à vif, dépouillé de sa peau pour révéler les veines et les muscles. Il voulait retourner dans l'obscurité et ressortir pour trouver l'univers quotidien dont il se souvenait.

Pour atteindre la porte de sortie il dut contourner les corps de deux individus morts pendant leur transport à l'hôpital, neutres et anonymes sous leurs draps. Le service des urgences recevait bien sûr plus de cadavres que de patients proprement dits – c'était par là que la grande ville perdait son sang. Le souvenir des défunts durait à peu près aussi longtemps qu'une bonne chemise, du genre de celles qu'il achetait avant d'aller en prison.

Une douleur apparut au bas de son dos, prit l'ascenseur de sa colonne vertébrale, et sortit un peu plus haut. Campé dans l'encadrement de la porte (des gouttes de sueur perlaient sur son crâne rasé et coulaient en zigzag jusque dans son cou) il attendit le retour de la douleur, mais il ne restait plus rien que le lointain dring-dring-dring auquel il refusait de répondre.

Il se hâta de gagner la salle de garde avant qu'une nouvelle catastrophe ne pût s'abattre sur lui. Une fois qu'il eut pointé, il se sentit protégé. Il fit même tournoyer son bras gauche comme pour invoquer le démon de sa douleur habituelle.

Steinberg leva les yeux de ses mots croisés.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Chapel se figea sur place. Abstraction faite de la muflerie quotidienne qu'exige toute position d'autorité, Steinberg

n'adressait jamais la parole à ses subordonnés. Par timidité, disait-elle.

— Vous n'avez pas l'air bien.

Chapel étudia le mot croisé sans mots du carrelage, répéta, quoique en silence, son explication : il n'avait pas dormi. À l'intérieur de lui-même un minuscule insecte de colère sortit de son œuf et se mit à bourdonner contre cette femme qui le dévisageait bien qu'elle n'en eût pas le droit, puisqu'elle n'était pas à proprement parler son supérieur hiérarchique. Le regardait-elle toujours ? Il refusait de lever les yeux.

Ses pieds reposaient côte à côte sur le carrelage, enserrés, emprisonnés dans des chaussures à six dollars, déformés, inertes. Un jour, il avait été à la plage avec une femme et s'était promené pieds nus dans la poussière chaude et scintillante. Les pieds de sa compagne étaient aussi laids que les siens, mais... Il serra les genoux et les recouvrit de ses mains en essayant de chasser le souvenir de... mais la douleur sourdait d'endroits cachés à l'intérieur de son corps sous forme de minuscules gouttelettes prémonitoires.

Steinberg lui tendit une fiche. Un patient de la salle M était transféré à un bloc opératoire du cinquième étage.

— Et au trot, ajouta-t-elle tandis qu'il quittait la pièce.

Derrière son chariot il perdait complètement le sens de sa propre vitesse, qu'elle fût lente ou rapide. Il suivit avec inquiétude la façon dont ce muscle, puis cet autre, tirait et se raidissait, la façon dont la cuisse droite puis la cuisse gauche se soulevait, la façon dont les pieds, dans leurs lourdes chaussures, tombaient sur le sol dur sans plus de souplesse que des lames de patins à glace.

Il avait rêvé de la décapiter. Il l'avait souvent vu faire à la télé. Nuit après nuit ils restaient étendus côte à côte, tous deux insomniaques mais n'échangeant jamais une parole, et il rêvait de l'énorme lame d'acier tombant de toute sa superbe hauteur et séparant la tête du corps, jusqu'à ce que cette image mille fois imaginée se mêlât au zoom zim zoom des voitures passant sur la voie express en contrebas, et il s'endormait.

Le garçon de la salle M s'installa sur le chariot sans son aide. Il était couleur café au lait, tout en muscles et en nerfs et en

terreur volubile. Chapel avait des formules toutes prêtes pour ce genre de patient.

Ça commençait par :

— Vous êtes un grand, vous, dites donc.

— Non, vous inversez le problème ; c'est votre chariot qui est trop court.

— Blague à part, vous mesurez combien ? Un mètre quatre-vingt-sept, par là ?

— Quatre-vingt-douze.

— Ha, ha, fit Chapel en arrivant à son astuce-maison, vous pourriez pas me passer quelques centimètres ? Ça m'arrangerait. (Chapel mesurait un mètre soixante-dix, talons compris.)

D'habitude ils riaient avec lui, mais celui-ci avait de la répartie :

— Eh ben, vous n'avez qu'à leur demander, là-haut, et peut-être qu'ils vous arrangeront ça.

— Quoi ?

— Les chirurgiens – ils feront bien ça pour vous !

Le jeune homme rit de ce qui était maintenant devenu sa plaisanterie, tandis que Chapel se réfugiait dans un silence blessé.

« Arnold Chapel, dit une voix à la sono. Veuillez retourner par le couloir K jusqu'au palier d'ascenseurs K. Arnold Chapel, veuillez retourner par le couloir K jusqu'au palier d'ascenseurs K. »

Docilement, il fit faire demi-tour à son chariot et repartit en direction du palier K. Son insigne d'identification avait déclenché le système de contrôle automatique de la circulation. Cela faisait des années que l'ordinateur n'avait pas eu à le rappeler à l'ordre publiquement.

Il poussa le chariot dans l'ascenseur. Pendant la montée, le garçon raconta derechef sa plaisanterie sur la taille de Chapel à une élève-infirmière.

L'ascenseur dit : « Cinq. »

Chapel sortit en poussant le chariot. Et maintenant, à droite ou à gauche ? Il n'arrivait pas à se souvenir.

Il n'arrivait pas à respirer.

— Eh, ça ne va pas ? demanda le jeune homme.

— Il faut que je...

Il leva une main à ses lèvres. Tout ce qu'il regardait semblait être à angle droit avec tout le reste, comme l'intérieur d'une gigantesque machine. Il lâcha le chariot.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Il faisait basculer ses jambes sur le côté.

Chapel s'en alla en courant le long du couloir... Comme il se dirigeait vers le bloc opératoire vers lequel son patient était transféré, le système de contrôle de la circulation ne le corrigea pas. Chaque fois qu'il prenait une inspiration il sentait des centaines de petites aiguilles hypodermiques lui rentrer dans la poitrine et crever ses poumons.

— Eh ! cria un médecin. Eh là !

Il s'engouffra dans un autre couloir et tomba, aussi providentiellement que s'il avait été téléguidé jusqu'à leur porte, sur des toilettes réservées au personnel. La pièce était baignée d'une douce lumière bleutée.

Il entra dans l'un des cabinets et ferma la porte derrière lui ; une vieille porte en bois sombre, verrouillée. Il s'agenouilla devant la cuvette blanche dans laquelle une pellicule d'eau courait en formant des dessins électriques et changeants. Il plongea ses doigts dans la cuvette et humecta son front d'eau fraîche. Tout s'évanouit comme par enchantement – la colère, la douleur, la pitié, tous les sentiments dont il avait jamais entendu parler ou qu'il avait jamais vus interprétés. Il s'était toujours attendu, et préparé, à recevoir quelque rétribution finale, une décharge de chevrotines au bout du long corridor blanc de la vie. C'était un tel soulagement de constater qu'il s'était trompé.

Le médecin – ou était-ce le garçon qu'il emmenait au bloc opératoire ? – était entré dans les toilettes et frappait à la porte en bois. À ce moment précis, comme s'il attendait ce signal, il vomit dans la cuvette. De longs filets de sang se mêlaient à la nourriture à moitié digérée.

Il se releva, actionna sa fermeture Éclair, et ouvrit la porte. C'était le garçon, pas le médecin.

— Ça va mieux, dit-il.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, oui, je me sens très bien.

Le garçon remonta sur son chariot, qu'il avait poussé lui-même jusque-là, et Chapel le véhicula le long du couloir jusqu'au bloc opératoire.

Ab le sentait dans ses bras et dans ses mains, une veine de pendu, comme si chaque fois qu'il se penchait en avant pour retourner une carte ses doigts pouvaient lire à travers le plastique si c'était ou si ce n'était pas le carreau qu'il lui fallait pour faire son flush.

Ça ne l'était pas.

Ça ne l'était pas.

Ça ne l'était pas.

En fin de compte, sa veine de pendu ne devait lui être d'aucun secours. Martinez rafla la mise avec un full.

Comme il avait perdu autant de sang qu'il pouvait confortablement se le permettre, il passa la main et pendant les parties suivantes il grignota des Nibblies en bavardant avec l'ornement de l'établissement, qui faisait également office de croupier. D'après ce qu'on racontait, elle était copropriétaire du club pour un tiers, mais se pouvait-il, bête comme elle l'était ? C'était un véritable approbateur automatique ; elle répondait invariablement oui à tout ce que disait Ab. En revanche elle avait de jolis petits nichons, toujours moites et collant à son chemisier.

Martinez se retira du jeu après sa troisième carte seulement et rejoignit Ab au bar.

— Comment t'as fait, veinard ? demanda-t-il, moqueur.

— Oh ! ça va. J'avais pris un bon départ.

— J'ai déjà entendu ce refrain quelque part.

— T'as peur de quoi, que je ne te paie pas ce que je te dois ?

— Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.

Il laissa tomber un billet de cinq sur le comptoir et commanda trois sangrias, une pour le gros gagnant, une pour le gros perdant, et une pour la plus jolie et la plus prospère des

femmes d'affaires de West Houston, après quoi ils sortirent dans la chaleur et la puanteur.

— Envie de tirer un coup ? demanda Martinez.

— Avec quoi ? s'enquit Ab.

— Je t'invite. Si j'avais perdu ce que tu viens de perdre, t'en ferais autant pour moi.

C'était doublement agaçant : 1° parce que dans le pire des cas, Martinez, qui entrecoupait un jeu terne et prudent de bluffs insensés, sauvait sa mise, et 2° parce que c'était faux – Ab n'en aurait pas fait autant, ni pour lui ni pour personne. D'un autre côté il avait faim d'autre chose que ce qu'il trouverait au frigo en rentrant.

— Alors d'ac.

— On y va à pied ?

Sept heures du soir, le dernier mercredi de mai. C'était le jour de congé de Martinez, tandis qu'Ab vivait simplement sa vie entre deux gardes à l'aide de quelques pilules vertes fort secourables.

Chaque fois qu'ils traversaient une des rues transversales qui coupaient la ville dans le sens de la largeur (et qui portaient ici des noms et non des numéros), l'œil rond du soleil avait sombré d'un degré vers le bleu de Jersey City. Ils s'arrêtèrent pour boire une bière dans la station de métro de Canal Street. Le pincement provoqué par les pertes de la journée commença à s'estomper et la lune de la prochaine fois monta au firmament. Lorsqu'ils ressortirent, il faisait entre chien et loup, et la vraie lune leur faisait des signes dans le ciel. Ils étaient combien maintenant, là-haut ? Soixante-quinze ?

Un *jet* passa à basse altitude au-dessus du parc, clignotant un rythme syncopé de rouge, rouge, vert, rouge du bout des ailes et de la queue. Ab se demanda si Milly était à bord. Devait-elle rentrer ce soir ?

— Il faut voir la chose du bon côté, Ab, disait Martinez. Tu n'as qu'à te dire que tu paies encore la note pour ton coup de pot du mois dernier.

Il dut réfléchir, et ensuite il dut demander :

— Quel coup de pot du mois dernier ?

— L'échange. Merde, je croyais vraiment qu'aucun de nous n'allait se tirer de ce merdier-là sans y laisser des plumes.

— Ah ! ça. — Il tâta le souvenir de la chose avec circonspection, sans trop savoir si la plaie s'était cicatrisée. — On peut dire que ça a été à un poil. — Un rire, qui n'avait pas l'air trop jaune. La plaie s'était cicatrisée. Il poursuivit sur sa lancée. — Pourtant il y a eu un moment à la fin où j'ai cru que j'avais tout foutu par terre. Tu sais, j'avais le bracelet d'identification du premier corps, comment-qu'elle-s'appelait-déjà ? C'était la seule chose que j'avais réussi à récupérer chez ce connard de White...

— Fumier de White, approuva Martinez.

— Ouais, mais tu comprends j'étais tellement paniqué après m'être foutu en l'air dans l'escalier que j'ai oublié de les permuter, les deux bracelets. Alors j'ai laissé partir le corps de la Schaap tel quel.

— Oh ! vingt dieux, c'aurait été le bouquet !

— Je m'en suis souvenu juste à temps. J'ai rattrapé le chauffeur au moment où il allait partir et je lui ai raconté une histoire comme quoi on imprime des bracelets différents suivant que le corps part aux congélateurs ou qu'il passe à l'incinérateur.

— Et ça a marché ?

Ab haussa les épaules.

— Il n'a pas cherché à discuter.

— Tu ne crois pas qu'il s'est jamais douté de ce qui s'est passé ce jour-là ?

— Ce type-là ? Il est aussi con que Chapel.

— Ouais, justement, et Chapel ?

Si Ab s'était trahi, pensa Martinez, c'était bien là.

— Quoi, et Chapel ?

— Tu m'as dit que tu allais le dédommager. Tu l'as fait ?

Ab essaya de trouver de la salive dans sa bouche.

— T'en fais pas pour ça, je l'ai dédommagé.

Puis, faute de salive, il lâcha :

— Putain de merde.

Martinez attendit.

— Je lui ai proposé cent dollars. Franco. Tu sais ce qu'il voulait, ce pauvre couillon ?

— Cinq cents ?

— Rien ! Pas un *cent*. Il en a même fait toute une histoire. Voulait pas se salir les mains, je suppose. Monsieur ne trouvait pas mon pognon assez bon pour lui.

— Et alors ?

— Alors on a trouvé un compromis. Il a pris cinquante. — Ab fit une grimace comique.

Martinez éclata de rire.

— En tout cas, t'as eu un pot de cocu, c'est tout ce que je peux dire. De cocu.

Ils longèrent l'ancien poste de police en silence. Malgré les pilules vertes, Ab se sentait perdre de l'altitude, quoique tout doucement. Il entra dans un nuage rose de philosophie.

— Eh, Martinez, ça t'est jamais arrivé de penser à tout ça ? La congélation, je veux dire.

— Sûr, que j'y ai pensé. J'ai pensé que tout ça c'est des foutaises.

— Tu crois qu'ils n'ont pas la moindre chance d'être jamais ressuscités ?

— Bien sûr que non. Tu n'as pas vu ce documentaire qui a causé un foin terrible et pour lequel ils font un procès à la N.B.C. ? Non, leur congélation n'arrête rien ; ça ne fait que ralentir les choses. Ils finiront tous par n'être plus que des glaçons et rien d'autre. Autant essayer de les reconstituer à partir de la fumée qui sort des fours.

— Mais si la science atteignait un niveau qui... Oh ! je n'en sais rien. C'est compliqué par un tas de choses.

— Est-ce que par hasard tu envisagerais de prendre une de leurs assurances à la con ? Ab, pour l'amour de Dieu, je te croyais plus malin que ça. L'autre jour Lottie m'a entrepris là-dessus, et le pognon qu'ils demandent... — Il roula des yeux effarés. — C'est pas dans nos prix, tu peux me croire.

— C'est pas à ça que je pensais du tout.

— Alors ? À quoi ? Je ne suis pas télépathe.

— Je me disais, si jamais ils trouvent un moyen de les ranimer, et s'ils trouvent un remède au lupus et tout ça, eh bien, qu'est-ce que ça donnerait s'ils ressuscitaient ?

— Qui ça, la Schaap ?

— Ouais. Tu ne trouves pas que ce serait dingue ? Qu'est-ce qu'elle se dirait ?

— Ouais, quelle blague.

— Non, sérieusement.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, sérieusement.

Ab essaya d'expliquer, mais lui-même ne voyait plus très bien où il voulait en venir. Il imaginait tellement bien la scène : la fille, sa peau redevenue lisse, étendue sur une table de marbre blanc, respirant, mais si imperceptiblement que seul le médecin penché sur elle pouvait en être sûr. Il toucherait son visage du bout des doigts, et la fille ouvrirait les yeux, et il y aurait une expression tellement médusée...

— Si tu veux mon avis, – dit Martinez d'une voix où perçait une pointe d'irritation, car il n'aimait pas voir quelqu'un croire en une chose en laquelle lui-même ne pouvait croire, – c'est une sorte de religion, ni plus ni moins.

Comme Ab se souvenait avoir tenu des propos presque identiques à Leda, il fut à même de partager cette opinion. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres des bains, et ils avaient un meilleur usage à faire de leur imagination. Mais avant que le dernier nuage rose ne se fût entièrement dissipé, il plaça un dernier mot de philosophie.

— D'une façon ou d'une autre, Martinez, la vie continue. Tu peux dire ce que tu veux, elle continue.

La vie quotidienne sous la fin de l'Empire romain

1

Ils étaient assis tous trois sous la tonnelle à regarder le soleil se coucher sur les melonnières humides – Alexa elle-même, son voisin Arcadius, et la jolie petite femme juive qu'il avait ramenée de Thèbes. Arcadius racontait une fois de plus l'étonnante aventure qui lui était arrivée récemment en Égypte, où dans quelque temple en ruine l'immortel Platon s'était adressé au vieillard, non pas en latin mais dans une sorte de grec, et lui avait montré quelques tours de passe-passe et autres miracles de pacotille – un phénix, bien sûr, puis une poignée d'enfants aveugles qui avaient annoncé, en strophes et antistrophes impeccables, la fin du monde ; enfin (Arcadius extirpa ce miracle de sa poche et le plaça sur le plateau de l'horloge solaire) un morceau de bois qui avait été changé en pierre.

Alexa le prit. C'était un morceau de bois pétrifié semblable, quoique beaucoup plus gros, à celui qui ornait le bureau de G, au centre : des stries couleur rouille qui se décomposaient en arabesques nébuleuses de jaune, de mauve, de vermillon. Elle l'avait trouvé chez un brocanteur un rien sinistre et depuis longtemps disparu de la Huitième Rue Est. Leur premier anniversaire de mariage.

Elle laissa tomber la pierre dans la paume ouverte du vieillard. « C'est très beau. » Rien de plus.

Les doigts d'Arcadius se refermèrent autour de la pierre. Des veines noires zébrèrent la peau blanche. Elle détourna les yeux (les nuages les plus bas étaient maintenant de la couleur dont devrait être la peau), mais non sans avoir imaginé Arcadius mort et couvert de vermine.

Non, l'Alexa historique n'aurait jamais imaginé quelque chose d'aussi organiquement médiéval. Des cendres ? Tout au plus.

D'un geste brusque, il jeta la pierre dans le champ couvert de vapeur.

Merriam bondit sur ses pieds, un bras levé dans un geste de protestation. Qui était cette fille étrange, ce tout petit bout de femme qu'avait épousé Arcadius ? N'était-ce, comme Alexa pouvait être tentée de le penser, qu'un nouveau reflet d'elle-même ? Ou représentait-elle quelque chose de plus abstrait ? Leurs regards se rencontrèrent. Celui de Merriam était plein de reproche ; celui d'Alexa hésitait entre le repentir et son scepticisme quotidien. Les choses pouvaient se résumer ainsi : Arcadius, et Merriam aussi, quoique moins ouvertement, voulaient qu'elle accepte ce caillou comme la preuve qu'en Syrie, des espèces de dingues étaient morts et avaient ressuscité.

Une situation impossible.

« Il commence à faire frais », annonça-t-elle, bien que ce fût là une invention aussi patente que toutes celles qu'Arcadius avait ramenées du Nil.

Le chemin qui les ramenait à la maison descendait presque jusqu'au bord du bassin inachevé. Un petit crapaud brun était assis sur la cage thoracique du superbe lutteur que Gargilius avait fait venir du midi. Cela faisait deux ans qu'il attendait ainsi, dans la boue et la poussière, que le bassin fût terminé et qu'on l'installe sur son socle. Au fil des jours, le marbre s'était décoloré.

Merriam dit : « Oh ! regardez ! » Le crapaud quitta son perchoir. (Ai-je jamais vu un crapaud vivant, ou seulement des photos de crapaud dans *le Monde des animaux* ? Y avait-il eu des crapauds à Augusta l'été dernier ? Ou aux Bermudes ? En Espagne ?) Venant des hautes herbes, un coassement sonore. Et de nouveau le coassement.

Le compte-minutes du four ?

Non, il restait – elle consulta sa montre – un quart d'heure avant que les tartelettes de Willa n'en sortent et que sa propre daube n'y entre.

Merriam s'étiola et finit par disparaître en laissant un vide.

Des lames de bois usé remplacèrent l'herbe humide et luxuriante, et le crapaud...

C'était la sonnerie du vide-ordures. Avait-elle oublié ? Elle se leva, se précipita dans le couloir et entra dans la cuisine au moment précis où la plate-forme du vide-ordures disparaissait dans le conduit. Des sacs provenant du septième et du huitième descendirent à sa suite dans un grand tintamarre et elle entendit le bruit étouffé de leur chute tandis qu'ils allaient tous s'écrabouiller dans l'écrabouilleur. Mais ses propres ordures attendaient encore dans la poubelle d'être triées et déballées.

« Qu'importe », se dit-elle. Elle essaya de retourner à la villa en fermant les yeux et en essayant d'appréhender l'image talismanique qui l'y placerait : un rayon de soleil sur le sol, une fenêtre, un morceau de ciel et la légère oscillation du pin parasol.

Alexa était allongée sur le lit double. Timarchus, agenouillé devant elle, tête baissée (c'était un nouveau, un jeune Samaritain plutôt timide) offrait à sa maîtresse un petit gâteau couvert d'aiguilles de pin sur un plateau festonné. (Elle avait une de ces faims !)

À Timarchus elle dit : « Cet après-midi quand l'intendant pourra se passer de toi, mon garçon, descends auprès du bassin avec un chiffon et frotte la statue là où elle est souillée. Très doucement, comme si la pierre était de la peau. Cela prendra des jours mais... »

Elle sentit qu'il y avait quelque chose qui clochait chez le garçon.

Un sourire. « Timarchus ? »

Il leva la tête en entendant son nom : la peau olivâtre formait deux petits creux parfaitement lisses à la place des yeux.

Ça ne ferait pas l'affaire. Elle aurait dû savoir, depuis le temps, que ça ne servait à rien d'essayer de revenir en force une fois qu'elle avait perdu le contact. Ça se terminait inévitablement par des cauchemars et des absurdités.

Elle se mit au travail. De toute façon, il était près de trois heures. Elle étendit une feuille du *Times* sur le comptoir et vida la poubelle dessus. Un article de la seconde colonne attira son

attention : on avait volé un avion à la Foire militaire de Highland Falls. Apparemment, le voleur s'était envolé avec.

Mais pourquoi ? Pour le savoir, il lui aurait fallu pousser de côté un fatras de coquilles d'œufs, de pelures, de papiers, de poussière, et une semaine de merde et de téguments provenant de la cage d'Emily. En fait, ça ne l'intéressait pas vraiment. Elle fit un paquet bien propre, passa la feuille de journal dessus, dessous, ramena les côtés et retourna de nouveau le tout avec une dextérité qui était la seule chose qui lui restait de son flirt avec l'origami, vingt ans auparavant. Son professeur japonais, avec qui elle avait également flirté, avait dû accepter de se faire stériliser pour pouvoir immigrer aux États-Unis. Ça laissait une cicatrice minuscule. Il s'appelait Sébastien... Sébastien... Elle ne se souvenait plus de son nom de famille.

Elle posa le paquet sur la plate-forme.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte pour défaire, fibre par fibre, le nœud de muscles qui s'était formé depuis son front jusqu'à ses épaules. Divers bruits filtrèrent jusque dans ce bref moment d'immobilité : le congélateur, le ronronnement plus aigu du filtre, et, par intermittence, un crissement rauque dont elle n'avait jamais compris l'origine. Cela semblait venir de l'appartement du dessus, mais elle oubliait toujours de demander ce que ça pouvait être.

Avait-elle oublié d'aller quelque part ?

Cette fois, c'était le compte-minutes. Les tartelettes de Willa avaient un bel éclat vernis. Elle avait utilisé un de ses propres (vrais) œufs pour enduire la pâte – une attention qui passerait probablement inaperçue aux yeux de Willa, incapable comme elle l'était d'établir des distinctions gastronomiques autres que les plus grossières, comme par exemple celles qui différenciaient une côte de bœuf d'une glace à la vanille. Elle glissa le fait-tout à côté du gâteau de riz qu'elle faisait pour Larry et Tom qui, n'ayant pas de four à eux, payaient pour l'utilisation de celui d'Alexa en billets d'opéra prélevés sur leur abonnement – une convention amicale et inflexible qui durait depuis de longues années. Elle ferma la porte du four, remit le compte-minutes à zéro après l'avoir réglé, rembobina et éjecta la cassette d'instruction.

Plus que le courrier à aller chercher, et ce serait tout.

La clé était dans la soucoupe à monnaie, et l'ascenseur, Dieu le garde ! – était sain et sauf et seulement un étage plus bas. Heureuse à l'idée qu'en remontant elle leur échapperait en lisant son courrier, elle lut les graffiti en descendant : des obscénités, des noms de politiciens, et partout, même au plafond, « amour », qu'un patient cynique avait transformé chaque fois en « tambour ». La théorie bienveillante du concierge voulait que tout ça fût le travail des livreurs et autres prolos étrangers à l'immeuble, les locataires eux-mêmes étant trop bien élevés et trop préoccupés par le standing de leur immeuble pour dégrader leurs propres murs. Cette explication ne rencontrait que scepticisme chez Alexa, puisqu'elle avait apporté sa propre contribution sous la forme d'un minuscule « merde » écrit l'année passée alors qu'elle revenait saoule du réveillon de Noël organisé par sa section. Il était là, juste au-dessous de la feuille de plastique presque opaque qui protégeait le Certificat d'inspection, aussi dérisoire à présent, aussi insignifiant que tout le reste. Les portes s'ouvrirent, se coincèrent, forcèrent, s'ouvrirent complètement.

Le facteur commençait tout juste à remplir les boîtes aux lettres « Bonjour monsieur Philips », dit-elle, après quoi elle lui posa une ou deux questions tirées de son répertoire professionnel, concernant la famille, le temps, la télé. Puis elle sortit dans la rue et huma l'air du dehors. Il était agréable, mais il y avait quelque chose de plus qui la remplit d'aise.

Un ciel pommelé, une légère brise qui faisait ondoyer la frange de l'auvent. La dilatation de l'esprit qui accompagne le passage d'un endroit exigü à un endroit plus vaste. Et puis ?

Elle ne comprit l'origine exacte de ce sentiment de bien-être que lorsqu'il lui fut enlevé : une femme poussant une voiture d'enfant sortit d'un immeuble situé un peu plus loin sur le trottoir d'en face. Jusque-là, elle avait été seule.

La voiture d'enfant descendit les marches jusqu'au trottoir en tressautant tout doucement, puis fut dirigée inexorablement vers Alexa.

La femme (dont le chapeau était du même marron consternant que l'intérieur de l'ascenseur), dit : « Bonjour, madame Miller. »

Alexa sourit.

Elles parlèrent bébés. M. Philips, qui avait fini de distribuer le courrier dans le hall, leur parla de la naissance prématurée des deux plus jeunes Philips : « Je leur ai demandé d'où diable ça pouvait venir, si c'était un filtre défaillant ou quoi... »

Tout à coup ça lui revint, l'endroit où elle devait se rendre. Loretta lui avait téléphoné la veille alors qu'elle était à moitié endormie et elle ne l'avait pas noté. (Le deuxième prénom de Loretta était Dickens, et elle prétendait, en s'appuyant sur un raisonnement très compliqué, être une descendante de l'écrivain anglais.) Rendez-vous avait été pris pour une heure, et l'école Lowen se trouvait de l'autre côté de la ville. Elle connut un moment de panique. Il n'y a rien à faire, se dit-elle ; et la panique s'en alla.

— Et vous savez ce que c'était ? insistait M. Philips.

— Non. Quoi ?

— Un planétarium.

Elle essaya de réfléchir à ce que cela pouvait vouloir dire.

— C'est stupéfiant, dit-elle, et la femme qui l'avait appelée par son nom approuva.

— C'est ce que j'ai dit plus tard à ma femme – stupéfiant.

— Un planétarium, dit Alexa en battant en retraite vers les boîtes aux lettres, eh bien, vous m'en direz tant.

Il y avait : le numéro d'hiver, en retard d'une saison, de la *Revue des Classiques* ; une lettre portant le cachet de la poste de Burley, dans l'Idaho (expédiée par sa sœur Ruth), deux lettres pour G, une de la Société de conservation faisant probablement appel à leur générosité (comme le ferait, non moins probablement, Ruth dans la sienne) ; et la lettre capitale de Stuyvesant High School.

Tank avait été accepté. Il n'avait pas décroché de bourse, mais eu égard au revenu de G, cela n'avait rien de surprenant.

Sa première réaction fut une vive déception. Elle avait espéré être déchargée du poids de la décision, et voilà que le problème se posait de nouveau dans son intégrité. Puis, lorsqu'elle prit

conscience du fait qu'elle avait espéré un refus de la part de Stuyvesant, elle fut en proie aux affres non moins vives de la mauvaise conscience.

Elle pouvait entendre la sonnerie du téléphone alors qu'elle était encore dans l'ascenseur. Elle savait que ce serait Loretta Couplard qui lui demanderait pourquoi elle avait raté leur rendez-vous. Elle introduisit la mauvaise clé dans la serrure du haut. Il y a le feu chez moi, pensa-t-elle, et mes enfants brûlent. (Et, en quelque sorte en appendice de cette pensée : Ai-je jamais vu une coccinelle vivante ? Ou seulement des images de coccinelles dans des comptines sur cassette, au jardin d'enfants ?) C'était un mauvais numéro.

Elle s'installa avec la *Revue des Classiques* qui, comme toutes les publications ces temps-ci, était imprimée sur papier pelure. Un article sur la sibylle dans le *Satyricon* ; un recueil des références trouvées dans la *Poétique* d'Aristote ; une nouvelle méthode pour dater les lettres de Cicéron. Rien qu'elle pût utiliser pour sa psychothérapie.

Puis, respirant mentalement un bon coup pour mieux résister aux demandes détournées de sa sœur, elle commença la lettre :

Le 29 mars 2025

Chère Alexa,

Merci et Dieu te bénisse pour le colis plein de belles choses. Elles semblent pratiquement neuves, et donc je pense que je devrais remercier Tancred aussi pour sa gentillesse. Merci, Tank ! Ces habits seront de la plus grande utilité pour Remus et les autres gosses, d'autant que nous venons de traverser l'hiver le plus terrible que nous ayons connu depuis vingt-trois ans, avant mon arrivée – mais nous sommes tous bien douillettement installés en attendant que ça se passe.

Quoi de neuf chez moi ? eh bien, depuis ma dernière lettre je me suis mise à la vannerie ! Ça résout à merveille le problème des longues veillées d'hiver. C'est Harvey, qui est notre expert dans pratiquement tous les domaines – il a quatre-vingt-quatre ans, pas mal, non ? – qui nous a appris la technique, à moi et à

Budget, mais elle, elle a décidé de retourner à Sodome et Gonorrhée (jeu de mots) au plus noir du Grand Gel. Mais maintenant que la sève coule à flots et que les oiseaux chantent – et c’est si beau, Alexa, que je voudrais que tu sois parmi nous pour voir ça – je m’ennuie un peu devant ma pile d’osier, mais je n’ai guère le choix puisque c’est à cela qu’on doit nos plus importantes rentrées d’argent depuis qu’on a vendu les conserves, (au fait, as-tu bien reçu les deux bocaux que je t’ai envoyés à Noël ?)

Ça me ferait vraiment plaisir que tu écrives plus souvent, parce que tu es vraiment douée pour ça. Je suis toujours si contente d’avoir de tes nouvelles, Alexa, surtout quand tu me parles des aventures de ton espèce d’alter ego romain. Parfois j’ai envie de retourner au III^e siècle (c’est bien ça ?) pour mettre un peu de plomb dans la cervelle de cet autre « toi ». Elle/tu semble avoir un esprit tellement plus lucide et ouvert ; remarque bien qu’en *esprit* nous sommes sans doute tous comme ça – ce qui est difficile c’est de mettre tous ces bons sentiments en pratique *dans la vie*.

Mais je ne veux pas te faire de sermons. Ça a toujours été mon pire défaut – même ici ! Je renouvelle l’invitation que je vous ai faite, à toi et à Tank, de venir nous rendre visite aussi longtemps que vous en aurez envie. J’inviterais bien Gene aussi si je pensais qu’il y avait la moindre chance qu’il vienne, mais je sais ce qu’il pense de notre village...

J’ai essayé de lire le livre que tu as envoyé dans le colis, celui qui est écrit par saint quelque chose. D’après le titre j’espérais que ce serait un roman à suspense plein de viols et de meurtres, mais je n’ai pas pu en lire plus de dix pages. Je l’ai donné à lire à Warren, un de nos anciens, et il me dit de te dire qu’il a trouvé ça très intéressant mais qu’il est en désaccord total avec le contenu. Il voudrait te rencontrer un jour pour parler des premières communautés chrétiennes. Je me sens tellement liée à notre mode de vie maintenant que je ne pense pas regagner un jour la côte est. Alors si tu ne nous rends pas visite au village, il se pourrait que nous ne nous revoyions jamais plus. Je te remercie pour ta proposition de nous offrir des billets d’avion, à Remus et à moi, pour qu’on puisse aller te voir, mais les anciens

ne veulent pas que j'accepte de l'argent pour un motif aussi frivole alors que nous devons nous passer de tellement de choses plus importantes. Je t'aime – tu le sais déjà – et je prie toujours pour toi et Tancred et aussi pour Gene.

ta sœur,
Ruth

P. S. Je t'en prie, Alexa – pas Stuyvesant ! Ça m'est difficile d'expliquer pourquoi ça me révolte à ce point sans offenser G, mais dois-je vraiment l'expliquer ? Donne à mon neveu au moins une toute petite chance de vivre une vie d'être humain !

Le cafard s'abattit sur elle comme une nappe de *smog* en plein mois d'août, épais et brûlant. Le verbiage utopique de Ruth, aussi niais ou même sinistre qu'il pût être parfois, donnait toujours à Alexa le sentiment que sa propre vie était abrutissante, dérisoire, stérile. Que lui avait-elle rapporté, cette vie d'efforts ? Elle avait dressé ce bilan si souvent que c'était comme si elle remplissait son formulaire D-97 hebdomadaire pour le bureau de Washington. Elle avait : un mari, un fils, un perroquet, un psychanalyste, une retraite assurée de 64 % de son salaire, et le sentiment exquis d'avoir gâché sa vie.

C'était un bilan quelque peu injuste. Elle aimait G. depuis quarante-quatre ans d'un amour triste et compliqué, et Tancred sans restrictions. Elle portait même à Emily Dickinson un amour qui frisait le sentimentalisme. Il n'était ni juste ni rationnel que les lettres de Ruth lui fassent un tel effet, mais ça ne lui servait à rien de se raisonner.

La méthode que préconisait Bernie pour faire face à ces mini-désastres consistait simplement à continuer à agoniser à pleins tubes tout en se maintenant dans un état d'inactivité absolue. L'ennui finissait par l'emporter sur le cafard. Se réfugier dans le passé n'était, au mieux, qu'une façon d'éluder le problème et pouvait mener à une sérieuse crise de dichronie. Elle s'assit donc sur le divan usé caché dans le renfoncement du couloir et passa en revue toutes les façons dont sa vie était ratée jusqu'à ce que Willa vienne chercher ses tartelettes à quatre heures moins le quart.

Le mari de Willa, comme celui d'Alexa, travaillait dans la récupération thermique, ce qui était encore une spécialisation assez rare pour que des rapports de camaraderie assez lâches se fussent créés entre les deux hommes, malgré leur répugnance toute new-yorkaise à se lier avec qui que ce soit habitant le même immeuble. La récupération thermique, à l'échelle miniature de l'utilisation commune d'un four, était fondamentalement tout ce qui liait aussi Alexa et Willa, mais cela ne leur fournissait pas un sujet de conversation aussi riche qu'à leurs maris. Willa, qui prétendait avoir obtenu le Q.I. prodigieux de 167 lors de ses tests de sélection génétique, était un parfait spécimen de la nouvelle femme française telle qu'elle était célébrée dans les films d'il y a vingt ans, pour ne pas dire dans tous les films français. Elle ne faisait rien et ne s'intéressait à rien et, avec le souci prononcé pour les mathématiques que l'opération exigeait, dosait les petits « plus » verts et les petits « moins » roses fournis par les laboratoires Pfizer de façon à maintenir son âme en équilibre sur zéro. Grâce à un effort de tous les instants, elle s'était rendue aussi jolie qu'une Chevrolet et aussi inintelligente qu'un chou-fleur. Cinq minutes à parler avec elle, et Alexa avait retrouvé chaque once de l'estime qu'elle avait habituellement pour elle-même.

L'après-midi suivit alors sans incident l'itinéraire habituel qui menait au soir, en respectant tous les petits arrêts du parcours. La daube sortit du four, l'air aussi impressionnant et appétissant que la dernière photo de la cassette d'instruction. Loretta finit par téléphoner et elles convinrent d'un nouveau rendez-vous pour jeudi. Tancred rentra avec une heure de retard après une expédition dans le parc. Elle savait ; il savait qu'elle savait ; mais son éducation morale obligeait Tank à inventer un mensonge plaisant et invérifiable (une partie d'échecs avec Dicky Myers). À cinq heures cinquante elle sortit le gâteau de riz, qui était devenu marron et un peu bizarre. Puis, juste avant les actualités, on l'appela du bureau pour lui annoncer qu'elle serait de service dimanche, une déception aussi courante que la pluie ou que les jetons perdus dans les téléphones publics.

G. arriva avec seulement une demi-heure de retard.

La daube fut dégustée dans un silence religieux.

— C'est du vrai ? demanda-t-il. Je n'arrive pas à me rendre compte.

— La viande n'est pas de la vraie viande, mais j'ai utilisé du vrai lard de porc.

— C'est incroyable.

— Oui.

— Il en reste ? demanda-t-il.

Elle lui servit le dernier morceau (Tank eut droit à la sauce) et regarda, avec une indulgence séculaire, son fils et son mari engloutir son déjeuner du lendemain.

Après dîner, G. alla méditer dans son bain. Lorsqu'il fut plongé dans ses rythmes alpha, Alexa vint se poster près de la cuvette des w.-c. et le regarda. (Il n'aimait pas se sentir dévisagé ; un jour il avait presque frappé un garçon qui n'arrêtait pas de le fixer, dans le parc.) Le corps trop velu, les lobes longs et voilés de ses oreilles, le cou musculeux, tout en courbes concaves et convexes, les mille couleurs de la peau ombrée, suscitaient chez elle le même mélange d'admiration et de perplexité qu'Écho devait éprouver en contemplant Narcisse. Avec chaque année qui passait, il devenait un peu plus un étranger pour elle. Quelquefois – et c'était ces fois-là qu'elle le chérissait le plus – il semblait à peine humain. Non qu'elle refusât de voir ses défauts (qui n'en a pas ?) ; c'était plutôt que le noyau de son être semblait n'avoir jamais connu la peur, l'angoisse, le doute, ou même, dans une mesure significative, la souffrance. Il possédait une sérénité que rien dans sa vie ne justifiait et qui (et c'était là que le bât la blessait) l'excluait, elle, Alexa. Et pourtant, au moment même où sa non-dépendance semblait la plus absolue et la plus cruelle, il faisait quelque chose de si tendre et de si vulnérable qu'elle se demandait si ce n'était pas simplement sa propre froideur et sa propre dureté qui faisaient d'eux les étrangers qu'ils étaient l'un pour l'autre vingt-cinq jours par mois.

La concentration de G. faiblit (avait-elle fait un bruit en s'appuyant au lavabo ?) et se dissipa. Il leva les yeux vers elle en souriant (et Écho lui rendit son sourire) :

— À quoi penses-tu, A ?

— Je pensais — elle s’arrêta pour penser — que les ordinateurs sont des engins merveilleux.

— Pour être merveilleux, ils le sont. Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Eh bien, pour mon premier mariage, j’ai fait confiance à mon propre jugement. Cette fois-ci...

Il éclata de rire.

— Allez, avoue que tu voulais que je sorte de la baignoire pour pouvoir faire la vaisselle.

— Ce n’est pas vrai. (Bien qu’elle s’aperçût, au moment même où elle prononçait ces mots, qu’elle tenait le flacon de désinfectant à la main.)

— De toute façon, j’ai fini. Non, ne t’occupe pas du siphon. Ni de la vaisselle. On a passé un contrat, tu te souviens ?

Cette nuit-là, tandis qu’ils reposaient côte à côte dans leur lit, partageant leurs chaleurs respectives mais sans se toucher, elle sombra dans un rêve qui tenait à la fois du cauchemar et du fantôme volontaire. La villa avait été vidée de ses meubles. L’air semblait comme électrifié par la fumée et le cheng-cheng des cymbales à main. Les mystes l’attendaient pour qu’elle les conduise jusque dans la ville. Tandis qu’ils descendaient Broadway en contournant des carcasses de vieilles voitures, entassées les unes sur les autres, ils chantèrent les louanges de la divinité de leurs petites voix effrayées — d’abord Alexa, puis le porteur d’idole et le porteur de ciste, le berger et le gardien de la grotte, et enfin toute la tribu des bacchantes et des pleureuses : « Wouhou, wouhou, wouhou ! » Sa peau de bête lui glissait constamment entre les jambes et le faisait trébucher. Au coin de la Quatre-Vingt-Treizième Rue, et de nouveau au coin de la Quatre-Vingt-Septième, des enfants dont personne n’avait voulu pourrissaient sur des tas de fumier : le fait qu’on laissait ces petits cadavres se décomposer sous le nez des passants constituait l’un des plus grands scandales gouvernementaux de l’époque.

Finalement ils se trouvèrent devant le Metropolitan Museum (ce n’était donc pas Broadway qu’ils avaient descendu, après tout), et elle gravit les marches en pierre avec dignité. Une foule considérable s’était rassemblée pour assister à l’événement —

composée pour une grande part de ces mêmes chrétiens qui avaient réclamé à cor et à cri la destruction du temple et de ses idoles. Une fois qu'elle eut franchi le seuil, le bruit et la puanteur disparurent, comme si un serviteur stylé l'avait débarrassée d'une toge trempée. Dans la pénombre de la grande salle, elle resta assise à côté de sa pièce préférée, un sarcophage tarsien datant de la fin de l'Empire Romain et ressemblant à une grande boîte à cigares (le premier don que le musée eût reçu). Des guirlandes de pierre festonnaient les murs du minuscule bungalow sans portes ni fenêtres ; sous le surplomb du couvercle, des enfants ailés, des Éros, mimaient une scène de chasse. Le dos et le couvercle du sarcophage étaient inachevés, et la tablette destinée à recevoir l'inscription funéraire était vierge. (Elle y avait toujours inscrit son propre nom, suivi d'une épitaphe empruntée à Synesius, qui, faisant l'éloge de la femme d'Aurélien, avait dit : « La vertu primordiale d'une femme est que ni son corps ni son nom ne franchissent jamais le seuil. »)

Les autres prêtres avaient fui la ville dès les premières rumeurs annonçant l'approche des barbares, et seule Alexa, munie d'un tambourin et de quelques rubans de soie, était restée. Tout s'écroulait – les civilisations, les villes, les esprits – et elle était condamnée à attendre la fin à l'intérieur de ce caveau sinistre (car le Metropolitan est en réalité davantage une sépulture qu'un temple), sans amis, sans foi, et à feindre, pour le bénéfice de ceux qui attendaient dehors, de pratiquer les divers sacrifices qu'exigeait leur terreur.

2

L'assistant d'enseignement, un jeune homme fringant et musclé vêtu d'un collant et d'un chapeau de cow-boy laissa Alexa seule dans un bureau guère plus grand que la deuxième chambre à coucher (ou ce qui voulait passer pour tel) d'un appartement MODICUM. Soupçonnant Loretta de vouloir la punir du lapin qu'elle lui avait posé l'avant-veille, elle décida de passer le temps en regardant les films que lui avait laissés l'assistant. Le premier était un cours pieux et sombre sur le

génie et les tribulations de Wilhelm Reich, Alexander Lowen et Kate Wilkenson, fondatrice de l'école Lowen dont elle était encore la présidente en titre.

La seconde bobine se présentait comme une réalisation des élèves eux-mêmes. Des choses vagues remuaient sur l'écran, les visages étaient couleur cerise ou carrément violets, les enfants flous manquaient totalement de naturel devant la caméra. Toute cette pellicule d'apparence si candide avait fait l'objet d'un montage habile de façon à suggérer que (du moins ici, à l'école Lowen) : « Apprendre est un effet secondaire de la joie », fin de citation, Kate Wilkenson. Les enfants dansaient, les enfants babillaient, les enfants faisaient (si librement, si spontanément) l'amour ou ce qui en tenait lieu. Ici, par exemple, il y avait un petit bonhomme à peu près de l'âge de Tank installé devant une machine à enseigner. Sur l'écran un Mickey affolé, enfermé dans une parabole abrupte et glissante, criait à l'aide : « Au secours ! au secours ! Sortez-moi de là, j'étouffe ! »

Le D^r Smilax ricana et les paraboles commencèrent à se remplir d'eau, inexorablement. Mickey en eut bientôt jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux, jusqu'aux deux boutons blancs de son short.

Cela rappela à Alexa des souvenirs désagréables.

« Alors comme ça, Y égale X au carré *plus* deux ? » Sous l'effet de la colère, le méchant savant laissa clignoter son écran de chair, laissant entrevoir l'abominable crâne qu'il cachait. « Eh bien, que dis-tu de ça, petit Terrien ? » Utilisant l'os de son doigt comme une craie, il griffonna sur le tableau noir magique (qui n'était en fait qu'un ordinateur) :

$$Y = X^2 - 2$$

La parabole se resserra. L'eau arriva jusqu'au menton de Mickey, et quand il ouvrit la bouche une dernière vague transforma son cri de détresse en un gargouillis ridicule.

(Cela faisait trente ans, sinon plus. Le tableau noir avait été effacé et elle avait composé sur les touches une dernière équation : X², puis 8, puis la touche « moins ». Elle avait

véritablement applaudi de joie lorsque le petit Mickey pathétique avait été écrasé par le resserrement de la parabole.)

Tout comme, dans le film, il se faisait présentement écraser ; tout comme il se faisait écraser quotidiennement depuis des dizaines d'années dans le monde entier. C'était un livre de cours exceptionnellement populaire.

— Il y a une leçon à tirer de cette histoire, dit Loretta Dickens Couplard en entrant dans la pièce et en la remplissant.

— Mais sans rapport avec les paraboles, avait répondu Alexa avant même de se retourner.

Elles se dévisagèrent.

La pensée qui lui vint, inattendue et désagréablement crue, fut : *Qu'est-ce qu'elle a l'air vieille, abîmée !* Les vingt années (vingt-quatre, pour être honnête) qui avaient à peine grignoté Alexa s'étaient amoncelées sur Loretta Couplard comme de la neige pendant un blizzard. En 2002 ç'avait été une fille plutôt jolie. Maintenant c'était une grosse bobonne sur le retour. Masquant ses sentiments de son mieux, Alexa se leva et se pencha en avant pour embrasser la joue flasque et rose de son amie (tant que durerait le baiser, elles ne verraient pas leur consternation réciproque), mais le câble des écouteurs la retint à quelques centimètres de son but.

Loretta compléta le geste.

— Bon, eh bien... (après ce *memento mori*)... allons dans mon antre, d'accord ?

Alexa enleva ses écouteurs en souriant.

— Il faut sortir et tourner à droite au fond du couloir. L'école s'étend sur quatre bâtiments. Trois d'entre eux sont classés monuments historiques.

Passant devant Alexa, elle descendit le couloir d'un pas lourd en discourant sur l'architecture. Lorsqu'elle ouvrit la porte donnant sur la rue, le vent s'engouffra sous sa robe et la gonfla comme une voile. Il semblait y avoir suffisamment de Wolly orange sur sa personne pour gréer un yacht de taille honnête.

La Soixante-Dix-Septième Rue Est était vierge de toute circulation, si l'on exceptait une étroite piste cyclable, du reste assez peu fréquentée. Des gingkos en pots étaient alignés sur le béton, et de la vraie herbe poussait voluptueusement dans les

fissures du trottoir. La ville s'offrait rarement le luxe d'avoir des ruines ; aussi Alexa savoura-t-elle ce spectacle avec délices.

(Quelque part elle avait vu un mur construit entièrement en énormes moellons. Des oiseaux nichaient dans les interstices là où les joints s'étaient désagrégés et la regardaient du haut de leur perchoir. Ç'avait été le pilier d'un pont – un pont qui avait perdu sa rivière.)

– Quel temps, dit-elle en s'attardant auprès d'un banc.

– Oui, avril.

Loretta, que le vent malmenait encore, n'était guère disposée à saisir l'allusion.

– C'est la seule époque de l'année, avec peut-être une semaine en octobre, où New York est à peu près viable.

– Mm. On n'a qu'à parler ici, si tu veux. Du moins jusqu'à ce que les enfants prennent possession des lieux.

Puis, une fois qu'elles se furent laissées tomber sur le banc :

– Tu sais, il y a des fois où je préférerais presque que le quartier soit rouvert à la circulation. Les voitures font un bruit tellement apaisant. Sans parler des pots-de-vin que je dois verser.

Elle émit une sorte de grognement nasal exprimant le cynisme.

– Des pots-de-vin ? demanda Alexa, jouant obligeamment le jeu.

– Ça passe sous la rubrique « frais généraux » dans le budget de l'école.

Elles regardèrent le mois d'avril venteux. La jeune herbe ondulait. Des mèches de cheveux roux fouettaient le visage de Loretta. Elle plaqua une main sur sa tête.

– D'après toi, combien ça peut coûter de faire tourner un établissement pareil pendant une année scolaire, hein ? Dis un chiffre.

– Je n'en ai pas la moindre idée... Je n'ai jamais...

– Un million et demi, à quelques dollars près.

– C'est incroyable, dit Alexa, qui s'en moquait on ne peut plus éperdument.

– Et encore, la moitié d'entre nous, moi y compris, sommes payés directement par Alany.

Et de se mettre en devoir, avec une délectation chagrine, de dresser un bilan de la situation financière de l'école suffisamment détaillé pour satisfaire l'ange du jugement dernier. Alexa ne se serait pas sentie plus gênée si Loretta avait commencé à lui raconter les détails les plus intimes de sa vie privée. De fait, une ou deux confidences entre anciennes copines de classe auraient pu contribuer à rétablir leur intimité d'antan. Jadis, Alexa avait même été présente dans la même pièce que Loretta pendant que celle-ci se faisait sauter par l'assistant de géologie. Ou était-ce le contraire ? En tout état de cause, elles n'avaient guère eu de secrets l'une pour l'autre. Mais déballer aussi crûment un sujet tel que son revenu personnel et s'étendre dessus avec une telle complaisance, c'était choquant. Alexa n'en croyait pas ses oreilles.

Finalement un vague dessein commença à poindre dans le flot d'indiscrétions que déversait Loretta. L'école était maintenue en vie par une subvention de la Fondation Ballanchine. Outre une somme forfaitaire annuelle de quarante mille dollars, la Fondation accordait des bourses à trente-deux nouveaux élèves. Chaque année l'école devait rassembler un nouveau groupe de candidats admissibles, car la fondation posait comme condition à l'octroi de sa subvention que soit respecté un rapport numérique de 60 pour 40 entre élèves payants et élèves boursiers.

— Alors tu comprends, dit Loretta en tripotant nerveusement sa grosse fermeture Éclair, pourquoi ton coup de fil est tombé à pic.

— Non, à vrai dire, je ne comprends pas.

Essayait-elle, à Dieu ne plaise, de lui soutirer une donation ? Alexa essaya de se rappeler ce qu'elle avait pu dire au téléphone pour que Loretta se fasse une idée aussi erronée du salaire de G. Ce n'était en tout cas pas leur adresse qui pouvait être à l'origine de ce malentendu : La Quatre-Vingt-Septième Rue Ouest était un quartier carrément *modeste*.

— Tu m'as dit que tu travaillais comme assistante sociale, dit Loretta avec le sentiment d'avoir abattu toutes ses cartes.

La fermeture Éclair, arrivant à bout de course, commença à redescendre. Alexa la fixa avec une incompréhension candide.

— Enfin, Alexa, tu ne comprends pas ? Tu pourras nous aider à les dénicher.

— Tu ne vas tout de même pas me dire que dans toute la ville de New York tu as du mal à trouver 32 candidats ? Tu m’as même dit qu’il y avait une liste d’attente !

— De candidats qui peuvent payer. Ce qui est difficile, c’est de trouver des boursiers qui sur le plan physique répondent aux conditions d’admission. Il y a un tas de gosses *intelligents* dans les quartiers pauvres, surtout si on sait quels tests utiliser pour les trouver, mais quand ils attrapent dix, onze ans, ce sont tous des épaves du point de vue physique. C’est à cause des régimes à base d’aliments synthétiques bon marché, associés au manque d’exercice.

En montant, la fermeture Éclair se coinça dans du Wolly orange.

— La subvention vient de la Fondation Ballanchine – oh ! zut, regarde ce que j’ai fait –, ce qui veut dire qu’on doit au moins faire semblant d’orienter ces gosses vers la carrière de danseur. Éventuellement.

La fermeture Éclair refusait de se décoincer. Le mouvement de ses épaules écarta lentement le col ouvert de sa robe, formant un large décolleté.

— Je te promets d’ouvrir l’œil, dit Alexa.

Loretta fit une dernière tentative. Quelque part, quelque chose se déchira. Elle se leva et éclata d’un rire aussi faux que théâtral.

— Allons nous rafistoler à l’intérieur, veux-tu ?

Sur le chemin de son bureau, Loretta posa toutes les questions qu’elle avait négligées jusque-là : quels sports pratiquait Tancred, quelles émissions il regardait, dans quelles matières il était faible, et ce qu’il voulait faire plus tard (si toutefois il était déjà fixé sur ce point).

— En ce moment il veut devenir chasseur de baleine. Dans la mesure du possible, on évite de lui imposer des choix.

— C’est lui qui a eu l’idée de poser sa candidature à Lowen ?

— Oh ! non, Tank ne sait même pas que nous avons fait les démarches pour G. et moi, – je veux dire Gene, mon mari, on

s'appelle par nos initiales – on a pensé que ce serait mieux de le laisser terminer tranquillement son année scolaire où il est.

— École Communale n° 166, dit Loretta, histoire de prouver qu'elle avait étudié le dossier d'inscription.

— C'est une bonne école pour les petites classes, mais après...

— Bien sûr. La démocratie a des limites.

— Effectivement, admit Alexa.

Elles avaient atteint la tanière, qui n'était ni tout à fait un bureau, ni tout à fait une chambre à coucher, ni tout à fait un restaurant. Loretta introduisit la partie supérieure de sa personne dans un chandail marron, et dissimula la partie inférieure, la plus volumineuse, derrière un bureau en chêne, à l'abri des regards. Alexa se sentit aussitôt mieux disposée à son égard.

— J'espère que tu ne me trouves pas trop indiscreète ? demanda Loretta.

— Pas le moins du monde.

— Et M. Miller ? Que fait-il ?

— Il travaille dans la récupération thermique.

— Aha.

(G. ajoutait toujours, à ce stade de la conversation : « Je suis entropicide de mon état. » Devrait-elle en faire autant ?)

— Euh, la plupart de nos parents d'élèves travaillent dans les sciences humaines. Comme nous. Si Tancred doit entrer à l'école Lowen, il est peu probable qu'il marchera jamais sur les brisées de son technicien de père. M. Miller en est conscient, je suppose ?

— Nous en avons parlé. C'est drôle...

À l'appui de ce qu'elle disait, elle émit un petit rire abrupt et nasal.

— ... Mais c'est surtout G. qui voudrait voir son fils à Lowen. Alors que ma première pensée était de l'inscrire à Stuyvesant.

— Tu as posé sa candidature ?

— J'attends toujours de savoir s'il a été admis.

— Évidemment, ce serait moins cher.

— On a essayé de faire en sorte que ce facteur ne pèse pas dans notre décision. G. a fréquenté Stuyvesant dans sa jeunesse, mais il n'en garde pas un très bon souvenir. Et j'ai eu beau

personnellement tirer plaisir de mes études, le surplus d'enrichissement que cela m'a apporté n'est pas assez important pour justifier à mes yeux mon inutilité.

— Parce que tu es inutile ?

— Oui, comparée à un ingénieur. Les sciences humaines ! Qu'est-ce qu'elles nous ont apporté, à toi comme à moi, sur le plan pratique ? Je suis assistante sociale, et tu enseignes aux gosses les mêmes choses qu'on apprenait pour qu'ils puissent grandir et devenir quoi ? Au mieux, des assistantes sociales et des enseignants.

Loretta hocha la tête d'un air de dire que c'était, effectivement, une façon de voir les choses. Elle semblait faire un effort pour s'empêcher de sourire.

— Mais ton mari ne partage pas cet avis ?

— Oh ! lui aussi il a le sentiment d'avoir gâché sa vie.

Cette fois son rire fut sincère.

Après un moment seulement de silence précautionneux, Loretta éclata de rire elle aussi.

Ensuite elles prirent le café, du vrai café moulu par Loretta elle-même, en mangeant des petits biscuits aux pignes. Ils étaient importés d'Amérique du Sud.

3

Vers la fin de sa campagne contre les Marcomans, l'empereur Marc-Aurèle écrivait : « Tournons nos regards vers le passé : nous voyons de grands changements de suprématie politique. Nous pouvons tout aussi bien prévoir les événements à venir. Car ils se présenteront à coup sûr sous la même forme. Ainsi donc, avoir contemplé l'humanité pendant quarante ans équivaut à l'avoir contemplée pendant dix mille ans. Car que verrons-nous de plus que ce que nous avons déjà vu ? »

Chère Ruth,

Alexa écrivait au stylo à bille (il était onze heures passées, et G. dormait déjà), sur les pages vierges de la fin de l'étude sur la Lune que Tank avait faite en classe de septième. Elle pensa à

ajouter la date : le 12 avril 2025. Maintenant la page était bien équilibrée. Elle essaya mentalement plusieurs entrées en matière, mais elles étaient toutes beaucoup trop cérémonieuses et protocolaires. D'habitude, elle commençait par s'excuser d'avoir mis si longtemps à répondre, mais cette fois, force lui était de trouver autre chose.

(Qu'aurait dit Bernie ? Il aurait dit : « Tranche dans le vif. Dis-lui ce que tu ressens *vraiment* !)

Tout d'abord, pour trancher dans le vif...

Le stylo glissait lentement sur le papier, formant de grandes lettres verticales.

... je dois te dire que ton P.S. sur Tank m'a fait monter la moutarde au nez. Toi et ton air de t'ériger toujours en défenseur des choses de l'âme ! Tu ne perds jamais une occasion de t'en prendre à mes valeurs morales.

Dans le genre mélasse, on ne faisait pas plus sirupeux. Néanmoins, elle pataugea de l'avant.

Pour ce qui est de Tank, rien n'est encore décidé. L'idéal serait de l'envoyer dans un établissement (moins cher) où il pourrait se nourrir des miettes et résidus de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les techniques et de...

Elle attendit le dernier terme de la série.

Dans la pièce à côté, la radio commença à hurler la nouvelle publicité Monsanto : ÇA VOUS VA SI BIEN LES CHAUSSURES ! VOUS AVEZ L'AIR SI JOLIE AVEC...

— Moins fort ! cria-t-elle à son fils, puis elle écrivit :

... toutes les modes jusqu'à ce qu'il soit en âge de décider lui-même ce qu'il « aimerait » faire. Mais je pourrais tout aussi bien lui remplir dès maintenant une demande de prise en charge par le Modicum que le condamner à des études pareilles. Il y a une chose qu'il faut dire à l'actif de l'école Lowen : elle ne produit pas un tas d'intellectuels touche-à-tout qui sont autant de bouches inutiles ! J'en rencontre tous les jours dans mon métier, de ces individus-là, et les meilleurs d'entre eux sont balayeurs – au noir !

Peut-être que Stuyvesant est aussi mauvais que tu le dis, une sorte de Moira institutionnelle, un autel spécialement érigé pour le sacrifice de mon unique rejeton. Parfois je le pense. Mais je pense aussi – l'autre moitié du temps – qu'un tel sacrifice est nécessaire. Tu n'aimes pas G, mais c'est grâce à G. et à ses semblables que survit ce monde fondé sur la technologie. Si son fils avait eu la possibilité de devenir soit un soldat, soit un comédien, que crois-tu qu'aurait choisi une matrone romaine ? C'est peut-être aller un peu loin, mais tu vois ce que je veux dire. (N'est-ce pas ?)

Elle se rendit compte que, très probablement, Ruth ne verrait pas ce qu'elle voulait dire. Et elle n'était pas vraiment sûre de vouloir le dire.

Au tout début de la Première Guerre mondiale, tandis que les Allemands avançaient vers la Marne et que les Autrichiens entraient en Pologne, un ex-professeur de lycée de trente-quatre ans vivant dans un meublé de Munich venait de terminer le premier jet de ce qui allait devenir le plus grand succès de librairie de 1919 dans toute l'Allemagne. Dans sa préface il écrivait :

« Nous sommes un peuple civilisé : nous n'avons pu goûter ni aux plaisirs printaniers du XII^e siècle ni aux récoltes du XVIII^e. Nous devons nous faire aux dures réalités d'une existence hivernale qui peut être rapprochée non pas de celle qu'on pouvait connaître dans l'Athènes de Périclès, mais de celle qu'on connaissait dans la Rome d'Auguste. La grandeur dans le domaine de la peinture, de la musique, de l'architecture n'est plus, pour l'Occident, de l'ordre des possibilités. Pour un jeune homme vivant sous la fin de l'Empire romain, un étudiant tout bouillonnant de l'enthousiasme de la jeunesse, la déception n'était pas trop brutale lorsqu'il apprenait que *certain*s de ses espoirs feraient, inévitablement, long feu. Et si les espoirs anéantis comptaient parmi ceux qui lui tenaient le plus à cœur, eh bien, tout jeune homme digne de ce nom, plutôt que de se laisser abattre, apprenait à se contenter de ce qui était possible et nécessaire. Disons qu'il y ait un pont à construire à Alcantara.

Il le construira, et avec la fierté d'un Romain. Que cela soit une leçon pour les générations futures ; qu'elles apprennent ce qui peut, et par conséquent ce qui doit être, tout comme ce qui est exclu des possibilités spirituelles de leur propre époque. Je ne puis qu'espérer que ce livre poussera les hommes de la prochaine génération à se consacrer à la technologie plutôt qu'à la poésie, à la mer plutôt qu'à la palette, à la politique plutôt qu'à l'épistémologie. Ils ne pourraient mieux faire. »

Chère Ruth,

reprit-elle sur une page blanche.

Chaque fois que je t'écris, j'ai la conviction que tu ne comprends pas un mot de ce que je dis (en fait, une fois sur deux je ne t'envoie pas ma lettre terminée). Ce n'est pas simplement que je pense que tu sois bête, bien qu'il y ait sans doute de ça, mais que tu es tellement bien exercée à pratiquer cette forme difficile de malhonnêteté intellectuelle que tu appelles la « foi » que tu n'es plus capable de voir le monde comme il est.

Et pourtant... (avec toi il y a toujours un « et pourtant » rédempteur)... je continue à inviter ton incompréhension, tout comme je continue à inviter Merriam à la villa. Merriam – te l'ai-je déjà présentée ? – est ma dernière transfiguration de « toi ». Une Juive très chrétienne, extrêmement sexy, qui suit l'hérésie comme d'autres femmes suivent l'arène. À ses pires moments, elle peut être aussi sentencieuse que toi aux tiens, mais en d'autres moments je suis convaincue qu'elle vit les choses autrement que je ne les vis. Appelons ça sa spiritualité, bien que j'aie horreur de ce terme. On pourra être par exemple dans le jardin à regarder virevolter des oiseaux-mouches, et Merriam se laissera absorber par ses pensées, et elles paraîtront l'illuminer de l'intérieur comme la flamme d'une lampe en albâtre.

Toutefois je me demande si ce n'est pas, après tout, une illusion. Il n'y a pas un imbécile qui n'apprenne à un moment donné ou à un autre de sa vie, à faire paraître ses silences lourds de signification. Un seul mot et la lampe s'éteint. Que

*cette spiritualité – la sienne et la tienne –, manque d'humour !
« Je me mets à la vannerie. » Si seulement c'était vrai !*

Et pourtant... j'aimerais – je l'avoue – faire mes valises et filer dans l'Idaho apprendre à me tenir un peu tranquille et à faire de la vannerie ou n'importe quel autre truc bête dans ce genre-là, du moment que je pourrais plaquer la vie que je mène ici. Histoire d'apprendre à respirer ! Parfois New York me terrifie et d'habitude je l'ai en horreur, et les moments de haute civilisation qui devraient compenser le danger et la souffrance qu'on encourt en vivant ici se font de plus en plus rares au fur et à mesure que je vieillis. Oui, j'aimerais m'abandonner à ton genre de vie (j'imagine que ce doit être comme si on se faisait violer par un Nègre énorme, muet, et, en dernier ressort, plein de douceur), bien que je sache que je ne le ferai jamais. Il m'importe donc que tu sois là-bas, en pleine nature, à expier mes péchés urbains. Comme un stylite.

Pendant ce temps je continuerai à faire ce que je pense être mon devoir (nous sommes, après tout, filles d'un amiral !) La ville sombre, mais dans un sens elle a toujours sombré. Le miracle, c'est qu'elle arrive malgré tout à fonctionner alors qu'il y a longtemps qu'elle aurait dû...

La seconde page de la seconde lettre était remplie. En la relisant, elle s'aperçut qu'elle ne pourrait jamais l'envoyer à sa sœur. Leurs rapports, déjà précaires, ne résisteraient pas à un tel assaut de franchise. Elle finit néanmoins sa phrase :

... s'écrouler.

Un quart de millénaire après les *Méditations* et quinze cents ans avant le *Déclin de l'occident*, Salvien, un prêtre marseillais, décrivait le processus qui avait amené les citoyens libres de Rome à devenir progressivement des serfs. Les classes privilégiées de la société romaine avaient modelé les lois fiscales à leur convenance, puis les avaient appliquées avec ce qu'il fallait de malhonnêteté, pour accroître encore davantage leurs privilèges. C'est aux pauvres, et à eux seuls, que revenait la lourde charge d'entretenir l'armée romaine – qui était, bien sûr, énorme, une nation dans la nation. Les pauvres devinrent plus pauvres. Finalement, réduits à la plus extrême misère, certains

d'entre eux fuyaient leurs villages pour aller vivre parmi les barbares, et ce malgré le fait que (comme le fait remarquer Salvien), ils sentaient épouvantablement mauvais. D'autres, vivant plus loin des frontières, devinrent des bagaudes, ou Vandales indigènes. La majorité d'entre eux, toutefois, enracinés comme ils l'étaient à leurs terres par leurs possessions et leurs familles, devaient se plier aux exigences des riches *potentiores*, à qui ils cédèrent leurs maisons, leurs terres, leurs biens, et en dernier lieu la liberté de leurs enfants. Le taux de natalité baissa. L'Italie tout entière devint une friche. Les empereurs étaient régulièrement obligés d'inviter les plus polis des barbares à traverser les frontières pour « coloniser » les fermes abandonnées.

À cette époque la vie dans les villes était encore moins enviable que la vie dans les campagnes. Brûlées et mises à sac par les barbares, puis par les soldats (pour la plupart des recrues venant des régions traversées par le Danube) envoyés pour chasser ces envahisseurs, les villes n'existaient – si l'on peut dire qu'elles existaient – que sous forme de ruines. « Bien que sans aucun doute personne ne désirât mourir, écrit Salvien, personne ne faisait rien pour échapper à la mort », et il salue l'invasion de la Gaule et de l'Espagne par les Goths comme un événement devant libérer les populations du despotisme d'un gouvernement totalement corrompu.

Mon cher Gargilius,
écrivit Alexa.

C'est un de ces jours maussades, et ça fait des semaines qu'il dure. De la pluie, de la boue, et des rumeurs qui voudraient que Radiguesis soit au nord de la ville, à l'est de la ville, à l'ouest de la ville, partout à la fois. Les esclaves sont nerveux et agités, mais jusqu'à présent deux d'entre eux seulement sont partis grossir les rangs de nos envahisseurs en puissance. Dans l'ensemble nous avons eu plus de chance que nos voisins. Arcadius n'a plus que ce cuisinier qui utilise l'ail à tort et à travers (le seul qui aurait dû rejoindre les barbares !) et la jeune Égyptienne que Merriam a amenée avec elle. La malheureuse ne parle aucune langue connue et n'a

probablement pas été informée du fait que la fin du monde est proche. Quant aux deux esclaves que nous avons perdus – Patrobas ne nous a jamais causé que des ennuis, et donc bon débarras. Je suis désolée de devoir te dire que le deuxième n'est autre que Timarchus, sur qui tu fondais tant d'espairs. Il a piqué une de ses crises et a fracassé le bras gauche du lutteur, près du bassin. Après quoi il n'avait plus qu'à prendre la clé des champs. Ou peut-être est-ce l'inverse – peut-être a-t-il brisé la statue en geste d'adieu. En tout état de cause, Sylvian dit qu'elle est réparable, mais que la cassure sera toujours visible.

*Ma confiance en l'armée reste inébranlable, chéri, mais je crois que ce serait plus sage de fermer la villa jusqu'à ce que les rumeurs se fassent un peu moins alarmistes. Je demanderai à Sylvian – à qui d'autre puis-je me fier maintenant ? – de m'aider à enterrer le plat, les montants de lit et les trois pichets restant de falerne dans un endroit très secret (comme nous avons convenu). J'emmènerai les livres – ceux auxquels nous tenons – avec moi. J'aurais aimé qu'il y eût au moins une bonne nouvelle à t'annoncer. Hormis le fait que je me sens bien seule, je suis en bonne santé et j'ai bon moral. Si seulement tu n'étais pas à tant de kilomètres... Elle raya « kilomètres » et écrivit « stades »... *stades de moi.**

L'espace d'un instant, d'un clignement de paupière, Alexa aperçut sa vie à l'envers dans le miroir de l'art. Ce n'était plus la mère de famille moderne qui s'imaginait en Romaine mais le contraire ; le passé se cristallisa et devint réalité, et elle crut voir avec netteté, malgré l'écart creusé par les siècles, l'autre Alexa, le triste moi contemporain qu'elle arrivait généralement à éviter, une femme névrosée, accoutrée d'une robe ridicule, qui n'avait su se montrer à la hauteur d'aucune des modestes exigences de sa vie familiale ou professionnelle. Une ratée ou (ce qui était peut-être pire), une médiocre.

« Et pourtant », se dit-elle.

Et pourtant, le monde n'avait-il pas besoin de gens comme elle pour continuer à tourner ?

Ça n'avait duré qu'un instant. La question avait rétabli les choses dans une perspective plus confortable, et elle terminerait

son épître à Gargilius par quelque témoignage d'affection poignant et sincère, comme...

Mais son stylo avait disparu. Il n'était pas sur le bureau, ni par terre ni dans sa poche.

Le bruit de l'étage du dessus recommença à se faire entendre. Minuit moins deux. Elle était fondée à se plaindre, mais elle ne savait qui occupait l'appartement directement au-dessus du sien, ni même avec certitude si c'était bien de là que venait le bruit en question. « Cheng-cheng », puis, après un moment de silence, « cheng-cheng ».

— Alexa ?

Elle n'arrivait pas à situer la voix (une voix de femme ?) qui l'appelait par son nom. Elle était seule dans la pièce.

— Alexa.

Tancred se tenait dans l'encadrement de la porte, un parfait petit cupidon avec son vieux châle en soie couleur citron sur chocolat autour des hanches.

— Tu m'as fait peur.

Elle porta machinalement sa main à sa bouche et y trouva le stylo à bille, qui reprit comme par enchantement le cours de son existence interrompue.

— Je n'arrive pas à dormir. Quelle heure est-il ?

Il s'approcha sans un bruit de la table et s'immobilisa, une main posée sur le bras d'un fauteuil, ses épaules au même niveau que celles d'Alexa, le regard fixe comme un rayon laser.

— Minuit.

— On peut faire une partie de cartes ?

— Et demain ?

— Oh ! je me lèverai. Je te le jure.

G. souriait toujours quand il quémandait une faveur ; Tancred, en meilleur tacticien qu'il était, restait toujours sérieux comme un pape.

— Bon, va chercher le jeu de cartes. Une seule partie et on ira *tous les deux* se coucher.

Alexa profita de ce que Tancred était sorti de la pièce pour détacher ses propres pages de « Ce que la Lune représente pour moi ». Un visage découpé dans une revue se décolla, tomba en virevoltant sur la moquette. Elle se baissa pour le ramasser.

— Qu'est-ce que tu écris ? demanda Tancred en commençant à battre les cartes d'une main experte.

— Rien. Un poème.

— Moi aussi j'ai écrit un poème un jour, avoua-t-il comme pour l'excuser.

Elle coupa. Il commença à donner.

Elle étudia le visage sur la coupure de presse. Il semblait étrangement dépourvu d'expérience malgré ses années, comme un très jeune acteur grimé en vieillard. Les yeux fixaient l'objectif avec la sérénité d'une vedette.

Finalement elle ne put s'empêcher de demander :

— Qui est-ce ?

— Lui ? Tu ne sais pas qui c'est ? Devine ?

— Un chanteur ? (Non, ça ne pouvait tout de même pas être Don Hershey. Pas *déjà* !)

— C'est le dernier cosmonaute. Tu sais, les trois premiers à avoir atterri sur la Lune. Les deux autres sont morts.

Tank récupéra la coupure et la remit à sa place dans son cahier.

— Lui aussi doit l'être maintenant, sans doute. À toi de jouer.

4

Depuis l'époque romaine jusqu'aux dernières années du XX^e siècle, la baie du Morbihan et la côte méridionale de la Bretagne avaient donné les plus délicieuses huîtres d'élevage du monde. C'est vers la fin des années 80 que les ostréiculteurs de Locmariaquer remarquèrent avec inquiétude que leurs naissains se détérioraient lors de leur transplantation et que bientôt même les huîtres élevées dans leurs parcs d'origine étaient devenues incomestibles. Des chercheurs engagés par le département du Morbihan finirent par découvrir l'agent polluant : il s'agissait de déchets industriels déversés dans l'estuaire de la Loire, à quelque cents kilomètres plus au sud. (Par une curieuse ironie du sort, le pollueur n'était autre qu'une filiale du trust pharmaceutique ayant fourni les chercheurs.) Entretemps, hélas, l'huître du Morbihan était venue s'ajouter à

la longue liste des espèces disparues. Mais en s'éteignant elle avait fait à l'homme un dernier, un inestimable cadeau, sous la forme d'une perle monomoléculaire qu'on baptisa Morbehanine.

Synthétisée par les laboratoires Pfitzer, la Morbehanine devint rapidement, dans tous les pays où elle n'était pas interdite, et associée à des drogues plus traditionnelles qui en atténuaient l'effet, la drogue la plus populaire sur le marché. Associée à des stupéfiants, elle était vendue sous le nom d'Oraline ; avec de la caféine, elle était commercialisée sous les noms de Kafé et de Yes ; avec des tranquillisants, sous celui de Fadeout. À l'état brut, elle n'était utilisée que par les quelque cinq cent mille membres de l'élite intellectuelle qui pratiquaient la psychanalyse historique.

La Morbehanine pure provoque un état de « rêve éveillé » d'une intensité telle qu'il a toutes les apparences du vécu, et pendant lequel les rapports sujet-environnement habituels sont inversés. Lors d'un « voyage » provoqué par un hallucinogène classique, le moi demeure constant tandis que l'environnement se modifie, comme dans les rêves. Avec la Morbehanine, en revanche, le milieu que l'on occupe, après une période initiale de « fixation », n'est guère plus malléable que notre univers quotidien, mais le moindre de nos actes dans ce milieu est ressenti comme le résultat d'un choix libre, volontaire et spontané. Il était devenu possible de rêver sans se départir de son libre arbitre.

Ce qui détermine l'aspect de ce monde parallèle, c'est la connaissance qu'a le sujet de la période qu'il a choisi de fixer lors de ses premiers voyages. Sans des recherches constantes on risquait de créer un monde imaginaire aussi monotone que les films pornographiques de l'après-midi à la télé. La plupart des gens préféraient, fort sagement, le plaisir anodin et multidirectionnel que procurait l'Oraline, l'illusion euphorique qu'elle donnait d'une liberté « tous azimuts ».

Pour un petit nombre, toutefois, les plaisirs plus ardu de la Raison Pure justifiaient un plus gros effort. Un siècle auparavant ces mêmes gens s'étaient couverts d'inutiles diplômes de sciences humaines au point que les universités en

regorgeaient. Maintenant, avec la Morbehanine, toute cette histoire qu'étudient depuis toujours les étudiants en histoire pouvait enfin *servir* à quelque chose.

Parmi les psychanalysés, une longue discussion s'était engagée pour savoir si la psychanalyse historique était la meilleure façon de résoudre ses problèmes ou la meilleure façon de s'y soustraire. Les éléments de la psychothérapie et la simple distraction par « double » interposé étaient inextricablement emmêlés. Le passé devint une sorte de grand gymnase psychologique dans lequel certains préféraient un entraînement intensif aux poids et haltères de la Révolution française ou de la conquête du Pérou tandis que d'autres sautillaient lascivement sur le trampoline du Venise de Casanova ou du New York de Delmonico.

Une fois qu'une certaine « tranche » de temps avait été fixée, généralement avec l'aide d'un spécialiste de l'époque en question, on n'avait pas davantage la liberté de la quitter qu'on n'avait la possibilité de sortir du mois de juin. Alexa, par exemple, était confinée dans une période de moins de quatre-vingts années, depuis sa naissance en 334 (ce qui était également, et pas par hasard, le numéro d'un des immeubles de la Onzième Rue Est dont elle s'occupait au bureau du MODICUM) jusqu'à cette délicieuse soirée rose au cours de laquelle la doublement veuve Alexa, ayant regagné depuis peu la capitale après une vie passée dans les provinces, devait mourir d'une crise cardiaque providentielle quelques jours à peine avant le sac de Rome. Si elle essayait, pendant le contact, d'outrepasser l'une ou l'autre frontière, 334 ou 410, elle ne captait rien d'autre qu'une succession d'images pastorales neutres et hésitantes – des feuilles, des nuages, un verre d'eau aux contours flous, le bruit d'une respiration laborieuse, une odeur de melons en train de pourrir – comme la sempiternelle grille de réglage d'une chaîne de télévision.

Le vendredi matin, malgré le temps, Alexa gagna le centre de la ville et arriva au bureau de Bernie avec dix minutes d'avance. On avait fait un trou de belle taille dans la porte extérieure en

aggloméré, et à l'intérieur le mobilier était sens dessus dessous. Le divan avait été éventré et on avait éparpillé ses boyaux sur les ruines.

Mais, fit jovialement remarquer Bernie en balayant la bourre et la poussière de plâtre, ils n'ont heureusement pas réussi à pénétrer dans mon bureau. Ils auraient vraiment pu y faire des dégâts irréparables.

— Tu prends les choses du bon côté, à ce que je vois.

— Eh bien d'après moi, vois-tu, nous vivons dans le meilleur des mondes possibles.

De toute évidence, il devait sa bonne humeur aux consolations de la chimie, mais au milieu de ces débris, pourquoi pas ?

— Tu connais le coupable ?

Elle ramassa un morceau de plâtre sur le banc et le laissa tomber dans sa corbeille à papier.

— Je crois, oui. Deux filles que le Conseil m'a mises sur les bras menaçaient de visiter mon bureau depuis des mois. J'espère que c'est bien elles – comme ça le Conseil devra payer la note.

Comme la plupart des psychanalystes, Bernie Shaw ne gagnait pas sa vie grâce aux honoraires de ses clients. Contrairement à la plupart d'entre eux, il n'enseignait pas non plus. Au lieu de cela, il recevait des honoraires confortables du Conseil des jeunes de la communauté de Hell's Kitchen⁵ en échange de ses services occasionnels comme conférencier et conseiller. Bernie avait un oncle au comité directeur du Conseil.

— Ce qui est la même chose, fondamentalement, que la psychanalyse historique, expliquait-il lors des soirées mondaines (et grâce à ce même oncle, il se faisait inviter à des soirées très cotées), sauf que ça n'a rien à voir ni avec la psychanalyse ni avec l'histoire.

Une fois sa corbeille à papier pleine, Bernie revêtit son air le plus professionnel et ils entrèrent dans son bureau blindé. Son visage se figea en un masque immobile et régulier. Sa voix se mua en une voix monocorde de baryton. Ses mains se fondirent

⁵ Quartier de New York (*N.D.T.*).

en un unique bloc de réflexion qu'il planta au milieu de son bureau.

Face à face de part et d'autre de ce bloc, ils commencèrent à discuter de la vie intérieure d'Alexa – d'abord ses problèmes d'argent, puis sa vie sexuelle, et enfin les deux ou trois bricoles qui restaient.

Pour ce qui était de l'argent, il lui faudrait bientôt se décider à accepter ou à refuser de vendre ses melonnières à Arcadius, qui lui proposait de les lui acheter depuis si longtemps. Il lui en offrait un prix intéressant, mais il était difficile de concilier la vente d'une terre cultivable – et héritée de son père, qui plus est – et une affectation de vertu républicaine. D'un autre côté, on pouvait difficilement qualifier ce lopin de terre d'ancestral, puisqu'il avait été l'objet d'une des dernières spéculations foncières de Popilius avant sa mort.

(Le père d'Alexa, Popilius Flaminius – né en 276, mort en 354 après J.-C. – avait été pendant la plus grande partie de sa vie un sénateur romain de condition plutôt modeste. Après des années d'hésitation, il décida de suivre l'Empire vers l'est jusqu'à sa nouvelle capitale. Et voilà donc qu'un beau jour Alexa, âgée de dix ans, est juchée sur une charrette à bœufs et doit faire ses adieux à la jolie fille demeurée du concierge de leur immeuble. Leur voyage vers Byzance les emmena à deux cents stades vers le nord et pas un seul stade vers l'est, Popilius Flaminius ayant découvert que sa bande de pourpre, si inutile à Rome, constituait un atout social et financier dans les villes de la Gaule cisalpine. Lorsque, des années plus tard, Alexa épousa Gargilius, elle était considérée, localement, comme une héritière honnête.)

Bernie évoqua le problème de sa situation légale, mais elle put citer la remise en vigueur par Domitien des lois adoptées sous Jules César et déterminant les droits des femmes mariées en matière de propriété foncière. Légalement parlant, elle pouvait vendre les melonnières si tel était son désir.

— Mais la question demeure : devrais-je vendre ?

La réponse demeurait, inébranlablement, non. Non pas parce qu'elle les avait héritées de son père (qui lui aurait probablement conseillé de prendre l'argent et de filer) ; sa piété

se situait à un niveau supérieur. Rome ! La Liberté ! La Civilisation ! C'était à ce vaisseau en détresse que son devoir la liait. Évidemment, *elle* ne savait pas qu'il était en détresse. L'un des problèmes les plus ardues de la psychanalyse était de garder l'Alexa historique dans l'ignorance du fait qu'elle livrait, à court terme, une bataille perdue d'avance. Elle pouvait se douter de quelque chose – qui n'avait pas de doutes à l'époque ? – mais ce devait être davantage une source de résolution que de faiblesse. Une bataille perdue n'est pas une cause perdue. Il n'y a qu'à voir les Thermopyles.

La transfiguration contemporaine de cette tentation – devait-elle ou non garder son emploi au MODICUM ? – avait la même faculté d'hydre à survivre aux décisions les plus définitives. Sauf rares exceptions, elle n'aimait pas son travail. Souvent elle se demandait si l'énorme machine qu'était l'Assistance sociale ne faisait pas plus de mal que de bien. Son salaire suffisait tout juste à couvrir les frais supplémentaires qu'entraînait l'exercice de sa profession. En de telles circonstances, le devoir était un article de foi qui, ainsi que la vague conviction qu'une ville doit être un endroit *habité*, l'aidait à résister à la traction patiente et opiniâtre de G. vers la banlieue.

Par accord mutuel ils passèrent rapidement sur sa vie sexuelle, car à cet égard les trois ou quatre derniers mois avaient été agréables et sans incident notoire. Quand elle se laissait aller à rêvasser pour le plaisir, c'était davantage des festins que des orgies qu'elle imaginait. Alexa pouvait compenser son régime forcé dans le présent par d'ineffables excès dans le passé, en volant des scènes entières chez Pétrone, Juvénal ou Pline le Jeune – des salades de laitues, de poireaux et de menthe fraîche ; du fromage de Trebula ; des assiettes d'olives de Picenum, de cornichons d'Espagne et d'œufs en tranches, un chevreau rôti, le plus tendre de son troupeau, avec plus de lait que de sang dans les veines, des asperges napées, par un anachronisme volontaire, de sauce hollandaise ; des poires et des figues de Chios, et des prunes de Damas. D'ailleurs, parler de sexualité quand ce n'était pas indispensable mettait Bernie mal à l'aise.

Une mare de silence se forma entre eux alors qu'ils avaient encore un quart d'heure à tirer. Elle chercha dans ses souvenirs de la semaine une anecdote à faire voguer jusqu'à lui. La lettre qu'elle avait écrite hier soir à Merriam ? Non, Bernie l'accuserait de faire de la littérature.

La mare grandit.

— Lundi soir, dit-elle. Lundi soir j'ai fait un rêve.

— Ah ?

— Je crois que c'était un rêve. Peut-être que je l'ai un peu trafiqué avant de m'endormir complètement.

— Ah !

— Je dansais dans la rue avec un tas d'autres femmes. En fait j'étais un peu comme leur meneuse. On descendait Broadway, mais je portais une palla.

— C'était un dichronisme.

Le ton de Bernie était sévère.

— Oui, mais comme je disais, c'était un rêve. Ensuite je me suis retrouvée dans le Metropolitan Museum. Pour un sacrifice.

— Animal ? Humain ?

— L'un ou l'autre. Je ne me souviens plus.

— Les sacrifices rituels furent interdits en 341.

— Oui, mais en temps de crise les autorités fermaient les yeux. Pendant le siège de Florence en 405, un an après la destruction des temples...

— Bon, d'accord, d'accord.

Bernie ferma les yeux, cédant sur ce point.

— Alors, une fois de plus, les barbares veulent entrer en force.

Les barbares voulaient constamment entrer en force chez Alexa. La théorie de Bernie voulait que ce fût parce que son mari avait du sang noir dans les veines.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne me souviens pas. Mais il y a un détail que j'ai oublié. Un peu plus tôt dans le rêve, il y avait des enfants morts entassés dans les caniveaux au milieu de Broadway.

L'infanticide était un crime puni de mort dès le début du III^e siècle, fit remarquer Bernie.

— Probablement parce que ça devenait trop répandu.

Bernie ferma les yeux, puis, les ayant rouverts :

— Est-ce que tu t'es jamais fait avorter ?

— Une fois, il y a des siècles, quand j'étais encore lycéenne. Mais on ne peut pas dire que ça m'ait donné mauvaise conscience.

— Quels sentiments éprouvais-tu à l'égard des enfants dans ton rêve ?

— De la colère, à cause du côté négligé de la chose. Rien de plus. Ils étaient là, un point c'est tout.

Elle regarda ses mains, qui semblaient trop grandes, particulièrement les articulations.

— Comme une photo dans un hebdomadaire.

Elle regarda les mains jointes de Bernie sur le bureau. Un nouveau silence se forma, mais léger cette fois, libre de toute gêne. Elle se souvint du moment où elle s'était retrouvée seule dans la rue ; le soleil, son plaisir. Il semblait tout à fait raisonnable que des gens exposent leurs enfants à la mort. Il y avait ce que Loretta avait dit hier : « J'ai renoncé à essayer » – mais cela allait plus loin que ça. Comme si tout le monde avait compris que Rome, la civilisation, tout le brûlant problème ne valaient plus la peine d'être défendus, par eux ou par qui que ce fût. Chaque infanticide était l'acte de bonté d'un philosophe.

— Foutaises, dit Bernie lorsqu'elle eut formulé la chose de trois ou quatre façons différentes. Personne ne voit le déclin de sa propre civilisation avant d'avoir atteint quarante ans, et dès lors tout le monde le voit.

— Mais cela faisait deux cents ans que la situation se dégradait.

— Ou trois cents, ou quatre cents.

— Les terres cultivables étaient devenues des déserts. Ça se voyait. Il n'y a qu'à regarder les sculptures, l'architecture de l'époque.

— Ça se voit avec du recul. Mais *eux* pouvaient être aussi aveugles que leur confort l'exigeait. Des plagiaires triviaux comme Ausone étaient comparés à Virgile et même à Homère ; quant aux chrétiens, maintenant qu'ils avaient droit de cité, leur optimisme leur montait littéralement à la tête. Ils s'attendaient

à voir la cité de Dieu jaillir du sol comme un projet de rénovation urbaine.

— Alors explique-moi pourquoi il y avait tous ces enfants morts.

— Explique-moi pourquoi il y a tous ceux qui vivent. À propos, la semaine dernière tu n'avais toujours rien décidé pour Tancred.

— J'ai envoyé la lettre ce matin, avec un chèque.

— Auquel ?

— Stuyvesant.

Le bloc sur le bureau s'ouvrit et devint deux mains.

— Eh bien voilà. Pas la peine de chercher plus loin.

— Quoi donc ?

— L'interprétation de ton rêve. Le sacrifice rituel que tu étais disposée à faire pour sauver la ville, les enfants entassés dans le caniveau – ton fils.

Elle nia.

5

Dès trois heures cet après-midi-là, le sommet des immeubles était invisible de la rue. En sortant du bureau, elle avait traversé la ville dans le sens de la largeur sous une bruine tiède, puis avait pris le métro jusqu'à la Quatorzième Rue Est. Pendant tout le chemin, la discussion avec Bernie avait continué en elle, comme un jouet fonctionnant sur piles, une poupée-gadget équipée d'une bande magnétique sans fin qui glapit chaque fois qu'on lui donne des coups : « Arrêtez ! Je vous en supplie, arrêtez ! Vous me faites mal ! »

Avant même d'avoir franchi le portillon, elle pouvait sentir l'odeur de grailon qui venait de Big San Juan, des galettes sombres d'oignons hachés saupoudrés de plantain. Lorsqu'elle sortit du métro, elle en avait déjà l'eau à la bouche. Elle aurait bien voulu s'en acheter un cornet à vingt-cinq *cents*, mais une foule compacte de clients se pressait autour des guichets (la saison du baseball – déjà ?) et elle repéra Lottie Hanson dans la foule devant l'écran. Les galettes ne valaient pas le risque d'une

conversation. La sexualité débraillée de Lottie avait toujours sur Alexa un effet déprimant, comme une pièce pleine de fleurs coupées.

Au moment où elle traversait la Troisième Avenue entre la Onzième et la Douzième Rue, un bruit fondit sur elle, passant en un instant du murmure au vrombissement fracassant. Elle se tourna dans toutes les directions, scrutant le brouillard pour repérer le camion fou ou Dieu sait quoi...

Le son décrut aussi soudainement qu'il s'était amplifié. La rue était vide. À une centaine de mètres au nord, le feu passa au vert. Elle atteignit le trottoir avant que la circulation – un autobus et deux stridentes Yamaha – n'arrive à la hauteur de la deuxième bande du passage pour piétons. C'est alors que, plusieurs battements après qu'elle eut compris, son imbécile de cœur réagit à sa panique.

Un hélicoptère, sans aucun doute, mais volant à une altitude jamais vue, au ras des toits.

Ses genoux commencèrent à trembler tellement qu'elle dut s'appuyer contre une bouche à incendie. Longtemps après que le lointain bourdonnement se fut dissous dans la rumeur de l'après-midi, son système endocrinien la maintint en émoi.

Marylou Levin avait remplacé sa mère au balai et à la timbale, sur le coin de rue. C'était une fille indolente, terne et sérieuse, du genre à devenir puéricultrice ou quelque chose dans ce genre-là, à moins qu'elle ne reprenne la licence de sa mère et ne reste balayeuse, ce qui serait probablement plus profitable à Marylou comme à la société.

Alexa laissa tomber un *cent* dans la timbale. La fille leva les yeux de ses bandes dessinées et dit merci.

— J'espérais trouver ta mère, Marylou.

— Elle est à la maison.

— J'ai une déclaration qu'elle devait remplir. Je ne lui ai pas donné la dernière fois, et maintenant le bureau commence à en faire une histoire.

— Eh ben elle dort.

Marylou se replongea dans son illustré, une émouvante histoire de chevaux dans un cirque de Dallas, puis songea à préciser :

— Elle prend la relève à quatre heures.

Ça signifiait qu'il fallait soit attendre, soit monter au dix-septième étage. Si le formulaire M28 n'était pas à la disposition du service de Blake avant le lendemain, M^{me} Levin risquait de perdre son appartement (Blake avait fait pire) et ce serait sa faute à elle, Alexa.

D'habitude, l'odeur mise à part, ça ne la dérangeait pas de monter les escaliers à pied, mais d'avoir tant marché aujourd'hui l'avait vidée de ses forces. Une lassitude aussi lourde que des paniers à provisions se concentra au bas de son dos. Au neuvième elle fit un arrêt chez M. Anderson pour écouter le fastidieux vieillard se plaindre des diverses ingratitude de sa fille adoptive (bien que « pensionnaire » décrivît mieux leurs rapports). Des chats et des chatons escaladèrent Alexa, se frottèrent à elle, lui arrachèrent des caresses.

Au onzième ses jambes flanchèrent de nouveau. Elle s'assit sur la marche supérieure et écouta le charabia excité d'un bulletin d'informations venant de l'étage supérieur et une chanson venant de l'étage inférieur. Ses oreilles saisirent machinalement les mots latins parmi les phrases espagnoles.

Qu'est-ce que ça doit être de vivre ici, se dit-elle. Est-ce qu'on finissait par s'engourdir ? Il n'y avait pas d'autre solution si on voulait survivre.

Lottie Hanson se hissa jusque dans son champ de vision et resta debout sur le palier de l'étage du dessous, agrippant la rampe d'une main et soufflant comme un phoque. Reconnaisant Alexa et prenant conscience du fait qu'il lui fallait se faire belle en son honneur, elle donna quelques petites tapes coquettes à sa perruque mouillée et sourit.

— Dieu, c'est vraiment...

Elle reprit son souffle et agita décorativement sa main devant son visage.

— ... Excitant, pas vrai ?

Alexa demanda quoi.

— Le bombardement.

— Bombardement ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Ils bombardent New York. Ils l'ont montré à la télé, là où il s'est posé. Ces marches !

Elle s'affala à côté d'Alexa avec un grand ouf. L'odeur qui lui avait mis l'eau à la bouche devant le Big San Juan avait perdu quelque peu de son attrait.

— Mais ils n'ont pas pu montrer...

Elle agita la main, et c'était encore, Alexa dut en convenir, une main merveilleusement fine et gracieuse.

— ...l'avion lui-même. À cause du brouillard, vous savez.

— Mais *qui* bombarde New York ?

— Les gauchistes, je suppose. C'est en signe de protestation. Contre quelque chose.

Lottie Hanson regarda ses seins monter et descendre. L'importance de la nouvelle dont elle était porteuse lui donnait un sentiment de fierté. Elle attendit avec impatience la question suivante.

Mais Alexa avait commencé à calculer avec les seules données qu'elle avait déjà. Dès les premiers mots de Lottie, la chose lui avait paru inévitable. La ville réclamait un bombardement. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que personne n'y avait pensé plus tôt.

Lorsqu'elle posa finalement une question à Lottie, ce fut une question tout à fait inattendue :

— Vous avez peur ?

— Non, pas du tout. C'est marrant, parce que d'habitude, vous savez, je ne suis qu'un paquet de nerfs. Et vous, vous avez peur ?

— Non. Au contraire. Je me sens...

Elle dut s'arrêter pour essayer d'analyser ce qu'elle ressentait exactement.

Des enfants dévalèrent l'escalier. Avec un « bon sang » peu convaincu, Lottie se serra contre le mur lépreux. Alexa se serra contre la rampe. Les enfants passèrent en courant dans le canyon ainsi formé.

— Amparo ! cria Lottie à l'adresse du dernier de la file.

La fillette se retourna sur le palier et sourit.

— Oh ! bonjour, madame Miller.

— Nom de Dieu, Amparo, tu ne sais donc pas qu'ils bombardent la ville ?

— On descend tous dans la rue pour regarder.

Sublime, pensa Alexa. Elle avait toujours eu un faible pour les oreilles percées chez les enfants, et avait même été tentée de percer celles de Tank quand il avait quatre ans, mais G. s'y était opposé.

— Tu vas remonter illico chez toi et y rester jusqu'à ce qu'ils aient descendu ce putain d'avion.

— À la télé ils ont dit qu'on courait le même risque où qu'on se trouve.

Lottie était devenue toute rouge.

— Je me fous de ce qu'ils ont dit. Tu vas...

Mais Amparo avait déjà détalé.

— Un de ces jours je vais la tuer.

Alexa eut un rire indulgent.

— Si, si. Vous verrez, ça ne loupera pas.

— Pas sur scène, j'espère.

— Quoi ?

— *Ne pueros roram populo Medea trucidet*, expliqua Alexa. Médée ne doit pas tuer ses fils devant les spectateurs. C'est Horace.

Elle se leva et se retourna pour voir si elle n'avait pas sali sa robe.

Lottie resta sur sa marche, inerte. Un cafard quotidien commençait à estomper la griserie de la catastrophe comme une nappe de brouillard gâchant une journée d'avril – le brouillard d'aujourd'hui, la journée d'avril d'aujourd'hui.

Une pellicule d'odeur recouvrait chaque surface comme une crème de beauté bon marché. Alexa devait sortir de la cage d'escalier d'une façon ou d'une autre, mais Lottie ne voulait pas la lâcher et elle se débattait dans les mailles d'une mauvaise conscience indéfinissable.

— Je crois que je vais monter sur les remparts, dit-elle, pour voir le siège.

— Eh ben, ne m'attendez pas.

— Mais plus tard il y a quelque chose dont j'aimerais vous parler.

— D'accord. Plus tard.

Lorsqu'elle eut atteint le palier de l'étage supérieur, Lottie cria après elle :

— Madame Miller ?

— Oui ?

— La première bombe est tombée sur le musée.

— Ah ! Quel musée ?

— Le « Met ».

— Vraiment.

— Je pensais que ça vous intéresserait de le savoir.

— Bien sûr. Je vous remercie.

Comme l'obscurité réduit une salle de cinéma à l'état d'espace vierge juste avant le début du film, le brouillard avait effacé les détails et les distances. Des sons vagues filtraient à travers la grisaille – des bruits de moteur, de la musique, des voix de femmes. Son corps tout entier sentait l'imminence du cataclysme, et puisque maintenant elle *pouvait* la sentir, son angoisse avait disparu. Elle courut sur le gravier. Le toit s'étendait à l'infini devant elle, sans perspective. Arrivée au garde-fou elle tourna à droite et continua à courir.

Elle entendit, dans le lointain, l'avion volé. Il ne s'approchait ni ne s'éloignait, comme s'il décrivait un vaste cercle en la cherchant.

Elle s'immobilisa et leva les bras, l'invitant à elle, s'offrant à ces barbares, mains ouvertes, yeux fermés. Impérieuse.

Elle vit, sous elle mais grandeur nature, le bœuf attaché. Elle vit son ventre haletant, ses grands yeux désespérés. Elle sentait, dans sa main, la pierre d'obsidienne tranchante.

Elle se dit qu'elle devait le faire. Non pas pour elle-même, bien sûr. Jamais pour elle-même – pour eux.

Le sang inonda le gravier, giclant à gros bouillons et éclaboussant le bas de sa palla. Elle s'agenouilla dans le sang, introduisit ses mains dans le ventre béant pour brandir les entrailles sanguinolentes au-dessus de sa tête comme autant de tuyaux et de câbles barbouillés de cambouis. Elle enroula les boucles molles autour d'elle et commença à danser comme ces filles qui dansent en état de grâce aux festivals, riant, ôtant les

torches de leurs supports, cassant des objets liturgiques, raillant les généraux.

Personne ne s'approcha d'elle. Personne ne lui demanda ce qu'elle avait lu dans les entrailles.

Elle monta dans le *jungle gym*⁶ et resta à scruter l'espace uni, ses jambes pressées contre les minces barres de fer, grisée et fortifiée par une foi naissante.

À en juger d'après le bruit, l'avion se rapprochait.

Elle voulait qu'il la voie. Elle voulait que les gars qui le pilotaient sachent qu'elle savait, qu'elle était d'accord.

Il apparut sans crier gare, et très près, comme Minerve jaillissant en armes de la cuisse de Jupiter. Il avait la forme d'une croix.

— Viens, dit-elle avec une dignité consciente. Fais œuvre de mort.

Mais l'avion – un Rolls Rapide – passa au-dessus d'elle et fut happé par la brume qui l'avait enfanté.

Elle descendit du *jungle gym*, désespérée : elle s'était offerte à l'histoire, et l'histoire n'avait pas voulu d'elle. Désespérée, et avec également le sentiment cuisant d'avoir été parfaitement ridicule.

Elle fouilla ses poches à la recherche de mouchoirs en papier, mais elle avait utilisé le dernier du paquet au bureau. Elle s'octroya quand même cinq minutes pour pleurer.

6

Depuis que l'armée avait commencé à célébrer sa victoire, la ville ne paraissait plus être un sanctuaire. Tôt le lendemain matin, Merriam et Arcadius reprirent à pied le chemin de leur maison. Pendant les plus noirs moments du siège, avec la générosité du désespoir, Arcadius avait rendu leur liberté au

⁶ Structure métallique en forme de grand cube et composée de barreaux horizontaux et verticaux dans lesquels les enfants peuvent s'ébattre. Tous les terrains de jeux américains sont équipés de *jungle gyms* (N.D.T.)

cuisinier et à la jeune Thébaine, de sorte qu'ils regagnaient la villa sans personne pour les servir.

Merriam avait une gueule de bois abominable. La route était un véritable borbier, et quand ils arrivèrent au raccourci, Arcadius insista pour qu'ils empruntent le chemin encore plus boueux qui traversait les champs d'Alexa. Mais malgré tout cela, elle se sentait aussi heureuse qu'un abricot. Le soleil brillait, et les champs fumaient comme une grande cuisine pleine de marmites de soupe et de saucières, comme si la terre elle-même envoyait ses prières d'actions de grâce.

— Seigneur, murmurait-elle. Seigneur.

Elle se sentait comme une nouvelle femme.

— As-tu remarqué, dit Arcadius après qu'ils eurent parcouru un certain chemin, qu'ils ne donnent pas signe de vie ?

— Les barbares ? Oui, je ne cesse de prier pour que cela reste ainsi.

— C'est un miracle.

— Oh ! oui, c'est l'œuvre de Dieu, sans aucun doute.

— Tu crois qu'elle savait ?

— Qui ça ? demanda-t-elle d'un ton peu encourageant. La conversation dissipait toujours son impression de bien-être.

— Alexa. Peut-être a-t-elle reçu un signe. Peut-être qu'après tout sa danse a été une action de grâce et non... le contraire.

Merriam serra les lèvres et ne répondit pas. C'était une hypothèse blasphématoire. Dieu n'envoyait pas des signes aux serviteurs des abominations qu'il abhorrait et dénonçait ! Et pourtant...

— Quand j'y réfléchis, insista Arcadius, je ne vois pas d'autre explication.

(Et pourtant, elle avait bel et bien semblé dans un état de jubilation. Peut-être – elle l'avait entendu suggérer par un prêtre à Alexandrie – y avait-il des esprits malins auxquels Dieu permet, imparfaitement et de façon limitée, d'entrevoir la forme des événements à venir.)

Elle dit :

— Je trouve que c'était une exhibition obscène.

Arcadius ne la contredit pas.

Plus tard, lorsqu'ils eurent contourné la plus grande colline par la base, le chemin commença à monter et devint plus sec. Les arbres disparurent à leur gauche, découvrant vers l'est une vue sur les melonnières d'Alexa. Des centaines de cadavres jonchaient le paysage piétiné. Merriam se cacha les yeux, mais il n'était pas facile d'échapper à l'odeur de putréfaction qui se mélangeait, presque agréablement, au parfum des melons écrasés en pleine fermentation.

— Oh ! misère, dit Arcadius en voyant que leur chemin les mènerait au beau milieu du carnage.

— Eh bien, nous n'avons pas le choix, alors allons-y, dit Merriam en levant le menton en signe de défi.

Elle lui prit la main et ils traversèrent le champ de barbares vaincus aussi vite qu'ils purent.

Plus tard, Lottie monta à sa recherche.

— Je me demandais si vous alliez bien.

— Très bien, merci. J'avais juste besoin de prendre l'air.

— L'avion s'est écrasé, vous savez.

— Je ne savais rien de plus que ce que vous m'avez dit.

— Oui, il s'est écrasé dans un immeuble du MODICUM au bout de Christopher Street. Le 176.

— C'est affreux.

— Mais l'immeuble était en construction. Il n'y a eu que deux électriciens de tués.

— C'est un miracle.

— J'ai pensé que ça vous dirait peut-être de venir regarder la télé avec nous. M'man est en train de faire du Kafé.

— Avec plaisir.

— Bon.

Lottie tint la porte ouverte. Dans la cage d'escalier, le soir était tombé avec deux bonnes heures d'avance sur la journée.

En descendant, Alexa expliqua qu'elle pensait pouvoir faire en sorte qu'Amparo bénéficie d'une bourse à l'école Lowen.

— Et c'est bien ? demanda Lottie, puis, embarrassée par sa question : je veux dire – c'est la première fois que j'en entends parler.

— Oui, je crois que c'est assez bien. Mon fils Tancred va y aller l'année prochaine.

Lottie ne semblait pas convaincue.

M^{me} Hanson se tenait sur le seuil de son appartement et leur faisait des gestes frénétiques.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Ils ont trouvé la mère du garçon et ils vont l'interviewer.

— On pourra en reparler plus tard, dit Alexa.

À la télé, la mère du garçon expliquait à la caméra, aux millions de téléspectateurs, qu'elle ne comprenait pas.

Émancipation

1

Les matins d'été, le balcon était inondé de rayons de soleil authentiques ; Boz déplaçait la chaise longue et restait étendu là avec autant de langueur qu'une plante tropicale, dans son propre petit bassin d'air privé et de rayons ultra-violet, quinze étages au-dessus de l'entrée, à regarder en somnolant les vagues arabesques laissées par les avions à réaction qui se formaient et disparaissaient, se formaient et disparaissaient dans l'azur pâle du ciel. Parfois on pouvait entendre les tout petits de la crèche psalmodier leurs comptines sur le toit de l'immeuble de leurs voix aiguës et mécaniques.

Un Boeing qui vient du nord
M'apporte l'ami que j'adore
Mais un Boeing qui vient de l'est...

Des bêtises, mais ça leur apprenait à s'orienter, à savoir où étaient le nord et le sud, des trucs comme ça. Boz, qui n'avait guère de patience pour tout ce qui était scientifique, confondait toujours le nord et le sud. L'un, c'était *uptown*, l'autre c'était *downtown*⁷ – pourquoi ne pas les appeler comme ça, tout simplement ? Des deux, c'était *uptown* qu'il préférait. Après tout, être MOD n'avait rien de particulièrement enviable. Notez bien, ça n'avait rien de déshonorant : la preuve : sa propre mère. La dignité humaine ne tenait pas à un numéro de code postal – en tout cas, c'est ce qu'ils disaient.

Tabby-chat, qui affectionnait autant que Boz le soleil et l'air du dehors, allait et venait inlassablement entre la plante grasse et les géraniums, le long de la bordure en béton précontraint, toute la matinée durant, sans cesser un instant son sinistre manège. De temps en temps, Boz tendait la main pour caresser

⁷ Termes américains désignant les quartiers nord et sud d'une ville.

la fourrure douce et très sexy de sa gorge, et parfois ça le faisait penser à Milly. Le matin était de très loin la partie de la journée que Boz préférait.

Mais l'après-midi, le balcon se trouvait à l'ombre de l'immeuble voisin, et bien qu'il fit presque aussi chaud, il n'arrivait pas à bronzer, ce qui l'obligeait à trouver une autre façon de tuer le temps.

Il avait déjà essayé de suivre les leçons de cuisine à la télévision, mais leur budget alimentation s'en était trouvé pratiquement doublé, et Milly n'avait pas manifesté un enthousiasme débordant à l'idée que son omelette aux fines herbes avait été préparée par Boz plutôt que par Betty Crocker⁸. Cela dit, l'étagère à épices et les deux casseroles à fond de cuivre qu'il s'était offertes pour Noël donnaient une touche décorative à sa cuisine. Les jolis noms qu'ont les épices – romarin, thym, gingembre, cannelle – comme des fées dans un ballet, tout en tulle, en ailes et en petits chaussons roses. Il pouvait l'imaginer, sa propre petite nièce, Amparo Martinez, dans le rôle d'Origan, Reine des Saules. Et lui serait Basilic, un amant malheureux. Voilà pour l'étagère à épices.

Bien entendu il pouvait toujours lire un livre, il aimait lire. Son auteur favori était Norman Mailer, et tout de suite après Gene Stratton Porter ; il avait lu toutes leurs œuvres. Mais ces derniers temps, s'il lisait pendant plus de quelques minutes d'affilée, il se retrouvait avec un mal de crâne abominable et se montrait odieux envers Milly lorsqu'elle rentrait de son travail. De ce qu'elle appelait son travail.

À quatre heures il y avait des films d'art et d'essai sur la cinquième chaîne. Parfois il utilisait un vibromasseur, et parfois tout simplement ses mains, pour se branler. Il avait lu dans un des journaux du dimanche que si tout le sperme émis par les spectateurs de la cinquième chaîne de l'agglomération new-yorkaise était récupéré et entreposé dans un unique endroit, il remplirait une piscine de taille moyenne. Fantastique ? Imaginez ce que ce serait de piquer une tête dedans !

⁸ Spécialiste des repas tout préparés.

Ensuite il restait vautré sur le sofa qui ressemblait à un Baggie géant, sa propre petite contribution à la piscine municipale dégoulinant sur le plastique clair, et il se disait avec morosité : *Il y a quelque chose qui cloche. Il y a quelque chose qui manque.*

Il n'y avait plus de passion dans leur union, voilà ce qui clochait. Leur mariage s'était vidé lentement comme un Baggie-Chair crevé, et un de ces jours ce ne serait pas des paroles en l'air quand elle parlerait de divorce, ou bien il la tuerait avec ses mains nues, ou avec le vibromasseur si elle se payait sa tête au lit ou quelque chose d'affreux se passerait, il le savait.

Quelque chose de vraiment affreux.

Ce soir-là, au lit, les seins de Milly pendaient au-dessus de lui et oscillaient avec chacun de ses mouvements. Parfois son odeur même suffisait à le rendre dingue. Il ramena ses cuisses contre l'arrière de ses jambes en sueur. Genoux contre fesses. Un sein, puis l'autre effleura son front ; il avança la tête pour embrasser un sein, puis l'autre.

— Mm, dit-elle. Continue.

Docilement, Boz glissa ses bras entre les jambes de Milly et l'attira vers lui. Il se laissa glisser en frétilant sur les draps humides vers le pied du lit et ses propres jambes dépassèrent du matelas. Ses doigts de pied touchèrent le slip en Antron de Milly, une mare de fraîcheur dans le désert beige de la moquette.

L'odeur qu'elle exsudait, ce parfum de pourriture sucrée, comme un pudding à la graisse de bœuf laissé trop longtemps au frigo, ces effluves de jungle chaude l'excitaient plus que n'importe quoi d'autre, et là-bas, tout au bout du lit, à mille lieues du théâtre des opérations, son sexe se tendit comme un arc. Attends un peu ton tour, lui dit-il en frottant sa joue rêche contre la cuisse de Milly tandis qu'elle gémissait de plaisir. Si seulement les bites étaient des nez. Ou si les nez...

Son odeur comme la mousse humide du pubis s'enfonce dans ses narines, lui caresse les lèvres, et puis le premier coup de langue, puis le second. Mais surtout l'odeur – il la suit jusque

dans ses recoins les plus mûrs, dans le couloir velouté et sans fin jusqu'au pollen pur de sa chatte, Milly, ou l'Afrique, ou Tristan et Iseult au magnétophone, roulant dans une roseraie.

Ses dents se prirent dans des poils, sa langue s'enfonça davantage et Milly essaya de reculer pour se soustraire au plaisir presque insupportable de la chose, et elle dit :

— Oh ! Birdie, non !

Et lui dit :

— Et merde.

L'érection s'évanouit rapidement, comme l'image quitte l'écran lorsqu'on éteint le poste. Il se laissa glisser du lit et resta debout, les deux pieds dans la mare, à regarder le cul offert, luisant de sueur de Milly.

Elle se retourna et repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux.

— Oh ! Birdie, je ne l'ai pas fait ex...

— Ben voyons, Jack.

Elle flaira un soupçon d'amusement.

— Ne sois pas dur avec moi.

Il agita son membre flasque dans sa direction d'un air chagrin.

— J'aimerais bien.

— Écoute, Boz, la première fois je te jure que je ne l'ai pas fait exprès. Ça m'a échappé.

— Ça tu peux le dire. Mais dois-je me sentir consolé pour autant ?

Il se mit en devoir de se rhabiller. Ses chaussures étaient à l'envers.

— Pour l'amour du ciel, ça fait des années que je n'ai pas pensé à Birdie Ludd. Littéralement. Il est peut-être *mort* à l'heure actuelle, pour ce que j'en sais.

— C'est ta nouvelle façon d'agrémenter tes cours de travaux pratiques ?

— T'es amer, voilà tout.

— Oui, je suis amer, voilà tout.

— Eh bien, va te faire foutre ! Je sors.

Elle commença à explorer la moquette à la recherche de son slip.

— Tu pourrais peut-être demander à ton père de te mettre quelques-uns de ses macchabées à réchauffer. Peut-être qu'il garde ton Birdie dans de la glace quelque part.

— Tu es tellement sarcastique parfois. Et tu marches sur mon slip. Merci. Où vas-tu ?

— Je contourne le paravent pour aller de l'autre côté de la pièce.

Il contourna le paravent pour aller de l'autre côté de la pièce. Il s'assit près du comptoir à repas.

— Qu'est-ce que tu écris ? lui demanda-t-elle en enfilant le slip.

— Un poème. C'est à ça que *moi* je pensais pendant tout ce temps.

— Merde.

Elle avait commencé à boutonner son chemisier en partant de la mauvaise boutonnrière.

— Quoi ?

Il posa le stylo.

— Rien. Mes boutons. Fais voir ton poème.

— Pourquoi as-tu une telle passion pour les boutons ? C'est pas fonctionnel.

Il lui tendit le poème.

Les bites sont des nez

Les cons des bouquets

Regardez tomber les jolis pétales

— C'est adorable, dit-elle. Tu devrais l'envoyer à *Time*.

— *Time* ne publie pas de poèmes.

— Alors à quelqu'un d'autre qui en publie. C'est mignon.

Milly avait trois qualificatifs de base : rigolo, mignon et sympa. Se radoucissait-elle ? Ou était-ce un piège ?

— Les trucs mignons, ça court les rues.

— J'essayais seulement d'être sympa, espèce de connard.

— Alors apprends la manière. Où vas-tu ?

— Je sors.

Elle s'arrêta devant la porte, plissant le front.

— Je t'aime, tu sais.

— Ouais. Moi aussi je t'aime.

— Tu veux venir avec moi ?

— Je suis fatigué. Dis-leur bien des choses de ma part.

Elle haussa les épaules et partit. Il sortit sur le balcon et la regarda franchir le pont par-dessus le fossé électrifié et emprunter la Quarante-Huitième Rue jusqu'au croisement de la Neuvième Avenue. Elle ne se retourna pas une seule fois.

Et le plus terrible c'est qu'elle l'aimait *vraiment*. Et il l'aimait. Alors pourquoi est-ce que ça finissait toujours comme ça, avec des coups de dent et des coups de griffe et des claquements de porte ?

Des questions, des questions. Il détestait les questions. Il alla aux w.-c. et avala trois Oraline – un de trop, juste ce qu'il lui fallait – puis s'assit et regarda des choses rondes aux bords colorés glisser le long d'un couloir de néon, zip zip zip, fusées et satellites. Le couloir sentait à moitié comme un hôpital, à moitié comme le paradis, et Boz se mit à pleurer.

Les Hanson, Boz et Milly vivaient heureux-malheureux dans les lois sacrées du mariage depuis un an et demi. Boz avait vingt et un ans et Milly vingt-six. Ils avaient grandi dans le même immeuble MODICUM aux extrémités opposées d'un long couloir satiné de carreaux de faïence verts, mais en raison de leur différence d'âge, ils ne s'étaient mutuellement remarqués que trois ans auparavant. Une fois qu'ils se furent remarqués toutefois, ce fut le coup de foudre, car ils étaient, Boz aussi bien que Milly, du genre à charmer, même au premier coup d'œil : le corps bien en chair, modelé d'après l'idéal classique et présentant toute la gamme des roses pastel qu'on peut admirer chez le divin Guido, *qu'eux*, au moins, admiraient ; les yeux noisette avec des reflets d'or ; les cheveux châtain roux tombant avec une légère ondulation jusqu'aux épaules bien rondes ; et l'habitude, acquise si jeune par l'un comme par l'autre qu'elle pouvait presque être considérée comme naturelle, de prendre des attitudes aussi éloquentes que superflues, comme par exemple celle que prenait Boz en se mettant à table ; il renversait soudainement la tête, flip flop de châtain roux, les

lèvres mûres légèrement entrouvertes, comme un saint en extase (Guido – encore lui !) Thérèse, Francis, Ganymède – ou comme, ce qui était presque la même chose, un chanteur, chantant...

*Je suis toi
Et tu es moi
Nous sommes les deux faces
De la même médaille.*

Trois ans, et Boz était aussi fou de Milly qu'il l'avait été le matin (c'était en mars, mais on aurait pu se croire en avril ou en mai) où ils avaient fait l'amour pour la première fois, et si ce n'était pas de l'amour, c'est que pour Boz ce terme n'avait pas de sens.

Bien sûr ce n'était pas seulement une question d'amour physique, parce que l'amour physique ne signifiait pas grand-chose pour Milly, étant donné que ça faisait partie de son travail de tous les jours. Ils avaient aussi des rapports spirituels très intenses. Boz était fondamentalement un spirituel. Au profil C-P du Skinner-Waxman il avait obtenu une note de test exceptionnelle en imaginant cent trente et une façons différentes d'utiliser une brique en dix minutes. Bien que manifestant moins d'aptitudes créatrices que Boz d'après le Skinner-Waxman, Milly n'avait rien à envier à Boz du point de vue de l'intelligence, comme en attestait son Q.I. (Milly, 136 ; Boz, 134), et faisait montre par ailleurs d'un esprit d'initiative, tandis que Boz avait tendance à se laisser mener tant que les choses cadraient plus ou moins avec ses désirs. Sauf intervention chirurgicale au cerveau, ils n'auraient pu être plus compatibles, et tous leurs amis s'accordaient (où s'étaient accordés jusque récemment) à dire que Boz et Milly, Milly et Boz, formaient un couple parfait.

Alors qu'est-ce que c'était ? De la jalousie ? Boz ne pensait pas que cela pouvait être de la jalousie, mais on ne peut jamais être sûr. Il pouvait être jaloux inconsciemment. Mais on ne pouvait pas être jaloux simplement parce que quelqu'un d'autre avait des rapports sexuels, s'il s'agissait seulement d'un acte

mécanique, sans amour. Ce serait aussi ridicule que de se fâcher parce que Milly parlait à quelqu'un d'autre. De toute façon, il avait lui-même eu des rapports sexuels avec d'autres gens et ça n'avait pas gêné Milly. Non, ce n'était pas une question de coucheries, mais quelque chose de psychologique, ce qui voulait dire que ça pouvait être presque n'importe quoi. Au fil des jours, Boz devenait de plus en plus déprimé à force d'essayer d'élucider la question. Parfois il songeait au suicide. Il acheta une lame de rasoir et la cacha dans *Les Nus et les Morts*. Il se laissa pousser la moustache. Il se rasa la moustache et se fit couper les cheveux très court. Il se laissa repousser les cheveux. Septembre arriva, puis mars. Milly dit qu'elle voulait vraiment divorcer, que ça ne marchait pas entre eux, qu'elle ne pouvait plus supporter ses chamailleries incessantes.

Ses chamailleries à *lui* ?

— Oui, matin et soir, ksss, kss, kss.

— Mais tu n'es jamais là le matin, et tu es *rarement* là le soir.

— Tiens ! Voilà, tu recommences ! Tu me cherches. Et quand tu ne me cherches pas ouvertement, tu le fais en silence. Tu n'as pas arrêté de me chercher depuis le dîner sans avoir ouvert la bouche.

— Je lisais.

Il brandit le livre devant elle d'un air accusateur.

— Je ne pensais même pas à toi. À moins que je ne te cherche rien qu'en *existant*.

Il avait pris son ton le plus pathétique pour dire ces derniers mots.

— Exactement. C'est ce que tu fais.

Ils étaient tous les deux trop fatigués pour rendre la dispute vraiment chouette, et se résignèrent donc à doubler sans cesse la mise pour ne pas se laisser gagner par l'ennui. Il fallut fort peu de temps pour que Milly se retrouve en train de crier et que Boz se retrouve en larmes, jette ses affaires dans un placard de cuisine et prenne un taxi jusqu'à la Onzième Rue Est. Sa mère fut ravie de le voir. Elle venait de se disputer avec Lottie et s'attendait que Boz prenne parti pour elle. Boz retrouva son vieux lit dans le salon et Amparo dut dormir avec sa mère. La pièce était remplie de la fumée des cigarettes de M^{me} Hanson et

Boz se sentit de plus en plus mal. Il résista à la tentation d'appeler Milly. Shrimp ne rentra pas à la maison et Lottie planait comme d'habitude, bourrée d'Oraline. C'était pas une vie pour des êtres humains.

2

Le Sacré-Cœur, barbe blonde, joues roses, yeux très très bleus, avait le regard fixé sur une interminable perspective de briques jaunes s'étendant au-delà des quatre mètres d'espace vivant le séparant de la fenêtre. À côté de lui un calendrier de la Société de conservation projetait un enchaînement de photos AVANT et APRÈS du Grand Canyon. Boz se retourna sur le flanc pour ne pas avoir à regarder nom de Dieu, le Grand Canyon, nom de Dieu. Le sofa donna de la gîte à bâbord. M^{me} Hanson envisageait de faire venir quelqu'un pour le réparer (le pied manquant menait une existence autonome dans le placard sous l'évier) depuis que les gens de l'Assistance sociale l'avaient cassé le jour où il y a Dieu sait combien d'années ils avaient emménagé dans le 334. Elle parlait longuement avec sa famille ou avec la gentille M^{me} Miller du bureau du MODICUM, des obstacles qui s'opposaient à une telle entreprise, obstacles qui, après examen, se révélaient si nombreux et si formidables que ses espoirs les plus énergiques s'en trouvaient ébranlés. *Un jour*, néanmoins...

Son neveu, le fils cadet de Lottie, regardait la guerre à la télé. Boz n'avait pas l'habitude de se lever si tard. Des gorilles de l'U.S. Army étaient en train d'incendier un village de pêcheurs quelque part. La caméra suivit les flammes dévorant le chapelet de bateaux de pêche amarrés côte à côte, puis se fixa longuement sur l'eau bleue. Suivit un zoom arrière qui découvrit l'ensemble des bateaux. L'horizon se tordait et clignotait à travers le rideau de flammes. Extra. N'était-ce pas une reprise ? Boz trouvait que le plan d'ensemble avait quelque chose de familier.

— Salut, Mickey.

— Salut, tonton Boz. Grand-maman dit que tu vas divorcer. Tu vas revenir vivre avec nous ?

— Ta grand-mère a besoin d'un décongestionnant. Je ne reste que quelques jours. Une petite visite.

Le symbole en forme de tarte aux pommes annonçant la fin de la guerre pour ce mercredi matin se désintégra et il y eut une surenchère de décibels pour la pube Ford du mois d'avril, « Courez-moi après, les poulets ».

*Courez-moi après, les poulets,
Parce que j'avais pas m'arrêter
À vot'feu rouge.*

Elle était gaie, cette petite chanson, mais comment pouvait-il être gai alors qu'il savait que Milly la regardait sans doute aussi, et avec plaisir, dans le hall de quelque faculté, sans songer un seul instant à Boz, à où il était, à ce qu'il ressentait Milly étudiait tous les spots publicitaires et pouvait les répéter mot pour mot, avec chaque inflexion de voix, chaque nuance de timbre. Sans ajouter un milligramme de son cru. Inventive ? Comme un perroquet, oui.

Tiens, s'il lui disait ça ? S'il lui disait qu'elle ne serait jamais qu'une démonstratrice d'hygiène corporelle de dernière catégorie travaillant comme remplaçante pour le Conseil pédagogique ? C'était cruel ? Boz était censé être cruel ?

Il secoua la tête, flip-flop de châtain roux.

— Ma vieille, tu sais pas ce que c'est que la cruauté.

Mickey éteignit la télévision.

— Oh ! c'était rien aujourd'hui. T'aurais dû les voir hier. Ils sont entrés dans une école. Au Pakistan, je crois. Ouais. T'aurais vu ça. Ça, c'était cruel. Ils les ont exterminés.

— Qui ça ?

— La Compagnie A.

Mickey se mit au garde-à-vous et fit le salut militaire. Les gosses de son âge (six ans) voulaient toujours être des gorilles ou des pompiers. À dix ans, c'était chanteur pop. À quatorze ans, s'ils avaient quelque chose dans la tête (et il faut bien dire que tous les Hanson *avaient* quelque chose dans la tête) ils

voulaient écrire. Boz avait encore un cahier rempli de slogans publicitaires qu'il avait écrits au lycée. Ensuite, à vingt ans ?...

Mieux valait ne pas y penser.

— Ça ne te faisait rien ? demanda Boz.

— Comment ça ?

— Les gosses, dans l'école.

— C'était des insurgés, expliqua Mickey. Ça se passait au Pakistan.

Même Mars était plus réel que le Pakistan, et c'était pas demain la veille que les gens allaient s'exciter pour des histoires d'école flambant sur Mars !

Il y eut un flop flop flop de chaussons et M^{me} Hanson entra avec une tasse de Kafé à la main.

— La politique ! Tu essaierais de parler politique avec un gamin de six ans ! Tiens, bois ça.

Il avala une gorgée du liquide sirupeux, et ce fut comme si tous les relents viciés de l'immeuble, celui des ordures pourrissant dans les poubelles, du gras jaunissant sur les murs, du tabac froid et de la bière éventée et des bonbons Cynthamon, de tous ces ersatz, de tout ce à quoi il avait pensé échapper pour de bon, était revenu inonder le tréfonds de son corps avec cette unique gorgée.

— T'as vu ça, Mickey ? Monsieur fait le dégoûté.

— Il est plus sucré que d'habitude. Sinon il est parfait, m'man.

— Il est exactement comme tu l'aimais. Trois morceaux ? Je vais t'en faire un autre et je boirai celui-là. Tu restes avec nous pour de bon.

— Non, je t'ai dit hier soir que...

Elle fit un geste de la main dans sa direction et cria à son petit-fils :

— Où vas-tu ?

— Je descends.

— Prends la clé et ramène d'abord le courrier, tu m'entends. Sinon.

Il était déjà parti. Elle s'affala sur la chaise verte par-dessus une pile de vêtements en se parlant à elle-même, ou à lui – elle n'avait pas d'auditoire défini. Il n'entendit pas de mots mais sa

voix rendue aigrette et nasillarde par le flegme, vit les doigts jaunis par la nicotine, la trémulation de la chair grise de son double menton, le dentier MODICUM. Ma mère.

Boz tourna son regard vers le mur défraîchi où un APRÈS souriant céda la place à un AVANT repoussant, et Jésus, serrant un cœur sanguinolent dans sa main droite, pardonnait au monde ses enfilades de briques jaunes qui s'étendaient à perte de vue.

— Les devoirs qu'elle ramène de l'école — c'est pas croyable. J'ai dit à Lottie, c'est un crime, elle devrait se plaindre. Elle a quel âge ? Onze ans. Si ça avait été Shrimp, si ç'avait été toi, j'aurais rien dit, mais elle c'est pas pareil, elle est comme sa mère, elle a une petite santé. Et les exercices qu'on leur fait faire, c'est pas décent pour un enfant. J'ai rien contre la sexualité, j'ai toujours laissé Milly et toi faire ce que vous vouliez. Je fermais les yeux. Mais ce genre de choses devrait se passer dans l'intimité, sans témoins. Les trucs qu'on voit de nos jours, je veux dire carrément en pleine rue. Ils prennent même plus la peine de se cacher dans l'entrée d'un immeuble. Alors j'ai essayé de faire entendre raison à Lottie, je suis restée très calme, j'ai pas élevé la voix. Lottie, ça lui plaît pas non plus, tu sais, c'est l'école qui insiste. Elle la verrait tous les combien ? Les week-ends. Et puis un mois en été. Tout ça c'est la faute à Shrimp. J'ai dit à Shrimp, si tu veux être danseuse, ça te regarde, mais laisse Amparo tranquille. Le type de l'école est venu et il était très persuasif et tout et Lottie a signé les papiers, j'en aurais pleuré. Évidemment tout avait été combiné à l'avance. Ils ont attendu que je sois sortie. C'est ta gamine, que je lui ai dit, alors je m'en lave les mains. Si c'est ça que tu veux qu'elle fasse, si tu crois que c'est le genre de vie qu'elle mérite, eh ben vas-y. Tu entendrais les histoires qu'elle ramène de l'école. Onze ans ! C'est la faute à Shrimp, qui l'emmène voir tous ces films, qui l'emmène au parc. Évidemment on peut voir tout ça à la télévision aussi, sur leur cinquième chaîne, je sais pas pourquoi ils... Enfin, c'est pas mes oignons, je suppose. Les gens se foutent pas mal de ce que vous pensez quand vous êtes

vieille. Qu'elle y aille, à son école Lowen, ça va pas me briser le cœur, après tout.

Illustrant son propos, elle massa le côté gauche de sa robe : son cœur.

— On pourrait utiliser cette pièce-ci – en tout cas je ne m'en plaindrai pas. M^{me} Miller a dit qu'on pourrait faire une demande pour un appartement plus grand, on est cinq, et maintenant six avec toi, mais si j'acceptais et qu'on déménageait et qu'Amparo allait à cette école, on n'aurait plus qu'à revenir ici, étant donné que le minimum pour avoir un appartement là-bas c'est cinq personnes. Et puis d'ailleurs il faudrait aller vivre dans le Queens, tu vois d'ici ? Évidemment si Lottie devait en avoir un autre, mais il faut dire que sa santé n'est pas très bonne, sans parler sur le plan mental. Et Shrimp ? Ben, vaut mieux pas en parler. Alors j'ai dit non, on reste ici. D'ailleurs, si on déménageait et qu'on devait revenir, on n'aurait probablement pas la chance de retrouver le même appartement. Je ne dis pas qu'il n'a pas un tas de défauts, mais quand même. Essaie d'avoir de l'eau après quatre heures de l'après-midi. C'est comme si tu suçais un téton sec !

Rire épais, nouvelle cigarette. Ayant perdu le fil de ses pensées, elle s'égara dans le labyrinthe : elle promena nerveusement son regard dans la pièce, ses yeux rebondissant dans tous les coins comme des petites perles de culture.

Boz n'avait pas écouté le monologue, mais il sentit la panique qui enflait pour remplir le silence délicieux et inattendu. En vivant avec Milly il avait oublié ce côté des choses, les terreurs sans cause et sans remède. Pas seulement celles de sa mère. Celles de tous ceux qui habitaient au sud de la Trente-Quatrième Rue.

M^{me} Hanson aspira bruyamment son Kafé. Le bruit (son propre bruit, celui *qu'elle* faisait) la rassura et elle recommença à parler, à produire davantage de ses propres bruits. La panique disparut peu à peu. Boz ferma les yeux.

— Cette M^{me} Miller est pleine de bonnes intentions, bien sûr, mais elle ne comprend pas ma situation. Tu sais ce qu'elle m'a dit que je devrais faire, l'autre jour ? Que je devrais visiter l'hospice de la Douzième Rue ! Elle a dit que ce serait un

exemple. Pas pour moi, pour *eux*. De voir quelqu'un de mon âge être responsable d'une famille et déployer une telle énergie. De mon âge ! On croirait que je suis sur le point de m'en aller en poussière comme un de ces trucs, tu sais. Je suis née en 1967, l'année où le premier homme a atterri sur la Lune. Mille neuf cent soixante-sept ! Je n'ai même pas soixante ans, mais même si je les avais, c'est pas interdit, que je sache ? Écoute, tant que je pourrai monter ces escaliers, ils ont pas besoin de s'en faire pour moi. Ces ascenseurs, c'est un crime. Je peux même pas me rappeler la dernière fois... Attends une minute... si ! je peux. Tu avais huit ans, et chaque fois que je t'y faisais monter tu te mettais à pleurer. Tu pleurais pour un oui ou pour un non, remarque bien. C'était ma faute, je te gâtai beaucoup trop, et tes sœurs aussi. La fois où en rentrant je t'ai trouvé déguisé dans les vêtements de Lottie, avec du rouge à lèvres et tout, et dire qu'elle t'avait aidé ! En tout cas, j'ai mis un terme à tout ça ! Si c'avait été Shrimp, j'aurais compris. Shrimp est un peu comme ça elle-même. J'ai toujours dit à M^{me} Holt du temps où elle était encore en vie, elle était vraiment vieux jeu, M^{me} Holt, que tant que Shrimp avait ce qu'elle voulait, on n'avait pas à s'en mêler, ni elle ni moi. Et de toute façon il faut avouer qu'elle était un peu ternasse, tandis que ma Lottie, ah ! ma Lottie était si belle. Même au lycée. Elle passait son temps à se regarder dans une glace, et on pouvait pas lui en vouloir. Une vraie vedette de cinéma.

Elle baissa la voix, comme pour confier un secret à la pellicule verdâtre d'huile végétale qui flottait à la surface de son Kafé.

— Et dire qu'elle a été me faire un coup pareil. Je pouvais pas en croire mes yeux quand je l'ai vu. Si c'est avoir des préjugés que de vouloir ce qu'il y a de mieux pour ses enfants, eh bien j'ai des préjugés. Pas désagréable à regarder, comme garçon, je n'ai jamais dit le contraire, et même pas bête, à sa façon, je suppose. Il lui écrivait des poèmes. En espagnol, pour que je ne puisse pas les comprendre. Je lui ai dit, c'est ta vie, Lottie, si ça te fait plaisir de la gâcher, vas-y. Mais ne viens pas me raconter que j'ai des préjugés. Vous autres, enfants, vous ne m'avez jamais entendue et ne m'entendrez jamais utiliser des mots comme ça.

J'ai peut-être jamais été plus loin que le lycée, mais je sais voir la différence entre... ce qui est bon et ce qui est mauvais. Au mariage elle portait une robe bleue et je ne me suis jamais plainte de ce qu'elle était trop courte. Si belle. Ça me fait encore pleurer.

Elle fit une pause. Puis, très solennellement, comme si c'était la seule conclusion inéluctable que toutes ces constatations exigeaient impitoyablement d'elle :

— Il était *toujours* très poli avec moi.

Une nouvelle pause, plus longue.

— Tu ne m'écoutes pas, Boz.

— Si, je t'écoute. Tu disais qu'il était toujours très poli avec toi.

— Qui ça ?

Boz feuilleta son album de famille intérieur à la recherche de quelqu'un qui aurait pu se conduire poliment envers sa mère.

— Mon beau-frère ?

M^{me} Hanson hocha la tête.

— Exactement. Juan. Et elle a également dit pourquoi est-ce que je n'essayais pas la religion.

Elle leva les yeux au ciel, mimant la stupéfaction devant le fait que de telles choses fussent possibles.

— Elle ? Qui ça, elle ?

Les lèvres sèches firent une moue déçue. Elle avait sauté exprès du coq-à-l'âne, pour lui tendre un piège, mais Boz l'avait esquivé. Elle *savait* qu'il n'écoutait pas, mais elle ne pouvait pas le prouver.

— M^{me} Miller. Elle a dit que ça me ferait du bien. Je lui ai répondu qu'une dingue de la religion dans la famille c'était bien assez et que d'ailleurs je n'appelais pas ça de la religion. Je veux dire, je ne crache pas sur un bâtonnet d'Oraline de temps en temps, mais la religion, ça doit venir du cœur.

Une fois de plus elle froissa les flammes mauves, orange et or de sa robe. Quelque part là-dessous il se remplissait de sang et le refoulait dans les artères : son cœur.

— Et toi, tu es toujours branché là-dessus ? lui demanda-t-elle.

— Sur la religion ? Non, j'ai laissé tomber avant de me marier. Milly est à cent pour cent contre, elle aussi. Tout ça, c'est de la chimie.

— Va raconter ça à ta sœur.

— Oh ! mais pour Shrimp ça a un sens. Elle sait bien que c'est de la chimie. Mais elle s'en fiche, du moment que ça marche.

Boz savait d'expérience qu'il fallait éviter de prendre parti dans les querelles de famille. Une fois déjà dans sa vie il avait dû se libérer de ces liens, et il connaissait leur force.

Mickey revint avec le courrier, le posa sur le poste de télévision et disparut avant que sa grand-mère pût inventer une nouvelle course à lui faire faire.

Une seule enveloppe.

— C'est pour moi ? demanda M^{me} Hanson.

Boz ne bougea pas d'un poil. Elle prit une profonde et laborieuse inspiration et se hissa sur ses pieds.

— C'est pour Lottie, annonça-t-elle en l'ouvrant. C'est de l'école Alexander Lowen, là où Amparo veut aller.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle est acceptée. Elle a une bourse d'un an. Six mille dollars.

— Merde. C'est vachement bien.

M^{me} Hanson s'assit sur le sofa, en travers des jambes de Boz, et pleura. Elle pleura pendant plus de cinq minutes. Puis le compte-minutes de la cuisine sonna. *Ainsi va le monde*. Elle n'avait pas raté un seul épisode depuis des années et Boz non plus. Elle s'arrêta de pleurer. Ils regardèrent le feuilleton.

Assis là, cloué au sofa par le poids de sa mère, réchauffé par son corps, Boz se sentait bien. Il pouvait rapetisser, rétrécir à l'état d'un timbre-poste, d'une perle, d'un petit pois, d'un truc minuscule, vide de toute pensée, heureux, inexistant, complètement perdu dans la masse du courrier.

Shrimp avait Dieu dans la peau, et Dieu (elle en était sûre) avait Shrimp dans la peau. Elle : ici, sur le toit du 334 ; Lui, là-bas, quelque part dans le *smog* mordoré du crépuscule, dans les ineffables poisons couvrant Jersey, partout. Ou peut-être que ce n'était pas Dieu mais quelque chose allant vaguement dans ce sens.

Boz, assis sur le garde-fou les pieds dans le vide, regardait les arabesques moirées de sa robe et de sa peau. Les spirales de l'étoffe tournaient dans un sens, leur ombre sur sa peau en sens inverse. Le vent de mars joua avec l'étoffe et Shrimp oscilla et les spirales tournèrent, tourbillons or et vert, illusions lyriques.

Quelque part sur un autre toit un chien illégal se mit à aboyer. Ouah, ouah, ouah ; je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Généralement Boz essayait de rester à la surface de quelque chose d'aussi agréable, mais aujourd'hui il était exilé à l'intérieur de lui-même, redéfinissait son problème, s'y attaquait avec réalisme. Fondamentalement (décida-t-il) c'était dans son propre caractère que résidait le problème. Il était faible. Il s'était laissé mener par le bout du nez par Milly, au point qu'elle en était arrivée à oublier que Boz avait peut-être, lui aussi, des exigences légitimes. Boz lui-même l'avait oublié. Ils avaient des rapports à sens unique. Il se sentait disparaître, se volatiliser, être aspiré par le tourbillon or et vert. Un cafard noir. Les pilules l'avaient entraîné dans la direction contraire à celle qu'il aurait dû prendre, et Shrimp, là-bas au pays de sainte Thérèse, ne lui était d'aucun secours.

L'horizon mordoré devint mauve sombre, puis la nuit tomba. Dieu voila Sa gloire et Shrimp redescendit sur terre.

— Pauvre Boz, dit-elle.

— Pauvre Boz, acquiesça-t-il.

— D'un autre côté tu as échappé à tout ça.

Sa main balaya les toits de l'East Village et toute la laideur environnante. Puis elle fit un deuxième geste plus impatient, comme si toute cette cochonnerie lui avait collé aux doigts. De fait, c'était *devenu* sa main, son bras, ce machin encombrant de chair dont elle avait réussi, pendant trois heures et quinze minutes, à se libérer.

— Et pauvre Shrimp.

— Pauvre Shrimp aussi, acquiesça-t-il.

— Parce que *moi*, je suis coincée là-dedans.

Elle haussa une omoplate proéminente. Elle ne parlait pas de l'immeuble mais de son propre corps, mais à quoi bon essayer d'expliquer ça à Narcisse en fleur ? Le fait que Boz s'attardait sur ses malheurs, sur ses conflits intérieurs l'irritait. Elle aussi elle avait des sujets de mécontentement dont elle voulait parler, des centaines.

— Ton problème est extrêmement simple, Boz. Si tu es honnête avec toi-même. Ton problème, c'est que *fondamentalement*, t'es un républicain.

— Allez, Shrimp, arrête tes conneries.

— C'est vrai. Quand Milly et toi vous avez commencé à vivre ensemble, Lottie et moi on n'en revenait pas. Pour nous c'avait toujours été clair comme de l'eau de roche.

— C'est pas simplement parce que j'ai une jolie figure que...

— Oh ! Boz, ne sois pas si obtus. Tu sais bien que ça n'a jamais rien à voir à l'affaire. Et je ne dis pas que tu devrais voter républicain parce que moi je le fais. Mais pour moi il y a des signes qui ne trompent pas. Si tu voulais bien te regarder avec un peu de psychanalyse tu verrais à quel point tu es *refoulé*.

Il s'enflamma. Ça ne le dérangeait pas d'être traité de républicain, mais de refoulé, ça non !

— Tu merdoies à bloc, sœurette. Si tu veux vraiment savoir où je me place, je vais te le dire. Quand j'avais treize ans je me branlais en te regardant te déshabiller, et crois-moi, il faut être un démocrate sacrément inconditionnel pour faire ça.

— C'est méchant, ce que tu viens de dire.

C'était méchant, et aussi faux que méchant Lottie avait souvent peuplé ses rêveries érotiques – Shrimp, jamais. Son petit corps maigre et sec l'écoeurait C'était une cathédrale gothique hérissée de flèches et de gargouilles, une forêt d'arbres sans feuilles ; ce qu'il aimait, c'était des vallons ensoleillés et accueillants, des clairières pleines de fleurs. Elle sortait d'une gravure de Durer ; lui était un paysage de Domenichino. Sauter Shrimp ? Plutôt devenir républicain, même si *c'était* sa propre sœur.

— C'est pas que je sois *contre* le fait d'être républicain, ajouta-t-il diplomatiquement. Je n'ai rien d'un puritain. C'est simplement que je n'aime pas baiser avec d'autres mecs.

— Comment le saurais-tu si tu n'as jamais essayé ? dit sa sœur d'un ton offensé.

— J'ai essayé. Plein de fois.

— Alors pourquoi est-ce que ton mariage se casse la figure ?

Des larmes commencèrent à couler. Il pleurait tout le temps dernièrement, un vrai climatiseur. Shrimp, experte en compassion, joignit ses pleurs à ceux de son frère en entourant ses délicieuses épaules nues d'un bras maigre.

Il renifla et renversa la tête. Flip-flop de châtain roux, grand sourire courageux.

— Et la soirée ? Tu y vas ?

— Non, pas ce soir. Je me sens trop religieuse et, comment dire, sainte pour ce genre de choses. Plus tard peut-être.

— Allez, quoi, Shrimp.

— Non, vraiment.

Elle serra ses bras contre sa poitrine, leva le menton, et attendit de se faire prier.

Dans le lointain, le chien produisit des sons différents.

— Un jour, quand on était gosses... juste après avoir emménagé ici, en fait, commença Boz d'un air rêveur.

Mais il voyait bien qu'elle n'écoutait pas.

Les chiens avaient finalement été déclarés illégaux peu de temps auparavant, et les propriétaires de chiens faisaient des numéros à la Anne Frank pour protéger leurs chiots de la Gestapo municipale. Comme ils avaient dû renoncer à les promener dans la rue, le toit du 334, que la Commission des espaces verts avait décrété officiellement être un terrain de jeux (ils avaient construit une palissade coupe-vent sur le pourtour du toit pour lui donner une ambiance de terrain de jeux) s'était bientôt trouvé recouvert d'un épais tapis de crottes de chien. Une guerre avait éclaté entre les gosses et les chiens pour la possession du toit. Les gosses traquaient les chiens sans laisse, généralement la nuit, et les précipitaient dans le vide. C'étaient les bergers allemands qui opposaient la résistance la plus vive.

Boz avait vu un berger allemand entraîner un cousin à Milly dans sa chute.

Tous les trucs qui se passent et qui semblent si importants sur le moment, et pourtant on les oublie, les uns après les autres. Il se sentit envahi d'une tristesse élégante, parfaitement maîtrisée comme si, en admettant qu'il voulût s'en donner la peine, il devenait capable d'écrire un essai philosophique raffiné et réfléchi.

— Je vais y aller doucement.

— Amuse-toi bien, dit Shrimp.

Il lui effleura l'oreille de ses lèvres, mais ce n'était pas, même au sens fraternel du terme, un baiser. Plutôt un signe indiquant la distance qui les séparait, comme les panneaux sur les autoroutes indiquant en kilomètres ce qu'il vous reste à parcourir avant d'atteindre New York.

La soirée fut loin d'être démente, mais Boz s'amusa d'une façon tranquille et décorative en restant assis sur un banc à regarder des genoux. Puis Williken, le photographe du 334 vint s'asseoir près de Boz et lui parla du nuancisme – Williken étant un nuanciste de la première heure – et de combien il était temps qu'une révolution nuanciste éclate dans le domaine de l'art. Il avait l'air plus âgé que ne se le rappelait Boz, ridé et décharné et portant pathétiquement ses quarante-trois ans.

— Quarante-trois ans, c'est le meilleur des âges, répéta Williken après avoir enfin expédié l'histoire de l'art à sa convenance.

— Mieux que vingt et un ?

Ce qui était, naturellement, l'âge de Boz.

Williken décida que c'était une plaisanterie et toussa (Williken fumait du tabac.) Boz détourna les yeux et repéra le type à la barbe rousse en train de le reluquer. Une petite boucle d'oreille en or brillait à son lobe gauche.

— *Deux* fois mieux, disait Williken, avec même un peu de rab.

Comme c'était aussi une plaisanterie, il toussa de nouveau.

Il était (barbe rousse, boucle d'oreille) après Boz, l'individu le plus attrayant, physiquement, de la soirée. Boz se leva en

donnant une petite tape sur les mains noueuses du vieux photographe.

— Et toi, quel âge as-tu ? demanda-t-il à barbe rousse, boucle d'oreille.

— 1,87 m, et toi ?

— Moi, je serais plutôt dans le genre versatile. Où habites-tu ?

— Entre la Soixante-Dixième et la Quatre-Vingtième Rue, côté Est. Et toi ?

— J'ai été évacué.

Boz prit une pose : Sébastien (celui de Guido) s'ouvrant comme une fleur pour recevoir les flèches de l'admiration masculine. Ah ! Boz aurait séduit le plâtre sur les murs !

— T'es un ami à January ?

— L'ami d'un ami, mais cet ami n'est pas venu. Et toi ?

— La même chose, plus ou moins.

Danny (il s'appelait Danny) attrapa une pleine poignée des cheveux châtain roux.

— J'aime beaucoup tes genoux, dit Boz.

— Tu ne trouves pas qu'ils sont trop proéminents ?

— Non, j'aime bien les genoux proéminents.

Lorsqu'ils partirent, January était dans la salle de bains. Ils lui crièrent au revoir à travers le panneau de papier. Pendant tout le chemin – en descendant les escaliers, dans la rue, dans le métro, dans l'ascenseur de l'immeuble de Danny – ils s'embrassèrent, se pelotèrent et se frottèrent l'un contre l'autre, mais ç'avait beau exciter Boz psychologiquement, ça ne le fit pas bander.

Rien ne fit bander Boz.

Pendant que, derrière le paravent, Danny remuait le lait en poudre sur le réchaud électrique, Boz, seul dans le grand lit double, regardait les hamsters s'agiter dans leur cage. Les hamsters baisaient avec force tressautements et remue-ménage, et les hamsters femelles faisaient : « Shirk, shirk, shirk. » La nature tout entière accablait Boz de reproches.

— Saccharine ? demanda Danny en apparaissant avec les tasses.

— Merci quand même. Je ne devrais pas te faire perdre ton temps comme ça.

— Qui a dit qu'on perdait notre temps ? Peut-être que dans une petite demi-heure...

La moustache se détacha de la barbe : un sourire.

Boz lissa les poils de son pubis d'un air mélancolique, agita le sexe flasque et indifférent.

— Non, il est en panne ce soir.

— Peut-être qu'en utilisant la manière forte ? Je connais des mecs qui...

Boz secoua la tête.

— Ça ne servirait à rien.

— Enfin, bois toujours ton Kafé. Le sexe, c'est pas si important que ça, tu peux me croire. Il y a d'autres trucs.

Les hamsters firent : « Shirk, shirk, shirk ! »

— Ouais, sans doute.

— Je t'assure, insista Danny. Tu es toujours impuissant ?

Ça y est, le mot était lâché.

— Merde alors, non ! (Quelle horreur !)

— Alors ? Y'a pas de quoi s'affoler parce qu'un soir de temps en temps ça marche pas. Moi, ça m'arrive tout le temps et je suis payé pour ça ! Je suis démonstrateur en hygiène corporelle.

— *Toi ?*

— Pourquoi pas ? Démocrate le jour, mais républicain pendant mon temps libre. Au fait, t'es inscrit comme quoi ?

— Qu'est-ce que ça peut faire si on ne vote pas ?

— Cesse donc de t'apitoyer sur ton propre sort.

— Comme démocrate, en fait, mais avant de me marier j'étais indépendant. C'est pourquoi je n'aurais jamais cru en rentrant avec toi ce soir... enfin je veux dire, t'as vraiment une belle gueule, tu sais, Danny.

Danny rougit en signe d'assentiment.

— Allez, arrête de déconner, quoi. Alors dis-moi, qu'est-ce qui cloche dans ton mariage ?

— C'est pas une histoire bien intéressante, dit Boz, et de raconter par le menu toute l'histoire de Boz et de Milly :

comment ils avaient eu des rapports formidables, comment ces rapports s'étaient dégradés, comment ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi.

— Vous avez été voir un conseiller conjugal ? demanda Danny.

— Ça nous servirait à quoi ?

Danny avait fabriqué une authentique larme de compassion, et il saisit le menton de Boz et leva son visage vers lui pour être sûr qu'elle ne passerait pas inaperçue.

— Tu devrais le faire. Ton mariage compte encore beaucoup dans ta vie, et si quelque chose cloche tu devrais au moins chercher à savoir quoi ? Je veux dire, ça pourrait être quelque chose de tout con, comme faire synchroniser vos cycles métaboliques, ou quelque chose comme ça.

— T'as sans doute raison.

Danny se pencha en avant et serra le mollet de Boz d'un air grave.

— Bien sûr que j'ai raison. Tiens, écoute. Je connais quelqu'un dont on m'a dit monts et merveilles. Sur Park Avenue. Je vais te filer son numéro.

Il embrassa rapidement Boz sur le nez, juste à temps pour que sa larme de commisération tombe sur la joue de Boz.

Plus tard, après un dernier effort décidé, Danny, vêtu seulement de sa tunique transparente, accompagna Boz jusqu'au fossé qui était (lui aussi) en panne.

Ils venaient de s'embrasser et se serraient encore la main lorsque Boz demanda, de l'air détaché de celui qui pensait à tout autre chose au cours de la dernière demi-heure :

— Au fait, tu n'aurais pas travaillé à Erasmus Hall, par hasard ?

— Non, pourquoi ? C'est là que tu as été à l'école ? Je n'enseigne que depuis quelques années, tu sais.

— Non, je connais quelqu'un qui y travaille. À Washington Irving.

— Moi je bosse à Bedford-Stuyvesant, admit-il non sans une pointe de déception. Mais comment s'appelle-t-il ? On s'est

peut-être rencontrés à une réunion syndicale ou quelque chose comme ça.

— C'est une fille – Milly Hanson.

— Désolé, connais pas. On est nombreux, tu sais. C'est une grande ville.

Dans toutes les directions les trottoirs et les murs confirmaient ses dires.

Leurs mains se séparèrent, leurs sourires s'évanouirent, et ils devinrent invisibles l'un pour l'autre, comme des bateaux qui glissent sur l'eau dans des directions opposées et sont happés par l'épais brouillard.

4

Le 227 de Park Avenue, où McGonagall avait son bureau, était un immeuble assez terne, construit dans le style des années 60 et qui avait dû être un peu plus tape-à-l'œil à l'époque du boom sur le verre et l'acier. Mais ensuite il y avait eu les secousses dues aux essais au sol de 96 et on avait dû l'envelopper, de sorte que maintenant, vu du dehors, il faisait penser à la veste en Woolly jaune sale que Milly avait portée l'année dernière. Cela, ajouté au fait que McGonagall était un républicain de l'ancienne école (un genre qui suscitait encore beaucoup de méfiance) faisait qu'il avait du mal à obtenir ne fût-ce que le tarif minimal garanti par la Guilde. Non que pour eux cela fit la moindre différence, puisqu'ils n'auraient que les cinquante premiers dollars à payer, le reste étant pris en charge par le Conseil pédagogique au titre de la clause sur la santé physique et mentale.

La salle d'attente était décorée simplement de quelques matelas en papier et de deux Saroyan authentifiés pour égayer les murs blancs : un

Alice

et un :

ou bien
ou bien

Au point de vue de l'habillement, Milly essayait de passer pour une jeune fille modeste dans son vieil uniforme de la Pan Am, une veste sans manches en tulle gris bleu sur un pyjama sobre et net. Boz, quant à lui, portait un short couleur crème et un foulard taillé dans le même tulle gris bleu autour du cou. Quand il se déplaçait, le foulard voletait derrière lui comme une ombre. À eux deux ils formaient un ensemble, un tableau. Ils ne parlaient pas. Ils attendaient dans la pièce prévue à cet effet.

Une putain de demi-heure.

L'entrée du bureau de McGonagall sortait tout droit des annales du Metropolitan. La porte devint un rideau de flammes qu'ils traversèrent, tels Pamina et Tamino, accompagnés comme il se doit de sons de flûte et de tambour, de cordes et de clairons. Un gros homme en tunique blanche les accueillit sans un mot dans son temple de la sagesse au rabais en serrant d'abord la main de Pamina, puis celle de Tamino. Un sensoriste, de toute évidence.

Il approcha son visage fardé entre deux âges de celui de Boz, comme pour y lire des caractères minuscules.

— Vous êtes Boz, dit-il respectueusement.

Puis, jetant un coup d'œil en direction de Milly :

— Et vous êtes Milly.

— Non, dit-elle d'un air pincé (cette demi-heure lui restait sur l'estomac). Moi c'est Boz, et elle, c'est Milly.

— Parfois, dit McGonagall, desserrant les freins, la meilleure solution est de divorcer. Je veux que vous sachiez que dans le cas où ce serait mon avis en ce qui vous concerne, je n'hésiterais pas à vous le dire. Si vous m'en voulez de vous avoir fait attendre, tant pis, puisque c'était pour une bonne raison. Ça nous débarrasse d'entrée de jeu de toutes nos bonnes manières. Et quelle est la première chose que vous dites en entrant ? Que votre mari est une femme ! Ça vous fait quel effet, Boz, de savoir que Milly voudrait vous couper les couilles et les porter elle-même ?

Boz haussa les épaules, en chien battu de toujours, toujours séduisant.

— J'ai trouvé ça drôle.

— Ha ! fit McGonagall, ça, c'est ce que vous avez pensé. Mais qu'est-ce que vous avez *ressenti* ? Vous aviez envie de la frapper ? Vous aviez peur ? Ou étiez-vous secrètement ravi ?

— Tout ça, et d'autres choses encore.

Le corps de McGonagall s'enfonça dans quelque chose de pneumatique et de bleu et resta à flotter là comme une grosse pieuvre blanche flottant sur une mer calme d'été.

— Voyons, parlez-moi un peu de votre vie sexuelle, madame Hanson.

— Notre vie sexuelle est mignonne, dit Milly.

— Aventureuse, poursuivit Boz.

— Et très fréquente.

Elle croisa ses mignons petits bras.

— Quand on se voit, ajouta Boz.

Une gracieuse touche d'amertume décorait l'ironie sobre de cette remarque. Déjà il sentait ses tripes extraire quelques larmes désœuvrées des glandes adéquates, tandis que, dans d'autres glandes, Milly avait commencé à transformer quelques griefs mesquins en une belle colère jaune et juteuse à souhait. En cela, comme en tant d'autres choses, ils parvenaient à une sorte de symétrie, ils formaient une paire.

— Vos professions ?

— Tous les trucs de ce genre figurent à nos dossiers. Vous avez eu un mois pour les consulter. Ou en tout cas, une demi-heure.

— Mais votre dossier, madame Hanson, ne fait nullement état de cette réticence remarquable dont vous faites preuve, et qui fait qu'on a l'impression de vous arracher chaque mot.

Il leva deux doigts ambigus, la réprimandant et la bénissant d'un seul geste. Puis, se tournant vers Boz :

— Et vous, Boz, que faites-vous dans la vie ?

— Oh ! moi, je suis un homme au foyer. C'est Milly qui fait vivre le ménage.

Ils regardèrent tous les deux Milly.

— Je suis démonstratrice en éducation sexuelle dans les lycées.

— Parfois, dit McGonagall en se vautrant en travers sur son ballon bleu d'un air méditatif (comme tous les hommes gros très intelligents il savait jouer les Bouddha), ce qu'on croit être des problèmes conjugaux trouvent en fait leur origine dans des problèmes d'ordre *professionnel*.

Milly fit un sourire de porcelaine, plein d'assurance.

— Tous les six mois, la ville nous fait passer des tests de satisfaction professionnelle, monsieur McGonagall. La dernière fois j'ai obtenu une note assez haute au test d'ambition, mais pas plus élevée que la note moyenne de ceux qui ont été promus cadres administratifs. Boz et moi sommes là parce qu'on ne peut pas passer deux heures ensemble sans commencer à nous chamailler. Je ne peux plus dormir dans le même lit que lui, et il a des brûlures d'estomac quand on mange à la même table.

— Bon, admettons pour l'instant que vous avez une vie professionnelle sans histoire. Et vous, Boz, êtes-vous heureux dans votre condition d'homme au foyer ?

Boz tripota le tulle noué autour de son cou.

— Ben, non, je dois pas être *tout à fait* heureux, sinon je ne serais pas là. J'ai des moments de – oh ! je ne sais pas, de nervosité. De temps en temps. Mais je sais que ça ne me rendrait pas plus heureux de travailler. Avoir un emploi, c'est comme aller à l'église : c'est chouette une ou deux fois par an d'aller s'asseoir avec les autres et manger quelque chose et tout ça, mais à moins de croire vraiment qu'il y a quelque chose de sacré qui se passe, ça devient ennuyeux d'y aller tous les jours.

— Avez-vous jamais eu un emploi véritable ?

— J'en ai eu deux ou trois. Je détestais ça. Je crois que la plupart des gens doivent détester leur travail. Je veux dire, sinon pourquoi paierait-on les gens pour qu'ils travaillent ?

— Et pourtant il y a quelque chose qui cloche, Boz. Il y a quelque chose qui manque dans ta vie.

— Quelque chose. Je ne sais pas quoi.

Il prit un air malheureux.

McGonagall se pencha en avant et lui prit la main. Le contact humain revêtait une importance capitale dans la profession de McGonagall.

— Vous avez des enfants ? demanda-t-il en se tournant vers Milly après cet intermède plein de chaleur humaine et de sentiment.

— On n'a pas les moyens d'avoir des enfants.

— En voudriez-vous, si vous pensiez pouvoir vous le permettre ?

Elle fit une moue.

— Oh ! oui, certainement.

— *Beaucoup* d'enfants ?

— Oui, oui !

— Il y a des gens, vous savez, qui veulent avoir beaucoup d'enfants, qui en auraient autant qu'ils pourraient s'il n'y avait pas le système de l'évaluation génétique.

— Ma mère, avança Boz, a eu quatre gosses. Ils sont tous nés avant la loi sur l'évaluation génétique, bien sûr, sauf moi, mais moi elle a pu m'avoir seulement parce que Jimmy, son fils aîné, s'est fait tuer dans une émeute, ou un bal, ou quelque chose comme ça, quand il avait quatorze ans.

— Vous avez des animaux chez vous ?

On voyait clairement où il voulait en venir.

— Une chatte, dit Boz. Et une plante grasse.

— Qui s'occupe du chat ?

— Moi, mais c'est surtout parce que je suis là pendant la journée. Depuis que je suis parti, c'est Milly qui s'occupe de Tabby. Elle doit se sentir seule. Cette vieille Tabby, je veux dire.

— Elle a des chatons ?

Boz secoua la tête.

— Non, dit Milly. Je l'ai fait opérer.

Boz pouvait presque entendre McGonagall qui pensait : Aha ! Il savait quelle direction suivrait l'entrevue à partir de cet instant et savait que Milly l'avait remplacé sur la sellette. McGonagall avait peut-être raison ou il avait peut-être tort, mais il avait mis la main sur une idée et il n'allait pas la lâcher : Milly devait avoir un enfant (une vocation de femme) ; quant à Boz, eh bien, apparemment Boz allait être mère.

Il avait vu juste. La séance n'était pas finie que Milly se vautrait sur le sol blanc élastique, le dos cambré, en criant (« Oui, un enfant ! Je veux un enfant ! Oui, un enfant ! Un enfant ! ») et en proie à des spasmes hystériques simulant des contractions prénatales. C'était magnifique. Milly n'avait pas craqué, vraiment craqué, depuis combien de temps ? Des années. C'était à cent pour cent magnifique.

En quittant le bureau de McGonagall ils décidèrent de descendre par l'escalier, qui était sombre et poussiéreux et extraordinairement érotique. Ils firent l'amour sur le palier du vingt-huitième étage, et de nouveau, leurs jambes toutes flageolantes, sur celui du douzième. Le sperme giclaît du sexe de Boz en hoquets démesurés, grisants, comme du lait jaillissant du goulot d'une bouteille pleine à ras bord, au point que l'un et l'autre en furent abasourdis : un petit déjeuner paradisiaque, un miracle prouvant leur existence, et une promesse qu'ils étaient tous deux bien décidés à tenir.

Ce ne fut pas une partie de plaisir, loin de là. Ils durent remplir plus de formulaires en une semaine qu'ils n'avaient rempli de questionnaires 1 004 dans toute leur vie. Et puis il y eut : les visites au conseiller prénatal ; l'expédition à l'hôpital afin d'obtenir les ordonnances pour les produits qu'ils devaient tous deux commencer à prendre ; la réservation d'un flacon à l'hôpital du Mont-Sinaï pour le quatrième mois de la grossesse (la ville prendrait en charge ces frais-là pour que Milly puisse continuer à travailler) ; et finalement le moment solennel au bureau des tests génétiques où Milly but le premier verre amer d'anticontraceptif. (Elle fut malade pendant le reste de la journée, mais était-elle femme à se plaindre ? Oui.) Pendant les deux semaines qui suivirent, elle n'eut pas le droit de toucher à l'eau du robinet, et puis enfin, le jour tant attendu arriva. Son test matinal se révéla positif.

Ils décidèrent que ce serait une fille : Loretta, d'après la sœur de Boz. Plus tard, ils se redécidèrent pour : Aphra, Murray, Albergra, Sniffles (les préférés de Boz) et Pamela, Grace, Lulu, et Maureen (les préférences de Milly).

Boz tricota une sorte de couverture.

Les journées rallongèrent et les nuits raccourcirent. Puis ce fut le contraire. La décantation de Cacahuète (c'est ainsi qu'ils l'appelaient chaque fois qu'ils n'arrivaient pas à lui choisir un vrai prénom) était prévue pour la veille de Noël 2025.

Mais plus que de comprendre la microchimie de la conception à la naissance, l'important c'était de s'adapter psychologiquement à sa condition de futur parent, ce qui n'avait rien de simple.

Voici comment McGonagall expliqua la chose à Boz et Milly lors de leur dernière entrevue :

« Notre façon de travailler, notre façon de parler, notre façon de regarder la télévision ou de marcher dans la rue, même notre façon de baiser, ou peut-être surtout notre façon de baiser – toutes ces choses font partie du problème de notre identité. On ne peut faire aucune de ces choses *authentiquement* sans avoir d'abord découvert qui nous sommes vraiment et être *devenu* cette personne-là, à l'intérieur comme à l'extérieur, au lieu de la personne que les autres voudraient que nous soyons. Généralement les autres, s'ils veulent que nous soyons autre chose que ce que nous sommes, nous utilisent comme laboratoires pour résoudre leurs propres problèmes d'identité.

« Boz, nous avons vu comment, de mille petites façons différentes par jour, on attend de vous que vous soyez un individu dans vos rapports personnels et un individu complètement différent dans d'autres circonstances. Ou, pour employer vos propres termes, vous n'êtes « qu'un homme au foyer ». Cette façon de couper un individu en deux est née au cours du siècle dernier, avec l'apparition de l'automatisme. D'abord les boulots sont devenus moins fatigants, puis plus rares – surtout le genre de boulot qu'il était convenu d'appeler « un travail d'homme ». Dans tous les secteurs, les hommes travaillaient côte à côte avec des femmes. Pour certains hommes, la seule façon d'extérioriser leur virilité était de porter des Levis pendant les week-ends et de fumer la marque de cigarettes qu'il fallait. Des Marlboro, d'habitude.

Ses lèvres se serrèrent et ses doigts se plièrent délicatement tandis qu'une fois de plus, sa bouche et ses poumons étaient le théâtre de la lutte séculaire entre le désir et la volonté. C'est avec de tels mouvements qu'un stylite aurait parlé des tentations de la chair, n'esquissant les vieux gestes du plaisir que pour mieux les conjurer.

« Ce que cela voulait dire, psychologiquement parlant, c'est que les hommes n'avaient plus besoin d'une structure de caractère rigide et agressive, pas plus qu'ils n'avaient besoin du physique musclé de lutteur qui allait de pair avec cette structure de caractère. Même comme plumage sexuel, ce genre de physique devint démodé. Les filles commencèrent à préférer les ectomorphes petits et sveltes. Le couple idéal vous ressemblait un peu, à vrai dire – chacun étant un peu le reflet de l'autre. C'était un rapprochement des pôles de la sexualité, en quelque sorte.

« Aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les hommes sont libres d'exprimer l'élément essentiellement *féminin* de leur personnalité. En fait, du point de vue économique, ils y sont presque obligés. Évidemment je ne parle pas de l'homosexualité. Un homme peut être *féminisé* à un degré dépassant largement le travestisme sans pour autant perdre sa préférence pour de la chatte, préférence qui est une conséquence *inéluçtable* du fait qu'il a un zob. »

Il s'arrêta, le temps d'admirer sa propre cinglante honnêteté – un républicain parlant à un banquet en l'honneur d'Adlai Stevenson !

« Tout ça a dû vous être répété cent fois au cours de votre scolarité, mais c'est une chose que de comprendre un concept intellectuellement et c'en est une autre de le sentir dans votre corps. Ce que la plupart des hommes ressentaient – je veux parler de ceux qui acceptaient de suivre les tendances féminisantes de l'époque – c'était une culpabilité horrible, débilitante, une culpabilité qui devint vite un fardeau plus pesant que la répression initiale. Et c'est ainsi que la révolution sexuelle des années 60 fut suivie par la lugubre contre-révolution des années 70 et 80, alors que j'étais enfant. Il faut que je vous dise, bien que sans aucun doute on vous l'ait déjà dit

cent fois, que c'était tout simplement horrible. *Tous* les hommes s'habillaient en noir ou en gris, ou à l'extrême rigueur, quand ils étaient aventureux, en marron sale. Ils avaient les cheveux courts et marchaient – ça se voit dans les films de l'époque – comme des robots de la première génération. Ils faisaient de tels efforts pour nier ce qui était en train de se passer, que chez eux tout ce qui se trouvait au-dessous de la ceinture était devenu de bois. Le phénomène prit une telle extension qu'à un moment donné on ne comptait pas moins de *quatre* feuilletons télévisés sur des zombies en même temps.

« Excusez-moi si je ressasse de l'histoire ancienne, mais si je le fais c'est parce que je ne crois pas que les gens de votre âge se rendent compte à quel point ils ont de la chance de ne pas avoir connu ça. La vie pose encore des problèmes – sans quoi je serais au chômage – mais au moins de nos jours les gens qui veulent les résoudre ont une chance d'y arriver.

« Mais revenons à la décision que tu dois prendre, Boz. C'est à la même époque, au début des années 80 (au Japon, bien sûr, puisque ç'aurait été interdit à coup sûr aux États-Unis à l'époque) qu'on entreprit les recherches qui allaient permettre à la féminisation d'être plus qu'un simple processus cosmétique... Malgré cela, il fallut des années pour que ces procédés se répandent. Cela ne s'est fait qu'au cours des vingt dernières années, à vrai dire. Avant notre époque, chaque homme était obligé, pour des raisons purement *biologiques*, de refouler l'instinct maternel profondément ancré en lui. La maternité est fondamentalement un phénomène psychosocial, et non un phénomène sexuel. Tout enfant, fille ou garçon, devient adulte en apprenant à imiter sa mère. Il (ou elle) joue à la poupée et fait des pâtés de sable, s'il habite quelque part où l'on peut trouver du sable. Il s'installe dans le chariot au supermarché, comme un petit kangourou. Etc.

Il est donc tout à fait normal que les hommes, une fois arrivés à l'âge adulte, désirent devenir eux-mêmes des mères, si leur situation sociale et économique le permet – autrement dit, s'il a le temps, puisque tous les autres obstacles ont été surmontés !

« En somme, Milly, Boz a besoin de quelque chose de plus que votre amour, ou que l'amour de n'importe quelle femme ou même de n'importe quel homme. Comme vous, il a besoin d'un autre *genre* de satisfaction. Il a besoin, comme vous, d'un enfant. Il a besoin, plus encore que vous, de faire l'expérience de la maternité. »

5

En novembre, à l'hôpital du Mont-Sinaï, Boz subit l'intervention chirurgicale – et Milly aussi, bien sûr, puisqu'elle devait être la donneuse. Il avait déjà eu droit aux implantations de « faux seins » en plastique destinés à préparer la peau de sa poitrine aux nouvelles glandes qui allaient y élire domicile – et à préparer Boz spirituellement à sa nouvelle condition. Simultanément, un traitement aux hormones créait un nouvel équilibre chimique dans son corps de façon que les glandes mammaires s'y intègrent comme un organe opérationnel et donnent dès le début un lait nourrissant.

Pour que la maternité (comme McGonagall l'avait souvent expliqué) soit une expérience réellement enrichissante et libératrice, elle devait être vécue totalement, sans arrière-pensées. Elle devait devenir partie intégrante du système nerveux et des tissus, plutôt qu'être simplement un procédé ou une habitude ou un rôle social.

Au cours de ce premier mois, les crises d'identité se succédèrent au rythme d'une toutes les heures. Un instant devant la glace pouvait déclencher chez Boz de douloureuses crises de fou rire ou le précipiter dans un abîme de dépression. À deux reprises, en rentrant de son travail, Milly fut convaincue que son mari avait flanché, mais chaque fois, elle arriva, grâce à une nuit de tendresse et de patience, à lui faire traverser la mauvaise passe. Le lendemain matin, ils allaient à l'hôpital voir Cacahuète qui flottait dans son flacon de verre teinté avec la grâce d'un nénuphar. Elle était complètement formée à présent – un être humain au même titre que sa mère ou son père. En ces moments-là Boz trouvait incompréhensibles ses

tourments de la veille. Si quelqu'un avait dû souffrir de la situation, ç'aurait dû être Milly, car elle était là, sur le point de devenir mère, svelte et élancée, avec des tubes de silicone liquide en guise de seins, dépouillée par l'hôpital et par son mari du plaisir de donner le jour à son enfant. Et pourtant elle ne semblait avoir que de la vénération pour cette nouvelle vie qu'ils avaient créée à eux deux. On aurait presque pu croire que Milly, et non pas Boz, était le père de l'enfant, et que sa naissance était un mystère qu'elle pouvait admirer de loin mais ne serait jamais à même de partager totalement, intimement.

Et puis exactement comme prévu, à sept heures du soir le 24 décembre, Cacahuète (dont c'était le prénom officiel et définitif, ses parents n'ayant jamais pu se mettre d'accord sur autre chose) fut extraite du giron en verre teinté, retournée la tête en bas, tapotée sur le dos. Avec un vagissement franc et sonore (qu'on devait lui faire ré-écouter à l'occasion de chacun de ses anniversaires jusqu'à ses vingt et un ans, année où elle se révolta et jeta la bande magnétique dans l'incinérateur), Cacahuète Hanson fit son entrée dans le monde des hommes.

Ce qui le prit totalement – et délicieusement – au dépourvu, ce fut la quantité de travail que ça lui donnait. Jusque-là son problème avait toujours été d'inventer de nouvelles occupations pour meubler les heures vides de la journée, mais dans l'extase de son nouvel altruisme il ne trouvait pas le temps de faire la moitié de ce qu'il voulait faire. Il ne s'agissait pas uniquement de subvenir aux besoins de Cacahuète, encore que ceux-ci s'étaient révélés prodigieux depuis le début et atteignaient des proportions héroïques. Mais la naissance de sa fille l'avait converti à une forme originale et éclectique d'autoconservation. Il se remit à mijoter des petits plats, et cette fois sans que le budget nourriture en souffre. Il fit du yoga avec un jeune et beau yogi sur la 3^e chaîne. (Avec ses nouvelles responsabilités, il n'avait naturellement plus le temps de regarder les films d'art et d'essai de quatre heures.) Il limita sa consommation de Kafé à une tasse le matin avec Milly.

Qui plus est, son ardeur resta inchangée semaine après semaine, mois après mois. D'une façon plus modeste, la vision – sinon la réalité – d'une structure de vie plus fertile, plus enrichissante, plus responsable ne le quitta jamais.

Cacahuète, cependant, grandissait. En deux mois elle doubla son poids, passant de 3,060 kg à 6,120 kg. Elle souriait aux visages qui se penchaient sur elle et acquit un répertoire de bruits intéressants. Elle mangeait – tout d'abord une cuillerée à café à la fois – de la bouillie de bananes, de la bouillie de poires et des céréales. Elle eut bientôt goûté à tous les parfums de légume que Boz put trouver pour elle. Ce n'était que le début de ce qui allait être une carrière longue et variée de consommatrice.

Un jour au début de mai, après un printemps pluvieux et frais, la température monta tout à coup à 25°. Un vent venant de la mer rinça le ciel de sa grisaille habituelle et lui rendit sa couleur azur.

Boz décida que le moment était venu de faire faire à Cacahuète son premier voyage dans l'inconnu. Il descella la porte-fenêtre donnant sur le balcon et poussa le petit landau dehors.

Cacahuète se réveilla. Elle avait des yeux couleur noisette mouchetés d'or. Sa peau était aussi rose qu'une bisque de homard. Elle se balançait dans son landau avec entrain. Boz regarda les petits doigts jouer des gammes sur l'air printanier de la ville, et gagné par sa bonne humeur, il lui chanta une chanson bizarre, sans queue ni tête, qu'il avait entendu sa sœur Lottie chanter pour Amparo, une chanson que Lottie avait entendu sa mère chanter à Boz :

*Pepsi cola est dans le coup
Deux verres, garçon, merci beaucoup.
J'ai perdu mon truc, j'ai perdu mon trac,
J'ai perdu mon bail, je prends mes cliques et mes claques.*

Une brise joua avec les cheveux noirs et soyeux de Cacahuète, toucha les boucles blond roux plus lourdes de Boz. Le soleil et l'air étaient comme les films d'il y a un siècle, si incroyablement *propres*. Il ferma les yeux et s'exerça à respirer.

À deux heures précises, avec la ponctualité d'un bulletin d'informations, Cacahuète se mit à pleurer. Boz la sortit du landau et lui donna le sein. Depuis quelque temps, Boz ne prenait plus la peine de s'habiller, sauf lorsqu'il quittait l'appartement. La petite bouche se referma sur le mamelon et les petites mains agrippèrent la peau tendre du sein et l'écrasèrent pour faire ressortir le téton. Boz sentit le frisson habituel de plaisir, mais cette fois au lieu de s'évanouir lorsque Cacahuète s'installa dans son rythme régulier de succion et de déglutition, il se répandit sur la surface et dans les profondeurs de son sein ; il fleurit à l'intérieur de sa poitrine. Sans se raidir, son sexe fut visité par des frissonnements de plaisir délicat, et ce plaisir voyagea par vagues vers ses reins et jusque dans les muscles de ses jambes. L'espace d'un instant, il se dit qu'il lui faudrait arrêter l'allaitement, tant la sensation était devenue exquise, intense, insupportable.

Ce soir-là il essaya d'expliquer la chose à Milly, mais elle ne manifesta qu'un intérêt poli. Une semaine auparavant, elle avait été élue à un poste important dans son syndicat, et son esprit était rempli de la satisfaction sombre et dure qu'apporte l'ambition satisfaite, le fait d'avoir posé un orteil sur le premier barreau de l'échelle sociale. Il décida que ce ne serait pas gentil de continuer plus avant sur ce sujet, et garda son histoire pour la prochaine fois que Shrimp viendrait à passer. Shrimp avait eu trois enfants au fil des années (ses résultats aux tests génétiques étaient si bons que ses grossesses avaient été prises en charge par le Conseil national de la génétique), mais par un effet d'autodéfense émotionnel, Shrimp s'était toujours gardée d'avoir des liens affectifs trop intenses avec ses bébés pendant ses maternités d'un an (période après laquelle ils étaient envoyés aux écoles du Conseil, dans le Wyoming et dans l'Utah). Elle lui assura que ce qu'il avait ressenti cet après-midi-là sur le balcon n'avait rien d'extraordinaire, et que ça lui arrivait tout le temps à elle, mais Boz savait que ç'avait été l'essence même de

l'inhabituel. C'était, selon les propres termes de Krishna notre seigneur, un moment privilégié, un coup d'œil derrière le voile.

Finalement il se rendit compte que c'était son moment à lui et qu'il ne pouvait pas être partagé, pas plus qu'il ne pouvait, même de façon approximative, être répété.

Il ne se répéta jamais, ce moment, même approximativement. Il finit par arriver à oublier ce qu'il avait été et ne plus se souvenir que du souvenir qu'il en avait.

Quelques années plus tard, Boz et Milly étaient installés sur leur balcon tandis que le soleil se couchait.

Ni l'un ni l'autre n'avaient beaucoup changé depuis la naissance de Cacahuète. Boz était peut-être un peu plus lourd que Milly, mais il aurait été difficile de dire si c'était parce qu'il avait forci ou parce que Milly avait maigri. Milly était passée chef de service et participait aux travaux de trois comités différents.

— Tu te souviens de notre immeuble spécial ? demanda Boz.

— De quel immeuble veux-tu parler ?

— Celui-là, là-bas. Avec les trois fenêtres.

Boz tendit le doigt vers la droite, où deux gigantesques immeubles jumeaux encadraient un panorama de toits, de corniches, de citernes. Certains des bâtiments devaient dater du New York de Boss Tweed ; il n'y en avait pas un seul de neuf.

Milly secoua la tête.

— Il y a un tas d'immeubles.

— Celui qui est juste derrière le côté droit du gros machin en briques jaunes avec le drôle de temple qui cache sa citerne ; tu le vois ?

— Hum. Là-bas ?

— Oui. Tu ne t'en souviens pas ?

— Vaguement. Non.

— On venait d'emménager ici, et comme le loyer était un peu trop cher pour nous, on n'avait pratiquement pas de meubles. Je te tannais pour qu'on achète une plante d'appartement, mais tu disais qu'il faudrait attendre un peu. Ça te revient maintenant ?

— Ça me dit quelque chose.

— Eh bien on s’installait ici régulièrement, tous les deux, pour regarder tous les immeubles et on essayait de repérer sur quelle rue ils donnaient et on se demandait si on les reconnaîtrait vus du trottoir.

— Je me souviens maintenant ! C’est celui dont les fenêtres étaient toujours fermées. Mais c’est tout ce dont je me souviens.

— On avait inventé une histoire au sujet de cet immeuble. On disait qu’au bout de, disons cinq ans, une des fenêtres s’ouvrirait juste assez pour qu’on puisse le voir d’ici, de trois ou quatre centimètres. Et puis le lendemain elle serait de nouveau fermée.

— Et ensuite ?

À présent, elle était sincèrement, agréablement intriguée.

— Et ensuite, d’après notre histoire, on la surveillerait avec soin tous les jours pour voir si la fenêtre se rouvrirait jamais. C’est comme ça qu’elle est devenue notre plante d’appartement. On s’en occupait de la même façon.

— Et tu as continué à la surveiller ?

— De loin. Pas tous les jours, mais de temps en temps.

— L’histoire finissait comme ça ?

— Non. La fin de l’histoire, c’était qu’un jour, peut-être cinq ans plus tard, on serait en train de se promener dans une rue où on n’avait pas l’habitude d’aller, et on reconnaîtrait l’immeuble et on monterait sonner à la porte, et le concierge ouvrirait et on lui demanderait pourquoi, cinq ans auparavant, cette fenêtre avait été ouverte.

— Et qu’est-ce qu’il dirait ?

Il était évident d’après son sourire qu’elle se souvenait, mais elle demandait la suite par respect pour l’intégralité de la fable.

— Qu’il avait cru que personne ne l’aurait jamais remarqué. Après quoi il fondrait en larmes. De gratitude.

— Elle est mignonne, cette histoire. Je devrais me sentir coupable de l’avoir oubliée. Qu’est-ce qui t’y a fait penser aujourd’hui ?

— C’est la vraie fin de l’histoire. La fenêtre était ouverte. Celle du milieu.

— Vraiment ? Elle est fermée en ce moment.

— Mais elle était ouverte ce matin. Demande à Cacahuète. Je lui ai montrée pour qu'elle puisse me servir de témoin.

— C'est certainement une fin heureuse.

Du dos de la main elle lui caressa la joue où il essayait des favoris.

— Je me demande quand même pourquoi elle était ouverte, après tout ce temps.

— Eh bien, dans cinq ans on n'aura qu'à aller demander.

Il se tourna vers elle en souriant et avec le même geste, lui caressa à son tour la joue, et à cet instant ils étaient heureux. Ils étaient de nouveau ensemble, sur le balcon, un soir d'été, et ils étaient heureux. Boz et Milly. Milly et Boz.

Angoulême

Il y avait sept Alexandriens impliqués dans le complot de Battery Park : Jack, qui était le plus jeune et venait du Bronx, Celeste Di Cecca, Sniffles et Mary Jane, Tancred Miller, Amparo (bien sûr), et *bien sûr*, le chef et cerveau de la bande, Bill Harper, mieux connu sous le nom de Petit Monsieur Gros Bisou. Qui était passionnément, désespérément amoureux d'Amparo. Qui avait presque treize ans (elle les aurait au mois de septembre de cette année), et des seins qui commençaient tout juste à pointer. Une peau superbe, qui faisait penser à de la lucite. Amparo Martinez.

Leur première opération de rien du tout les avait menés du côté de la Soixantième Rue Est, chez un agent de change ou quelque chose comme ça. Pour tout butin ils trouvèrent des boutons de manchette, une montre, une serviette en cuir qui se révéla en fin de compte être du simili, quelques boutons, et la série habituelle des cartes de crédit inutilisables. Petit Monsieur Gros Bisou garda son sang-froid pendant toute la durée de l'opération malgré Sniffles qui s'amusait à couper des boutons avec un couteau, et s'employa même à les *tranquilliser*. Il ne s'en trouva pas un parmi eux – et pourtant ce n'était pas l'envie qui leur manquait – pour oser lui demander combien de fois déjà il s'était trouvé dans la même situation. Tout cela n'avait rien de vraiment nouveau. C'était en partie cela, le désir d'innover, qui les avait poussés à tramer le complot. Le seul détail réellement mémorable du cambriolage était le nom embouti sur les cartes de crédit : Lowen, Richard W. Un présage (la coïncidence résidant dans le fait qu'ils étaient tous à l'école Alexander Lowen), mais un présage de quoi ?

Petit Monsieur Gros Bisou garda les boutons de manchette, donna les boutons à Amparo (qui les donna à son oncle), et fit don du reste (la montre se révéla être de la camelote) à l'Agence pour la conservation qui se trouvait juste en face du Plaza où il habitait.

Son père était un producteur de télévision. Ils s'étaient mariés jeunes, son papa et sa maman, et avaient divorcé peu après, mais non sans qu'il fût venu au monde pour remplir leur quota. Papa, le producteur, s'était remarié – à un homme cette fois – et avait eu la main un peu plus heureuse. En tout état de cause, cette deuxième union durait suffisamment longtemps pour que le rejeton, le chef et cerveau de la bande, fût contraint de s'adapter à la situation, celle-ci étant permanente. Maman alla s'installer dans les Everglades et disparut de la circulation, comme ça, splash.

En bref, il venait d'un milieu aisé. Ce qui explique, plus que la présence de quelque talent extraordinaire, comment il était entré à l'école Lowen. Cela dit, il avait un physique adéquat, et si cette perspective lui souriait quelque peu, il n'y avait aucune raison dans la ville de New York pour qu'il ne pût devenir un danseur professionnel, voire même un chorégraphe. Ce n'étaient pas les contacts qui lui manqueraient dans le milieu, comme papa aimait à le faire remarquer.

Pour le moment, toutefois, ses aspirations le portaient davantage vers la littérature et la religion que vers le ballet. Il s'enthousiasmait, et quoi de plus normal pour un élève de sixième, pour les fox-trots plus abstraits et les twists plus métaphysiques d'un Dostoïevski, d'un Gide, d'un Mailer. Il aspirait à une douleur plus profonde que le simple creux formé par l'exercice quotidien dans ses jeunes abdominaux et ce n'étaient pas les clameurs et les gesticulations hebdomadaires des séances de thérapie de groupe avec une bande de gosses de onze ans sans intérêt qui lui permettraient de se faire sélectionner dans l'équipe nationale de la souffrance, du crime et de la résurrection. Seul un véritable crime pourrait exaucer ce désir, et de tous les crimes possibles, le meurtre était à coup sûr le plus prestigieux, comme nulle autre mieux que Loretta Couplard ne pouvait l'attester, Loretta Couplard n'étant pas seulement la directrice et copropriétaire de l'école Lowen, mais également l'auteur de deux dramatiques télévisées ayant reçu une diffusion nationale et traitant toutes deux de meurtres célèbres du XX^e siècle. Ils avaient même eu à étudier dans le

cadre de leur programme de sciences sociales un sujet intitulé : L'histoire de la criminalité dans l'Amérique urbaine.

Le premier des meurtres de Loretta était une comédie bâtie autour du personnage de Pauline Campbell, infirmière diplômée, vivant à Ann Arbor, dans le Michigan, aux environs de 1951, et à qui trois adolescents ivres avaient défoncé le crâne. Leur intention avait été de l'assommer pour la violer, ce qui résumait assez bien l'année 1951. Deux des agresseurs qui avaient dix-huit ans, Bill Mory et Max Pell, avaient été condamnés à perpète ; Dave Royal (le héros de Loretta), avait un an de moins et écopa de vingt-deux années de réclusion criminelle.

Son second meurtre avait une coloration tragique et inspira par conséquent plus de respect – pas chez les critiques, malheureusement. Peut-être parce que son héroïne, elle aussi prénommée Pauline (Pauline Wichura), outre qu'elle était plus intéressante et plus compliquée, avait aussi été plus célèbre à son époque et depuis lors. Ce qui rendait la concurrence, un roman à succès et un long métrage biographique fort sérieux, nettement plus sévère. M^{lle} Wichura avait été une assistante sociale d'Atlanta, en Géorgie, très sensibilisée aux problèmes de l'environnement et de la démographie à une époque où la loi sur la sélection génétique n'était pas encore entrée en vigueur et où tout le monde commençait à penser, avec quelque raison, que ça ne pouvait pas durer comme ça. Pauline décida de faire quelque chose, à savoir réduire la population par ses propres moyens aussi équitablement que possible. Ainsi lorsque l'une des familles qu'elle visitait dépassait la limite de trois enfants qu'elle avait fixée assez généreusement, il faut le dire, elle trouvait une façon discrète de ramener ladite famille à la taille maximale qu'elle considérait comme préférable. Entre 1989 et 1993 le journal de Pauline (Random House, éd., 1994) fait état de vingt-six assassinats et de quelque quatorze tentatives manquées.

De surcroît, en tant qu'assistante sociale elle détenait le record national des avortements et des stérilisations chez les familles qu'elle avait la charge de conseiller.

— Ce qui prouve, je pense, avait expliqué Petit Monsieur Gros Bisou à son copain Jack un jour après l'école, qu'un

meurtre n'a pas forcément besoin d'être dirigé contre quelqu'un de *célèbre* pour être une forme d'idéalisme.

Mais évidemment l'idéalisme n'expliquait le complot qu'à moitié, l'autre moitié était une affaire de curiosité. Et outre l'idéalisme *et* la curiosité il y avait probablement une troisième moitié : le besoin fondamental qu'a tout enfant de grandir et de tuer quelqu'un.

Ils jetèrent leur dévolu sur Battery Park parce que : 1° aucun d'entre eux ne s'y rendait en temps ordinaire ; 2° c'était un quartier à la fois chic et relativement 3° désert, du moins une fois que les équipes de nuit étaient dans leurs tours à s'occuper de leurs machines. Les gens des équipes de nuit descendaient rarement dans le parc pour manger leur casse-croûte.

Et 4° parce que c'était un endroit magnifique, surtout maintenant, au début de l'été. L'eau sombre, chromée de pétrole, clapotant contre les contreforts du quai ; les silences que charriait le vent soufflant de l'Upper Bay, des silences parfois assez longs pour qu'on puisse distinguer, au-delà d'eux, les différents bruits de la ville, le ronron et le bruissement des gratte-ciel, le *mysterioso* des voies express qui faisait frémir le sol, et de temps à autre les étranges cris impossibles à localiser qui sont à la rumeur de New York ce que la mélodie d'un air est à son refrain ; le bleu-rose des crépuscules dans un ciel visible ; le visage des gens, rendu serein par la mer et la proximité de leur propre mort, alignés en rang d'oignons sur les bancs verts du parc. Ma foi, même les statues étaient belles ici, comme si jadis quelqu'un avait cru en elles, de la même façon que les gens avaient dû croire aux statues des Cloisters⁹ des siècles auparavant.

Sa préférée était celle du colossal aigle royal qui atterrissait au milieu des monolithes hérissant le monument aux soldats, marins et aviateurs morts au cours de la Seconde Guerre mondiale. Selon toute probabilité, le plus grand aigle de tout

⁹ Monastère médiéval importé d'Europe en « pièces détachées » et reconstruit fidèlement à proximité de New York (*N.D.T.*).

Manhattan. Ses serres broyaient ce qui devait être certainement, en tout cas, le plus gros artichaut.

Amparo, qui avait fait siennes certaines des idées de M^{lle} Couplard, préférait les qualités plus humaines du monument (lui en haut, et plus bas un ange caressant doucement un énorme livre du bout de son épée) à la mémoire de Verrazzano, qui n'avait rien à voir, découvrirent-ils, avec l'entrepreneur ayant construit le pont qui était devenu si célèbre en s'écroulant. Comme le proclamait la plaque en bronze de l'autre côté du socle :

EN AVRIL 1524
LE NAVIGATEUR D'ORIGINE FLORENTINE
VERRAZZANO
MENA LA CARAVELLE FRANÇAISE LA DAUPHINE
À LA DÉCOUVERTE DU PORT DE NEW YORK
ET DONNA À CES RIVAGES LE NOM D'ANGOULÊME
EN L'HONNEUR DE FRANÇOIS I^{er}, ROI DE FRANCE

Tous, sauf Tancred, qui préférait le nom actuel, plus bref et plus incisif, tombèrent d'accord pour trouver qu'« Angoulême » avait beaucoup plus de classe. Tancred fut exclu des débats, et la décision devint unanime.

C'est là, près de la statue, face à Jersey qui s'étalait de l'autre côté de la baie d'Angoulême, qu'ils prêtèrent le serment qui les liait à un secret absolu. Chacun d'entre eux invita solennellement ses camarades conjurés à s'assurer de son silence par tous les moyens au cas où il divulguerait des informations concernant ce qu'ils allaient faire, à la condition qu'il ne l'ait pas fait sous la torture. La mort. Toutes les organisations révolutionnaires prenaient les mêmes précautions, comme l'avait clairement démontré la série de cours d'histoire sur les révolutions modernes.

Comment il en était venu à s'appeler ainsi : Papa avait eu une théorie comme quoi la société moderne avait besoin d'être adoucie quelque peu par un brin de sentimentalité démodée. Ergo, parmi toutes les autres indignités que suscita cette théorie, des scènes du type : « Qui c'est qui est mon Petit

Monsieur Gros Bisou ! » beuglait tendrement Papa au beau milieu de Rockefeller Center (ou dans un restaurant, ou à la sortie de l'école), et il répondait par un « C'est moi ! » sonore, au début, du moins.

Maman avait été affublée quant à elle de surnoms tels que « Ma rose », « Élué de mon cœur » et (seulement vers la fin) « Ma reine des neiges ». Maman, étant adulte, avait pu disparaître sans laisser d'autre trace que la carte postale qui leur parvenait tous les ans à Noël, affranchie à Key Largo, en Floride, mais Petit Monsieur Gros Bisou était bien obligé, lui, de supporter bon gré, mal gré la Nouvelle Sentimentalité. À vrai dire, à l'âge de sept ans il avait réussi à se faire appeler « Bill » dans la maison (ou, comme préférait dire Papa, « Bill Tout Simplement »). Mais il restait le personnel du Plaza, les assistants de Papa, ses camarades de classe, tous ceux qui l'avaient connu sous son surnom. C'est alors qu'un an auparavant, à dix ans, l'âge de raison, il avait édicté sa nouvelle loi : que son nom était bel et bien Petit Monsieur Gros Bisou, et qu'il entendait qu'on l'utilise *in extenso* et dans toute son horreur, à chaque fois qu'on lui adresserait la parole. Son raisonnement étant que si quelqu'un devait se trouver humilié par la chose, ce serait Papa, qui le méritait. Papa ne sembla guère saisir l'allusion, à moins qu'il ne l'eût saisie, et une autre allusion en plus, on ne pouvait jamais savoir s'il était très bête ou très subtil. Il n'y a pas de pire ennemi que ces gens-là.

Pendant ce temps, à l'échelle nationale, la Nouvelle Sentimentalité avait remporté un succès plutôt écrasant, LES ORPHELINS, que Papa avait produit et dont on disait aussi qu'il l'avait écrit, battit les records d'écoute au sondage du jeudi soir pendant deux années d'affilée. Maintenant on le remaniait pour le public de l'après-midi. Pendant une heure tous les jours on allait nous rendre la vie plus douce, ce qui aurait, entre autres, pour conséquence de faire de Papa un millionnaire à tout le moins. Bien qu'en général il eût du mépris pour la façon dont l'argent corrompait tout ce qu'il touchait, il devait admettre que dans certains cas ce n'était pas une mauvaise chose. En somme, sa position (depuis toujours) pouvait se résumer ainsi : Papa était un mal nécessaire.

C'est pourquoi tous les soirs quand Papa franchissait la porte de la suite, il criait : « Où est mon Petit Monsieur Gros Bisou ? » et son fils répondait : « Ici, Papa ! » La cerise surmontant cette glace d'amour était un gros baiser mouillé, et un autre pour leur nouvelle « Reine des neiges », Jimmy Ness (qui buvait, et qui selon toute probabilité n'allait pas durer beaucoup plus longtemps que la première). Ils se mettaient tous trois à table devant un bon dîner *familial* préparé par Jimmy Ness, et Papa racontait toutes les choses joyeuses et positives qui s'étaient passées ce jour-là à la C.B.S., et Petit Monsieur Gros Bisou racontait toutes les chouettes choses qui lui étaient arrivées à *lui*. Jimmy boudait. Ensuite Papa et Jimmy sortaient ou simplement disparaissaient dans la Floride des plaisirs charnels, et Petit Monsieur Gros Bisou quittait l'appartement (Papa avait la sagesse de ne pas se montrer répressif sur le plan des heures de sortie), et en moins d'une demi-heure il avait rejoint les six autres Alexandriens – cinq si Celeste avait une leçon particulière – à la statue de Verrazzano pour comploter le meurtre de la victime qu'ils avaient finalement choisie d'un commun accord.

Personne n'avait pu découvrir son nom. Ils l'appelaient Alyona Ivanovna, d'après la vieille prêteuse sur gages que Raskolnikoff tue à coups de hache.

La gamme des victimes possibles n'avait jamais été très étendue. La plupart des hommes d'affaires qui fréquentaient le coin seraient détenteurs de cartes de crédit comme ce Lowen, Richard W. ; quant aux retraités garnissant les bancs du jardin public, ils excitaient encore moins la convoitise. Comme M^{lle} Couplard leur avait expliqué, notre économie se re-féodalisait et l'argent liquide suivait le chemin de l'autruche, de la pieuvre et de l'orchidée.

C'était la disparition d'espèces telles que celles-là, mais surtout celle de la mouette, qui préoccupait la première personne qu'ils avaient envisagée, une certaine M^{lle} Kraus, à moins que la signature au bas de son affiche manuscrite (ARRÊTEZ LE MASSACRE DES INNOCENTS !) ne fût celle de

quelqu'un d'autre. Pourquoi, si elle était bien M^{lle} Kraus, portait-elle ce qui semblait être la bague démodée et l'alliance en or d'une Madame ? Mais le problème capital, qu'ils ne savaient pas comment résoudre, était de savoir si oui ou non le diamant était vrai.

La possibilité n° 2 était dans la plus pure tradition des Orphelines de l'orage, les sœurs Gish. Une semi-professionnelle appétissante qui tuait le temps pendant la journée en faisant semblant d'être aveugle et en chantant devant les bancs du square. Elle donnait dans un mélo opulent, bien qu'un peu trop appuyé ; son répertoire était archéologique ; et sa recette était plus qu'honnête, surtout quand la pluie venait ajouter sa propre touche de sentiment. Cependant, Sniffles (qui s'était rancardé) avait la conviction qu'elle cachait une arme à feu dans ses guenilles.

Le n° 3 était la dernière possibilité poétique ; il s'agissait simplement du marchand ambulant qui vendait du Fun et du Cynthamon derrière l'aigle géant. Il présentait un intérêt essentiellement commercial. Mais il avait un braque de Weimar, et bien que les braques fussent éliminables, Amparo les aimait bien.

— Tu n'es qu'une romantique, dit Petit Monsieur Gros Bisou. Donne-moi une raison valable.

— Ses yeux, dit-elle. Ils sont couleur d'ambre. Il nous hanterait.

Ils étaient douillettement installés dans une des profondes embrasures découpées dans la pierre de Castle Clinton ; elle avait sa tête coincée sous son aisselle, il faisait glisser ses doigts sur la crème solaire qui couvrait ses seins (on était au début de l'été). Le silence, les brises chaudes, les rayons de soleil sur l'eau tout cela était ineffable, comme si seul le plus mince des voiles s'interposait entre eux et la compréhension de quelque chose (tout ceci) ayant vraiment un sens. Parce qu'ils pensaient que c'était leur propre innocence qui était en cause, comme un *smog* dans l'atmosphère de leur âme, ils voulaient plus que jamais en être débarrassés en des moments comme celui-ci, où ils touchaient presque la chose du doigt.

— Pourquoi pas le vieux clodo, alors ? demanda-t-elle, faisant référence à Alyona.

— Justement *parce que* c'est un vieux clodo.

— C'est pas une raison. Il doit se faire au moins autant de fric que la chanteuse.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Ce qu'il voulait dire n'était pas facile à définir. C'était comme s'il semblait trop facile à tuer. Si on l'avait aperçu dans les toutes premières minutes d'une émission, on aurait su avec certitude avant le second spot publicitaire qu'il était condamné à la destruction. Il était le pionnier entreprenant, le doyen bourru d'une équipe de recherche qui comprenait Algol et Fortran mais ne pouvait déchiffrer les secrets de son propre cœur. Il était le sénateur de la Caroline du Nord, homme intègre à sa façon mais néanmoins raciste. Tuer ce genre de personne semblait trop sortir d'un des scénarios de Papa pour constituer un acte de rébellion satisfaisant.

Mais ce qu'il dit, se méprenant sur son propre sentiment plus profond, fut :

— C'est parce qu'il le mérite, parce que ça serait rendre service à la société. Ne me demande pas de te donner des *raisons*.

— Ouais. Je ne peux pas dire que je te comprenne, mais tu sais ce que je pense, Petit Monsieur Gros Bisou ?

Elle écarta sa main.

— Tu penses que j'ai peur.

— Peut-être que tu *devrais* avoir peur.

— Peut-être que tu devrais la fermer et me laisser faire. J'ai dit qu'on le ferait et on le fera.

— À lui, alors ?

— D'accord. Mais bon sang, Amparo, il va falloir lui trouver un autre nom que « le vieux clodo » !

Elle se dégaya de sous son bras et l'embrassa. Ils étaient couverts de petites gouttes de sueur qui scintillaient dans le soleil. L'été commença à chatoyer, comme chargé de l'excitation d'un soir de première. Ils avaient attendu si longtemps, et voilà maintenant que le rideau se levait.

Le jour J fut fixé au premier week-end de juillet, en pleine fête nationale. Les ordinateurs auraient le temps de satisfaire leurs propres besoins (opération qu'on avait baptisée tantôt « confession », tantôt « rêve », tantôt « régurgitation »), et Battery Park serait aussi désert qu'il pouvait l'être.

En attendant ils avaient le même problème que tous les gosses au moment des vacances d'été : comment tuer le temps.

Il y avait des livres, il y avait les marionnettes de Shakespeare si on était prêt à faire la queue des heures durant, il y avait toujours la télé, et quand la position assise devenait par trop inconfortable, il y avait les courses d'obstacles à Central Park, mais la densité de la population y atteignait celle d'une fourmilière. N'essayant pas de répondre aux besoins de qui que ce soit, Battery Park devenait rarement aussi surpeuplé. S'il y avait eu davantage d'Alexandriens et s'ils avaient tous été décidés à se battre pour leur espace vital, ils auraient pu jouer au ballon. Un autre été, peut-être...

Quoi d'autre ? Il y avait des défilés pour les politisés, et des religions à divers degrés d'énergie pour les apolitiques. Il aurait pu y avoir la danse, mais l'école Lowen les avait rendus trop exigeants pour la plupart des manifestations d'amateurs qui se montaient à New York.

Quant à faire l'amour, le suprême passe-temps, c'était encore pour eux tous, à l'exception de Petit Monsieur Gros Bisou et d'Amparo (et même pour eux si on considérait les choses sous le seul aspect de l'orgasme proprement dit) quelque chose qui se passait sur un écran, une merveilleuse hypothèse à laquelle il manquait une confirmation empirique.

D'une façon ou d'une autre, toutes ces activités n'étaient qu'une forme de consommation, et ils en avaient assez (qui n'est pas dans ce cas ?) d'être passifs.

Ils avaient douze ans, ou onze, ou dix, et ils ne pouvaient plus attendre. Attendre quoi, voilà ce qu'ils voulaient savoir.

Ainsi donc, quand ils ne traînaient pas en solo, toutes ces ressources virtuelles, livres, marionnettes, sports, arts, politique et religions entraient dans la même catégorie d'utilité que les bons points ou les week-ends à Calcutta, qui est un nom qu'on

peut encore trouver sur certaines vieilles cartes de l'Inde. Leurs vies n'étaient pas rendues plus riches, et leur été passait comme les étés se sont toujours passés de mémoire d'homme. Ils traînaient, boudaient, languissaient et se cherchaient querelle et se plaignaient. Ils interprétaient des psychodrames timides et décousus et polémiquaient à l'infini sur des détails relativement accessoires de l'existence – les mœurs des animaux de la jungle ou la façon dont on fabriquait les briques ou l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Un jour ils comptèrent tous les noms gravés dans les monolithes érigés à la mémoire des soldats, des marins et des aviateurs. Le total se montait à 4 800.

— Mince, dit Tancred.

— Mais ils ne peuvent pas y être tous, insista Mary Jane, parlant au nom des autres. Même ce « mince » avait eu l'air vaguement ironique.

— Pourquoi pas ? demanda Tancred, qui ne pouvait jamais résister à la tentation de contredire. Ils venaient de tous les États du pays et de toutes les armes. Ils ont dû les mettre tous, sinon les gens dont on aurait oublié d'inscrire les parents morts auraient protesté.

— Mais si *peu* nombreux ? Ils n'auraient pas pu livrer plus d'une bataille à ce rythme-là.

— Peut-être que... commença timidement Sniffles. Mais on l'écoutait rarement.

— Les guerres se passaient différemment à l'époque, expliqua Tancred avec l'autorité d'un journaliste commentant les informations à une heure de grande écoute. En ce temps-là il y avait plus de gens qui se faisaient tuer par leurs propres autos que par faits de guerre. C'est pas des blagues.

— Mais quatre mille *huit cents* ?

— ... un tirage au sort ?

Celeste balaya d'un geste de la main tout ce que disait ou dirait jamais Sniffles.

Mary Jane a raison, Tancred. C'est un chiffre tout simplement ridicule. Enfin, pendant la même guerre les Allemands ont fait passer sept *millions* de Juifs dans les chambres à gaz.

— Six millions, corrigea Petit Monsieur Gros Bisou. Mais ça ne change rien. Peut-être que ceux qui sont là ont été tués au cours d'une campagne particulière.

— Si c'était le cas, ils l'auraient dit.

Tancred n'en démordait pas, et il réussit même à leur faire admettre enfin que 4 800 était un chiffre impressionnant, surtout quand chaque nom était gravé dans de la pierre.

Une autre statistique stupéfiante fut commémorée dans le square : en trente-cinq ans Castle Clinton avait servi de centre de transit à 7 700 000 immigrants ayant élu domicile aux États-Unis.

Petit Monsieur Gros Bisou se mit au travail et annonça qu'il faudrait 12 800 plaques de pierre telles que celles portant les noms des soldats, marins et aviateurs pour inscrire les noms de tous les immigrants avec leur pays d'origine, et une superficie de huit kilomètres carrés pour ériger ces pierres, soit la partie de Manhattan comprise entre ici et la Vingt-Sixième Rue. Mais tout bien réfléchi, le jeu en vaudrait-il la chandelle ? Cela changerait-il quoi que ce soit à l'ordre présent des choses ?

Alyona Ivanovna :

Un archipel d'îles brunes de formes irrégulières parsemait la mer bronzée de son crâne chauve. Les continents de sa chevelure bordaient celle-ci de falaises de marbre – surtout sa barbe, qui était blanche, drue et bouclée. Son dentier était du modèle classique agréé par le MODICUM ; ses habits, aussi propres qu'une étoffe aussi ancienne peut l'être. Il ne sentait même pas particulièrement mauvais. Et pourtant...

Il aurait eu beau prendre un bain tous les jours, vous auriez toujours pensé en le regardant qu'il était sale, comme ces planchers de maisons anciennes qui semblent avoir besoin d'être lessivés quelques minutes à peine après le passage de la serpillière. La crasse ne faisait plus qu'un avec la peau fripée et les vêtements fripés, et seule une intervention chirurgicale, ou une flamme, aurait pu l'en déloger.

Ses habitudes étaient aussi régulières qu'un foulard à pois. Il vivait dans un hospice pour vieillards de Chelsea – découverte

qu'ils devaient à un orage qui les avait forcés à prendre le métro au lieu de rentrer chez eux à pied, comme d'habitude. Il lui arrivait de passer les nuits les plus chaudes dans le square, blotti dans l'embrasement de l'une des fenêtres de Castle Clinton. Il achetait ses casse-croûte dans une épicerie fine de Water Street, *Dumas Fils* : fromages, fruits d'importation, poisson fumé, pots de crème fraîche, une nourriture digne des dieux. Sinon il se serrait la ceinture, encore que l'hospice dût lui fournir des choses aussi prosaïques que le petit déjeuner. Pour un mendiant, c'était une façon étrange de dépenser son argent ; la plupart d'entre eux préféraient la drogue.

Professionnellement parlant, sa tactique était l'agression caractérisée. Par exemple, il vous fourrait la main ouverte sous le nez en disant : « T'as pas un p'tit quelque chose pour moi, mec ? ». Ou encore, sur le ton de la confiance : « J'ai besoin de soixante cents pour rentrer chez moi. » Il était stupéfiant de voir combien de fois ça marchait, bien qu'en réalité cela n'eût rien de stupéfiant. Il avait un charme quasi magnétique.

Et quelqu'un qui comptait sur son charme ne devrait *pas* être armé.

Au point de vue de l'âge, il pouvait avoir soixante ans, soixante-dix, soixante-quinze même, ou beaucoup moins. Tout dépendait de la vie qu'il avait menée, et où il l'avait menée. Il avait un accent qu'aucun d'entre eux ne pouvait identifier. Il n'était pas anglais, ni français, ni espagnol, ni probablement russe.

Outre sa tanière dans le mur de Clinton Castle, il avait deux endroits de prédilection. L'un était la promenade bétonnée qui longeait la mer. C'est là qu'il travaillait, dans l'espace compris entre le marchand ambulant et un point situé juste au-delà de Clinton Castle. Le passage d'un des grands croiseurs de la Navy, le U.S.S. *Dana* ou le U.S.S. *Melville* avait pour effet de le figer sur place ainsi que tous les habitants du square, comme au passage d'un défilé tout entier, blanc, silencieux, lent comme un rêve. C'était un fragment d'histoire qui passait, et même les Alexandriens étaient impressionnés, bien que trois d'entre eux eussent fait la croisière jusqu'à Andros Island et retour à bord d'un bâtiment de guerre. Parfois, cependant, il restait accoudé

au garde-fou pendant de longues périodes, sans raison véritable, à contempler simplement le ciel de Jersey et la côte de Jersey. Au bout d'un moment il lui arrivait de parler tout seul ; ce n'était qu'un murmure inaudible mais très sérieux à en juger d'après la façon dont il plissait le front. Pas une seule fois ils ne le virent s'asseoir sur l'un des bancs.

Son autre endroit de prédilection était la volière. Les jours où on ne leur avait prêté aucune attention, il apportait sa contribution à la cause de la survie des oiseaux sous la forme de cacahuètes et de miettes de pain. Il y avait là des pigeons, des perroquets, une famille de rouges-gorges, et un grouillement prolétarien de ce que le panneau affirmait être des mésanges à tête noire, bien que d'après Celeste, qui avait été vérifier cette information à la bibliothèque, il ne s'agissait que d'une espèce un peu plus m'as-tu-vu de moineau. C'était également là, naturellement, que la militante M^{lle} Kraus se postait pour témoigner. Une de ses particularités (et probablement la raison pour laquelle on ne lui avait jamais intimé l'ordre de circuler) était qu'en aucun cas elle ne daignait accepter la discussion. Même les sympathisants n'arrivaient pas à lui arracher plus qu'un sourire sans joie et un bref hochement de tête.

Le mardi de la semaine précédant le jour J (c'était tôt le matin et il ne se trouvait que trois Alexandriens dans le square pour assister à cette confrontation), Alyona surmonta ses propres réticences au point d'essayer d'entamer la conversation avec M^{lle} Kraus.

Il se planta devant elle et se mit en devoir de lire à haute voix, avec son accent péniblement indéfinissable, le texte d'ARRÊTEZ LE MASSACRE : « Le Département d'État du gouvernement des États-Unis, sous la direction secrète des sionistes de la Fondation Ford, est en train d'empoisonner *systématiquement* les océans du monde avec de prétendues « unités de production alimentaire ». Est-ce cela qu'on appelle « une utilisation pacifique de l'énergie nucléaire ? », fin de citation, *New York Times* du 2 août 2024. Ou un nouveau Moondoggle ! (*Nature World*, numéro de janvier). Pouvons-nous nous permettre de rester indifférents plus longtemps ? Chaque jour quinze mille mouettes meurent par la faute de ce

génocide systématique tandis que des responsables élus édulcorent et déforment les faits. Sachez la vérité. Écrivez à votre député. *Faites entendre votre voix !* »

Au fur et à mesure qu'Alyona lisait, M^{lle} Kraus devenait de plus en plus écarlate. Resserrant son emprise sur le manche à balai turquoise auquel était agrafé le panneau, elle commença à secouer rapidement l'enseigne de haut en bas, comme si cet homme avec son accent étranger avait été quelque oiseau de proie qui s'était perché dessus.

— C'est ça que vous pensez ? lui demanda-t-il après avoir lu le texte jusqu'à la signature malgré les secousses.

Il toucha sa barbe blanche et ses traits se plissèrent en une expression philosophique.

— J'aimerais en savoir plus. Oui, vraiment. J'aimerais savoir ce que *vous* en pensez.

L'horreur avait figé ses membres. Ses yeux se fermèrent, mais elle se força à les rouvrir.

— Peut-être qu'on pourrait discuter de tout ça, poursuivit-il impitoyablement. Un jour où vous serez d'humeur plus causante. Qu'est-ce que vous en dites ?

Elle forma à grand-peine son sourire et opina imperceptiblement de la tête. Sur ces entrefaites, il s'en alla. Elle était sauvée, provisoirement, mais elle n'en attendit pas moins qu'il eût parcouru la moitié de la promenade avant de laisser l'air entrer dans ses poumons. Après une unique et profonde inspiration, ses mains fondirent en un tremblement incontrôlé.

Le jour J était un tableau représentant l'été, un catalogue de tout ce que les peintres aiment peindre par-dessus tout – des nuages, des drapeaux, des feuilles, des gens sexy, et comme fond le bleu mièvre et vide du ciel. Petit Monsieur Gros Bisou arriva le premier, et Tancred, habillé d'une sorte de kimono (il dissimulait le Luger chapardé) arriva le dernier. Celeste ne vint pas (elle venait d'apprendre qu'elle avait été choisie pour le programme d'échange avec Sofia). Ils décidèrent qu'ils pouvaient se passer de Celeste, mais il y avait une autre absence

plus gênante. Leur victime n'avait pas daigné faire acte de présence pour le jour J. Sniffles, qui avait la voix la plus adulte au téléphone, fut envoyé dans le hall de la First National Citibank pour appeler l'hospice de la Seizième Rue Ouest.

L'infirmière qui lui répondit était une intérimaire. Sniffles, qui était toujours un menteur inspiré, insista pour parler à sa mère – « M^{me} Anderson, bien sûr qu'elle habite là, M^{me} Alma F. Anderson » – C'était bien le 248, Seizième Rue Ouest, n'est-ce pas ? Alors où était-elle si elle n'était pas là ? L'infirmière, confuse, expliqua que tous les résidents valides avaient été emmenés pour le 4 Juillet au lac Hopatcong pour un pique-nique offert par une grande maison de retraite de Jersey. S'il appelait le lendemain à la première heure, ils seraient rentrés et il pourrait parler à sa mère.

Les rites d'initiation furent donc repoussés à une date ultérieure par la force des choses. Amparo distribua des pilules qu'elle avait prises dans le bocal de sa mère, en guise de prix de consolation. Jack prit congé, prétextant qu'il avait des tendances à la psychose, et on ne le revit pas avant la rentrée de septembre. La bande se désintégraît, comme un sucre qui pompe la salive avant de fondre sur la langue. Mais que diable, la mer reflétait toujours le même ciel bleu, les pigeons derrière leur grillage n'en étaient pas moins irisés, et les arbres poussaient pour tout cela.

Ils décidèrent d'être bêtes et plaisantèrent sur ce que le J de « Jour J » voulait *vraiment* dire. Sniffles ouvrit le feu avec Jean-foutre, Jean-qui-rit et Jean-de-la-lune. Tancred, dont le sens de l'humour était inexistant ou très secret, ne trouva rien de mieux que « Jéroboam, roi d'Israël ». Petit Monsieur Gros Bisou dit :

— Jésus-Christ !

Mary Jane maintint non sans logique que le J était l'initiale de Jane dans Mary Jane. Mais Amparo dit que c'était J comme « aplomb » et se tailla le succès de la journée.

Puis, comme pour prouver que quand on navigue on a toujours le vent en poupe, ils tombèrent sur l'*Orphée* de Terry Riley – une journée de musique ininterrompue – sur 99,5 m en modulation de fréquence. Ils avaient étudié *Orphée* en classe de

mime et avaient eu tout le temps de s'en pénétrer jusqu'aux moindres fibres de leur corps. Tandis qu'Orphée descendait dans un enfer qui passait de la taille d'un petit pois à la taille d'une planète, les Alexandriens se métamorphosèrent en une bande d'âmes damnées d'un réalisme digne de Jocoopo Peri. Tout au long de l'après-midi des attroupements de badauds se formèrent et se dispersèrent, arrosant le trottoir de leurs libations d'attention adulte. Sur le plan expressif ils se surpassèrent, à la fois isolément et en tant que groupe, et bien qu'ils n'eussent pu tenir jusqu'à l'apothéose (à neuf heures trente) sans être propulsés par une forte brise psychochimique, ce qu'ils avaient dansé était authentique et portait indiscutablement leur empreinte. En quittant Battery Park ce soir-là ils se sentaient mieux qu'ils ne s'étaient sentis de tout l'été. Dans un sens ils avaient été exorcisés.

De retour au Plaza, Petit Monsieur Gros Bisou n'arriva pas à dormir. À peine était-il entré que ses tripes se nouèrent en un puzzle chinois. Ce n'est qu'après avoir déverrouillé sa fenêtre et s'être juché sur le rebord qu'il parvint à se débarrasser de ce sentiment de malaise. La ville était réelle. Sa chambre ne l'était pas. Le rebord en pierre était réel, et ses fesses nues absorbaient un peu de réalité à son contact. Il observa de lents mouvements à des distances colossales et rassembla ses esprits.

Il savait sans avoir à consulter les autres que le meurtre n'aurait jamais lieu. L'idée n'avait jamais signifié pour eux ce qu'elle avait signifié pour lui. Une seule pilule et ils redevenaient des acteurs, qui se contentaient d'être des images dans un miroir.

Lentement, tandis qu'il la contemplait, la ville s'éteignit. Lentement l'aube divisa le ciel entre un est et un ouest. Si un piéton était passé dans la Cinquante-Huitième Rue et si ce piéton avait levé les yeux, il aurait vu les plantes de pied nues d'un jeune garçon se balançant dans le vide avec une grâce angélique.

Il lui faudrait tuer Alyona Ivanovna seul. C'était la seule solution.

Là-bas, dans sa chambre, il y avait des siècles, le téléphone sonnait avec ce timbre indéfinissable qu'il semblait avoir la nuit.

Ça devait être Tancred (ou Amparo) qui téléphonait pour essayer de le faire changer d'avis. Il croyait déjà entendre leurs arguments. Celeste et Jack n'étaient plus des éléments sûrs. Ou, plus subtilement : ils avaient trop attiré l'attention sur eux avec leur *Orphée*. S'il y avait une enquête, même de pure forme, les vieux des bancs se souviendraient d'eux, de l'aisance avec laquelle ils avaient dansé, et la police saurait où les trouver.

Mais la véritable raison, qu'au moins Amparo aurait eu honte d'évoquer maintenant que les effets de la pilule se dissipaient, était qu'ils commençaient à avoir pitié de leur victime. Ils avaient appris à trop bien le connaître au cours du dernier mois, et leur détermination avait été sapée par la compassion.

Une lumière s'alluma dans la fenêtre de Papa. L'heure de se mettre à l'œuvre. Il se leva, tout doré dans les premiers rayons de soleil d'une nouvelle superbe journée, et emprunta la corniche large de trente centimètres qui menait à sa propre chambre. Il avait des fourmis dans les jambes d'être si longtemps resté assis.

Il attendit que Papa soit sous la douche, puis alla sur la pointe des pieds jusqu'au vieux secrétaire (W. & J. Sloan, 1952) dans sa chambre à coucher. Le porte-clés de Papa reposait sur le placage de noyer. Dans le tiroir du secrétaire, il y avait une ancienne boîte à cigares mexicaine, et dans la boîte à cigares un sac en velours, et dans le sac en velours une réplique d'un pistolet de duel français de 1790 appartenant à Papa. Ces précautions visaient moins son fils que Jimmy Ness, qui à intervalles plus ou moins réguliers se croyait obligé de prouver que ses menaces de suicide ne devaient pas être prises à la légère.

Il avait soigneusement étudié le manuel d'utilisation quand Papa avait acheté le pistolet, et put le charger rapidement et sans faire d'erreur – bourrant d'abord la dose toute préparée de poudre au fond du canon, puis la balle en plomb.

Il arma le chien en le ramenant d'un seul cran vers l'arrière.

Il verrouilla le tiroir. Il remit le porte-clés dans la position où il l'avait trouvé. Il enfouit provisoirement le pistolet dans les coussins et les couvertures du coin turc en le coinçant

verticalement pour que la balle reste en place. Puis, avec ce qui lui restait de son enjouement d'hier, il sautilla jusque dans la salle de bains et embrassa la joue de Papa encore humide de ses cinq litres réglementaires du matin et humant bon le 4711.

Ils prirent un joyeux petit déjeuner ensemble dans le petit salon du Plaza, petit déjeuner identique à celui qu'ils auraient pris tout seuls sauf qu'ils se le firent apporter par une serveuse. Petit Monsieur Gros Bisou raconta avec enthousiasme la représentation d'*Orphée* qu'avaient donnée les Alexandriens, et Papa fit des efforts méritoires pour ne pas sembler trop paternaliste. Quand il eut poussé cette comédie jusqu'aux limites du possible, Petit Monsieur Gros Bisou lui demanda une seconde pilule, et comme il valait mieux pour un jeune garçon qu'il obtienne ces choses-là de son père plutôt que d'un étranger dans la rue, il eut ce qu'il demandait.

Il atteignit l'embarcadère du South Ferry à midi, gonflé du sentiment de sa libération imminente. Il faisait aussi beau qu'au premier jour J, comme si à minuit, sur le rebord de la fenêtre il avait réussi à faire revenir le temps sur ses pas jusqu'au moment où ç'avait commencé à clocher. Il avait mis ses shorts les plus anonymes et portait le pistolet dans un petit sac en toile beige qui pendait à sa ceinture.

Alyona Ivanovna était assis sur un des bancs près de la volièrre à écouter M^{lle} Kraus. La main droite de M^{lle} Kraus étreignait fermement l'enseigne tandis que la droite coupait l'air avec l'éloquence maladroite d'un muet recouvrant la parole à la suite d'une cure miraculeuse.

Petit Monsieur Gros Bisou emprunta le chemin et alla s'accroupir dans l'ombre de son monument. Celui-ci avait perdu son caractère magique la veille, quand tout le monde avait commencé à trouver les statues si ridicules. Elles avaient toujours l'air ridicule. Verrazzano était habillé comme un industriel de l'ère victorienne en vacances dans les Alpes. L'ange portait la chemise de nuit en bronze que portent habituellement les anges.

Son exaltation le quittait peu à peu, comme une pierre érodée par des siècles de vent. Il envisagea d'appeler Amparo,

mais le réconfort qu'elle lui apporterait ne serait qu'un mirage tant qu'il n'avait pas réalisé le dessein qui l'avait mené jusqu'ici.

Il regarda son poignet, puis se rappela qu'il avait laissé sa montre à la maison. L'énorme horloge publicitaire sur la façade de la First National Citibank annonçait deux heures quinze. Ce n'était pas possible.

M^{lle} Kraus déblatérerait toujours.

Il eut le temps de suivre des yeux un nuage qui venait de Jersey, passa au-dessus de l'Hudson et cacha momentanément le soleil. Des vents invisibles grignotaient ses bords estompés. Le nuage devint sa vie, qui disparaîtrait sans s'être jamais transformée en pluie.

Le temps passa. Le vieillard remontait à présent la promenade en direction de Castle Clinton. Il le fila, sur des kilomètres. Enfin ils se retrouvèrent seuls, ensemble, tout au bout du jardin public.

— Bonjour, dit-il avec le sourire qu'il réservait aux adultes d'importance douteuse.

Le regard d'Alyona se porta directement vers le sac en toile, mais Petit Monsieur Gros Bisou ne perdit pas pour autant contenance. L'autre devait se demander si cela valait la peine de lui réclamer de l'argent, argent qui, s'il en avait, serait contenu dans le sac. Le pistolet déformait très nettement celui-ci, mais pas d'une façon qui ferait normalement penser à une arme à feu.

— Désolé, dit-il calmement. Je suis fauché.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Vous étiez sur le point de le faire ?

Le vieil homme fit mine de se détourner, ce qui obligea Petit Monsieur Gros Bisou à dire quelque chose très vite, quelque chose qui le retiendrait.

— Je vous ai vu discuter avec M^{lle} Kraus.

Il était retenu.

— Mes félicitations. Vous avez réussi à rompre la glace !

Le vieil homme sourit et plissa le front en même temps.

— Tu la connais ?

— Disons que nous étions conscients de son existence.

Le « nous » avait été un risque calculé, un hors-d'œuvre. Portant un doigt de part et d'autre des cordelettes qui maintenaient le lourd sac accroché à sa ceinture, il lui imprima un mouvement pendulaire indolent.

— Ça ne vous dérange pas que je vous pose une question ?

— Probablement que si.

Son sourire avait perdu toute trace de froideur ou de calcul. C'était le même sourire que celui qu'il aurait réservé à Papa, ou à Amparo, ou à M^{lle} Couplard, aux gens qu'il aimait bien.

— D'où venez-vous ? Je veux dire, de quel pays ?

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde.

— Je voulais seulement... savoir.

Le vieil homme (il avait cessé dans un sens d'être Alyona Ivanovna) tourna les talons et se dirigea directement vers l'épais cylindre en pierre de la vieille forteresse.

Il se souvint que la plaque à l'entrée – la même qui parlait des 7 700 000 immigrants – disait que Jenny Lind avait chanté en cet endroit et avait remporté un vif succès.

Le vieil homme déboutonna sa braguette, sortit son sexe et commença à pisser contre le mur.

Petit Monsieur Gros Bisou se débattit avec les cordelettes qui fermaient le sac. Le vieillard mit incroyablement longtemps à vider sa vessie, car malgré toute la mauvaise volonté que mit le nœud à se défaire il réussit à extirper le pistolet avant que les dernières gouttes ne fussent secouées.

Il plaça l'amorce fulminante sur la capsule, ramena le chien en arrière de deux crans, enleva la sécurité, et visa.

L'autre ne mit aucune hâte à se reboutonner. Ce ne fut qu'une fois l'opération terminée qu'il se tourna dans la direction de Petit Monsieur Gros Bisou. Il vit le pistolet braqué sur lui. Ils se tenaient à sept ou huit mètres l'un de l'autre, et il pouvait difficilement ne pas l'avoir vu.

Il dit : « Ha ! » et même cette interjection, plutôt qu'adressée au garçon au pistolet, n'était qu'une parenthèse dans le monologue vaguement attristé qu'il poursuivait chaque jour au bord de l'eau. Il tourna les talons et l'instant d'après il était de nouveau au boulot, la main tendue, à taper quelque passant d'une pièce de vingt-cinq *cents*.

1^{re} partie. Mensonges

- | | |
|-------------------------|--------|
| 1 La télé | (2021) |
| 2 Le supermarché | (2021) |
| 3 L'uniforme blanc | (2021) |
| 4 January | (2021) |
| 5 Richard M. Williken | (2024) |
| 6 Amparo | (2024) |
| 7 Len Rude | (2024) |
| 8 L'histoire d'amour | (2024) |
| 9 Le climatiseur | (2024) |
| 10 Le rouge à lèvres | (2026) |
| 11 Le ferry de Brooklyn | (2026) |

2^e partie. Conversations

- | | |
|--|--------|
| 12 La chambre à coucher | (2026) |
| 13 Shrimp, au lit | (2026) |
| 14 Lottie, à l'hôpital | (2026) |
| 15 Lottie, au White Rose Bar | (2024) |
| 16 M ^{me} Hanson, dans l'appartement 1812 | (2024) |
| 17 M ^{me} Hanson, à l'hospice | (2021) |

3^e partie. M^{me} Hanson

- | | |
|---|--------|
| 18 La nouvelle bible catholique
américaine | (2021) |
| 19 Un emploi convoité | (2021) |
| 20 Le supermarché, suite | (2021) |
| 21 Juan | (2021) |
| 22 Leda Holt | (2021) |
| 23 Len Rude, suite | (2024) |
| 24 L'histoire d'amour, suite | (2024) |
| 25 Le dîner | (2024) |

4^e partie. Lottie

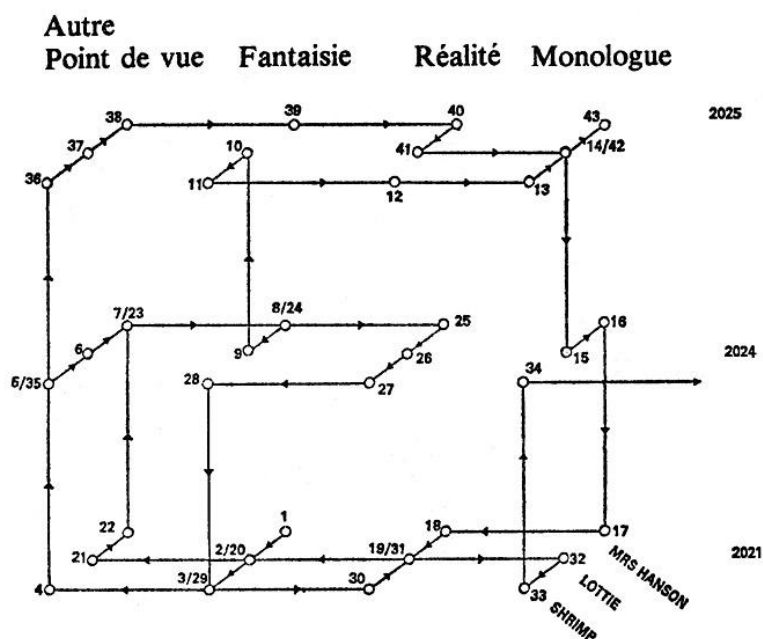
- | | |
|-------------------|--------|
| 26 Messages reçus | (2024) |
|-------------------|--------|

5^e partie. *Shrimp*

27 Maternité	(2024)
28 53 films	(2024)
29 L'uniforme blanc, suite	(2021)
30 La belle et la bête	(2021)
31 Un emploi convoité, suite	(2021)
32 Lottie, dans Stuyvesant Square	(2021)
33 Shrimp, dans Stuyvesant Square	(2021)
34 Shrimp, à l'asile	(2024)
35 Richard M. Williken, suite	(2024)

6^e partie. 2026

36 Boz
37 Mickey
38 Le père Charmaine
39 Les marionnettes de cinq heures et quart
40 Hunt's tomato ketchup
41 À la cascade
42 Lottie, à l'hôpital, suite
43 M ^{me} Hanson, dans la chambre n° 7



Première partie, Mensonges

1. *La télé (2021)*. – M^{me} Hanson préférait regarder la télévision quand il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce pour la regarder avec elle, encore que Shrimp, si l'émission traitait d'une question qu'elle prenait au sérieux – et il n'y avait aucun moyen de savoir d'un jour sur l'autre ce que cela pourrait être – était tellement exaspérée par les commentaires de sa mère que M^{me} Hanson laissait généralement Shrimp seule devant le poste et allait se réfugier soit dans la cuisine, soit dans sa chambre si Boz n'en avait pas pris possession pour se livrer à ses activités érotiques. Car Boz était fiancé à la fille qui habitait à l'autre bout du couloir, et comme le pauvre garçon n'avait pas un endroit dans l'appartement qui lui appartînt en propre, à l'exception d'un tiroir de la commode qu'ils avaient trouvée dans la chambre de M^{me} Shore, c'était le moins qu'elle pût faire de lui laisser la chambre à coucher quand elle-même ou Shrimp ne l'occupaient pas.

Avec Boz, quand il n'était pas pris par l'amour, et avec Lottie, quand elle avait suffisamment les deux pieds sur terre pour que les petits points sur sa rétine puissent former une image, elle aimait regarder les feuilletons. *Ainsi va le monde, Bloc opératoire, C'est la vie !* Elle connaissait les tenants et les aboutissants de chaque tragédie, mais la vie telle qu'elle la connaissait, elle était beaucoup plus simple : la vie était un passe-temps. Pas un jeu, car cela aurait voulu dire que certains gagnaient et d'autres perdaient, et elle prenait rarement conscience de notions aussi brutales ou aussi menaçantes. C'était comme les après-midi qu'elle passait à jouer au Monopoly avec ses frères, quand elle était petite : Bien après que ses hôtels, ses maisons, ses obligations ou ses espèces se fussent envolés en fumée, ils la laissaient continuer à faire avancer son petit cuirassé sur le parcours, récoltant ses deux cents dollars ici, tombant sur Chance et Caisse de communauté là, allant en Prison et en sortant. Elle ne gagnait jamais mais

elle ne pouvait pas perdre. Elle ne faisait que tourner et encore tourner. La vie.

Mais plus encore que de regarder la télé avec ses propres enfants, elle aimait la regarder avec Amparo et Mickey. Avec Mickey, surtout, car Amparo commençait déjà à regarder de haut les émissions que M^{me} Hanson préférait – les premiers dessins animés et les marionnettes de cinq heures et quart. Elle n'aurait pas pu dire pourquoi. Ce n'était pas seulement qu'elle prenait un plaisir un rien condescendant à voir les réactions de Mickey, car les réactions de Mickey étaient rarement visibles. À cinq ans à peine il pouvait se montrer aussi renfermé que sa mère. Il pouvait se cacher dans la baignoire pendant des heures d'affilée, puis faire une volte-face complète et pisser dans son pantalon d'excitation. Non, franchement, elle aimait ces émissions pour elles-mêmes – les prédateurs affamés et leurs proies veinardes, la dynamite bon enfant, les rochers rebondissants, les arbres qui tombaient, les cris et les culbutes, la merveilleuse évidence de toute chose. Elle n'était pas idiote, mais elle adorait voir quelqu'un avancer sur la pointe des pieds et puis tout à coup, sortant de nulle part : Vlan ! Crac ! quelque chose de colossal s'abattait sur le jeu de Monopoly et envoyait les pièces valdinguer dans toutes les directions. « Pan ! » disait M^{me} Hanson, et Mickey enchaînait avec « Ding-dong ! », après quoi il était saisi de gloussements incontrôlables. Pour une raison inconnue, « Ding-dong ! » était l'idée la plus hilarante du monde.

– Pan !

– Ding-dong !

Et ils se fendaient la pipe.

2. *Le supermarché (2021)*. – C'était le meilleur moment qu'elle avait passé depuis Dieu sait quand, bien qu'il semblât dommage que rien de tout cela ne fût authentique – les rangées et les piles et les pyramides de boîtes de conserve, les adorables boîtes de lessive et de céréales – pratiquement une allée entière de chaque ! – le rayon de la crèmerie, et la viande sous toutes ses formes possibles et imaginables. Le plus incroyable de tout,

c'était la viande. Et puis des confiseries, et encore des confiseries, et au bout des confiseries une montagne de cigarettes au tabac. Du pain. Certaines des marques étaient encore familières, mais elle ne s'y arrêta pas et alla mettre un paquet de Wonder Bread dans son chariot à provisions. Il était à moitié plein. Juan fit avancer le chariot au rythme des mélodies à moitié audibles qui flottaient comme de la brume dans l'air du musée. Arrivés à un croisement, il bifurqua vers les légumes, mais Lottie resta sur place en feignant d'étudier l'emballage d'un deuxième pain. Fermant les yeux, elle essaya de séparer ce moment de la chaîne ininterrompue de tous les moments pour pouvoir le garder toujours, comme une poignée de cailloux qu'elle aurait ramassée sur une route de campagne et enfouie dans sa poche. Elle cueillait des détails dans leur contexte – la chanson anonyme, la consistance spongieuse du pain (oubliant pour l'instant que ce n'était pas du pain), l'onctuosité de l'emballage, le tintement des tiroirs-caisses du côté de la sortie. Il y avait des voix et des bruits de pas aussi, mais il y a toujours des voix et des bruits de pas et elle n'avait qu'en faire. La vraie magie, qu'elle ne pouvait tout simplement pas appréhender, c'était que Juan semblait heureux et intéressé et disposé à passer peut-être la journée entière avec elle.

Le problème, c'était que quand on faisait de tels efforts pour arrêter la fuite du temps, il vous filait entre les doigts et vous vous retrouviez les mains vides. Elle deviendrait sentimentale et ferait une gaffe. Juan piquerait une colère et la planterait là, comme la dernière fois, à regarder quelque échangeur d'autoroute démentiel en pleine nature. Elle remit donc le prétendu pain à sa place sur l'étagère et se rendit disponible, comme Shrimp lui reprochait toujours de n'être jamais, au soleil d'ici, de maintenant et de Juan, qui se trouvait au rayon des primeurs et jouait avec une carotte.

– Je jurerais que c'est une carotte, dit-il.

– Mais ce n'en est pas une, tu sais. Si c'était une carotte tu pourrais la manger, et alors ce ne serait pas de l'art.

(À l'entrée, pendant qu'ils attendaient un chariot, une voix leur avait expliqué ce qu'ils allaient voir et comment l'apprécier. On leur donna des informations sur les différentes entreprises

qui avaient contribué au projet, sur certains produits inhabituels comme l'amidon, et sur la somme qu'aurait dû déboursier un consommateur moyen pour une semaine de provisions en dollars actuels. Puis la voix les prévint que tout était du toc – les boîtes de conserve, les bouteilles, les magnifiques entrecôtes, tout, même les articles les plus réalistes – des imitations. Enfin, au cas où l'envie vous prendrait quand même de chaparder quelque chose en guise de souvenir, la voix expliqua le système d'alarme, qui fonctionnait chimiquement.)

— Touche-la, dit-il.

Elle avait exactement la consistance d'une carotte, pas fraîche fraîche, mais mangeable.

— Mais c'est du plastique ou quelque chose comme ça, insista-t-elle, fidèle à l'enregistrement du Metropolitan.

— J'te parie un dollar que c'est une carotte. Ça a une consistance de carotte, ça a une odeur de carotte...

Il la recula, la regarda, mordit dedans. Elle craqua.

— *C'est* une carotte.

Il y eut un sentiment de désenchantement général chez ceux qui s'étaient attroupés pour regarder, comme si la réalité avait fait irruption là où elle n'avait que faire.

Un gardien s'approcha et leur intima l'ordre de quitter les lieux. Ils n'auraient même pas le droit de passer à la caisse avec les articles qu'ils avaient déjà choisis. Juan monta sur ses grands chevaux et exigea qu'on les rembourse.

— Où est le directeur de ce magasin ? cria-t-il.

Juan, l'animateur-né.

— Je veux parler au directeur.

Finalement, pour se débarrasser de lui, on leur remboursa leurs deux billets d'entrée.

Lottie avait souffert le martyre pendant tout le temps qu'avait duré la scène, mais même plus tard, dans le bar sous l'aéroport, elle ne prit pas la peine de le contredire. Juan avait raison, le gardien était un salaud et le musée méritait d'être bombardé.

Il enfonça la main dans la poche de sa veste et en extirpa la carotte.

— C'est une carotte, voulut-il savoir, ou est-ce seulement une carotte ?

Docilement, elle posa sa bière et en croqua un morceau. Ça avait un goût de plastique.

3. *L'uniforme blanc (2021)*. – Shrimp décida de se concentrer sur la musique – plus que toute autre chose, c'était la musique qui donnait un sens à sa vie – mais elle ne pouvait penser qu'à January... Le visage de January et ses grosses mains, les paumes roses couvertes de callosités. Le cou de January, les muscles tendus fondant lentement sous les doigts de Shrimp. Ou, en sens inverse : Les épaisses cuisses de January enserrant le réservoir d'une moto, la peau noire et nue, le réservoir noir et nu, le ronflement vertigineux du moteur tournant au ralenti, attendant le feu vert, et puis alors que l'autre était encore à l'orange son rugissement tandis qu'il se ruait vers l'autoroute qui la mènerait à... Quelle destination serait bonne ? L'Alabama ? Spokane ? South St. Paul ?

Ou encore : January habillée en infirmière – vive, nette, immaculée. Shrimp serait à *l'intérieur* de l'ambulance. La petite calotte blanche froterait contre le plafond bas. Elle lui offrirait la chair tendre de la saignée de son bras. Les doigts noirs chercheraient une veine. Un coton imbibé d'alcool, un moment de froid, la piqûre et January sourirait : « Je sais que ça fait mal. » Shrimp voulait défaillir à cet instant-là. Défaillir.

Elle débrancha les fiches et laissa la musique s'enrouler dans sa petite boîte en plastique sans l'écouter, car une voiture avait quitté la rue et s'était arrêtée devant le petit enregistreur automatique rouge. January sortit de la station-service d'un pas traînant, prit la carte de crédit que l'homme lui tendait, l'introduisit dans la machine qui répondit « Ding ». Elle travaillait comme un mannequin vivant dans une vitrine, sans jamais s'arrêter, sans lever les yeux, enfermée dans son monde à elle, malgré le fait que Shrimp savait qu'elle savait qu'elle était là, sur son banc, à la regarder, à la désirer, à défaillir.

Regarde-moi ! pensa-t-elle à January avec toute l'intensité dont elle était capable. Fais-moi exister !

Mais le flot continu de voitures et de camions et d'autobus et de motos qui les séparait dispersa son message mental comme de la fumée. Peut-être quelque conducteur à dix mètres de là lèverait-il les yeux, pris d'une panique momentanée, ou une dame rentrant chez elle par la ligne d'autobus n° 17 après une journée de travail se demanderait-elle ce qui lui faisait penser à un garçon qu'elle avait cru aimer vingt ans auparavant.

Trois jours.

Et chaque jour en rentrant de cette vigie, Shrimp passait devant un magasin démodé d'où pendait une enseigne peinte portant les mots : CHEZ MYERS, INSIGNES & UNIFORMES. Dans la vitrine, un policier moustachu et poussiéreux d'une ville de province (les policiers new-yorkais portaient des insignes différents aux épaules) brandissait sans grande conviction une matraque en bois. Une paire de menottes et des grenades diverses pendaient à son ceinturon noir. Touchant le policier sans pour autant paraître s'en apercevoir, un pompier équipé d'un ciré jaune vif avec des bandes noires (encore un provincial) souriait à travers le verre sale à une grande fille noire habillée en infirmière qui occupait la vitrine opposée.

Le troisième jour elle entra. Une sonnerie retentit. Un vendeur lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

— Je voudrais — elle s'éclaircit la gorge — un uniforme, pour une infirmière.

Il prit un mince mètre-ruban jaune sur une pile de casquettes à visière.

— Vous faites du... 38 ?

— Ce n'est pas... En fait, ce n'est pas pour moi. Pour une amie. J'ai dit que comme je passais par ici...

— Dans quel hôpital travaille-t-elle ? Chaque hôpital a ses propres exigences en matière vestimentaire, vous savez ?

Shrimp regarda son visage de jeune-vieux. Une chemise blanche, le col trop serré. Une cravate noire avec un petit nœud dur. Il semblait, de la même façon indéfinissable que les mannequins de la vitrine, porter un uniforme.

— Ce n'est pas un hôpital. Une clinique. Une clinique privée. Elle peut porter... ce qu'elle veut.

— Bien, bien. Et quelle taille fait-elle, votre amie ?

- Euh, dans les 42 ? Et elle est grande.
- Venez, je vais vous montrer ce que nous avons.

Et il mena une Shrimp fascinée dans les profondeurs obscures du magasin.

4. *January (2021)*. – Elle avait rencontré Shrimp à une des sessions publiques de l’asile où, s’étant rendue à des fins de recrutement, elle s’était trouvée, de la façon la plus honteuse qui soit, recrutée – et ce jusqu’aux larmes – et, par-delà les larmes, jusqu’aux confessions. Toutes choses que January relata fidèlement à la réunion suivante de la cellule. La cellule comptait quatre autres membres, tous entre vingt et trente ans, tous très sérieux bien qu’il n’y eût pas un seul intellectuel parmi eux, ni même un étudiant raté : Jerry et Lee Lighthall, Ada Miller, et Graham X. Graham étaient le maillon qui reliait la cellule aux instances supérieures de l’organisation, mais cela ne lui conférait aucune prérogative spéciale car s’il y avait une chose qu’ils condamnaient c’était bien les structures pyramidales.

Lee, qui était gros et noir et aimait parler, exprima ce qu’ils pensaient tous, à savoir qu’éprouver des émotions et les extérioriser n’avait rien que de très naturel.

- À moins que tu ne leur aies parlé de nous ?
- Non. C’était davantage des trucs sexuels. Ou personnels.
- Alors je ne vois pas en quoi ça pourrait nous intéresser.
- Peut-être pourrais-tu nous en dire davantage, suggéra Graham avec sa gentillesse habituelle.
- Eh bien ce qu’ils font à l’asile...
- On a tous été à l’asile un jour ou l’autre, ma petite.
- Cesse donc d’être si hargneux, Lee, dit sa femme.
- Non, Lee a raison, je suis en train de monopoliser la conversation. En tout cas, je suis arrivée tôt, histoire de les évaluer au fur et à mesure qu’ils débarquaient et dès que cette fille est entrée – elle s’appelle Shrimp Hanson – j’ai su que c’était pas une habituée. Je crois qu’elle m’a remarquée tout de suite, elle aussi. En tout cas on a commencé dans le même groupe, à respirer et à se tenir par la main et tout ça.

Habituellement, January aurait ravigoté un récit de cette longueur à l'aide de quelques obscénités bien senties, mais tout semblant de rusticité en ce moment lui aurait donné le sentiment d'être encore plus ridicule qu'elle ne pensait l'être.

— Ensuite elle a commencé à me masser le cou, je ne sais pas, d'une façon particulière. Et j'ai commencé à pleurer. Comme ça, sans aucune raison.

— Tu étais branchée sur quelque chose ? demanda Ada.

January, qui était plus stricte qu'aucun d'entre eux sur ce point (elle ne buvait même pas de Kafé) pouvait à bon droit se sentir offensée.

— Ouais, sur ton vibromasseur !

— Allons, allons, Jan, dit Graham.

— Mais elle, elle planait, poursuivit January, et pas qu'un peu. Pendant ce temps les habitués tournaient autour de nous comme des vampires. C'est pour ça que la plupart d'entre eux fréquentent l'asile, pour la gadoue et pour le sang. Alors on a été s'isoler dans un des alvéoles. Je croyais qu'on allait baiser et que ça s'arrêterait là, mais au lieu de ça on a commencé à parler. Ou plus exactement, j'ai parlé – elle a écouté.

Elle se souvenait du nœud de honte qui l'avait étranglée comme une gorgée d'eau trop vite avalée, tandis qu'elle parlait.

— J'ai parlé de mes parents, de la sexualité, de la solitude. Des trucs comme ça.

— Des trucs comme ça, répéta Lee d'une voix encourageante. January se raidit et respira un bon coup.

— Au sujet de mes parents j'ai expliqué qu'ils étaient républicains, ce qui bien sûr ne me dérange pas, mais je lui ai dit que je ne pourrais jamais faire un rapport entre les sentiments sexuels et l'amour étant donné que ce sont tous les deux des hommes. Avec le recul ça n'a pas l'air bien méchant. Et au sujet de la solitude j'ai dit...

Elle haussa les épaules, mais ferma aussi les yeux.

— ... Que j'étais seule. Que tout le monde était seul. Et puis j'ai recommencé à pleurer.

— Vous vous en êtes raconté des choses.

Il ouvrit les yeux. Personne ne semblait lui en vouloir, malgré le fait qu'ils auraient pu interpréter sa dernière remarque comme une accusation.

— Ça a continué comme ça pendant presque toute la putain de nuit.

— Tu ne nous as toujours rien dit sur elle, fit remarquer Ada.

— Elle s'appelle Shrimp Hanson. Elle m'a dit qu'elle avait trente ans, mais je crois qu'elle a plutôt dans les trente-quatre, ou même plus. Elle habite quelque part du côté de la Onzième Rue Est, avec une mère et je ne sais plus combien d'autres gens. Une *famille*.

C'était là, fondamentalement, exactement ce que l'organisation condamnait le plus violemment. Les structures politiques autoritaires n'existaient que parce que les gens étaient conditionnés par des structures familiales autoritaires.

— Et elle n'a pas de travail. Seulement sa pension.

— Blanche ? demanda Jerry.

Étant la seule personne blanche dans ce groupe de Noirs, les règles de la diplomatie voulaient que ce fût elle qui posât cette question.

— Comme neige.

— Politisée ?

— Du tout. Mais je crois qu'elle pourrait le devenir si on la guidait. Quoique à bien y réfléchir...

— Quels sont tes sentiments envers elle maintenant ? demanda Graham.

De toute évidence, il pensait qu'elle était amoureuse. L'était-elle ? Peut-être. Et peut-être pas. Shrimp l'avait fait pleurer à chaudes larmes. Elle voulait lui rendre la monnaie de sa pièce. De toute façon, les sentiments, c'était quoi ? Des mots qui défilaient dans votre tête, ou des hormones dans une glande.

— Je ne sais pas.

— Alors qu'est-ce que tu veux qu'on te dise ? demanda Lee. Si tu dois la revoir ou pas ? Ou si tu es amoureuse ? Ou si tu devrais l'être ? Mais bon Dieu, ma vieille !

Il ponctua ces mots d'un soubresaut de toute cette graisse bon enfant.

— Vas-y. Paie-toi du bon temps. Baise jusqu'à plus soif ou chiale à en crever, si ça te dit. Y'a pas de raison de te priver. Mais souviens-toi de ceci : si tu découvres l'amour, garde-le dans un compartiment séparé.

Ils furent tous d'accord pour trouver que c'était le meilleur conseil qu'on pouvait lui donner, et son propre sentiment d'apaisement lui confirma que c'était ce qu'elle avait voulu s'entendre dire. Maintenant ils pouvaient passer aux choses sérieuses – aux quotas et aux différences de niveau de vie et aux raisons pour lesquelles la révolution, bien que retardée depuis si longtemps, était aussi imminente qu'inévitable. Puis ils quittèrent leurs bancs et passèrent une heure à s'amuser tout simplement. On n'aurait jamais pensé, en les regardant, qu'ils pouvaient être autre chose que cinq jeunes gens venus se payer du bon temps sur la piste de patin à roulettes.

5. *Richard M. Williken (2024)*. – Ils s'installaient dans la chambre noire, qui était officiellement la chambre à coucher de son fils, Richard M. Williken Junior. Richard Junior n'existait que pour divers dossiers et archives de par la ville, quoique si le besoin s'en faisant sentir, un garçon répondant à ce nom pouvait être obtenu moyennant un forfait de location auprès du cousin de sa femme. Sans leur fils imaginaire, jamais les Williken n'auraient pu conserver leur trois-pièces maintenant que leurs vrais enfants ne vivaient plus avec eux.

Ils écoutaient les enregistrements qu'il reproduisait, généralement de l'Alkan ou du Gottschalk ou du Boagni, puisqu'il en faisait sa spécialité. La musique était la raison officielle, parmi d'autres raisons officielles telles que l'amitié, de sa présence chez Williken à longueur de journée. Ce dernier parlait, ou gribouillait, ou regardait l'aiguille des minutes simplifier une journée de plus. Sa raison officielle était qu'il travaillait, et dans la mesure où il reproduisait des enregistrements sur bande magnétique et prenait des messages et louait parfois, pour un tarif horaire dérisoire, le lit de son fils fictif, il travaillait effectivement. Mais dans la mesure qui comptait on ne pouvait pas dire qu'il travaillait.

Le téléphone sonnait. Williken décrochait et disait : « Ici le quinze cinquante-six, j'écoute. » Shrimp s'entourait de ses bras maigres et le regardait jusqu'à ce qu'elle sût, en le voyant baisser les yeux, que l'appel ne venait pas de Seattle.

Lorsque l'absence d'une forme ou d'une autre de reconnaissance mutuelle devenait par trop pesante ils se lançaient dans de petites discussions académiques sur l'art. L'art : Shrimp adorait ce mot (il était au sommet de sa pyramide, avec « épithèse », « mystique » et « Tiffany »), et ce pauvre Williken ne pouvait pas le laisser tranquille. Malgré le fait qu'ils n'essayaient jamais de descendre au niveau de la récrimination franche et ouverte, leurs afflictions secrètes et réciproques trouvaient toujours le moyen de montrer le bout de leur nez pendant les longs silences ou de devenir, avec un camouflage grossier, le vrai sujet de leurs petits débats, comme lorsque Williken, trop las pour ne pas être sérieux, avait annoncé :

— L'art ? Mais l'art c'est tout le contraire, ma chérie. L'artiste avance à tâtons. Il picore. Ce que tu prends pour de l'élan et de la force...

— et du plaisir, ajouta-t-elle.

— ... n'est que poudre aux yeux. Mais l'artiste n'est pas dupe, lui. Il sait par expérience qu'il n'en sait rien.

— Comme les prostituées qui sont censées n'avoir jamais d'orgasmes, c'est ça ? J'ai parlé à une prostituée, un jour – je ne mentionnerai pas de nom – qui m'a dit qu'elle avait constamment des orgasmes.

— Ça ne m'a pas l'air très professionnel. Quand un artiste se laisse distraire, son travail en souffre.

— Oui, oui, c'est certainement vrai, dit-elle en balayant l'idée de son giron comme s'il s'agissait de miettes, pour *toi*. Mais il y a tout lieu de croire que pour quelqu'un comme...

Elle désigna l'appareil, avec ses quatre bobines de « From Sea to Shining Sea » tournant lentement sur elles-mêmes.

— ... John Herbert MacDowell, par exemple. Pour lui ça doit être comme s'il était amoureux. Mais au lieu d'être limité à une personne, son amour à lui s'étend dans toutes les directions.

Williken fit une grimace.

— Quand tu dis que l'art ressemble à l'amour, je suis d'accord. Mais ça ne contredit pas ce que je disais tout à l'heure. C'est une question de patience et de tâtonnements, en art comme en amour.

— Et la passion ? Qu'est-ce qu'elle devient là-dedans ?

— Elle n'intervient que chez les très jeunes.

Il lui laissa charitablement le soin de décider si ça collait.

Et cela continua ainsi pendant près d'un mois, et pendant toute cette période il ne s'accorda qu'une seule cruauté délibérée. Malgré ce que son apparence personnelle pouvait avoir de crasseux – les vêtements qui ressemblaient à des pansements sales, la barbe clairsemée, les mauvaises odeurs – Williken était un maniaque et sa manie particulière (sur le plan ménager aujourd'hui comme naguère sur le plan artistique) consistait à effacer les traces de sa propre présence indésirable, d'essuyer ses empreintes digitales pour semer la confusion chez ses poursuivants. Ainsi chaque objet laissé en vue dans la pièce en arrivait à devenir lourd de sens, comme autant de crânes dans une cellule de moine : le téléphone rose, le lit défoncé de Richard Junior, les enceintes acoustiques, le long col de cygne argenté du robinet d'eau, le calendrier avec ses deux amants se roulant dans la neige de « Janvier 2024 ». Sa cruauté consistait simplement à ne pas le mettre à jour.

Elle ne disait jamais, comme elle aurait pu le faire :

— Willy, pour l'amour du ciel, on est le 10 *mai*.

Peut-être la douleur qu'il ravivait ainsi lui prodiguait-elle une sorte de satisfaction masochiste. Toujours est-il qu'elle la rongait comme un os. De tels états d'âme étaient totalement étrangers à Williken, et il trouvait tout le drame de son abandon parfaitement grotesque. L'angoisse par amour de l'angoisse.

Ç'aurait pu continuer comme ça jusqu'à l'été, mais un jour le calendrier disparut et fut remplacé par une de ses photographies.

— C'est toi qui l'as faite ? demanda-t-elle.

Son embarras était sincère. Il hocha la tête.

— Je l'ai remarquée dès que je suis entrée dans la pièce. Une photo représentant un verre d'eau à demi plein reposant sur une étagère en verre mouillée. Un deuxième verre vide en

dehors du cadre projetait une ombre sur les carreaux blancs du mur.

Shrimp s'en approcha.

— C'est triste, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, dit Williken.

Il se sentait désorienté, offensé, angoissé.

— Généralement je n'aime pas m'entourer de mes propres créations. On finit par ne plus les voir. Mais je me suis dit...

— J'aime beaucoup. Vraiment.

6. *Amparo (2024)*. – Le jour de son anniversaire, le 29 mai, elle s'était brusquement aperçue qu'elle haïssait sa mère. Son onzième anniversaire. C'était une révélation horrible, mais les Gémeaux ne se racontent pas d'histoires. Il n'y avait simplement rien d'aimable chez sa maman et tant de choses détestables. Elle les rudoyait, Mickey et elle, sans le moindre complexe, mais le pire c'était quand elle faisait une erreur dans le dosage de ses fichues pilules, s'embourbait dans un cafard noir et leur racontait en sanglotant des épisodes de sa vie ratée. Que ce fût une vie ratée ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais Amparo ne voyait guère ce qu'elle avait fait pour éviter de la rater. Elle ne savait pas ce que c'était que le travail. Même à la maison elle laissait cette pauvre vieille grand-maman se taper tout le boulot. Elle se contentait de rester prostrée dans un coin, comme un animal dans un zoo, à renifler et à se gratter sa chatte pleine de puces. Amparo la haïssait.

Shrimp, avec cette façon qu'elle avait parfois de sembler pathétique, lui dit avant de dîner qu'elle avait à lui parler, et concocta un mensonge peu convaincant pour la faire sortir de l'appartement. Elles descendirent au quinzième où une Chinoise avait ouvert un nouveau magasin, et Shrimp acheta le shampoing à propos duquel elle faisait tant d'histoires.

Puis elles se rendirent sur le toit pour l'inévitable sermon. Le soleil avait attiré la moitié des habitants de l'immeuble sur le toit, mais elles trouvèrent un coin presque désert Shrimp enleva son chemisier, et Amparo ne put s'empêcher de penser qu'il y avait une sacrée différence entre sa mère et elle, bien que des

deux ce fût Shrimp la plus âgée. Pas de bourrelets ni de rides, et une peau à peine granuleuse. Tandis que Lottie, qui pourtant avait eu au départ un avantage sur sa sœur, s'était laissée aller au point de devenir un monstre d'obésité. Ou tout au moins (« monstre » était peut-être un peu exagéré) elle en prenait le chemin, et à toute allure.

— C'est tout ? demanda Amparo une fois que Shrimp eut représenté sa dernière pieuse excuse pour tout ce qu'il pouvait y avoir d'affreux en Lottie.

— On peut redescendre maintenant que j'ai suffisamment honte ?

— À moins que tu ne veuilles m'exposer ton propre point de vue ?

— Je ne pensais pas avoir droit à un point de vue.

— C'était vrai quand tu avais dix ans. Mais à onze ans on a le droit d'avoir un point de vue.

Amparo eut un sourire qui aurait pu se traduire par : toujours aussi démocratique, cette bonne vieille tante Shrimp. Puis elle redevint sérieuse.

— Maman me déteste, c'est aussi simple que ça.

Elle cita des exemples à l'appui de ses dires.

Shrimp n'eut guère l'air impressionnée.

— Tu préfères lui rendre la vie dure, c'est ça ?

— Non, protesta Amparo, en pouffant de rire. Mais pour une fois que ce serait moi.

— Mais c'est ce que tu fais, tu sais. Tu lui rends la vie dure quelque chose de terrible. Comme tyran tu es encore pire que madame truc, là, avec les goitres.

Amparo eut un second sourire plus hésitant que le premier.

— Moi ?

— Toi. Même Mickey s'en rend compte, mais il ne dit rien de peur que tu ne te retournes contre lui. On a tous peur de toi.

— Tu dis n'importe quoi. Je ne sais même pas de quoi tu veux parler. C'est parce que je dis des choses sarcastiques de temps en temps ?

— Si ce n'était que de temps en temps ! Tu es aussi changeante qu'un horaire d'avion. Tu attends qu'elle soit au

plus bas, vraiment à terre, et puis tu vises sa jugulaire. Qu'est-ce que tu as encore dit, pas plus tard que ce matin ?

— J'ai dit quelque chose ce matin ?

— Une histoire d'hippopotame dans la boue.

— Je parlais à grand-mère. Elle n'a rien entendu. Elle était au lit, pour changer.

— Elle a entendu.

— Alors je suis désolée. Qu'est-ce que je dois faire, lui présenter mes excuses ?

— Tu devrais cesser de lui rendre la vie plus difficile qu'elle n'est déjà.

Amparo haussa les épaules.

— C'est elle qui devrait cesser de me rendre la vie difficile. Je suis désolée de revenir là-dessus sans arrêt, mais je *veux* aller à l'école Lowen. Et pourquoi est-ce que je n'irais pas ? C'est pas comme si je demandais la permission d'aller au Mexique pour me faire enlever les seins.

— Je suis d'accord. C'est sans doute une bonne école. Mais tu vas *déjà* à une bonne école.

— Mais c'est à l'école Lowen que je veux aller. Ça me permettrait de faire une *carrière*, mais évidemment maman est incapable de comprendre une chose pareille.

— Elle ne veut pas que tu ailles vivre loin d'elle. Tu trouves que c'est si cruel que ça ?

— Évidemment, parce que si je partais, il n'y aurait plus que Mickey pour lui servir de souffre-douleur. De toute manière je resterais ici officiellement, et c'est tout ce qui l'intéresse.

Pendant quelque temps, Shrimp garda un silence qui paraissait délibérateur. Mais qu'y avait-il à délibérer ? Tout était tellement évident. Amparo en aurait hurlé.

Finalement Shrimp dit :

— Faisons un marché. Si tu promets de ne pas faire ta chipie, je ferai ce que je pourrai pour la persuader de t'inscrire à l'école Lowen.

— C'est vrai ? Tu ferais ça ?

— Est-ce que toi tu acceptes mes conditions ? C'est ça que je veux savoir.

— Je me traînerai à ses pieds. Tout ce que tu voudras.

— Si tu ne le fais pas, Amparo, si tu continues à te conduire envers elle comme tu le fais en ce moment, crois-moi, je lui dirai qu'à mon avis l'école Lowen détruira le peu de caractère que tu as.

— Je te le promets. Je te promets d'être aussi gentille que — que quoi ?

— Qu'un gâteau d'anniversaire ?

— Qu'un gâteau d'anniversaire, absolument !

Sur ce elles scellèrent leur pacte par une poignée de main, se rhabillèrent et descendirent à l'appartement où un vrai gâteau d'anniversaire, plutôt triste, plutôt minable, les attendait. Malgré tous ses efforts, pauvre grand-mère n'arrivait tout simplement pas à faire de la bonne cuisine. Juan était arrivé pendant qu'elles discutaient sur le toit, et pour Amparo ce fut, bien plus que n'importe lequel de ses minables cadeaux, une agréable surprise. On alluma les chandelles, et tout le monde chanta joyeux anniversaire : Juan, grand-mère, maman, Mickey, Shrimp.

Joyeux anniversaire

Joyeux anniversaire

Joyeux anniversaire, chère Amparo

Joyeux anniversaire.

— Fais un vœu, dit Mickey.

Elle fit son vœu, puis souffla les douze bougies d'un coup. Shrimp lui fit un clin d'œil.

— Et ne raconte ton vœu à personne, sinon il ne sera pas exaucé.

En fait, elle n'avait pas fait le vœu d'aller à l'école Lowen, puisque c'était une chose qui lui revenait de droit. Le vœu qu'elle avait fait, c'était que Lottie meure.

Les vœux ne sont jamais exaucés exactement comme on l'aurait voulu. Un mois plus tard, son père était mort. Juan, qui n'avait jamais été malheureux un seul jour de sa vie, s'était suicidé.

7. *Len Rude (2024)*. – Plusieurs semaines après la catastrophique affaire Anderson, alors qu’il commençait enfin à se croire à l’abri des foudres administratives, M^{me} Miller le convoqua en ville pour « un petit entretien ». Bien que sous-fifre dans l’absolu (son poste correspondait à peine à un grade de cadre moyen), M^{me} Miller allait bientôt noter son rapport de stage, ce qui faisait d’elle, pour l’instant, un sous-fifre plutôt puissant.

Il paniqua au point de perdre toute dignité. Il passa la matinée entière à se demander comment il allait s’habiller. Finalement il jeta son dévolu sur un pull marron dans le style Perry-Como avec un foulard vert pomme pour donner une touche de couleur. Ça faisait jeune, pas sexy, mais pas non plus trop délibérément non sexy.

Il eut droit à une attente de vingt minutes devant le box de la dame. Il était passé maître dans l’art d’attendre. Que ce fût dans des cafétérias, des toilettes, des lavaupoids, sa vie était pleine d’occasions lui permettant d’acquérir cette technique. Mais il était tellement certain de se faire vider qu’au bout de ces vingt minutes il était sur le point de faire passer dans les actes son fantasme de crise préféré : je vais me lever, je vais sortir en claquant la porte. Toutes les portes. Sans dire au revoir et sans me retourner. Et ensuite ? Ah ! c’était là le hic. Une fois passé la porte, où pourrait-il aller sans que son identité, sans que tout l’énorme dossier de sa vie le suive comme une casserole attachée à sa queue ? Il attendit donc, et l’instant d’après l’entretien était terminé, et M^{me} Miller lui serrait la main et faisait une remarque anodine et anecdotique sur Brown, dont il avait apporté le roman pour faire bien. Puis merci, c’est *moi* qui vous remercie d’être venu. Au revoir, madame Miller, au revoir, Len.

Que lui avait-elle dit ? Elle n’avait pas parlé d’Anderson, si ce n’est pour dire en passant qu’évidemment le pauvre homme devrait être hospitalisé à Bellevue et qu’il était statistiquement inévitable de tomber un jour ou l’autre sur un cas comme celui-là. Il s’était attendu à pire et ne méritait guère une telle indulgence.

Au lieu de se faire flanquer à la porte avec perte et fracas, il s'était vu confier une nouvelle mission : Hanson, Nora / Appartement 1812 / 334, Onzième Rue Est. M^{me} Miller l'avait décrite comme une vieille dame charmante, « quoique un peu difficile parfois ». Mais tous les cas qu'on lui avait assignés cette année étaient charmants et vieux et difficiles, puisque d'après le catalogue, il étudiait « Les problèmes du troisième âge ». La seule particularité de cette M^{me} Hanson, c'était qu'elle semblait avoir gardé sous son aile une confortable progéniture (bien qu'elle dût se révéler moins nombreuse que l'ordinateur ne l'indiquait, le fils étant marié à présent) et serait donc peu susceptible d'être dangereusement seule. À en croire M^{me} Miller, toutefois, le mariage de son fils l'aurait perturbée (mot inquiétant s'il en fut !), ce qui expliquait qu'elle avait besoin de sa chaleur humaine et de son affection à *lui* pendant quatre heures par semaine. Un point de couture dans le temps, voilà ce que M^{me} Miller semblait attendre de lui.

Plus il y pensait, plus il trouvait que cette M^{me} Hanson sentait le désastre à plein nez. M^{me} Miller l'avait probablement chargé de cette affaire pour se couvrir, de sorte que si cette M^{me} Hanson faisait la même bêtise qu'Anderson, ce serait lui le responsable, et non pas la charmante vieille dame difficile, ni même Alexa Miller. Elle rédigeait probablement à l'heure qu'il était son mémorandum destiné aux archives, à moins qu'elle ne l'eût fait à l'avance.

Tout ça pour deux malheureux dollars de l'heure. Ah ! putain de merde, si seulement il avait su quatre ans plus tôt, dans quoi il s'engageait, il n'aurait jamais laissé tomber ses études d'anglais pour se lancer dans un truc pareil. Mieux valait apprendre à lire les offres d'emploi à une bande de cons que servir de garde-malade émotionnel à des psychotiques séniles.

Voilà pour le mauvais côté des choses. Mais il y avait aussi un bon côté. À la fin de l'été il en aurait terminé avec sa période de stage. Ensuite il y aurait deux années d'études pépères à la faculté, après quoi, ô joie, Leonard Rude serait docteur en philosophie, ce qui, comme chacun sait, est la condition qui se rapproche le plus de la liberté totale.

8. *L'histoire d'amour (2024)*. – Le bureau du MODICUM lui avait envoyé un garçon boutonneux et dépenaillé qui passait son temps à s'excuser avec un accent nasillard du Middle West. Il n'y avait pas moyen de lui faire expliquer pour quoi on l'avait envoyé. Il affirmait n'être guère plus fixé qu'elle sur ce point, que ça devait être l'idée de quelque bureaucrate illuminé, que ces projets ne correspondaient jamais à rien, mais espérait qu'elle accepterait de coopérer ne fût-ce que pour ne pas le mettre dans une situation difficile. Un boulot est un boulot, et de surcroît ce boulot-ci comptait pour son diplôme.

Il allait à l'université ?

Oui, mais il n'était pas là, s'empressa-t-il de préciser, pour l'étudier, elle. Les étudiants étaient affectés à ces études-bidons simplement parce qu'il n'y avait pas assez de vrai travail pour occuper tout le monde. C'était ça, l'État-providence. Il espérait qu'ils seraient amis.

M^{me} Hanson n'arrivait pas à se sentir inamicale, mais elle lui demanda le plus carrément du monde ce qu'ils étaient censés faire, *en tant* qu'amis. Len – elle oubliait constamment son nom et constamment il lui rappelait que c'était Len – proposa de lui lire un livre.

– À haute voix ?

– Oui, pourquoi pas ? C'est un livre que je dois lire cette année de toute façon. Il est extra, vous savez.

– Oh ! je n'en doute pas, dit-elle, de nouveau inquiète. Je suis sûre que j'y apprendrai des tas de choses. Mais quand même.

Elle tourna la tête de côté et lut le titre doré d'un gros livre noir qu'il avait posé sur la table de la cuisine. Quelque chose comme OLOGIE.

– ... Quand même.

Len éclata de rire.

– Mais non, madame Hanson ! Pas celui-là ! Moi-même je ne peux pas le lire, celui-là.

Le livre qu'ils devaient lire était un roman qu'il avait à étudier dans le cadre de son programme d'anglais. Il le sortit de

sa poche. La couverture représentait une femme enceinte assise nue sur les genoux d'un homme habillé d'un complet bleu.

— Quelle étrange couverture, dit-elle en guise de compliment.

Len interpréta sa remarque comme un signe de répugnance.

Il l'assura que l'histoire lui paraîtrait tout à fait banale une fois qu'elle aurait accepté l'axiome de départ. Une histoire d'amour. C'est tout. Elle aimerait, il en était sûr. Tout le monde aimait ce livre.

— C'est un bouquin extra, répéta-t-il.

Comme elle voyait qu'il avait vraiment l'intention de le lire, elle le fit entrer dans le salon et s'installa dans un coin du sofa tandis que Len s'asseyait dans le coin opposé. Elle trouva les bâtonnets d'Oraline dans son sac à main. Comme il n'en restait que trois, elle ne lui en offrit pas. Elle se mit à en sucer un avec complaisance, puis pensa après coup avec un certain sens de l'humour à adapter un badge qu'elle avait reçu en prime à l'extrémité du bâtonnet. On pouvait y lire : JE N'EN CROIS PAS UN MOT. Mais Len ne releva pas la plaisanterie, à moins qu'il ne l'eût tout simplement pas comprise.

Il se mit à lire, et ça commençait dès la première page par une scène érotique. Ce n'était pas en soi quelque chose qui pouvait la déranger. Elle avait toujours cru à l'amour physique et en avait tiré plaisir, et bien qu'elle pensât que l'*acte* sexuel ne devait pas forcément être porté sur la place publique, une discussion candide sur la question ne pouvait faire de mal à personne. Ce qui l'embarrassait, c'était que la scène se déroulait sur un sofa bancal auquel il manquait un pied. Or le sofa sur lequel elle-même et Len avaient pris place était également bancal et n'avait que trois pieds, et il semblait à M^{me} Hanson qu'on ne pouvait pas s'empêcher de faire un rapprochement.

La scène du sofa dura un temps fou. Puis rien ne se passa du tout pendant quelques pages, rien que du verbiage et des descriptions. Pourquoi donc, se demandait M^{me} Hanson, le gouvernement paierait-il des étudiants pour qu'ils aillent chez les gens leur lire de la pornographie ? Tout l'intérêt de l'Université, n'était-ce pas d'occuper le plus grand nombre de

jeunes gens possibles pour les empêcher d'inonder le marché de l'emploi ?

Mais peut-être s'agissait-il d'une expérience. Une expérience portant sur l'éducation des adultes ! Plus elle y réfléchissait, plus elle trouvait l'explication satisfaisante. Vu sous cet angle, le livre devint tout à coup un défi pour elle, et elle essaya d'écouter plus attentivement. Quelqu'un était mort, et l'héroïne – elle s'appelait Linda – allait hériter d'une fortune. M^{me} Hanson avait été à l'école avec une fille appelée Linda, une Noire un peu niaise dont le père possédait deux magasins de fruits et primeurs. Depuis, elle n'aimait pas ce prénom. Len s'arrêta de lire.

— Oh ! continuez. Je trouve ça amusant.

— Moi aussi, madame Hanson, mais il est quatre heures.

Elle se crut obligée de dire quelque chose d'intelligent avant qu'il s'en aille, mais en même temps elle ne voulait pas montrer qu'elle avait deviné le but de l'expérience.

— C'est une histoire très originale.

Len eut un sourire d'assentiment qui dévoila deux rangées de petites dents gâtées.

— J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de mieux qu'une bonne histoire d'amour, dit-elle.

Et avant qu'elle ait eu le temps d'ajouter sa petite plaisanterie (« sauf peut-être une bonne histoire de cul »), Len lui donnait la réplique :

— Je suis bien de votre avis, madame Hanson. Alors vendredi, à deux heures ?

De toute manière, la plaisanterie n'était pas d'elle mais de Shrimp.

M^{me} Hanson n'avait pas du tout le sentiment de s'être montrée à son avantage, mais il était trop tard. Len s'appêtait à prendre congé ; il prit son parapluie, son livre noir, le tout sans cesser de parler. Il n'oublia même pas la casquette à carreaux mouillée qu'elle avait accrochée à la patère pour qu'elle sèche. L'instant d'après il était parti.

Elle sentit son cœur se gonfler dans sa poitrine et cogner comme s'il allait se rompre, pa-trac ! pa-tatrac ! Elle retourna vers le sofa. Les coussins étaient encore écrasés là où Len s'était

assis. Soudain elle vit la pièce comme il avait dû la voir : le lino si crasseux qu'on ne distinguait plus les motifs, les fenêtres sales, les persiennes cassées, des piles de jouets et des amas de vêtements et des enchevêtrements des deux dans tous les coins. Puis, comme pour compléter ce tableau de dévastation, Lottie sortit en titubant de sa chambre à coucher, enveloppée d'un drap sale et exhalant une odeur nauséabonde.

— Il y a du lait ?

— Est-ce qu'il y a du lait !

— Allons bon. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu me le demandes vraiment ? Regarde cette pièce. On dirait qu'elle a été bombardée.

Lottie eut un petit sourire mal réveillé.

— Je dormais. *A-t-elle* été bombardée ?

Ah ! cette bonne vieille Lottie, comment vouliez-vous continuer à lui en vouloir après une réponse pareille ? M^{me} Hanson eut un rire indulgent, puis se mit en devoir de lui parler de Len et de l'expérience, mais Lottie était de nouveau repartie dans son monde à elle. Quelle vie, pensa M^{me} Hanson, et elle passa à la cuisine pour préparer un verre de lait.

9. *Le climatiseur (2024)*. – Lottie entendait des choses. Si elle était assise près de l'ex-entrée devenue placard, elle pouvait entendre des conversations entières se déroulant dans le couloir du palier. Lorsqu'elle était dans sa chambre à coucher, elle entendait tout ce qui se passait dans l'appartement – le brouhaha des voix à la télé, ou Mickey tenant de grands discours à sa poupée dans ce qu'il imaginait être de l'espagnol, ou le remue-ménage et le menu ramage de sa mère. De tels bruits avaient l'avantage d'être à l'échelle humaine. C'étaient les bruits qui sous-tendaient ceux-là qu'elle redoutait, et ils étaient là en permanence, à attendre que les bruits qui les masquaient s'arrêtent pour filtrer jusqu'à elle.

Une nuit, alors qu'elle était enceinte de cinq mois d'Amparo, elle avait été se promener du côté de Washington Square, était passée devant les palissades de l'université de New York et les immeubles de luxe pour jeunes cadres sur West Broadway. Elle

s'arrêta devant la vitrine de son magasin préféré où les cristaux d'un lustre reflétaient les phares des voitures qui passaient. Il était quatre heures et demie, l'heure la plus calme du petit matin. Un diesel passa en pétaradant et tourna à gauche sur Prince Avenue. Un silence de mort s'installa dans son sillage. C'est alors qu'elle entendit l'autre bruit, un grondement lointain, impossible à localiser, comme l'imperceptible signe prémonitoire qui vous avertit, lorsque vous descendez le fil d'une paisible rivière, de la cataracte qui se rapproche. Depuis lors, le bruit de ces rapides l'avait suivie partout, parfois distinctement, parfois seulement de façon diffuse, comme des étoiles masquées par le *smog*, comme article de foi.

Il y avait bien des moyens de résister. La télé constituait une barrière efficace, pourvu qu'elle pût se concentrer et que les émissions n'eussent pas elles-mêmes quelque chose d'inquiétant. Parler était également un bon moyen de défense, si elle trouvait quelque chose à dire et quelqu'un pour l'écouter. Mais elle avait été trop submergée par les monologues de sa mère pour n'être pas sensible aux signes d'ennui chez ses interlocuteurs, et Lottie, contrairement à sa mère, n'osait pas continuer comme si de rien n'était. Les livres exigeaient trop d'effort et ne lui étaient d'aucun secours. Naguère elle avait pris plaisir aux histoires toutes simples des albums de bandes dessinées qu'Amparo ramenait à la maison, mais maintenant Amparo avait passé l'âge des bandes dessinées et Lottie n'osait pas s'en acheter pour elle-même. En tout état de cause, ils coûtaient trop cher pour qu'elle pût songer à en faire une drogue.

Elle était donc obligée de se rabattre sur les pilules, et c'est ce qu'elle faisait.

C'est alors qu'au mois d'août de l'année où Amparo devait entrer à l'école Lowen, M^{me} Hanson échangea la seconde télévision, qui ne marchait pas depuis des années, contre un climatiseur King Cool appartenant à Ab Holt et qui ne marchait pas lui non plus depuis des années, si ce n'est comme ventilateur. Lottie s'était toujours plainte du manque d'air dans sa chambre à coucher. Coincée entre la cuisine et la chambre à coucher principale, elle ne disposait pour seul et unique moyen

de ventilation que d'une grille d'aération inefficace au-dessus de la porte du salon. Shrimp, qui était revenue vivre à la maison, demanda à son ami photographe de l'étage du dessous de venir enlever la grille et d'installer le climatiseur à sa place.

Le ventilateur ronronnait doucement toute la nuit durant, avec de temps en temps un petit hoquet à contretemps comme une extra-systole amplifiée. Lottie restait couchée pendant des heures, bien après que les enfants s'étaient endormis dans leurs lits superposés, à écouter le merveilleux murmure syncopé du climatiseur. C'était aussi apaisant qu'un bruit de vagues sur la grève, et comme un bruit de vagues, il semblait parfois chuchoter des mots, ou des bribes de mots, mais elle avait beau tendre l'oreille pour essayer d'en saisir le sens, celui-ci lui échappait toujours. « Onze, onze, onze, murmurait-il. Trente-six, trois, onze. »

10. Le rouge à lèvres (2026). – Elle avait naturellement pensé que c'était Amparo qui farfouillait dans son nécessaire à maquillage, et avait même été jusqu'à évoquer la question à table dans le style, à bon entendeur, salut, qui lui était habituel. Amparo avait juré ses grands dieux n'avoir jamais ne fût-ce qu'ouvert un tiroir, mais à compter de ce jour il n'y avait plus eu de traces de rouge à lèvres sur la glace, de poudre renversée, ni rien de semblable. C'est alors qu'un jeudi, en rentrant épuisée et déçue d'une des non-apparitions périodiques du frère Gary, elle trouva Mickey assis devant la coiffeuse en train d'appliquer avec soin un fond de teint sur son visage. Son expression de consternation ébahie devant le retour inopiné de sa mère était tellement grotesque sur son visage aux traits gommés par le fond de teint qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Mickey, sans se départir de son expression d'horreur cocasse, se mit à rire lui aussi.

— Alors comme ça, c'était toi depuis le début ?

Il hocha la tête et tendit la main vers le pot de cold cream, mais Lottie, interprétant mal son geste, lui saisit la main et la serra. Elle essaya de se souvenir quand elle avait remarqué pour la première fois qu'on avait déplacé ses affaires, mais c'était un

de ces détails futiles, comme l'époque où telle chanson avait été à la mode, qui n'était pas rangé chronologiquement dans sa mémoire. Mickey avait dix ans, presque onze. Cela devait faire des mois qu'il se livrait à ce petit jeu sans qu'elle s'en rende compte.

— Tu as dit, commença-t-il à protester d'un ton pleurnichard, que tu faisais la même chose avec oncle Boz. Vous échangez vos vêtements pour faire semblant C'est ce que t'as dit.

— Quand ai-je dit cela ?

— Tu me l'as pas dit à moi, mais à lui. Je t'ai entendue.

Elle se demanda quelle était la *bonne* attitude à adopter.

— J'ai déjà vu des tas de types être maquillés. Des tas de fois.

— Mickey, est-ce que j'ai dit que ce n'était pas bien ?

— Non, mais...

— Assieds-toi.

Ses gestes étaient précis et elle faisait de son mieux pour garder son sérieux, bien qu'en regardant le visage de son fils dans la glace elle eût du mal à contenir son fou rire. Sans doute les gens qui travaillaient dans les instituts de beauté étaient-ils sans arrêt confrontés à ce problème. Elle fit pivoter son siège de façon qu'il tourne le dos à la glace et lui essuya les joues avec un kleenex.

— Pour commencer, quand on a une peau blanche comme toi on n'a pas besoin d'un fond de teint, ou alors à peine. Ce n'est pas comme si on nappait un gâteau, tu sais.

Elle continua à dévider son verbiage de connaisseur tout en le maquillant : comment dessiner les lèvres pour qu'un petit sourire semble toujours planer aux commissures, comment esquisser les ombres, la nécessité, lorsqu'on dessine les sourcils, d'étudier leur effet de trois quarts et de profil. Pendant ce temps, en contradiction complète avec les conseils raisonnables qu'elle lui prodiguait, elle créait un masque aux traits caricaturaux. Ayant appliqué le dernier coup de pinceau, elle compléta le tout de deux boucles d'oreilles et d'une perruque. Le résultat avait quelque chose d'inquiétant. Mickey demanda à se regarder dans la glace. Comment aurait-elle pu refuser ?

Dans la glace leurs deux visages, l'un au-dessus de l'autre, fusionnèrent pour ne devenir qu'un seul et même visage. Ce n'était pas seulement qu'elle avait dessiné ses propres traits sur l'ardoise vierge du visage de Mickey, ni que l'un était une caricature de l'autre. Il y avait une vérité plus terrible – à savoir que c'était là, ni plus ni moins, l'unique patrimoine que son fils allait hériter d'elle, ces stigmates de la douleur, de la terreur, et de l'échec certain. Ça n'aurait pas été plus clair si elle avait écrit ces mots sur le front de son fils avec le crayon à sourcils. Et sur le sien et sur le sien. Elle s'allongea sur le lit et laissa les larmes monter lentement du plus profond d'elle-même et inonder son visage. Mickey la dévisagea pendant un moment, puis sortit de l'appartement et descendit dans la rue.

11. *Le ferry de Brooklyn (2026)*. – La famille était réunie au grand complet pour l'émission – Shrimp et Lottie sur le sofa de part et d'autre de Mickey, M^{me} Hanson dans le rocking-chair, Milly, tenant Cacahuète sur ses genoux, dans le fauteuil à fleurs, et Boz cassant les pieds à tout le monde sur son tabouret de cuisine. Amparo, dont ce devait être le triomphe, était partout à la fois, gazouillant et papillonnant sans relâche.

Les commanditaires de l'émission étaient Pfitzer et la Société de conservation. Comme ni l'un ni l'autre ne vendaient rien qui ne fût déjà un objet de consommation courant, les spots publicitaires étaient lents et laborieux, quoique – la suite allait le montrer – ni plus lents ni plus laborieux que *Feuilles d'herbe*. Pendant la première demi-heure, Shrimp fit des efforts méritoires pour trouver des aspects positifs – les costumes étaient ultra-authentiques, la fanfare faisait ouhm-pa-pa avec beaucoup de conviction, et il y eut une jolie séquence montrant des Noirs musclés en train d'assembler une maison en bois. Mais Don Hershey apparaissait alors dans le rôle de Whitman pour beugler ses affreux poèmes, et elle se recroquevilla littéralement. Elle avait grandi dans l'adoration de Don Hershey, et le voir réduit à ça ! Un vieillard lubrique courant après des adolescents. Ça n'était pas juste.

— Ça vous donne pas envie d'être républicain, dit Boz d'une voix traînante lorsque les spots publicitaires refirent leur apparition, ce qui lui valut un regard torve de la part de Shrimp : aussi abominable que fût l'émission, ils se devaient de l'applaudir pour ne pas faire de peine à Amparo.

— Je trouve que c'est magnifique, dit Shrimp. Je trouve ça très artistique. Ces couleurs !

Elle ne pouvait rien trouver de mieux à dire.

Milly, avec ce qui semblait être une curiosité sincère, profita du retour du générique pour poser des questions d'écolière studieuse sur Whitman, mais c'est à peine si Amparo prit la peine de lui répondre. Elle n'essayait même plus de leur faire croire qu'il pouvait s'agir d'autre chose que d'elle-même dans cette émission.

— Je crois que je suis dans la partie qui vient. Oui, je suis sûre qu'ils ont dit la deuxième partie.

Mais la seconde demi-heure traitait de la guerre de Sécession et de l'assassinat de Lincoln :

Ô puissante étoile tombée du ciel de l'occident !

Ô ombre de la nuit, ô mélancolique nuit !

Ô étoile disparue de notre firmament !

Pendant une demi-heure.

— Ils n'auraient tout de même pas coupé ta scène au montage, Amparo ? plaisanta Boz.

Ils lui tombèrent tous dessus en même temps. De toute évidence, ils avaient tous eu la même pensée.

— C'est possible, dit Amparo d'un air sombre.

— Attendons de voir, conseilla Shrimp, comme s'ils avaient pu faire autre chose.

L'emblème des laboratoires Pfitzer s'estompa lentement et Don Hershey réapparut avec sa barbe de père Noël et se lança derechef dans un poème tonitruant :

Le fil ténu qui me relie à toute chose à toute heure du jour et de la nuit,

L'ensemble simple, compact et parfaitement équilibré, nous-mêmes qui ne sommes rien un par un et tout dans le tout.

Les similitudes du passé et celles du futur.

Les gloires enfilées comme des perles sur le fil de mon regard lorsque je marche dans la rue ou traverse le fleuve...

Et ainsi de suite, sans relâche, tandis que la caméra se promenait dans les rues et sur l'eau et regardait des chaussures – des déferlements de chaussures, des siècles de chaussures. Puis, sans plus de transition que si l'on avait changé de chaîne, on se retrouva en 2026, devant une foule de gens ordinaires tuant le temps dans la salle d'attente du South Ferry.

Amparo se ramassa sur elle-même, tout yeux et tout ouïe.

— Ça y est, ça va être maintenant.

La voix *off* de Don Hershey continua, imperturbable :

Qu'importe le moment, qu'importe l'endroit – la distance n'est rien.

Je suis avec vous, les hommes et les femmes d'une génération ou de toutes les générations à venir,

Tout comme vous, j'ai pleuré en regardant le fleuve et le ciel,

Tout comme vous, j'ai été un homme perdu dans la foule.

Tout comme vous, j'ai été rafraîchi par la joie du fleuve écumant...

La caméra fit un panoramique découvrant des grappes de gens souriant, gesticulant, bavardant qui montaient à bord, s'attardant ici et là sur un détail – une main rajustant nerveusement une manchette, un foulard jaune flottant dans la brise, un certain visage.

Celui d'Amparo.

— Là ! C'est moi ! cria Amparo.

La caméra s'attarda sur elle. Elle était accoudée au bastingage avec un sourire rêveur aux lèvres qu'aucun de ceux qui étaient présents dans la pièce ne reconnut. Et tandis que Don Hershey baissait la voix d'un ton et demandait :

*Qu'y a-t-il dès lors entre nous ?
Qu'importe les dizaines ou les centaines d'années qui nous
séparent ?*

Amparo regarda, et la caméra regarda la surface mouvante de l'eau. Shrimp sentit son cœur se désintégrer comme un sac d'ordures s'écrabouillant sur le trottoir après une chute de dix étages. La jalousie jaillit par tous les pores de sa peau. Amparo était si belle, si jeune et si impitoyablement belle qu'elle aurait voulu mourir.

Deuxième partie. Conversations

12. *La chambre à coucher (2026)*. – Sur le plan horizontal, l'immeuble se présentait sous la forme d'une croix gammée dont les branches étaient coudées dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, à la façon aztèque. L'appartement des Hanson, le 1812, était situé avant le coude, sur la branche nord-ouest de la croix, de telle sorte que de ses fenêtres on avait une vue dégagée de quelques degrés vers le sud-ouest qui permettait d'apercevoir, par-delà les toits des immeubles plus bas, les masses mégalithiques et sans fenêtres du complexe immobilier de la Cooper Union. Au-dessus, ce n'était que ciel bleu et nuages passagers, sillages d'avions à réaction et volutes de fumée vomies par les cheminées du 320 et du 328. Mais il fallait avoir le nez collé à la fenêtre pour pouvoir jouir de ce panorama. De son lit Shrimp ne pouvait voir que des briques jaunes à perte de vue et des fenêtres qui ne se distinguaient l'une de l'autre que par les différents types de rideaux, de persiennes et de volets qui les équipaient. On était en mai, et de deux heures jusque presque six heures, lorsqu'elle en avait le plus besoin, la lumière jaune du soleil entrait à flots par la fenêtre. C'était le seul avantage de cet appartement situé dans les étages les plus élevés. Quand il faisait chaud elle entrouvrait la fenêtre et les rideaux étaient agités par la brise. Montant et descendant comme la respiration haletante et irrégulière d'un asthmatique, se gonflant et se vidant, les rideaux devinrent, comme tout ce qu'on observe avec suffisamment d'intensité, l'histoire de sa vie. Y en avait-il, parmi tous ces autres rideaux, persiennes et volets, qui dissimulaient une histoire plus triste que la sienne ? Ah ! elle en doutait.

Mais toute triste qu'elle fût, la vie était également d'un comique irrésistible, et les rideaux en témoignaient. Ils faisaient l'objet d'une plaisanterie bénigne et compliquée entre M^{me} Hanson et sa fille. Ils étaient en cretonne brute imprimée de couleurs criardes et ornés de guirlandes d'organes génitaux, mâle et femelle, traités dans les tons fraise, citron et pêche. Un

cadeau de January il y a Dieu sait combien de temps. Loyale, Shrimp avait ramené la chose à la maison pour que sa mère lui en fasse un pyjama, mais M^{me} Hanson, bien que ne désapprouvant pas ouvertement cette intention, n'avait jamais trouvé l'occasion de s'y mettre. Puis, pendant que Shrimp était à l'hôpital, M^{me} Hanson en avait fait des rideaux qu'elle avait accrochés dans sa chambre en guise de cadeau de bienvenue et de calumet de la paix. Shrimp se devait d'admettre que la cretonne avait trouvé la place qu'elle méritait.

Shrimp semblait se contenter de voir défiler les journées, sans but et sans idées, en se bornant à regarder la brise agiter les bites et les cons ou n'importe quel autre événement infinitésimal qui pouvait se dérouler dans la chambre vide. La télé l'ennuyait, les livres lui cassaient les pieds, et elle n'avait rien à dire aux gens qui venaient la voir. Williken lui apporta un puzzle, qu'elle commença à assembler sur le fond d'un tiroir de commode retourné, mais une fois le cadre reconstitué elle s'aperçut que le tiroir, bien qu'elle l'eût mesuré au préalable, était trop étroit de deux centimètres. S'avouant vaincue, elle poussa un soupir et remit les morceaux pêle-mêle dans la boîte. À tout point de vue, sa convalescence était aussi inexplicable que calme.

Puis un jour elle entendit frapper à la porte.

— Entrez ! dit-elle, prophétiquement.

Et January entra, dégoulinante de pluie et tout essoufflée d'avoir gravi les escaliers. C'était une surprise. L'adresse de January sur la côte ouest avait été un secret bien gardé. Malgré cela, ce n'était pas une vraiment grosse surprise. Mais y a-t-il jamais de vraiment grosse surprise ?

— Jan !

— Salut. Je suis venue hier, mais ta mère a dit que tu dormais. J'aurais sans doute dû attendre, mais je ne savais pas si...

— Enlève ton manteau. Tu es trempée.

January s'aventura suffisamment loin dans la pièce pour pouvoir refermer la porte, mais elle ne s'approcha pas du lit et n'enleva pas son manteau.

— Comment as-tu su que...

— Ta sœur en a parlé à Jerry, et Jerry m'a téléphoné. Je serais venue plus tôt, mais je n'avais pas l'argent. Ta mère dit que tu vas bien, maintenant, pour l'essentiel.

— Oh ! je vais très bien. Ce n'était pas tellement l'opération, tu sais. Ça n'avait rien de plus compliqué que d'enlever une dent de sagesse. Mais impatiente comme je suis, j'ai décidé que je ne pouvais pas rester au lit, alors...

Elle rit (gardant toujours à l'esprit que la vie a aussi ses côtés comiques) et se permit une petite plaisanterie.

— Maintenant je peux, remarque bien. Le plus patiemment du monde.

January fronça les sourcils. Pendant toute la journée d'hier et durant tout le voyage jusqu'à la Onzième Rue aujourd'hui, et durant toute l'ascension des escaliers, des sentiments de tendresse et de sollicitude s'étaient tournés et retournés en elle comme des vêtements dans une essoreuse. Mais à présent, face à face avec Shrimp, la voyant utiliser les mêmes vieux stratagèmes, elle ne ressentait que de l'aversion et une colère naissante, comme si quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis cet horrible repas deux ans auparavant. Une saucisse de chez Betty Crocker et des pommes de terre.

— Je suis heureuse que tu sois venue, dit Shrimp sans conviction.

— Vraiment ?

— Oui.

La colère disparut et la mauvaise conscience vint tourbillonner derrière le hublot de l'essoreuse.

— Ton opération, c'était parce que... à cause de ce que j'avais dit au sujet des femmes qui avaient des enfants ?

— Je ne sais pas, January. Avec le recul, mes raisons ne sont pas claires. J'ai certainement été influencée par certaines des choses que tu m'as dites. Moralement, je n'avais pas le *droit* d'avoir des enfants.

— Non, c'est moi qui n'avais pas le droit de t'imposer mes opinions comme ça. Tout ça à cause de mes principes ! Je le vois bien maintenant.

— Tu sais...

Shrimp but une gorgée d'eau et reposa le verre sur la table de chevet. C'était un ineffable rafraîchissement.

— Ce n'est pas seulement une question de politique. Après tout, je ne risquais pas dans l'immédiat de faire bondir le taux de natalité, c'est le moins que l'on puisse dire. J'avais rempli *mon* quota. C'était un geste ridicule et mélodramatique, comme le Dr Mesic me l'a d'ailleurs...

January avait enlevé son manteau de pluie et s'était approchée du lit. Elle portait la blouse d'infirmière que Shrimp avait achetée pour elle des siècles auparavant. Elle tenait à peine dedans.

— Tu te souviens ? dit January.

Shrimp hocha la tête. Elle n'avait pas le cœur de lui dire qu'elle n'était pas excitée. Ni honteuse. Ni rien. Le grand-guignol de Bellevue l'avait vidée de tout sentiment, de tout désir sexuel, de tout.

January glissa ses doigts sous le poignet de Shrimp pour lui prendre le pouls.

— Il est lent, fit-elle observer.

Shrimp retira sa main.

— Je n'ai pas envie de jouer.

January se mit à pleurer.

13. *Shrimp, au lit (2026)*. — « Tu sais ? J'aimerais le voir *marcher* de nouveau normalement. C'est peut-être moins ambitieux que de vouloir la révolution, mais c'est quelque chose que je peux faire, qui est à ma mesure. Tu comprends ? Parce qu'un immeuble, c'est comme... C'est comme un symbole de la vie qu'on mène à l'intérieur.

« Un ascenseur, un seul ascenseur en ordre de marche, et même pas toute la journée si nécessaire. Peut-être seulement une heure le matin et une heure en fin d'après-midi, quand il y a de l'énergie disponible. Ça ferait une de ces différences pour les gens comme nous qui habitent les derniers étages ! Essaie de te souvenir de toutes les fois où tu as renoncé à monter me voir à cause de ces escaliers. Ou de toutes les fois où je suis restée à la maison. C'est pas une vie. Mais ce sont les vieux qui en souffrent

le plus. Ma mère, je parie qu'elle ne descend pas la rue plus d'une fois par semaine ces temps-ci, et Lottie est presque aussi paresseuse qu'elle. C'est Mickey et moi qui devons aller chercher le courrier, les provisions, et tout le reste, et c'est plutôt injuste, tu ne trouves pas ?

« Et en plus, savais-tu qu'il y a *deux* personnes employées à plein temps dans cet immeuble pour faire les courses des gens qui sont coincés dans leur appartement sans personne pour les aider ? Je n'exagère pas ! On les appelle des auxiliaires. Tu vois un peu d'ici ce que ça doit coûter !

« Et s'il y a un coup dur ? Ils envoient le médecin chez les gens plutôt que de descendre tant de marches en portant quelqu'un. Si mon hémorragie avait commencé ici au lieu de commencer à la clinique, je ne serais peut-être pas en vie à l'heure qu'il est. J'ai eu de la chance, c'est tout. Tu te rends compte, j'aurais pu mourir simplement parce que personne dans cet immeuble ne veut se donner le mal de faire réparer ces putains d'ascenseurs ! Alors je me dis que maintenant, c'est à moi de prendre les choses en main. Bats-toi ou tais-toi. T'es pas d'accord ?

« J'ai fait circuler une pétition, et évidemment tout le monde l'a signée. Ça, ça ne demande aucun effort. Mais quand j'en ai touché deux mots à deux ou trois personnes qui pourraient nous être utiles, elles m'ont répondu qu'effectivement le système des auxiliaires était aberrant mais que ça coûterait plus cher encore de faire marcher les ascenseurs. Je leur ai dit que les gens accepteraient de payer avec des *tickets* s'il n'y avait que la question de l'argent. Et ils ont dit, oui, évidemment, sans aucun doute. Et maintenant, M^{lle} Hanson, faites-moi le plaisir de me foutre la paix, et merci encore pour votre sollicitude.

« Il y en avait un, le pire jusqu'ici, un rond-de-cuir au bureau du MODICUM appelé R. M. Blake, qui n'arrêtait pas de me féliciter pour mon *merveilleux* sens des responsabilités. Comme ça, carrément : Quel merveilleux sens des responsabilités vous avez, M^{lle} Hanson. Comme vous avez du caractère, M^{lle} Hanson. J'avais envie de lui dire, ouais, c'est pour mieux te bouffer, grand-maman. Le vieil hypocrite.

« C'est marrant, tu ne trouves pas, ce chassé-croisé qu'on a fait ? C'est tellement symétrique. Avant, c'était moi qui étais mystique et toi qui étais politisée, et maintenant c'est exactement l'inverse. C'est comme, est-ce que tu as vu *Les orphelins* l'autre soir ? Ça se passait au XIX^e siècle, et il y avait un couple marié, très bien ensemble et très pauvre, sauf qu'ils avaient chacun *une chose* dont ils étaient fiers. L'homme a une montre en or et la femme, la pauvre, elle a ses *cheveux*. Et qu'est-ce qui arrive ? Lui met sa montre au clou pour acheter un peigne à sa femme, et elle vend ses cheveux pour lui offrir une chaîne de montre en or. C'était vraiment une histoire dingue.

« Mais quand on y réfléchit, c'est exactement ce qu'on a fait, pas vrai, January ?

« January, tu dors ? »

14. *Lottie, à l'hôpital Bellevue (2026)*. – « Ils parlent de la fin du monde, des bombes et de tout ça, ou quand ce n'est pas des bombes c'est des océans qui meurent, ou des poissons, mais avez-vous jamais regardé l'océan ? Moi, je m'en faisais avant mais maintenant je me dis : et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire si c'est la fin du monde ? Ma sœur, elle, c'est tout le contraire. S'il y a des élections elle restera devant la télé toute la nuit pour la regarder. Ou un tremblement de terre. Ou n'importe quoi. Mais à quoi ça sert ?

« La fin du monde. Je vais vous dire, moi. La fin du monde, il y a cinquante ans que c'est arrivé. Peut-être cent. Et depuis c'a été formidable. Je parle sérieusement. Personne ne vient vous casser les pieds. On peut se laisser aller. Vous savez quoi ? *J'aime bien* la fin du monde.

15. *Lottie, au White Rose Bar (2024)*. – « Évidemment, il y a de ça. Quand les gens ont tellement envie que quelque chose arrive, par exemple un cancéreux ou moi avec mes douleurs dans le dos, on se dit que ça y est. Alors qu'en fait ce n'est pas vrai. Mais quand ça vous arrive pour de vrai on ne peut pas s'y tromper. Le visage des gens change. Ils n'ont plus l'air

désorientés ou agressifs. Ce n'est pas qu'ils se décontractent comme pour dormir, ça arrive d'un seul coup. Il y a quelqu'un d'autre avec eux, un esprit, qui les touche, qui calme la douleur là où ça leur fait mal. Ça peut être une tumeur, ça peut être une angoisse psychologique, mais l'esprit est très précis, bien que les plus élevés soient parfois difficiles à comprendre. Il n'y a pas toujours des mots pour exprimer ce qu'ils vivent sur un plan supérieur. Mais ceux-là sont les seuls qui peuvent guérir. Les autres, les esprits moins élevés qui n'ont quitté notre plan que depuis peu ne sont pas aussi forts. Ils ne peuvent pas nous aider autant parce qu'ils sont encore eux-mêmes un peu désorientés.

« Ce que vous devriez faire c'est y aller vous-même. Ça ne la dérange pas qu'on soit sceptique. Tout le monde l'est, au début, surtout les hommes. Même moi, il m'arrive encore de penser : elle nous trompe, elle a tout inventé. Il n'y a pas d'esprit, on meurt, et puis c'est tout. Ma sœur – c'est elle qui m'y a emmenée la première fois – je devrais plutôt dire traînée – elle n'y croit plus. Mais elle n'en a jamais vraiment profité, tandis que moi... merci, je veux bien.

« Bon. La première fois c'était à une messe de guérison classique il y a un an environ. Ce n'était pas la femme dont je vous parlais. Les Amis Universels. Ils étaient à l'Americana. Il y a eu d'abord un débat sur l'immortalité de l'âme, et puis dès le début de la messe, j'ai senti un esprit poser ses mains sur ma tête. Comme ça. Très fort. Et froid, comme une serviette mouillée quand on a la fièvre. Je me suis concentrée sur mes douleurs dans le dos qui me faisaient terriblement souffrir à l'époque. J'ai essayé de sentir s'il y avait une différence. Parce que je savais que j'avais été guérie d'une façon ou d'une autre. Ce n'est qu'après la réunion, quand je me suis retrouvée sur la Sixième Avenue, que je me suis rendu compte de ce qui s'était passé. Vous savez quand on regarde une rue en enfilade tard le soir et qu'on voit tous les feux passer au vert en même temps ? Eh bien, ma vie entière j'avais été daltonienne, mais cette nuit-là j'ai vu les couleurs comme elles sont vraiment. Elles étaient si vives, comme... je ne peux pas le décrire. J'ai passé toute la nuit à me promener malgré que c'était l'hiver. Et le soleil, quand il s'est levé ! J'étais sur le pont, et Dieu ! Mais pendant la semaine

qui a suivi, ça m'a quitté, petit à petit. C'était un cadeau trop beau pour moi. Je n'étais pas prête. Mais des fois, quand j'ai l'esprit très clair et que je n'ai pas peur, j'ai l'impression que ça me revient. Juste l'espace d'un instant. Et puis c'est fini.

« La seconde fois... merci.

« La seconde fois ça n'a pas été aussi simple. J'étais à une messe de communication. Il y a cinq semaines environ. Ou un mois. Ça m'a l'air plus ancien que ça – enfin.

« Ça se passait comme ça. On écrivait trois questions et on repliait le papier, mais avant même que la Révérende Mère Ribera ait pu me prendre le mien des mains, il était là et – je ne sais pas comment décrire la chose. Il la secouait. Comme un prunier. Très violemment. Il y avait une sorte de lutte pour voir s'il arriverait à prendre le contrôle de son corps pour l'utiliser. D'habitude, voyez-vous, elle se contente de parler avec eux, mais Juan était si pressé et si impatient, vous comprenez. Vous savez comment il était. Quand il avait pris une décision, il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Il n'arrêtait pas de m'appeler d'une voix toute drôle, comme étranglée. Tantôt je me disais, oui, c'est mon Juan, il essaie de communiquer avec moi, et l'instant d'après je pensais, non ça ne peut pas être lui, Juan est mort. Depuis tout ce temps, voyez-vous, j'essayais de communiquer avec lui – et voilà qu'il était là et je ne voulais pas l'accepter.

« Enfin.

« Il a fini par comprendre qu'il avait besoin de la coopération de la Révérende Mère Ribera, et il s'est calmé. Il a parlé de la vie de l'autre côté, et il a dit qu'il n'arrivait pas à s'y faire. Il y avait tellement de choses qu'il avait laissées inachevées ici-bas. Il a dit qu'à la dernière minute, il avait voulu changer d'avis, mais il était trop tard et il n'était plus son maître. Je voulais tellement croire que c'était vrai, qu'il était vraiment là, mais je ne pouvais pas.

« Et puis, juste avant qu'il la quitte, le visage de la Révérende Mère Ribera a changé, il est devenu beaucoup plus jeune, et elle a récité quelques vers de poésie. En espagnol – tout s'était passé en espagnol, bien sûr. Je ne me souviens pas des mots exacts, mais ça disait en gros qu'il ne pouvait pas supporter de me

perdre. Bien que ce devait être la dernière peine que j'allais lui causer – *el ultimo dolor*. Bien que ce devait être le dernier poème qu'il allait m'écrire.

« Vous comprenez, je vous parle de ça il y a des années, Juan m'écrivait des poèmes. Alors quand je suis rentrée chez moi ce soir-là j'ai relu ceux que j'avais gardés, et il était là, le même poème. Il me l'avait écrit des années avant, après notre première rupture.

« Alors c'est pour ça, quand on me dit qu'il n'y a aucune raison scientifique de croire à la vie éternelle, je ne peux pas être d'accord. »

16. *M^{me} Hanson, dans l'appartement 1812 (2024)*. – « Avril. Avril, c'est le pire des mois pour attraper un rhume. On voit le soleil et on se dit que c'est déjà la saison des manches courtes, et total quand on se retrouve dans la rue il est trop tard pour se changer. À propos de manches courtes, vous qui étudiez la psychologie, je me demande ce que vous allez dire de ça. Le fils de Lottie, vous l'avez vu, Mickey, il a huit ans maintenant, il *refuse* de porter des vêtements à manches courtes. Il ne veut pas qu'on voie la *moindre* partie de son corps. Vous ne trouvez pas que c'est morbide ? Moi si. Ou névrosé ? À huit ans ?

« Tenez, buvez ça. Cette fois je me suis souvenue et il n'est pas trop sucré.

« On se demande où les enfants vont chercher des idées pareilles. J'imagine que ça a dû être différent pour vous qui avez grandi sans famille. Sans foyer. Une vie si embrigadée. Je crois qu'aucun enfant... mais peut-être qu'il y a d'autres facteurs. Des avantages ? Enfin, c'est pas le genre de truc qui m'emballe. Mais dans un dortoir, il n'y a pas d'intimité, et vous, avec vos études, je me demande comment vous faites ? Et qui s'occupe de vous quand vous tombez malade ?

« C'est trop chaud ? Votre pauvre gorge. Remarquez bien, c'est pas étonnant que vous ayez la voix rauque. Ce livre, il n'en finit pas. Je ne dis pas ça parce qu'il m'embête, au contraire, il m'intéresse. Beaucoup, même. Le passage où elle rencontre le jeune Français – il était bien Français ? – avec les cheveux roux,

dans la cathédrale de Notre-Dame. C'était très... comment dire. Romantique ? Et après, ce qui se passe quand ils sont en haut de la tour, c'était sacrément osé ; dites donc. Ça m'étonne qu'ils n'en aient pas fait un film. Ou peut-être qu'ils en ont fait un. Évidemment, *moi* je préfère lire le livre, même si... Mais ça n'est pas juste pour vous. Votre pauvre gorge.

« Moi aussi je suis catholique, vous savez ? Il y a le Sacré-Cœur, là, juste derrière vous. Évidemment, de nos jours ! Mais j'ai été élevée dans la religion catholique. Et puis, juste avant ma confirmation il y a eu cette révolte, vous savez, à propos de qui était le véritable propriétaire des églises. J'étais là sur la Cinquième Avenue, habillée de mon premier ensemble en laine, bien qu'en réalité c'était plutôt une robe sans manches avec ma mère qui portait un parapluie, et mon père qui en portait un autre, et il y avait un groupe de prêtres qui nous suppliaient pratiquement en criant de ne pas rentrer, et les autres prêtres qui essayaient de nous *entraîner* à l'intérieur par-dessus les corps de ceux qui s'étaient couchés sur les marches. Je vous parle de ça, ça devait être en mille neuf cent quatre-vingt... un ? Deux ? Maintenant ils en parlent dans les livres d'histoire, mais j'étais là, au milieu d'une bataille rangée, et tout ce que j'arrivais à penser, c'était : R. B. va casser son parapluie. R. B., c'était mon père.

« Seigneur, comment est-ce que j'en suis arrivée à vous parler de ça ? Ah ! oui, la cathédrale. Quand vous lisiez ce passage j'arrivais tellement bien à l'imaginer. Quand ça disait que les colonnes de pierre ressemblaient à des troncs d'arbres, je me suis souvenue m'être fait la même réflexion quand j'étais dans la cathédrale Saint-Patrick.

« Vous savez, j'essaie de faire comprendre ces choses à mes filles, mais elles, ça ne les intéresse pas. Le passé, ça n'a pas de sens pour elles. Ça n'est pas le genre à lire un livre comme celui-là, je peux vous le garantir ! Et mes petits-enfants sont trop jeunes pour ce genre de conversation. Mon fils, il écouterait, lui, mais il n'est plus jamais là.

« Quand on est élevé dans un orphelinat – mais est-ce qu'ils appellent ça un orphelinat si vos parents sont en vie ? – ils vous

embêtent avec des histoires de religion et tout ça. C'est pas le genre du gouvernement, je suppose.

« Je crois que tout le monde a besoin d'un genre ou d'un autre de foi, qu'on appelle ça la religion ou la lumière spirituelle ou tout ce que vous voudrez. Mais mon Boz dit que ça exige plus de force de ne croire en rien du tout. C'est davantage une idée d'homme, ça. Vous vous entendriez bien avec Boz. Vous avez exactement le même âge et vous vous intéressez aux mêmes choses et...

« Tenez, Lenny, pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit ici ? Vous n'avez pas de cours demain, n'est-ce pas ? Et pourquoi sortir par un temps pareil ? Shrimp sera sortie – elle est toujours sortie, entre nous soit dit. Je changerai les draps de son lit et vous aurez sa chambre à coucher pour vous tout seul. Ou si vous ne pouvez pas ce soir, une autre fois peut-être. L'invitation reste valable pour quand vous voudrez. Ça vous changera d'avoir un peu d'intimité pour une fois, et pour moi c'est une chance formidable d'avoir quelqu'un à qui parler. »

17. *M^{me} Hanson à l'hospice (2021)*. – « C'est moi, ça ? Oui, c'est bien moi. J'ai peine à le croire. Et qui c'est, là, avec moi ? Ce n'est pas toi, tout de même ? Tu avais une moustache à l'époque ? Où étions-nous pour que tout soit si vert ? Ça ne peut pas être Elisabeth. Ça pourrait être à Central Park. Il y a écrit « le 4 juillet » au dos, mais ça ne dit pas où.

« Tu es bien installé, maintenant ? Tu veux te redresser un peu plus. Je sais comment faire. Voilà. C'est pas mieux comme ça ?

« Et regarde – c'est le même pique-nique, et voilà ton père à toi ! Il tire une de ces têtes. Les couleurs sont vraiment bizarres sur celles-ci.

« Et voilà Bobby. Oh ! Seigneur.

« Maman.

« Et ça, qui est-ce ? Il y a écrit : “Des comme ça, j'en ai plein les poches !” mais il n'y a pas de nom. Ce serait pas un des Schearl ? Ou un de tes collègues ?

« Le revoilà. Je ne crois pas l'avoir jamais...

« Ah ! ça, c'est la voiture dans laquelle on a été au lac Hopatcong, et George Washington a vomi sur le siège arrière, tu te souviens ? Tu étais hors de toi.

« Voilà les jumeaux.

« Encore les jumeaux.

« Voilà Gary. Non, c'est Boz ! ah ! non, oui, c'est bien Gary. Ça ne ressemble pas du tout à Boz, en fait, mais Boz avait un petit seau en plastique exactement pareil, avec une bande rouge.

« Maman. Qu'est-ce qu'elle est jolie dans cette robe.

« Et vous voilà ensemble, regarde. Vous êtes tous les deux en train de rire. Je me demande à quel propos. Hm ? C'est une jolie photo, pas vrai ? Tiens, je vais la laisser ici, au-dessus de la lettre que t'a envoyée ?... Tony ? C'est Tony ? Eh bien, ça c'est gentil. Ah ! au fait, Lottie m'a dit de ne pas oublier de t'embrasser de sa part.

« Tu crois que c'est la bonne heure ?

« Il n'est pas trois heures. Je croyais qu'il était trois heures. Mais pas encore. Tu veux en regarder d'autres ? Ou bien ça t'ennuie ? Ça n'aurait rien d'étonnant, obligé comme tu l'es de rester là sans pouvoir bouger le petit doigt, à m'écouter radoter. Je pourrais continuer pendant des heures si on ne m'arrêtait pas. Vraiment, je comprendrais que tu t'ennuies. »

Troisième partie. Mme Hanson

18. *La nouvelle bible catholique américaine (2021)*. – Bien des années avant qu'ils emménagent au 334, alors qu'ils habitaient encore dans une pièce unique en sous-sol sur Mott Street, un démarcheur était passé lui proposer un exemplaire de la nouvelle bible catholique américaine, et non seulement la bible mais tout un programme d'instruction par correspondance qui la mettrait au courant de l'évolution de sa propre religion. Lorsqu'il était revenu récupérer la bible pour défaut de paiement elle avait déjà inscrit sur les premières pages toutes les dates importantes de l'histoire de la famille :

<i>Nom</i>	<i>Lien de parenté</i>	<i>Né le :</i>	<i>Décédé le :</i>
Nora Ann Hanson		15 nov. 1967	
Dwight Frederik Hanson	Époux	10 jan. 1965	20 déc. 1997
Robert Benjamin O'Meara	Père	2 fév. 1940	
Shirley Ann O'Meara (née Schearl)	Mère	28 août 1943	5 juill. 1978
Robert Benjamin O'Meara, Jr.	Frère	9 oct. 1962	5 juill. 1978
Gary William O'Meara	–	28 sept 1963	
Barry Daniel O'Meara	–	28 sept. 1963	
Jimmy Tom Hanson	Fils	1 ^{er} nov. 1984	
Shirley Ann Hanson	Fille	9 févr. 1986	
Loretta Hester Hanson	–	24 déc. 1989	

Le démarcheur lui laissa garder la bible en échange des arrhes déjà versées plus un supplément de cinq dollars, mais récupéra le programme d'études par correspondance et la chemise dans laquelle les feuilles étaient rangées.

C'était en 1999. Par la suite, chaque fois que la famille s'agrandissait ou diminuait, elle notait dûment l'événement dans la nouvelle bible catholique américaine le jour même où il se produisait.

Le 30 juin 2001, Jimmy Tom fut matraqué par la police alors qu'il participait à une manifestation de protestation contre le

couvre-feu de dix heures imposé par le Président lors de la crise agricole. Il mourut dans la nuit.

Le 11 avril 2003, six ans après la mort de son père, Boz naquit à l'hôpital Bellevue. Dwight avait été un membre des Teamsters, le premier syndicat à obtenir que la préservation gratuite de sperme soit prise en charge par l'assurance-vie.

Le 29 mai 2013, Amparo naquit au 334. Ce ne fut que lorsqu'elle eut inscrit par erreur Hanson comme le nom de famille d'Amparo qu'elle s'aperçut que la bible ne faisait aucunement mention du père d'Amparo. Mais la liste officielle s'était vue doublée au fil des ans d'une liste de parents passés sous silence : sa propre belle-mère, Sue-Ellen, ses innombrables beaux-frères et belles-sœurs, et les deux enfants que Shrimp avait conçus dans le cadre de son contrat fédéral, Tigre (d'après le chat qu'il avait remplacé) et Thumper (d'après le Thumper de *Bambi*). Le cas de Juan était beaucoup plus délicat, mais finalement elle décida que bien qu'Amparo fût une Martinez, Lottie était encore légalement une Hanson, de sorte que Juan se trouva relégué en marge avec les autres cas litigieux. L'erreur fut rectifiée.

Le 6 juillet 2021, Mickey vit le jour, également au 334.

Puis, le 6 mars 2021, l'hospice d'Elisabeth appela Williken, qui monta transmettre le message comme quoi R. B. O'Meara était mort. Il s'était éteint paisiblement et volontairement à l'âge de 81 ans. Son père – mort !

Tandis qu'elle notait ce nouvel événement, M^{me} Hanson se rappela qu'elle n'avait pas jeté un regard à la partie religieuse du livre depuis que la société avait cessé de lui envoyer des leçons par correspondance. Elle piocha au hasard et tomba sur ce passage du Livre des Proverbes : « Méprisez les contempteurs de la loi mais plaignez les misérables qui l'ignorent. »

Plus tard elle lut ce message à Shrimp, qui était enfoncée jusqu'au cou dans le mysticisme, en espérant que sa fille le trouverait plus compréhensible qu'elle.

Shrimp le lut à haute voix, puis le relut, toujours à haute voix. Pour elle ça ne voulait rien dire de plus que ce que ça disait : « Méprisez les contempteurs de la loi, mais plaignez les misérables qui l'ignorent. »

19. *Un emploi convoité (2021)*. – Lottie avait laissé tomber les études en seconde après que son professeur de lettres, la vieille M^{me} Sills, eut fait une remarque sarcastique sur ses jambes. Certaine que l'ennui et la claustrophobie (c'était du temps où ils habitaient Mott Street) auraient raison de son amour-propre avant la prochaine rentrée, sinon avant, M^{me} Hanson n'avait rien fait pour la pousser à y retourner. Mais lorsque vint l'automne, Lottie se montra intraitable, et sa mère accepta de signer les papiers la dispensant d'aller à l'école. Elle-même n'avait fait que deux années d'études secondaires et se rappelait à quel point elle avait détesté ça, les heures passées à écouter leur verbiage, à garder les yeux fixés sur leurs bouquins. Et puis c'était agréable d'avoir Lottie sous la main pour faire toutes les petites corvées ménagères telles que la lessive, la couture, la guerre contre les chats, que M^{me} Hanson trouvait ennuyeuses. Avec Boz, Lottie valait mieux qu'un kilo de pilules. Elle jouait et parlait avec lui pendant des semaines, une année après l'autre.

Puis, à dix-huit ans, Lottie reçut sa propre carte MODICUM et un ultimatum : si elle ne prenait pas un emploi à temps plein dans les six mois, elle cesserait d'être considérée comme enfant à charge et devrait aller habiter dans un des dépotoirs pour chômeurs endurcis tels que Roebing Plaza. Les Hanson seraient radiés du même coup de la liste d'attente pour le 334.

Lottie passa d'un emploi à l'autre avec la même indifférence têtue qui lui avait permis de sortir relativement peu marquée de son long passage à l'école. Elle travailla comme vendeuse. Elle tria des perles en plastique pour un industriel. Elle nota des numéros qu'on lui téléphonait de Chicago. Elle fit des emballages. Elle lava, remplit et boucha des bouteilles de cinq litres dans la cave de chez Bonwit. D'habitude elle se débrouillait pour partir ou se faire renvoyer vers le mois de mai ou de juin pour pouvoir profiter à fond de la vie avant de retourner mourir à petit feu sous la coupe d'un employeur.

Et c'est alors que par une superbe journée sur le toit juste après que les Hanson eurent emménagé dans le 334, elle avait

rencontré Juan Martinez et que l'été était devenu officiel et continu : elle devint mère ! Épouse ! De nouveau mère ! Juan travaillait à la morgue de l'hôpital Bellevue avec Ab Holt, qui vivait à l'autre bout de leur couloir, ce qui expliquait comment ils en étaient arrivés à se rencontrer sur ce toit de juillet. Ça faisait des années qu'il travaillait à la morgue, de sorte que Lottie put s'abandonner en toute tranquillité à son rôle d'épouse-mère et laisser la vie devenir une piscine, avec son abonnement d'un an payé d'avance. Elle fut heureuse pendant longtemps.

Pas pour toujours. Elle était Capricorne, Juan Sagittaire. Depuis le début elle avait su que ça finirait un jour, et comment ça finirait. Les plaisirs de Juan devinrent des devoirs. Ses visites se firent plus rares. L'argent, qui était entré en un flot merveilleusement régulier pendant trois, quatre, presque cinq ans arriva en jets discontinus, puis goutte à goutte. La famille dut se débrouiller avec la pension de M^{me} Hanson, les allocations familiales pour Amparo et Mickey, et les divers expédients de Shrimp. La situation devint presque désespérée, au point que le loyer passa de la somme modique de trente-sept dollars cinquante à la somme exorbitante de trente-sept dollars cinquante, et c'est alors que la possibilité se fit jour pour Lottie d'obtenir un emploi fabuleux.

Cece Benn, de l'appartement 1438, était la balayeuse en titre de la Onzième Rue pour le pâté de maisons compris entre la Première et la Seconde Avenue, ce qui lui rapportait entre vingt et trente dollars par semaine en pourboires et en aumônes diverses, plus une pluie de bonnes choses à Noël. Mais ce qui rendait cet emploi si enviable, c'était qu'on n'avait pas à déclarer les revenus qu'il vous rapportait au bureau du MODICUM et que par conséquent on ne perdait aucune des prestations auxquelles on avait droit. Cece balayait la Onzième Rue depuis la fin du siècle dernier, mais maintenant elle approchait de l'âge de la retraite et avait décidé de se retirer des affaires.

Lottie s'était souvent arrêtée à son coin de rue quand le temps le permettait pour bavarder avec Cece, mais elle n'avait jamais imaginé que la vieille dame aurait pu considérer ces

égards comme un signe de réelle amitié. Lorsque Cece laissa entendre qu'elle songeait à lui léguer sa licence, Lottie en resta ahurie de gratitude.

— Si ça vous intéresse, bien sûr, avait ajouté Cece avec un petit sourire timide.

— Si ça m'intéresse ! Si ça m'intéresse ! Oh ! madame Benn ! Elle dut continuer à s'y intéresser pendant plusieurs mois, car Cece n'était pas du genre à renoncer aux bénéfices de Noël. Lottie essaya de ne pas laisser ses espoirs affecter la façon dont elle se comportait à l'égard de Cece, mais il lui fut impossible de n'être pas plus activement cordiale, à telle enseigne qu'elle se retrouva en train de lui servir de coursier entre son appartement et la rue. De voir comment l'appartement de Cece était décoré, d'imaginer combien cela avait pu coûter lui fit désirer cette licence plus que jamais. Au début de décembre elle était prête à toutes les bassesses.

Pendant les vacances, Lottie attrapa la grippe et dut garder la chambre. Lorsqu'elle alla mieux, il y avait une nouvelle famille dans le 1438 et M^{me} Levin, de l'appartement 1726, était postée sur le coin de rue avec le balai et la timbale. Lottie découvrit plus tard par l'entremise de sa mère, qui l'avait appris de Leda Holt, que M^{me} Levin avait racheté sa licence à Cece pour six cents dollars.

Elle ne pouvait jamais passer devant M^{me} Levin dans la rue sans être littéralement malade de dépit. Pendant trente-trois ans elle avait réussi à ne jamais désirer un emploi. Elle avait travaillé quand il lui avait fallu travailler, mais elle ne s'était jamais laissée aller à en avoir envie.

Elle avait convoité l'emploi de Cece Benn. Elle le convoitait encore. Elle le convoiterait toujours. Elle était effondrée.

20. *Le supermarché, suite (2021)*. – Après qu'ils eurent bu leur bière au sous-sol de l'aéroport, Juan emmena Lottie à la patinoire Wollman et ils patinèrent pendant une heure. Des tours simples, des valse, des tangos, un pur délice. On entendait à peine la musique avec le grondement des patins.

Lottie quitta la patinoire avec un genou écorché et l'impression d'avoir rajeuni de dix ans.

— Alors, c'est pas mieux que le musée ?

— C'était merveilleux.

Elle l'attira près d'elle et embrassa le grain de beauté sur son cou.

— Hé là, dit Juan.

Puis :

— Il faut que je retourne à l'hôpital, maintenant.

— Déjà ?

— Comment ça, déjà ? Il est onze heures. Je peux te déposer dans le centre ?

Juan ne se déplaçait que pour pouvoir se rendre à sa destination et en revenir au volant de sa voiture. Il vouait un véritable culte à son automobile, et Lottie feignait de partager sa passion.

Au lieu de lui dire simplement la vérité, à savoir qu'elle voulait retourner seule au musée, elle dit :

— *J'adorerais* faire une balade en voiture, mais pas si c'est pour aller seulement à l'hôpital. Parce que je n'aurais pas où aller et je n'aurais plus qu'à rentrer chez moi. Non, je crois que je vais seulement m'asseoir sur un banc.

Juan partit, satisfait, et elle jeta le trognon de la carotte-souvenir dans une poubelle. Puis elle pénétra dans le musée par une entrée latérale située derrière le temple égyptien (où on lui avait appris à adorer les momies et les idoles en basalte en classe de 10^e, de 8^e, de 5^e, et de 3^e).

Des milliers de figurants se pressaient autour des présentoirs à cartes postales, les regardaient, les remettaient à leur place. Lottie se joignit à eux. Des visages, des arbres, des gens en costume d'époque, la mer, Jésus et la Vierge Marie, un bocal plein d'eau, une ferme, des rayures et des pois, mais de photo du supermarché reconstitué, point. Elle dut demander, et une fille portant un appareil dentaire lui indiqua l'endroit où elles étaient cachées. Lottie en acheta une qui montrait des rayons qui continuaient à perte de vue.

— Attendez ! dit la fille à l'appareil tandis qu'elle s'éloignait.

Elle crut à cet instant-là que son compte était bon, mais ce n'était que pour lui donner un reçu pour les vingt-cinq *cents* de la carte postale.

Une fois dans Central Park, dans un coin retiré loin du grand pré, elle écrivit en lettres capitales dans l'espace prévu pour la correspondance : « J'étais ici aujourd'hui et j'ai pensé que ça te rappellerait le bon vieux temps. » Ce n'est qu'alors qu'elle se demanda à qui elle l'enverrait. Son grand-père était mort, et elle ne connaissait personne d'assez âgé pour se souvenir de quelque chose d'aussi ancien. Elle finit par l'adresser à sa mère, et ajouta au message : « Je ne passe jamais par Elisabeth sans penser à toi. »

Ensuite elle vida son sac à main des autres cartes postales – une série de trous, un bouquet, un saint, une commode ouvragée, une vieille robe, un autre visage, des gens en train de travailler au grand air, quelques gribouillages, un cercueil en pierre, encore des visages sur une table. Onze cartes postales en tout.

Valant au total – elle fit l'addition au dos de la carte représentant le cercueil – deux dollars soixante-quinze. Un peu de vol à l'étalage lui remontait toujours le moral.

Elle décida que celle du bouquet, intitulée « iris », était la plus jolie, et l'adressa à Juan :

Juan Martinez
Garage Abingdon
312 Perry St.
New York 10014.

21. Juan (2021). – Ce n'était pas parce qu'il n'aimait pas Lottie ou sa progéniture qu'il ne leur versait pas régulièrement leur pension hebdomadaire. C'était simplement parce que Princess Cass lui mangeait tout son argent avant qu'il eût l'occasion de leur envoyer. Princess Cass étant son rêve à quatre roues, une réplique virginale de 2015 de la dernière des grandes routières, la Vega Fascination sortie par Chevrolet en 1979. Autour du cou de cette petite merveille il avait accroché cinq

années de dur labeur et de sacrifices : un moteur débridé avec toute une série de super-accessoires ; un embrayage Weber d'origine, année 1969 ; une boîte Jaguar avec levier au plancher, et des cardans également de chez Jag. Et pour envelopper le tout, une superbe robe sombre faite de sept couches translucides superposées avec un effet de perspective qui ne lui donnait pas moins de douze centimètres d'épaisseur apparente. Rien que la toucher était un acte d'amour. Et quand elle roulait ? Brm Brm ? Il y avait de quoi jouir.

Princess Cass résidait au troisième étage du garage Abingdon, sur Perry Street, et comme le loyer mensuel, plus les impôts, plus la T.V.A. était plus que ce que Juan aurait payé pour une chambre d'hôtel, il vivait là avec, et dans Princess. Outre les voitures qui étaient simplement garées ou enterrées au garage Abingdon, il y avait trois autres adeptes de la foi : un publicitaire japonais dans une Rolls Electric assez récente, « Gramps » Gardiner dans une Uglicar montée à partir d'un kit et qui n'était, pauvre bougre, pas beaucoup plus qu'un lit ambulante ; et enfin, aussi vraie que nature, une Hillman Minx antédiluvienne avec zéro modification, un bijou qui appartenait à Liz Kreiner, qui l'avait héritée de son père Max.

Juan aimait Lottie. Il aimait Lottie, mais ce qu'il ressentait pour Princess Cass allait plus loin que l'amour – c'était de la loyauté. Ça allait plus loin que la loyauté – c'était une symbiose (« symbiose » étant le mot qui était écrit en petites lettres d'or sur le pare-chocs de la Rolls du jeune cadre japonais). Une voiture représentait, d'une façon que Lottie ne comprendrait jamais malgré tous ses mamours et toutes ses protestations, un mode de vie. Parce que si elle avait compris, elle ne lui aurait jamais envoyé sa stupide carte postale à l'adresse de l'Abingdon. Une histoire confuse au sujet d'une fleur à la con qui avait probablement disparu ! Non pas que lui, personnellement, redoutât une inspection, mais les propriétaires de l'Abingdon en chiaient dans leur froc chaque fois que quelqu'un se faisait envoyer du courrier au garage, et il ne voulait pas voir Princess coucher dans la rue.

Si Princess Cass était sa fierté, elle était aussi, secrètement, sa honte. Comme 80 % de ses revenus provenaient de sources

extra-légales, il devait lui acheter ses produits de première nécessité – essence, huile et fibre de verre – au marché noir, et il n’y en avait jamais assez, malgré toutes les économies qu’il faisait par ailleurs. Cinq nuits sur sept elle devait rester au garage, et Juan restait généralement avec elle à la bichonner et à la briquer, ou à lire des poèmes, ou à s’exercer la cervelle avec le jeu d’échecs de Liz Kreiner. Tout était préférable au déshonneur de s’entendre dire par quelque petit malin : « Eh, Roméo, où est passée ta royale demoiselle ? »

Les deux autres nuits justifiaient toutes les souffrances. Les meilleurs moments, c’était quand il rencontrait quelqu’un qui savait apprécier le grand style et qu’ils partaient sur l’autoroute. Ils roulaient toute la nuit, sans s’arrêter sauf pour faire le plein, avalant les kilomètres. Ça, c’était colossal, mais il ne pouvait pas se permettre de le faire tout le temps, ni même de nouveau avec le même quelqu’un. Inévitablement ils voulaient en savoir plus, et il lui était pénible de devoir avouer qu’il n’y avait rien de plus ; que Princess, lui-même, et ces merveilleux tirets blancs qui défilaient au milieu de la chaussée, c’était toute sa vie. Une fois qu’ils avaient découvert la vérité, la pitié coulait à flots, et Juan ne savait pas se défendre contre la pitié.

Lottie n’avait jamais eu de la pitié pour lui, et n’avait jamais été jalouse de Princess Cass non plus, et c’est pour cela qu’ils pouvaient être, et avaient été, et seraient, mari et femme. Huit putains d’années. Comme la Hillman de Liz Kreiner, elle avait perdu l’éclat de la jeunesse, mais la mécanique était encore bonne. Quand il était avec elle et que ça tournait rond, ils étaient comme du beurre sur un toast. Il fondait à son contact. Un vrai régal. Il oubliait qui il était et s’il avait quelque chose de précis à faire. Il était la pluie, et elle un lac, et doucement, lentement, sans effort, il tombait.

Qui aurait pu en demander plus ?

Lottie, peut-être. Parfois il se demandait pourquoi elle ne le faisait pas. Il savait que les gosses lui coûtaient plus qu’il ne lui donnait, et pourtant ses seules exigences portaient sur son temps et sur sa présence. Elle voulait qu’il habite au moins en partie au 334, et pour autant qu’il sût, ce désir n’était pas dicté par autre chose que la simple envie de l’avoir près d’elle. Elle lui

indiquait constamment diverses façons d'économiser de l'argent et toutes sortes d'avantages, comme par exemple de réunir tous ses vêtements en un seul endroit au lieu de les avoir éparpillés aux quatre coins de la ville.

Il aimait Lottie. Il l'aimait, et il avait besoin d'elle, mais il ne leur était pas possible de vivre ensemble. Il lui était difficile d'expliquer pourquoi. Il avait grandi dans une famille de cinq enfants, et ils vivaient tous dans la même pièce. On devenait comme des bêtes à vivre comme ça. Les êtres humains ont besoin d'un minimum d'intimité. Mais si Lottie ne comprenait pas ça, il ne voyait pas ce qu'il pouvait dire de plus. Les gens avaient besoin d'intimité, et Juan avait simplement besoin de plus d'intimité que la plupart des gens.

22. *Leda Holt (2021)*. – Tout en battant les cartes, Nora fit éclore l'œuf qu'elle couvait si manifestement depuis quelque temps.

– J'ai vu ce garçon de couleur, tu sais, sur les marches, hier.

– Garçon de couleur ?

C'était typique de Nora d'avoir trouvé la façon la plus désagréable de présenter la chose.

– Depuis quand fréquentes-tu des garçons de couleur ?

Nora coupa.

– Le petit copain à Milly.

Leda se débattit dans une mer d'oreillers, de coussins, de couvertures et de draps jusqu'à ce qu'elle se trouvât plus ou moins assise sur son séant.

– Ah ! oui, dit-elle malicieusement. Celui-là.

Elle donna soigneusement les cartes et plaça le paquet entre elles sur l'étagère retournée qui leur servait de table.

– J'ai pratiquement dû – Nora arrangea sa main – me mettre en rogne. Sachant qu'ils étaient tous les deux dans ma chambre pendant ce temps, et lui qui se morfondait sur ses marches.

Elle sélectionna deux cartes et les plaça dans le crib, qui était à elle cette fois.

– Pauvre type !

Leda se montra plus circonspecte. Elle avait un deux, une paire de trois, un quatre et des sept. Mais si elle gardait ses deux paires et que la carte de départ ne l'aidait pas un peu... Elle décida de tenter sa chance et mit ses deux sept dans le crib.

Nora coupa de nouveau, et Leda tomba sur la reine de pique comme carte de départ. Elle dissimula sa satisfaction par un hochement de tête et l'appréciation :

— Ah ! l'amour physique !

— Tu sais quoi, Leda ? dit Nora en jouant un sept, je n'arrive même pas à me souvenir de ce que c'est.

Leda abattit son quatre.

— Je sais ce que tu veux dire. J'aimerais bien qu'Ab en soit là, lui aussi.

Un six.

— Dix-sept. Tu dis ça, mais tu es jeune, et puis tu as Ab.

Si elle jouait un trois, Nora pourrait arriver à trente et un avec une figure. Mais elle joua le deux.

— Dix-neuf. Je ne suis *pas* jeune.

— Plus cinq égale vingt-quatre.

— Plus trois. Vingt-sept ?

— Non, je ne peux pas.

Leda abattit sa dernière carte.

— Et trois qui font trente.

Elle avança d'un trou.

— Cinq, et Nora lui prit son trou.

Enfin il y eut le démenti que Leda attendait.

— J'ai cinquante-quatre ans et tu en as – quoi ? – quarante-cinq ? Ça fait toute la différence.

Elle étala ses cartes à côté de la reine.

— Et il y a une autre différence de taille, c'est que ça va faire vingt ans que Dwight est mort. Ce n'est pas comme si je n'avais pas eu une occasion de temps en temps... voyons, qu'est-ce que nous avons là ? Quinze-deux, quinze-quatre, une paire ça fait six et deux séquences de trois ça fait six, égale douze.

Elle fit avancer une deuxième allumette sur le tableau.

— Mais de temps en temps, ce n'est pas la même chose qu'une habitude.

— Tu es en train de te vanter ou de te plaindre ? demanda Leda en étalant ses propres cartes.

— De me vanter, bien sûr.

— Quinze-deux, quinze-quatre, et une paire ça fait six, et deux séquences de trois – c’est exactement comme toi, regarde : douze.

— La sexualité, ça rend les gens dingues. Comme ce pauvre con assis dans l’escalier. Le jeu n’en vaut pas la chandelle. Je suis bien contente de ne plus être dans le coup.

Leda planta son allumette à cinq trous seulement de la fin de partie.

— C’est ce que Carney disait du Portugal, et tu sais ce que ça a donné.

— Il y a des choses plus importantes, poursuivit Nora, imperturbablement.

Nous y voilà, pensa Leda, le leitmotiv.

— Tu ne veux pas compter ton crib ? dit-elle.

— Il n’y a que la paire que tu m’as donnée. Merci.

Elle avança de deux trous.

— La famille, ça c’est important. Il faut l’empêcher de se disperser.

— Mais oui, mais oui. Eh bien, ma chère, qu’est-ce que tu attends ?

Mais au lieu de ramasser les cartes et de les battre, Nora saisit le tableau de cribbage et l’examina.

— Il me semblait t’avoir entendu dire que tu avais douze ?

Leda, d’une voix mielleuse :

— Je me suis trompée ?

— Non, je ne crois pas.

Elle recula l’allumette de Leda de deux trous.

— Tu as triché.

23. Len Rude, suite (2024). – Une fois passé son incrédulité initiale, lorsqu’il se rendit compte qu’elle voulait vraiment qu’il vienne habiter chez elle, il pensa : Beurk ! Mais après tout, *pourquoi pas ?* Être pensionnaire chez elle ne pouvait pas être pire qu’habiter au beau milieu d’une putain de fanfare militaire,

ce qui était son lot en ce moment. Il pourrait échanger ses tickets de restau-u contre des bons d'alimentation. Comme M^{me} Hanson elle-même l'avait fait remarquer, ça n'avait pas besoin d'être officiel, quoique en s'y prenant bien il pourrait faire en sorte que Fulke lui compte la chose comme stage de recherche individuel. Fulke lui reprochait toujours de négliger les études de cas. Il serait bien obligé de donner son accord. En fait, ce n'était qu'une question de trouver la bonne étiquette à accrocher à son projet. Plus question des « Problèmes du 3^e âge », s'il ne voulait pas se laisser entraîner vers le trou de vidange d'une spécialisation en gérontologie. « Structures familiales en milieu MODICUM ». Trop vaste, mais c'était la bonne direction. Il faudrait mentionner son enfance de pupille de l'État et présenter la chose comme une occasion de comprendre les rapports familiaux de l'intérieur. C'était du chantage aux sentiments, mais comment Fulke pouvait-il refuser ?

Pas un seul instant il ne se demanda pourquoi M^{me} Hanson lui avait fait cette proposition. Il se savait aimable et n'était jamais surpris lorsque, par voie de conséquence, les gens l'aimaient. Et puis, comme l'avait fait remarquer M^{me} Miller, la vieille dame avait été perturbée par le mariage et le départ de son fils. Il remplacerait le fils qu'elle avait perdu. Ça n'avait rien que de très naturel.

24. *L'histoire d'amour, suite (2024)*. – Voilà la clé, dit-elle en la donnant à Amparo. Inutile de monter le courrier à moins qu'il n'y ait une lettre *personnelle* pour moi... (Mais peut-être utiliserait-il une enveloppe de l'administration.)

– ... Non, s'il y a quoi que ce soit, tu n'auras qu'à agiter les bras comme ça.

M^{me} Hanson agita vigoureusement les bras et les plis de son cou frémissent.

– Je serai à la fenêtre.

– Qu'est-ce que tu attends, grandman ? Ça doit être drôlement important.

M^{me} Hanson sourit de son sourire le plus doux et le plus grand-maternel. L'amour la rendait roublarde.

— Une lettre du MODICUM, chérie. Et tu as raison, ça pourrait être très important, pour nous tous.

Et maintenant cours, pensa-t-elle. *Cours* jusqu'à cette boîte aux lettres !

Elle prit une des chaises de la cuisine et l'installa près de la fenêtre du salon. Elle s'assit. Elle se leva. Elle pressa les paumes de ses mains contre les côtés de son cou pour se forcer à rester *calme*.

Il avait promis d'écrire même s'il ne pouvait pas venir ce soir-là, mais elle était sûre qu'il oublierait sa promesse s'il n'avait pas l'intention de venir. S'il y avait une lettre pour elle, ça ne pourrait vouloir dire qu'une chose.

Amparo devait avoir atteint la boîte aux lettres à l'heure qu'il était. À moins qu'elle n'ait rencontré une copine à elle en descendant. À moins... Y serait-elle ? Y serait-elle, cette lettre ? M^{me} Hanson scruta le ciel gris pour y chercher un présage, mais les nuages étaient trop bas pour qu'on pût voir des avions. Elle pressa son front contre la fraîcheur de la vitre en voulant de toutes ses forces qu'Amparo apparaisse au coin de la rue.

Et elle y était ! Les bras d'Amparo formèrent un V, puis un X, un V, puis un X. M^{me} Hanson lui répondit. Une joie effrayante lui parcourut la peau et la fit frémir jusqu'aux os. Il avait écrit ! Il viendrait !

Elle était déjà sur le palier lorsqu'elle se souvint de son sac à main. L'avant-veille, elle avait pris la précaution de retirer la carte de crédit de sa cachette, parmi les pages de la nouvelle bible catholique américaine. Elle ne l'avait pas utilisée depuis qu'elle avait acheté la couronne funéraire de son père, il y avait de ça, combien, deux ans ? Plutôt trois. Deux cent vingt-cinq dollars, et ç'avait quand même été la plus petite qu'il avait reçue. Les jumeaux avaient dû payer les leurs une fortune ! Elle avait mis plus d'un an à la rembourser et pendant tout ce temps l'ordinateur l'avait couverte de menaces abominables. Et si la carte n'était plus valable ?

Elle prit son sac à main, et vérifia qu'il contenait bien la liste et la carte de crédit. Un manteau de pluie. N'avait-elle rien

oublié d'autre ? Et la porte ? devrait-elle la fermer à clé ? Lottie dormait dans sa chambre, mais Lottie aurait subi un viol collectif sans se réveiller. Histoire de ne pas prendre de risques elle ferma à clé.

Je ne dois pas courir, se dit-elle au niveau du troisième palier c'est comme ça que le vieux M... Je ne dois pas courir, mais ce n'était pas de courir qui faisait battre son cœur à ce rythme – c'était de l'amour ! Elle était vivante et miraculeusement elle était de nouveau amoureuse. Ce qui était encore plus miraculeux, c'était que quelqu'un l'aimait. L'aimait, *elle* ! Quelle folie.

Elle dut s'arrêter sur le palier du neuvième pour reprendre son souffle. Un temporaire dormait dans le couloir, emmitouflé dans un sac de couchage du MODICUM. En temps normal elle n'aurait ressenti que de l'irritation, mais ce matin le spectacle lui donna un sentiment exquis de compassion et de communion. Donnez-moi, pensa-t-elle, vos masses fatiguées, pauvres et transies qui rêvent de liberté, le rebut maudit de vos rivages bouillonnants. Comme ça lui revenait clairement tout à coup ! Des souvenirs d'une autre vie, des visages et des sentiments disparus. Et maintenant, des poèmes !

Lorsqu'elle atteignit le rez-de-chaussée, ses jambes étaient tellement flageolantes qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Elle se dirigea vers la boîte aux lettres et à l'intérieur, de biais, elle vit la lettre de Len. Ça devait être la sienne. Si c'était autre chose elle en mourrait.

La clé de la boîte aux lettres se trouvait où Amparo la laissait toujours, derrière la caméra de surveillance bidon.

Sa lettre disait :

« Chère M^{me} Hanson,

« Vous pouvez mettre un couvert de plus jeudi soir. J'ai le plaisir de vous annoncer que j'accepte votre invitation. Je viendrai avec ma valise. Baisers. Len. »

Baisers ! Il n'y avait plus d'erreur possible : baisers ! Elle avait senti dès le début que c'était de l'amour, mais qui aurait

cru – à son âge, à cinquante-sept ans ! (Il est vrai qu’avec un peu de soin et d’imagination ses cinquante-sept ans feraient plus jeunes que les quarante-six ans d’une Leda Holt, par exemple. Mais tout de même.) Baisers !

Impossible.

Bien sûr, et pourtant quand cette pensée lui venait, il y avait ces mots sous le titre du livre, ces mots qu’il avait, comme par hasard, montrés du doigt en les lisant : « La dramatique histoire d’un amour impossible ». Tant qu’il y avait de l’amour, *rien* n’était impossible.

Elle relut la lettre plusieurs fois de suite. Dans sa simplicité elle était plus élégante qu’un poème : « J’ai le plaisir de vous annoncer que j’accepte votre invitation. » Qui se serait douté, en lisant cette phrase, de tout ce qu’elle recouvrait et qui pour eux, était si évident ?

Puis, abandonnant toute retenue :

— Len, je t’aime !

Onze heures, et tout restait à faire : les provisions, le vin, une nouvelle robe, et, si elle osait... Mais que n’oserait-elle maintenant ?

C’est ce que je vais faire en premier, décida-t-elle. Lorsque la fille lui présenta la carte avec les différents échantillons elle ne se montra pas moins décidée. Elle désigna l’orange carotte le plus cru et dit :

— Celui-là.

25. *Le dîner (2024)*. – Lottie ouvrit la porte qui en fin de compte n’avait pas été verrouillée, et dit :

— Maman !

En gravissant les escaliers, elle s’était décidée sur le ton à adopter, et maintenant elle l’adopta.

— Tu aimes ?

Elle laissa tomber ses clés dans son sac. La nonchalance en personne.

— Tes cheveux.

— Oui, je me les suis fait teindre. Est-ce que tu *aimes* ?

Elle ramassa ses sacs et entra. Son dos et ses épaules n'étaient qu'une courbature d'avoir hissé les sacs à provisions jusqu'au dix-huitième étage. Son crâne fourmillait encore d'aiguilles et d'épingles. Ses pieds lui faisaient mal. Ses yeux étaient comme des ampoules électriques couvertes de poussière. Mais elle avait fière allure !

Lottie lui prit les sacs des mains et regarda, mais regarda seulement, un fauteuil qui lui tendait les bras. Si elle s'asseyait maintenant, elle ne se réveillerait jamais.

— Je ne sais pas. Ça m'a fait un choc. Tourne-toi.

— Tu es censée dire oui, idiote. Seulement : « Oui, m'man, ça te va très bien. »

Mais elle se retourna docilement.

— C'est vrai que ça te va bien, dit Lottie sur le ton qu'on lui avait recommandé de prendre. Vraiment. La robe aussi est... Oh ! m'man, ne rentre pas au salon tout de suite.

Elle s'immobilisa, la main sur le bouton de la porte, attendant qu'on lui annonce à quel genre de catastrophe elle devait s'attendre.

— Shrimp est dans ta chambre à coucher. Elle ne se sent vraiment pas bien. Je lui ai fait prendre quelques pilules pour la calmer. Elle doit être en train de dormir à l'heure qu'il est.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elles se sont séparées. Shrimp a été se faire attribuer une nouvelle subvention...

— Oh ! misère.

— C'est ce que je me suis dit.

— Une troisième fois ? Je croyais que c'était illégal.

— Ben, il y a ses notes de test, tu sais. Et je suppose que les deux premiers sont en âge d'avoir leurs propres notes maintenant. En tout cas, quand elle a annoncé ça à January, il y a eu une scène. January a essayé de la poignarder – ce n'est pas méchant, une simple égratignure à l'épaule.

— Avec un couteau ?

Lottie ricana.

— Non, elle s'est servie d'une fourchette. January a une idée politique comme quoi on ne doit pas faire d'enfants pour l'État.

Ou ne pas en faire du tout, les explications de Shrimp n'étaient pas très claires.

— Mais elle n'a pas emménagé ici pour de bon, si ?

— Pour quelque temps.

— Ce n'est pas possible. Oh ! je connais ma Shrimp. Elle ira la retrouver. C'est comme toutes leurs autres disputes. Mais tu n'aurais pas dû lui donner des pilules.

— Elle devra rester, m'man. January est partie pour Seattle et elle a filé la chambre à des amis à elle. Ils ne voulaient même pas laisser Shrimp entrer pour prendre ses affaires. Sa valise, ses disques, tout était empilé dans le couloir. Je crois que c'est ça plus que tout le reste qui lui a fichu un sale coup.

— Et elle a tout apporté *ici* ?

Un coup d'œil dans le salon répondit à sa question. Il y avait du Shrimp étalé partout en couches superposées de chaussures et de sous-vêtements, de journaux intimes et de draps sales.

— Elle cherchait un cadeau qu'elle m'avait acheté, expliqua Lottie. C'est pour ça qu'elle a tout sorti. Regarde, une bouteille de Pepsi. Elle est jolie, tu ne trouves pas ?

— Oh ! mon Dieu.

— Elle nous a tous apporté des cadeaux. Elle a de l'argent maintenant, tu sais. Un revenu régulier.

— Alors elle n'a pas besoin de rester ici.

— Maman, sois raisonnable.

— C'est impossible. Je viens de louer la chambre à un pensionnaire. Je t'avais dit que j'allais peut-être le faire. C'est pour ça que j'ai acheté toutes ces provisions. Je vais lui faire un bon repas pour partir d'un bon pied.

— Si c'est une question d'argent, Shrimp pourrait probablement...

— Ce n'est pas une question d'argent. Je lui ai dit qu'il pouvait avoir la chambre, et il emménage ce soir. Mon Dieu, mais regarde-moi ce foutoir ! Ce matin c'était propre et net comme un, comme un...

— Shrimp pourrait dormir ici, sur le divan, suggéra Lottie en dégageant une des boîtes en carton.

— Et moi, je vais dormir où ?

— Ben, et elle ?

— Elle n'a qu'à devenir temporaire !

— Maman !

— Et pourquoi pas ? Ça ne sera pas la première fois, tu peux en être sûre. Toutes les nuits où elle n'est pas rentrée, tu ne crois tout de même pas qu'elle était dans le lit de quelqu'un ? Sa place, c'est dans les couloirs et les caniveaux. Elle y a déjà passé la moitié de sa vie, alors elle n'a qu'à y retourner.

— Si Shrimp t'entendait...

— Qu'elle m'entende !

M^{me} Hanson alla jusqu'à la porte de la chambre et cria :

— Les couloirs et les caniveaux ! Les couloirs et les caniveaux !

— Maman, inutile de... Écoute. Mickey peut dormir dans mon lit ce soir, il n'arrête pas de me le demander, et Shrimp pourra coucher dans le sien. Peut-être que dans un jour ou deux elle pourra trouver une chambre dans un hôtel ou quelque chose comme ça. Mais je t'en supplie, ne lui fais pas une scène maintenant. Elle est dans tous ses états.

— Et moi donc !

Mais elle se laissa amadouer à condition que Lottie remette de l'ordre dans la pièce.

Pendant que sa fille rangeait les affaires de Shrimp, M^{me} Hanson commença à préparer le dîner. Le dessert d'abord, puisqu'il lui faudrait le temps de refroidir après la cuisson. De la crème dessert Granola parfumée aux framboises. Len avait dit avoir aimé le Granola lorsqu'il était petit, dans le Nebraska, avant d'être envoyé dans un foyer. Lorsqu'il arriva à ébullition elle ouvrit un sachet de Fruits Exquis en morceaux et les jeta en pluie dans le Granola, puis versa le tout dans ses deux bols en verre. Lottie lécha la casserole.

Ensuite elles transportèrent Shrimp de la chambre à coucher jusque sur la couchette de Mickey. Shrimp ne voulant pas lâcher l'oreiller que M^{me} Hanson avait préparé pour Len, elles lui laissèrent plutôt que de risquer de la réveiller. La fourchette avait laissé sur sa peau quatre trous minuscules en rang d'oignons comme des boutons pressés.

Le ragoût, qui se présentait sous la forme d'un kit avec un mode d'emploi en trois langues, ne lui aurait pas pris plus de

quelques minutes si M^{me} Hanson n'avait décidé de l'agrémenter avec de la viande. Elle en avait acheté huit cubes à Stuyvesant Town pour trois dollars vingt, ce qui n'était pas une affaire, mais avait-on jamais fait une affaire en achetant du bœuf ? Elle sortit les cubes rouge sombre et couverts de sang de deux sacs Baggy, mais en passant dans la poêle ils prirent une couleur brune fort appétissante. Elle décida néanmoins de ne les ajouter au ragoût qu'à la dernière minute pour qu'ils gardent toute leur saveur.

Une salade de crudités composée de carottes et de panais, avec un petit oignon pour relever le tout – elle avait pu se les procurer avec ses tickets alimentaires habituels – et le tour était joué.

Il était sept heures.

Lottie entra dans la cuisine et huma les cubes de bœuf rissolés.

— On peut dire que tu te dépenses, dis donc. (Entendez : que *tu* dépenses.)

— Ce sont les premières impressions qui comptent.

— Combien de temps va-t-il rester ?

— Ça dépendra, je pense. Allez, tu peux en prendre un, va.

— Il en restera plein.

Lottie choisit le plus petit cube et le grignota délicatement.

— Mm. Mmmmm !

— Tu rentreras tard cette nuit ? demanda M^{me} Hanson.

Lottie agita la main (« J'ai la bouche pleine ») et hocha la tête.

— Vers quelle heure ?

Elle ferma les yeux et avala.

— Pas avant demain matin si Juan est là. Lee a insisté pour qu'il vienne. Merci. C'était bon.

Lottie partit à sa soirée. Amparo avait été pourvue d'une provision de biscuits et expédiée sur le toit. Mickey, branché sur la télé, était comme invisible. En pratique, elle serait seule jusqu'à l'arrivée de Len. Les élans d'amour qu'elle avait ressentis toute la journée dans la rue et dans les magasins revinrent, comme un enfant timide qui se cache quand il y a du monde mais vous tourmente après leur départ. Le petit énergumène s'ébattait dans l'appartement, poussant des cris de

Sioux, tirant la langue, mettant des punaises sur les fauteuils et lui envoyant des images comme celles qu'on entr'apercevait l'après-midi lorsqu'on tombait par hasard sur la 5^e chaîne en passant d'une chaîne à l'autre : des doigts remontant le long d'une jambe, une langue caressant le mamelon d'un sein, un sexe en train de se raidir. Ah ! quelle anxiété ! Elle plongea dans le tiroir à maquillage de Lottie, mais elle n'avait guère le temps de se mettre autre chose qu'un peu de poudre compacte sur le visage. Elle revint un moment plus tard pour appliquer une goutte de Molly Bloom derrière chaque oreille. Et du rouge à lèvres ? Un soupçon. Non, ç'avait l'air macabre. Elle l'enleva.

Il était huit heures.

Il n'allait pas venir.

Il frappa.

Elle ouvrit la porte d'entrée et il était là, un sourire dans les yeux. Sa poitrine haletait sous l'étoffe marron feutré. Elle avait oublié, dans les abstractions de l'amour, la réalité de sa chair. Ses rêveries érotiques de l'instant d'avant étaient des *images*, mais l'être humain qui entrait dans la cuisine tenant dans une main une valise noire et dans l'autre un sac en papier bourré de livres avait une existence tangible, en trois dimensions. Elle avait envie de faire le tour du jeune homme, comme s'il était une statue dans Washington Square.

Il lui serra la main et dit bonsoir. C'est tout.

Elle se sentit gagnée par sa réticence. Elle ne pouvait se résoudre à le regarder dans les yeux. Elle essaya de lui parler comme il lui parlait, tout en silences et en futilités. Elle le mena jusqu'à sa chambre.

Il caressa le dessus-de-lit de la paume de la main, et elle fut prise d'une envie presque irrésistible de se donner à lui séance tenante, mais l'attitude de Len l'interdisait. Il avait peur. Les hommes avaient toujours peur au début.

— Je suis *tellement* contente, dit-elle, de penser que vous allez vraiment habiter ici.

— Ouais, moi aussi.

— Il faut que j'aille à la cuisine pour... Il y a un ragoût et une salade de crudités.

— Vous me mettez l'eau à la bouche, M^{me} Hanson.

— Je crois que vous aimerez.

Elle mit les cubes de viande rissolée dans la sauce frémissante et tourna le bouton au maximum. Elle retira la salade et la bouteille de vin du freezer. Lorsqu'elle se retourna, elle le trouva debout dans l'encadrement de la porte à la regarder. Elle leva la bouteille en un geste d'affirmation immémorial. La lassitude avait disparu de son dos et de ses épaules comme si la pression de son regard avait suffi à chasser les courbatures de ses muscles. Quel don du ciel que d'être amoureuse.

— Vous avez été chez le coiffeur, non ?

— Je ne pensais pas que vous vous en apercevriez.

— Oh ! je m'en suis aperçu dès que vous m'avez ouvert.

Elle commença à rire mais s'arrêta net. Son rire, bien que prenant sa source au plus profond de son bonheur, lui parut âpre.

— Ça vous va bien, dit-il.

— Merci.

Le vin rouge giclant du tétraèdre Gallo semblait jaillir des mêmes profondeurs que son rire.

— Non, c'est vrai, insista Len.

— Le ragoût doit être prêt. Asseyez-vous.

Elle servit le ragoût dans les assiettes en laissant la casserole sur la cuisinière pour qu'il ne voie pas qu'elle lui donnait toute la vraie viande. Mais elle finit quand même par mettre un des cubes sur sa propre assiette.

Ils s'assirent. Elle leva son verre.

— À quoi allons-nous boire ?

— À quoi ?

Un sourire incertain aux lèvres, il leva son propre verre. Puis, comprenant où elle voulait en venir :

— À la vie ?

— Oui ! Oui, à la vie !

Ils portèrent un toast à la vie, mangèrent leur ragoût et leur salade, burent le vin rouge. Ils parlèrent peu, mais leurs regards menèrent un dialogue plein de grâce et de finesse. Rien de ce qu'ils auraient pu dire à cet instant n'aurait été vraiment conforme à la vérité, mais leurs yeux, eux, ne pouvaient mentir.

Ils avaient fini le ragoût et M^{me} Hanson avait sorti les bols de Granola rose du réfrigérateur lorsqu'il y eut un bruit mat suivi d'un cri perçant en provenance de la chambre de Lottie. Shrimp s'était réveillée !

Len posa sur M^{me} Hanson un regard interrogateur.

— J'ai oublié de vous dire, Lenny. Ma fille est revenue à la maison. Mais en ce qui vous concerne, ça ne posera aucun...

Trop tard. Shrimp était entrée en titubant dans la cuisine, vêtue d'un des déshabillés défraîchis de Lottie, aussi débraillée et candide que si elle posait pour une photo publicitaire vantant les mérites du Quai n° 19. Ce n'est qu'en atteignant le réfrigérateur qu'elle s'aperçut de la présence de Len, et il lui fallut encore un petit moment avant de songer à dissimuler ses appas dans les plis vaporeux du déshabillé.

M^{me} Hanson ayant fait les présentations, Len insista pour que Shrimp se joigne à eux, et prit sur lui de transvaser un peu de son Granola dans un troisième bol.

— Comment est-ce que je me suis retrouvée dans la chambre de Mickey ? demanda Shrimp.

Il n'y avait pas d'échappatoire possible : brièvement elle dut expliquer Shrimp à Len, et Len à Shrimp. Lorsque Len exprima l'intérêt poli qu'exigeait la situation, Shrimp l'entreprit sur les détails sordides et dénuda son épaule pour lui montrer les minuscules blessures.

— Shrimp, je t'en prie, dit M^{me} Hanson.

— Je n'en ai plus honte, maman, plus maintenant, dit Shrimp. Et de continuer sur sa lancée. M^{me} Hanson fixa la fourchette qui reposait sur son assiette sale. Elle avait envie de la saisir et de tailler Shrimp en morceaux.

Quand Shrimp entraîna Len à sa suite dans le salon, M^{me} Hanson évita d'en entendre davantage en s'occupant des assiettes.

Len avait laissé trois cubes de bœuf intacts sur le bord de son assiette. Les quelques grammes de Granola qu'il s'était gardés avaient simplement été remués dans le bol. Il avait détesté le dîner.

Son verre de vin était aux trois quarts plein... Elle se demanda si elle devait le vider dans l'évier. Ça lui paraissait indiqué, mais c'était dommage. Elle le but.

Len revint enfin dans la cuisine en annonçant que Shrimp s'était remise au lit. Elle ne pouvait pas supporter de le regarder. Elle attendit que le couperet tombe, et il ne lui fallut pas attendre longtemps.

— Madame Hanson, dit-il, il est évident que je ne peux pas rester ici si pour me garder vous devez jeter votre fille enceinte à la rue.

— Ma fille ! Ha !

— Je suis désolé et...

— Vous êtes désolé !

— Bien sûr que je le suis.

— Oh ! bien sûr, bien sûr !

Il se détourna. Elle n'en pouvait plus. Elle aurait fait n'importe quoi pour qu'il reste.

— Len ! cria-t-elle tandis qu'il s'éloignait.

L'instant d'après il était de retour avec sa valise et son sac de livres, se mouvant au rythme curieusement accéléré des marionnettes de cinq heures et quart.

— Len !

Elle tendit la main, pour lui pardonner, pour implorer son pardon.

La rapidité ! L'effroyable rapidité de la chose !

Elle le suivit jusque sur le palier en pleurant de désespoir, de peur.

— Len, supplia-t-elle. *Regardez-moi.*

Il s'éloigna à grandes enjambées, sourd à ses appels, mais dès qu'il posa le pied sur la première marche de l'escalier, son sac heurta la rampe et creva, déversant une avalanche de livres sur le palier.

— Je vais vous chercher un autre sac, dit-elle, calculant avec rapidité et exactitude ce qui pourrait le retenir.

Il hésita.

— Len, je t'en supplie, ne pars pas.

Elle agrippa à pleines mains son pull-over marron.

— Len, je t'aime !

— Nom de Dieu de putain de merde, c'est bien ce que je pensais !

Il se dégagea. Elle crut qu'il tombait dans l'escalier et cria.

Tout à coup il n'y eut plus que les livres à ses pieds. Elle reconnut le gros livre de cours noir et d'un coup de pied l'expédia dans le puits de l'escalier à travers les barreaux de la rampe. Le reste suivit, les uns par les marches, les autres par le puits de l'escalier. À tout jamais.

Le lendemain, quand Lottie lui demanda ce qu'était devenu son pensionnaire, elle répondit :

— Il était végétarien. Il ne pouvait pas supporter de vivre à proximité d'un endroit où il y avait de la viande.

— Il aurait dû t'avertir avant de venir.

— Oui, acquiesça M^{me} Hanson d'une voix amère, c'est bien mon avis.

Quatrième partie. Lottie

26. *Messages reçus (2024)*. Financièrement parlant, il était infiniment plus avantageux d'être une veuve que d'être une épouse. Lottie fut en mesure de téléphoner à Jerry Lighthall pour lui dire qu'elle n'avait plus besoin de son emploi, ni d'aucun autre. Elle était à la tête d'une liberté totale et des poussières. Outre la pension hebdomadaire désormais régulière, Bellevue lui versa un forfait de cinq mille dollars à titre de dommages et intérêts. Avec l'accord de Lottie, le propriétaire du garage Abingdon vendit ce qui restait de Princess Cass pour huit cent soixante dollars par l'entremise d'une petite annonce dans *Les Bonnes Occases*, somme sur laquelle il ne préleva qu'un pourcentage raisonnable. Même après avoir payé les obsèques auxquelles personne ne vint, et avoir réglé les diverses dettes de la famille, Lottie se trouva à la tête d'une somme de plus de quatre mille dollars dont elle pouvait user à sa guise. Quatre mille dollars : sa première réaction fut la peur. Elle mit l'argent en banque et tâcha de l'oublier.

Ce ne fut que quelques semaines plus tard qu'elle découvrit, par sa fille, le motif probable du suicide de Juan. Amparo le tenait de Beth Holt qui, en se fondant sur les diverses remarques qu'avait laissé échapper son père et sur ce qu'elle savait déjà, avait reconstitué les événements. Cela faisait des années que Juan était de mèche avec des résurrectionnistes. Ou bien Bellevue venait de découvrir le pot aux roses, ce qui ne semblait guère probable, ou bien on avait fait pression, pour des raisons inconnues, sur l'Administration pour qu'elle choisisse un bouc émissaire : Juan. Selon toute vraisemblance, il avait eu le temps de voir venir, et au lieu de se prêter docilement à son propre sacrifice (qui aurait représenté tout au plus deux ou trois ans de prison), il avait trouvé le moyen de tirer sa révérence et de partir avec un honneur intact. L'honneur : des années durant il avait essayé d'expliquer à Lottie les subtilités de son système personnel de référence dont certaines cases étaient blanches et

d'autres noires, et la façon dont il fallait se mouvoir entre elles, mais ça lui avait toujours paru aussi incompréhensible que ce qui se passait sous le capot de Princess Cass – un monde d'homme, tout en mathématiques, arbitraire, pointilleux, mortel.

Le choc émotionnel n'avait pas été aussi rude qu'elle l'avait imaginé. Elle pleura beaucoup, mais avec une douleur contenue. L'affectueuse indifférence de Juan semblait avoir déteint sur elle sans même qu'elle s'en rendît compte. Entre ses crises d'affliction, elle se laissait emporter par une allégresse inexplicable. Elle faisait de longues promenades dans des quartiers peu familiers. À deux reprises elle visita des endroits où elle avait travaillé jadis, mais ne réussit jamais qu'à embarrasser les gens. Elle fit passer à deux soirées par semaine ses séances chez les Amis Universels tout en commençant simultanément à prospecter dans d'autres directions.

Un jour, alors qu'elle baignait dans une béatitude jamais atteinte, elle entra chez Bonwit sans raison précise si ce n'était qu'il se trouvait là, sur la Quatorzième Rue et qu'il y ferait peut-être un peu plus frais que sur le trottoir qui bouillait sous le soleil de septembre. Une fois à l'intérieur, le spectacle des rayons et des comptoirs lui fit l'effet d'une bouffée de nitrite d'amyle combiné à de la Morbehanine. Les couleurs, l'espace, le bruit la submergèrent – d'abord d'une sorte de terreur, puis d'un ravissement de plus en plus délirant. Elle avait travaillé dans ce magasin pendant plus d'un an sans être le moins du monde impressionnée, et il n'avait quasiment pas changé. Mais maintenant ! C'était comme si elle était entrée dans un gigantesque gâteau de mariage dans lequel tous les désirs d'une vie avaient pris forme et l'invitaient à toucher, à goûter, à emporter. Sa main avança pour palper les étoffes souples – des noirs lisses, des roux rugueux, des gris qui caressaient comme une brise venant du fleuve. Elle les voulait tous.

Elle commença à prendre des choses sur les portemanteaux et les comptoirs et à les mettre dans son fourre-tout. Quelle curieuse aubaine qu'elle l'eût justement emporté ce jour-là ! Elle monta au premier pour choisir des chaussures, des jaunes, des rouges avec de grosses boucles, des toutes minces en résille

argentée, puis au troisième pour un chapeau. Et des robes ! Bonwit regorgeait de robes de toutes sortes, de toutes couleurs et de toutes longueurs ressemblant à une armée désincarnée attendant qu'on les rappelle sur terre et qu'on leur donne un nom. Elle prit des robes.

Redescendant sur terre l'espace d'un instant, elle s'aperçut qu'on la regardait. De fait, elle était suivie dans tous ses déplacements, et pas seulement par le détective du magasin. Un cercle de visages étaient tournés vers elle, comme loin en contrebas, comme pour lui crier : « Sautez ! Mais sautez donc ! Pourquoi ne sautez-vous pas ? » Elle se dirigea vers une caisse située au milieu de l'étage et vida son fourre-tout dans une corbeille. Un vendeur enleva les étiquettes et les introduisit l'une après l'autre dans une calculatrice. La somme monta toujours plus haut, atteignit un total vertigineux, après quoi le vendeur demanda d'une voix sarcastique :

— Vous désirez payer comptant ou avec une carte de crédit ?

— Je paierai comptant, dit-elle en brandissant son chéquier flambant neuf sous le nez du minable. Lorsqu'il lui demanda une pièce d'identité, elle fouilla dans le bric-à-brac misérable qui encombrait le fond de son sac jusqu'à ce qu'elle eût trouvé, toute racornie et décolorée, sa carte d'identité d'employée de chez Bonwit. En quittant le magasin, elle porta la main à son nouveau chapeau, un grand truc marrant et tout mou d'où pendaient des rubans noirs de toutes largeurs (parce que après tout, elle était veuve), et gratifia d'un large sourire le détective de chez Bonwit qui l'avait suivie pas à pas depuis la caisse jusqu'à la sortie.

Une fois rentrée à la maison, elle découvrit que les robes, les chemisiers et les autres habits étaient beaucoup trop petits pour elle. Elle donna à Shrimp la seule robe qui semblait avoir gardé un peu de son enchantement dans la lumière sombre de la grisaille quotidienne, garda le chapeau pour sa valeur sentimentale, et renvoya Amparo avec tout le reste le lendemain, car Amparo, à onze ans, était passée maîtresse dans l'art d'obtenir ce qu'elle voulait dans un magasin.

(Depuis que Lottie avait signé des formulaires l'autorisant à entrer à l'école Lowen, Amparo avait adopté une attitude

tolérante envers sa mère.) En tout état de cause, elle n'aimait rien tant que se battre avec un employé pour se faire rembourser un article déjà payé. Elle ne parvint pas à se faire rembourser en espèces mais obtint quelque chose qui servait encore mieux ses propres desseins : un bon de caisse valable dans n'importe quel rayon du magasin. Elle passa le reste de la journée à se choisir avec soin une garde-robe de rentrée des classes dans les tons mezzo-forte, en espérant qu'après l'explosion initiale sa mère conviendrait qu'il était plus sage de l'envoyer dans le monde vêtue de vrais habits et la laisserait garder au moins la moitié de son butin. L'explosion de Lottie fut d'une violence considérable, et s'accompagna d'un ou deux coups de ceinture, mais elle semblait avoir complètement oublié l'incident à l'heure du journal télévisé de fin de soirée. À croire qu'Amparo n'avait rien fait de plus répréhensible que lécher les vitrines du magasin. Le même soir Lottie vida un tiroir entier de la commode pour que sa fille pût y ranger ses nouveaux vêtements. Merde, pensa Amparo, elle n'a même plus de défense, la vieille conne !

C'est peu après cet incident que Lottie s'aperçut que son poids ne restait plus stationnaire à 85 kg, ce qui n'était déjà pas brillant ; elle prenait du poids. Elle acheta une machine à Coca-Cola et aimait rester au lit pendant que le liquide gazeux lui chatouillait le fond de la gorge, mais tout innocent que fût ce plaisir sur le plan des calories, elle continua à prendre du poids à un rythme inquiétant. L'explication était d'ordre physiologique : elle mangeait trop. Bientôt Shrimp ne pourrait plus parler poliment de la silhouette à la Rubens de sa sœur et devrait admettre tout de go qu'elle était grosse. Lottie serait alors forcée de l'admettre à son tour. Tu es grosse, se disait-elle en se regardant dans la glace sombre que formait la fenêtre du salon. Grosse ! Mais ça ne lui était d'aucun secours, ou pas d'un secours suffisant : elle n'arrivait pas à croire que c'était elle la personne dont la vitre lui renvoyait l'image. Elle était Lottie Hanson, la nana bien roulée ; la grosse dame était quelqu'un d'autre.

Par un matin de fin d'automne, alors que l'appartement tout entier sentait la rouille (ils avaient mis la vapeur pendant la

nuit), l'explication – de ce qui ne tournait pas rond et de ce qui avait mal tourné – se présenta à elle dans les termes les plus simples qui soient : « Il ne reste plus rien. » Elle se répéta la phrase comme une prière, et avec chaque répétition la circonférence de sa signification grandissait. La terreur se fraya lentement un chemin à travers l'écheveau inextricable de ses sentiments jusqu'à ce qu'elle ressorte avec son contraire : « Il ne reste plus rien », il y avait de quoi se réjouir. Qu'avait-elle jamais possédé dont la perte ne serait une libération ? De fait, trop de choses restaient encore accrochées à elle. Le jour était encore loin où elle pourrait dire qu'il ne restait *rien*, absolument plus rien, rien qu'un vide délicieux. Puis, comme toutes les révélations, celle-ci perdit de son brillant et il ne lui resta bientôt plus que les braises de la phrase. Ses pensées s'effilochèrent et elle se retrouva avec un mal de tête dû à l'odeur de rouille.

D'autres matins, il y avait d'autres réveils. Leur caractéristique commune était qu'ils semblaient tous la placer sur le seuil de quelque événement imminent, mais tournée dans la mauvaise direction, comme les touristes figurant dans la photo « Avant » du Grand Canyon qui ornait le calendrier du salon, souriant au photographe sans paraître remarquer le gouffre qui s'ouvrait derrière eux. La seule chose qu'elle savait avec certitude, c'était que quelque chose allait être exigé d'elle, une action plus grave que toutes celles qu'elle avait jamais été appelée à accomplir, une sorte de sacrifice. Mais quoi ? Mais quand ?

Pendant ce temps, son expérience religieuse s'était étendue aux offices de communication à l'Albert Hôtel. Le médium, la révérende Inez Ribera de Houston, Texas, représentait pour Lottie la face féminine de la médaille qu'avait été le vieux M. Sills, son professeur de seconde. Elle parlait, sauf quand elle était en transe, de la même voix flûtée et doctorale – en roulant les R, en arrondissant les voyelles, en accentuant les sifflantes. Ses messages les moins inspirés étaient le même mélange aigre de menaces voilées et de franches insinuations. Mais alors que M. Sills avait ses chouchous, la révérende Ribera lançait ses

foudres sans aucun parti pris, ce qui les rendait, sinon plus agréables, du moins plus faciles à encaisser.

D'ailleurs, Lottie comprenait l'amertume qui la poussait à s'en prendre à tout le monde. La révérende Ribera était un médium authentique. Elle n'établissait réellement le contact que de temps en temps, mais lorsque ça lui arrivait, il n'y avait pas à s'y tromper. Les esprits qui s'emparaient d'elle étaient rarement charitables, et pourtant dès qu'ils avaient pris possession de sa personne, les sarcasmes, les menaces d'anévrisme et de banqueroute financière étaient remplacés par de longues descriptions anodines de la vie dans l'au-delà. Au lieu de la profusion habituelle de conseils de toutes sortes, les messages de ces esprits étaient pleins d'incertitude, d'hésitation, voire de perplexité et d'angoisse. Ils faisaient des petits gestes d'amitié et de réconciliation, puis se défilait comme s'ils s'attendaient à voir leurs avances repoussées. C'était invariablement pendant ces visites, lorsque la révérende Ribera se trouvait si manifestement dans un état second, qu'elle prononçait le mot secret ou mentionnait le détail significatif qui prouvait que ses mots n'étaient pas simplement les débordements spirituels de quelque vague au-delà, mais des communications uniques provenant de gens réels et connus. Le premier message de Juan, par exemple, était indubitablement venu de lui, car en rentrant chez elle Lottie avait trouvé les mêmes mots dans une des lettres qu'il lui avait écrite douze ans auparavant :

*Ya no la quiero, es cierto, pero tal vez la quiero.
Es tan corto el amor, y es tan largo el olvido.*

*Porque en noches como esta la tuve entre mis brazos,
mi alma no se contenta con haberla perdido.*

*Anque este sea el ultimo dolor que ella me causa,
y estos sean los ultimos versos que yo le escribo.*

Le poème n'était pas de Juan dans ce sens qu'il ne l'avait pas personnellement écrit, bien que Lottie ne lui eût jamais laissé deviner qu'elle le savait. Mais les mots avaient beau venir de

quelqu'un d'autre, ç'avait été ses sentiments et ils lui appartenaient maintenant plus sûrement encore que lorsqu'il les avait exprimés dans sa lettre. Avec tous les poèmes qu'il y a en espagnol, comment la révérende Ribera aurait-elle pu tomber précisément sur celui-là si Juan n'avait pas été présent ce soir-là ? S'il n'avait pas cherché un moyen de la toucher pour qu'elle *croie* qu'il l'était ?

Par la suite, les messages de Juan devinrent moins tournés vers autrui et prirent d'avantage l'aspect d'une autobiographie spirituelle. Il décrivit sa progression depuis un plan d'existence où prédominait le marron foncé jusqu'à un plan qui était vert, où il rencontra son grand-père Rafael et une très jeune fille, presque une enfant, en robe de mariée et qui semblait s'appeler Rita ou Nita. Au fur et à mesure que Juan progressait vers d'autres plans, il devenait de plus en plus difficile de distinguer son ton de celui des autres esprits. Il alternait entre la nostalgie et l'agressivité. Il voulait que Lottie maigrisse. Il voulait qu'elle visite les Lighthall. Finalement Lottie acquit la conviction que la révérende Ribera avait perdu le contact avec Juan et improvisait pour donner le change. Elle cessa de venir aux réunions privées, et peu après Rafael et d'autres parents éloignés commencèrent à anticiper toutes sortes de périls qui allaient se dresser sur son chemin. Une personne en qui elle avait confiance allait la trahir. Elle allait perdre de grosses sommes d'argent. Il y avait un feu quelque part dans son avenir ; peut-être seulement un feu symbolique, mais peut-être aussi un vrai feu.

Pour ce qui était de l'argent, ils devaient tenir leurs renseignements de bonne source. Au premier anniversaire de la mort de Juan il ne restait qu'un peu plus de quatre cents dollars sur les quatre mille que Lottie avait touchés.

Il lui fut plus facile qu'on aurait pu le penser de dire au revoir à Juan et à tout le reste, car elle avait commencé à établir ses propres voies de communication, plus directes, avec l'au-delà. Au fil des ans, Lottie avait fréquenté à intervalles irréguliers des réunions évangéliques au Day of Judgment Pentacostal Church qui se tenaient dans un local de l'Avenue of the Americas loué à cet effet. Elle y allait pour la musique et l'ambiance, car elle ne se sentait guère concernée par ce qui

semblait y attirer la majorité des gens, à savoir le drame du péché et de la rédemption. Lottie croyait au péché d'une façon générale, comme si c'était une sorte d'état ou un environnement, comme des nuages, mais quand elle farfouillait dans sa conscience à la recherche de ses propres péchés, elle se retrouvait toujours les mains vides. Ce n'était qu'en pensant aux diverses façons dont elle avait gâché les vies de Mickey et d'Amparo qu'elle arrivait à ressentir quelque chose ressemblant vaguement à de la culpabilité, et encore cette pensée provoquait-elle plutôt un sentiment de malaise qu'une véritable angoisse.

C'est alors que par une terrible nuit d'août 25 (une vague de chaleur étouffait la ville depuis plusieurs jours et l'air était irrespirable), Lottie s'était levée au milieu d'une prière demandant des cadeaux spirituels et s'était mise à parler dans une langue incompréhensible. Cela ne dura qu'un instant la première fois, et Lottie se demanda si ce n'était pas simplement l'effet de la chaleur, mais la fois suivante ce fut beaucoup plus clair. Cela commençait par une sensation d'oppression, comme si elle était enfermée de toutes parts, puis une nouvelle force luttait contre cette oppression et l'emportait sur elle.

— Comme un feu ? lui avait demandé le père Carey.

Elle se souvint du feu, symbolique ou réel, contre lequel le grand-père de Juan l'avait mise en garde.

Cela se produisait avec une régularité absolue. Elle parlait dans cette langue incompréhensible chaque fois qu'elle venait au Day of Judgment Pentacostal Church et jamais ailleurs. Lorsqu'elle sentait les nuages s'amasser autour d'elle, elle se levait, quelle que soit la cérémonie en train de se dérouler – un sermon, un baptême – et les autres fidèles faisaient cercle autour d'elle tandis que le père Carey la tenait en priant pour que le feu décline. Lorsqu'elle sentait la chose venir, elle se mettait à trembler, mais quand la chose prenait possession d'elle, elle se sentait forte et parlait d'une voix sonore et rendue distincte par la ferveur religieuse : « Tralla goudy ala troddy chaunt. Net nosse betnosse keyscope nomallin. Zarbos ha zarbos myer, zarbos roldo tenevixu menevent. Daney, daney, daney sigs, daney sigs. Chonery ompolla rop ! »

Ou encore :

« Dabsa bobby nasa sana dubey. Lo fornival lo fier. Ompolla many, leieur mell. Wou – lubba dever ever onna. Wou – molitule. Nok ! Nok ! Nok ! »

Cinquième partie. Shrimp

27. *Maternité (2024)*. Shrimp faisait une fixation sur la procréation – d’abord l’obtention du sperme ; puis le développement du fœtus dans son ventre ; enfin la sortie du bébé terminé. Depuis que le Système de sélection génétique avait pris effet, c’était un syndrome relativement répandu, la contraception obligatoire ayant balayé comme un ouragan un grand nombre des vieux mythes et des vieilles idoles, mais chez Shrimp il prenait une forme particulière. Elle s’y connaissait suffisamment en psychanalyse pour comprendre sa perversion, mais n’en continuait pas moins à procréer.

Shrimp avait treize ans et était encore vierge lorsque sa mère avait été à l’hôpital pour se faire injecter un nouveau fils. L’opération avait eu un caractère doublement surnaturel – le sperme provenait d’un homme qui était mort depuis cinq ans, et le résultat était manifestement censé remplacer le fils que M^{me} Hanson avait perdu lors de l’émeute : Boz était Jimmy Tom ressuscité. Ainsi lorsque Shrimp rêvait de la seringue pénétrant dans son propre vagin, c’était un fantôme qui entraît en elle, et il avait nom inceste. Le fait que ce devait être une femme qui manipulât la seringue pour qu’elle éprouvât du plaisir aggravait probablement encore plus le caractère incestueux de la chose.

Ses deux premiers, Tigre et Thumper, n’avaient pas posé de problème sur le plan rationnel. Elle pouvait se dire que des millions de femmes en faisaient autant, que pour une homosexuelle c’était la seule façon moralement valable de procréer, qu’il valait mieux pour les enfants eux-mêmes qu’ils soient élevés à la campagne sous le contrôle de spécialistes, et il y avait une bonne dizaine d’autres rationalisations, y compris la meilleure de toutes : l’argent. La maternité subventionnée était certainement infiniment plus intéressante que le salaire de misère qu’elle touchait lorsqu’elle se tuait au travail pour Con Ed ou les situations encore moins enviables qu’elle avait connues après s’être fait mettre à la porte par ce dernier.

Logiquement, que pouvait-on rêver de mieux qu’être payée pour satisfaire sa passion ?

Malgré tout, au cours des deux grossesses et des mois de maternité réglementaires qui suivirent, elle fut sujette à des crises de honte irrationnelle si intenses qu’elle pensa souvent faire don de sa personne et de l’enfant à l’œuvre de bienfaisance de l’Hudson River. (Si elle avait fait une fixation sur les pieds, elle n’aurait pas osé marcher. Le freudisme, ça ne se discute pas.)

Pour son troisième, ce fut une autre histoire. January, bien que disposée à tolérer la chose tant qu’elle restait à l’état de fantasme, était fermement opposée à ce que ce fantasme se réalise. Mais qu’était-ce qu’aller remplir les formulaires sinon une façon de vivre son fantasme à un niveau administratif ? À l’âge qu’elle avait et ayant eu déjà deux enfants, il semblait peu probable que sa demande fût acceptée, et quand elle le fut, la tentation d’aller à l’entrevue s’avéra irrésistible. Elle résista si peu qu’elle finit par se retrouver un jour étendue sur la table blanche, ses pieds dans les étriers métalliques. Le moteur ronronna et son bassin fut incliné vers l’avant pour recevoir la seringue, et ce fut comme si une main descendait des cieux pour caresser la source de tout plaisir au centre même de son cerveau. Faire l’amour, à côté, c’était de la gnognote.

Ce ne fut qu’une fois rentrée de son week-end aux Caraïbes de la volupté qu’elle songea à ce que ses vacances allaient lui coûter. January avait menacé de la quitter lorsqu’elle lui avait parlé de Tigre et Thumper, qui étaient déjà de l’histoire ancienne. Qu’allait-elle faire à présent ? Elle la quitterait *pour de bon*.

Elle avoua son crime par un jeudi d’avril particulièrement clément après un petit déjeuner tardif dû à Betty Crocker. Shrimp en était à son cinquième mois de grossesse et pouvait difficilement continuer à mettre son état sur le compte de la ménopause.

— Mais pourquoi ? demanda January avec ce qui semblait être une peine sincère. Pourquoi as-tu fait ça ?

S’étant préparée à essuyer une crise de fureur, Shrimp en voulut à January de bifurquer ainsi vers le mélo.

— Parce que. Oh ! tu sais bien. Je te l'ai déjà expliqué.
— Tu ne pouvais pas t'en empêcher ?
— Non. J'étais comme en transe, comme les deux premières fois.

— Mais ça t'a passé maintenant ?

Shrimp hocha la tête, ébahie par la facilité avec laquelle elle paraissait devoir s'en tirer.

— Alors fais-toi avorter.

Shrimp tritura un morceau de pomme de terre du bout de sa cuiller tout en se demandant si cela valait la peine de faire semblant pendant un jour ou deux d'accepter cette proposition.

January prit son silence pour une capitulation.

— Tu sais que c'est la seule chose correcte à faire. On en a discuté et tu m'as donné raison.

— Je sais. Mais les contrats sont signés.

— Dis plutôt que tu ne veux pas. Tu *veux* avoir un autre putain de gosse ! explosa January.

Avant même de savoir ce qu'elle faisait, c'était fait, et elles restèrent toutes les deux plantées là à regarder les quatre minuscules hémisphères de sang qui perlèrent, grossirent, se rejoignirent et dégoulinèrent jusque dans l'obscurité de l'aisselle de Shrimp. January tenait encore la fourchette dont elle s'était servie pour perpétrer son forfait. Shrimp poussa un cri tardif et se précipita dans la salle de bains.

Une fois en sécurité à l'intérieur elle appuya sur sa blessure pour qu'elle continue à saigner.

January menait grand tapage à la porte.

— Jan ? dit Shrimp en s'adressant à l'interstice de la porte verrouillée.

— Tu n'as pas intérêt à sortir. La prochaine fois je me servirai d'un couteau.

— Jan, je sais que tu es furieuse. À ta place, je le serais aussi. J'admets que j'ai tous les torts. Mais attends, Jan. Attends de la voir avant de dire quoi que ce soit. Les premiers six mois sont tellement merveilleux. Tu verras. Je pourrai même obtenir qu'on me prolonge la garde jusqu'à un an si tu veux. On formera une si gentille petite famille, rien que nous...

Une chaise passa à travers le panneau en papier de la porte. Shrimp la boucla. Quand elle trouva le courage de jeter un coup d'œil par la brèche, un peu plus tard, la pièce était sens dessus dessous, mais vide. January avait emporté l'une des armoires, mais Shrimp était sûre qu'elle reviendrait, ne fût-ce que pour l'expulser. C'était la chambre de January, après tout, pas celle de Shrimp. Mais lorsque tard dans l'après-midi, Shrimp revint d'une double séance thérapeutique au cinéma (*The Black Rabbit* et *Billy McGlory* au cinéma Underworld) l'expulsion avait déjà été menée à bien, mais pas par January, qui était partie pour la côte ouest, laissant Shrimp seule avec son amour pour toujours, ou en tout cas c'est ce que celle-ci supposa.

L'accueil qu'on lui réserva lors de son retour au 334 ne fut pas aussi chaleureux qu'elle aurait pu l'espérer, mais il ne fallut pas plus de deux jours à M^{me} Hanson pour comprendre que le malheur de sa fille faisait son propre bonheur. L'esprit de famille revint officiellement le jour où M^{me} Hanson demanda :

— Comment vas-tu l'appeler, celui-là ?

— Le bébé, tu veux dire ?

— Ouais. Il faudra lui trouver un nom, pas vrai ? Que dis-tu de Crème ? Ou de Barboteur ?

M^{me} Hanson, qui avait donné à ses enfants des noms incensurables, désapprouvait ouvertement des prénoms tels que Tigre et Thumper malgré le fait que ces prénoms, n'étant pas officiels, ne leur restèrent pas une fois que les enfants furent pris en charge.

— Non, Crème n'est bien que pour une fille, et Barboteur, ça fait vulgaire. Je préférerais quelque chose qui ait plus de classe.

— Eh bien, Glapmerluche, alors ?

— Glapmerluche !

Shrimp accepta de jouer le jeu, trop contente qu'on lui propose d'en jouer un.

— Glapmerluche ! Formidable ! Va pour Glapmerluche. Glapmerluche Hanson.

28. 53 films (2024). – Glapmerluche Hanson naquit le 29 août 2024, mais comme elle avait été un légume plutôt

souffreteux et ne valait guère mieux en tant qu'animal, Shrimp rentra seule au 334. Elle recevait quand même sa pension hebdomadaire, et c'est tout ce qui l'intéressait. L'idée d'avoir un enfant n'avait plus rien d'exaltant. Elle comprenait le point de vue traditionnel qui voulait que les femmes mettent des enfants au monde la mort dans l'âme.

Le 18 septembre Williken sauta, ou fut précipité, de sa fenêtre du dix-huitième étage. La théorie de sa femme était qu'il n'avait pas graissé la patte au concierge pour que celui-ci ferme les yeux sur les diverses entreprises illicites qui se déroulaient dans sa chambre noire, mais a-t-on jamais vu une épouse qui accepte de croire que son mari s'est tué sans même une discussion sur le principe du suicide ? Le suicide de Juan, vieux de deux mois à peine, justifiait presque en comparaison celui de Williken.

Jamais, depuis qu'elle avait regagné le 334 en avril, elle ne s'était rendu compte à quel point elle dépendait de Williken pour tuer ses soirées, tuer les semaines qui passaient. Lottie passait son temps à faire du spiritisme ou à se saouler la gueule avec l'argent de l'assurance. Les inanités qu'égrenait sa mère du matin jusqu'au soir en étaient venues à ressembler au supplice chinois de la goutte d'eau, et la télé n'arrivait pas à la faire taire.

Charlotte, Kiri et les autres appartenaient au passé – January avait fait le nécessaire avant de partir.

Histoire de fuir l'appartement, elle commença à aller au cinéma, surtout dans les mini-salles de la Première Avenue ou du quartier de l'université de New York, car elles proposaient deux films par séance. Parfois elle regardait deux fois de suite le double programme, ce qui la faisait entrer à quatre heures de l'après-midi et sortir vers dix ou onze heures. Elle découvrit qu'elle était capable de vivre complètement les films qu'elle voyait, n'importe quel film, et que par la suite, des détails, des images, des bribes de dialogue, des airs lui revenaient avec une étonnante fidélité. Descendant la Huitième Avenue sur le chemin du retour, par exemple, il lui arrivait de s'arrêter parce qu'un visage, un geste de la main, ou quelque voluptueux paysage d'antan lui était revenu, oblitérant toute autre

sensation. En même temps elle se sentait complètement coupée de tout le monde et passionnément concernée.

Sans compter les deuxièmes services, elle vit un total de 53 films dans la période allant du 1^{er} octobre au 16 novembre. Elle vit : *A Girl of the Limberlost* et *L'inconnu du nord-express* ; Don Hershey dans *Melmoth* et *Stanford White* ; *Hellbottom*, d'Arthur Penn ; *The Story of Vernon and Irene Castle*, *Escape from Cuernivaca* et *Chantons sous la pluie* ; *Thomas l'imposteur* et *Judex*, de Franju ; *Dumbo l'éléphant volant* ; Jacquelynn Colton dans *The Confessions of St Augustine*. Les deux parties de *Daniel Deronda* ; *Candide* ; *Blanche Neige et Juliette* ; Marlon Brando dans *Sur les quais* et *Down Here* ; Robert Mitchum dans *La nuit du chasseur* ; *Le Roi des rois* de Nicholas Ray ; *Behold the Man*, de Mai Zetterling ; les deux versions des *Dix commandements* ; Loren et Mastroianni dans *Sunflower* et *Black Eyes and Lemonade* ; *Owens and Darwin*, de Rainer Murray ; *The Zany World of Abbott and Costello* ; *The Hills of Switzerland* et *La mélodie du Bonheur* ; Greta Garbo dans *Camille* et *Anna Christie* ; *Zarlah le Martien* ; *Walden* et *Image, chair et voix* d'Emshwiller ; le remake d'*Équinoxe* ; *Casablanca* et *La grande horloge* ; *Le temple du pavillon d'or* ; *Star Gut* et *Valentine Vox* ; *Les meilleurs films de Judy Canova* ; *Feu pâle* ; *Felix Culp* ; *Les bérets verts* et *Le jour du démon* ; *Les trois christes d'Ypsilanti*, de Sam Blazer ; *On the Yard* ; *Wednesdays off* ; les deux parties de *Stinky in the Land of Poop* ; les dix heures de la version intégrale des *Vampires* ; *The possibilities of defeat* ; et la version abrégée des *Choses du monde*. Sur ce, Shrimp se désintéressa tout à coup du cinéma et cessa d'aller voir des films.

29. *L'uniforme blanc suite (2021)*. Elle lui fut livrée par un porteur dépenaillé. January ne savait que penser de la blouse, mais la carte que Shrimp avait jointe au colis lui chatouilla la chatte. Elle la montra aux gens avec qui elle travaillait, aux Lighthall, qu'une bonne blague faisait toujours rire, à son frère Ned, et ça les fit tous bien rigoler. La carte postale représentait

un moineau enjoué et vulgaire. Sous l'image il y avait la mélodie qu'il piaillait :



En ouvrant la carte on trouvait les paroles de la chanson : *Tu veux baiser ? Tu veux baiser ? Moi, je veux ! Moi, je veux !*

Au début, January se sentait gênée de jouer les infirmières. C'était une fille plutôt forte, et la blouse, bien que Shrimp eût correctement estimé sa taille, refusait de suivre son corps dans ses mouvements. Chaque fois qu'elle la mettait, elle se sentait envahie par un sentiment qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps : de la honte à l'égard de son véritable emploi.

Au fur et à mesure qu'elles apprenaient à se connaître plus en profondeur, January trouvait des moyens de concilier le caractère abstrait des fantasmes de Shrimp et les mécanismes de la sexualité ordinaire. Elle commençait par une « auscultation » minutieuse. Shrimp restait allongée sur le lit, inerte, les yeux fermés ou légèrement bandés, pendant que les doigts de January prenaient son pouls, palpaient ses seins, écartaient ses jambes, exploraient son sexe. Les doigts et les « instruments » allaient chercher toujours plus loin, toujours plus profond. January réussit finalement à trouver un magasin de matériel médical qui accepta de lui vendre une pipette authentique qui pouvait être raccordée à une seringue ordinaire. La pipette chatouillait d'une façon morbide. Elle feignait de trouver Shrimp trop crispée ou trop nerveuse et se mettait en devoir de l'ouvrir davantage à l'aide d'un des autres instruments. Une fois le scénario mis au point, ça ne différait pas tellement des autres formes de rapports sexuels.

Pendant toute la durée de l'opération, Shrimp oscillait entre un plaisir indicible et un sentiment de culpabilité non moins indicible. Le plaisir était simple et absolu, la culpabilité, elle, était complexe. Car elle aimait January et voulait accomplir avec

elle tous les actes qu'accomplissait un couple normal de femmes. Et de fait, régulièrement, elles se livraient au cunnilingus comme ci et comme ça, utilisaient des godemichets ici et là, les lèvres, les doigts, les langues, chaque orifice et chaque artifice... Mais elle savait, et January savait, que tout cela sortait directement d'un livre qui aurait pu s'intituler *La santé par la sexualité*, et n'avait rien à voir avec l'éclair fulgurant de fantaisie érotique qui peut relier la cheville au tibia, le tibia au fémur, le fémur au bassin, le bassin à la colonne vertébrale et ainsi de suite jusqu'à la source de tous les désirs et de toute pensée, la tête. Shrimp exécutait tous les gestes de l'amour, mais pendant ce temps sa pauvre tête voyait et revoyait défiler les images de ces vieux classiques qu'étaient *Ambulance Story*, *La blouse blanche*, *La femme à la seringue* et *Artsem Baby*. Ils n'étaient pas aussi excitants qu'elle se les rappelait, mais aucun film ne passait ailleurs.

30. *La belle et la bête* (2021). Shrimp se voyait essentiellement comme une artiste. Ses yeux voyaient la couleur comme les yeux d'un peintre. En tant qu'observatrice de la comédie humaine elle se considérait l'égale de Deb Potter et d'Oscar Stevenson. Une petite phrase apparemment bénigne entendue par hasard dans la rue pouvait lui fournir le point de départ d'un scénario entier. Elle était sensible, intelligente (ses notes de tests le prouvaient), et dans le vent. La seule chose dont elle avait conscience de manquer, c'était d'une direction, mais n'était-ce pas qu'une question de tendre le doigt ?

Le goût de l'art était héréditaire chez les Hanson. Jimmy Tom avait commencé avec succès une carrière de chanteur. Boz, bien qu'aussi dispersé que Shrimp elle-même, avait le génie de la langue... Amparo, à huit ans, faisait des dessins si incroyablement détaillés et psychologiquement fouillés à l'école qu'elle semblait en bonne voie de devenir plus tard une véritable artiste.

Et il n'y avait pas que sa famille. Un grand nombre, sinon la plupart de ses amis les plus proches étaient artistes à un titre ou à un autre : Charlotte Blethen avait publié des poèmes ; Kiri

Johns connaissait par cœur tous les grands opéras ; Mona Rosen et Patrick Shawn avaient tous les deux joué dans des pièces de théâtre. Et le reste à l'avenant. Mais l'amitié dont elle était la plus fière était celle qui la liait à Richard M. Williken, dont les photographies avaient fait le tour du monde.

L'art était l'air qu'elle respirait, le trottoir qui la menait au jardin secret de son âme, et vivre avec January, c'était comme avoir un chien qui aurait passé son temps à chier sur ce trottoir. Un amour de petit chien-chien innocent et adorable –, on ne pouvait que l'aimer, ce trésor, mais alors, hou la la.

Si January s'était bornée à n'éprouver pour l'art que de l'indifférence, ça n'aurait pas dérangé Shrimp. Dans un sens, ça lui aurait même plu. Mais las ! January avait en tout ses hideuses préférences, et elle s'attendait que Shrimp les partage. Elle rapportait à la maison des cassettes de sonothèque d'un genre dont Shrimp n'aurait même pas soupçonné l'existence : des bribes de chansons pop et des morceaux de symphonie montés bout à bout avec des effets sonores pour raconter des histoires sirupeuses du genre : *Week-end dans le Vermont* ou *Cléopâtre sur les bords du Nil*.

January acceptait les railleries et les sarcasmes de Shrimp avec le même esprit de tolérance et de bonne humeur qu'elle attribuait à cette dernière. Shrimp plaisantait parce que c'était une Hanson, et que tous les Hanson étaient sarcastiques. January n'arrivait pas à croire que ce qu'elle aimait tant elle-même pût dégoûter quelqu'un d'autre. Elle voyait bien que la musique de Shrimp était un meilleur *genre* de musique, et elle aimait l'écouter quand ça passait, mais tout le temps et sans arrêt et rien d'autre ? Il y avait de quoi devenir dingue.

Ses yeux ne valaient guère mieux que ses oreilles. Sans penser à mal, elle couvrait Shrimp de vêtements et de bijoux d'un goût barbare, et celle-ci les portait comme autant de symboles de son asservissement. Les murs de sa chambre n'étaient qu'une grande fresque murale où un bric-à-brac d'un sentimentalisme écoeurant côtoyait des posters de propagande politique sentencieux tels que cette perle sortant de la bouche d'un Spartacus noir : « Un peuple d'esclaves est toujours prêt à applaudir la clémence d'un maître qui, exerçant un pouvoir

absolu, ne pousse pas l'injustice et l'oppression jusqu'à leurs limites extrêmes. » Ouah ouah. Mais que pouvait faire Shrimp ? Entrer dans la chambre et les arracher du mur ? January *chérissait* sa camelote.

Que faire quand on aime une gourde ? Ce qu'elle faisait – essayer de devenir une gourde à son tour. Shrimp se laissa aller avec diligence, ce qui lui valut de perdre la plupart de ses anciens amis. Mais ces pertes étaient amplement compensées par les amitiés que January lui apporta en dot. Non qu'elle en vînt jamais à éprouver de l'affection pour les uns ou pour les autres, mais progressivement, grâce à eux, elle apprit que son amie avait non seulement des attraits mais aussi des vertus, non seulement des vertus mais aussi des problèmes, un cerveau qui concevait ses propres pensées, des souvenirs, des projets, et une vie passée aussi poignante que n'importe quel morceau de Liszt ou de Chopin. De fait, c'était un être humain, et cela eut beau prendre une journée des plus limpides, un soleil des plus radieux pour qu'apparût cet élément du panorama personnel de January, ce fut un spectacle si plaisant, si encourageant qu'il compensa largement tous les inconvénients qu'entraînait le fait d'être, et de rester amoureuse.

31. Un emploi convoité, suite (2021). – Lorsque la licence de balayeuse tomba à l'eau, Lottie traversa une mauvaise passe durant laquelle elle dormit quinze heures par jour, rudoya Amparo, se moqua de Mickey, vécut de pilules des jours durant pour ensuite faire une razzia sur le freezer. Bref, elle filait un mauvais coton. Cette fois ce fut sa sœur qui la tira d'affaire. Le fait de vivre avec January semblait avoir rendu Shrimp cent pour cent plus humaine. Lottie alla même jusqu'à le lui dire.

– C'est de souffrir, dit Shrimp. Je souffre beaucoup.

Elles parlèrent, elles jouèrent à divers jeux de société, elles se rendirent à toutes les manifestations pour lesquelles Shrimp réussissait à avoir des entrées gratuites. Mais surtout, elles parlèrent ; dans Stuyvesant Square, sur le toit, dans Tompking Square Park. Elles parlèrent de la vieillesse, de l'amour, du manque d'amour, de la vie, de la mort. Elles tombèrent d'accord

sur le fait que c'était terrible de vieillir, bien que Shrimp pensât qu'elles avaient toutes deux du chemin à faire avant que cela ne devînt vraiment terrible. Elles tombèrent d'accord sur le fait que c'était terrible d'être amoureuse, mais que c'était encore plus terrible de ne pas l'être. Elles tombèrent d'accord pour dire que ce n'était pas une vie. Elles ne discutèrent pas de la mort. Shrimp croyait, quoique pas toujours au pied de la lettre, à la réincarnation et aux phénomènes métapsychiques. Pour Lottie, la mort n'avait pas de sens. Ce n'était pas tant la mort qu'elle redoutait que la douleur physique qui l'accompagnait.

— Ça aide, de parler, pas vrai ? dit Shrimp lors d'un magnifique coucher de soleil sur le toit, tandis que des nuages roses passaient en surplomb.

— Non, dit Lottie avec un sourire amer du genre « c'est reparti » pour dire à Shrimp qu'elle était de nouveau sur pied et qu'il ne fallait pas s'en faire pour elle. Ça n'aide pas.

C'est ce même soir que Shrimp mentionna la possibilité pour Lottie de se prostituer.

— Moi ? Tu veux rire !

— Pourquoi pas ? Tu l'as déjà fait.

— Il y a dix ans de ça. Plus, même ! Et même à l'époque je ne gagnais pas assez pour que ça vaille la peine.

— Tu n'essayais pas vraiment.

— Shrimp, pour l'amour de Dieu, regarde de quoi j'ai l'air !

— Il y a des tas d'hommes qui sont attirés par des femmes fortes à la Rubens. Enfin, je disais ça, c'était pour toi. Et j'allais simplement ajouter que si par hasard...

— Si par hasard ! gloussa Lottie.

— Si par hasard tu changeais d'avis, January connaît un jeune couple qui s'occupe de ce genre de choses. Il paraît que c'est moins risqué que de faire cavalier seul, et puis c'est plus sérieux au point de vue travail.

Le couple que connaissait January, c'était les Lighthall, Jerry et Lee. Lee était gros et noir et un rien Oncle Tom. Jerry était spectrale et affectionnait les silences lourds de sous-entendus. Lottie ne réussit jamais à savoir lequel des deux était le patron de l'autre. Ils opéraient dans un local que Lottie crut des mois durant être un faux cabinet de consultation juridique, jusqu'au

jour où elle découvrit que Jerry était bel et bien inscrite au barreau de l'État de New York. En arrivant au bureau, les clients adoptaient tous une attitude solennelle et grave, comme s'ils étaient effectivement venus consulter leur avocat plutôt que se payer du bon temps. Ils appartenaient pour la plupart à une classe de gens que Lottie connaissait mal – des ingénieurs, des informaticiens, ce que Lee appelait « notre clientèle technocratique ».

Les Lighthall se spécialisaient dans les douches dorées, mais quand Lottie découvrit la chose, elle avait déjà décidé d'aller jusqu'au bout, advienne que pourra. La première fois, ce fut affreux. L'homme voulait à tout prix qu'elle le regarde dans les yeux pendant qu'il répétait :

— Je te pisse dessus, Lottie. Je te pisse dessus.

Comme si sans cela elle ne s'en serait pas aperçue.

Jerry lui dit que si elle prenait une pilule rose deux heures avant et une verte au début de chaque séance elle serait en mesure de maintenir la chose à un niveau totalement impersonnel. Lottie tenta l'expérience, mais au lieu de rendre la chose impersonnelle, elle la rendit irréaliste. Au lieu d'avoir l'impression que la scène se passait sur un écran de télévision, elle avait le sentiment que c'était une télévision qui lui pissait dessus.

Le seul avantage important qu'offrait ce travail, c'était que ses revenus n'étaient pas déclarés. Comme les Lighthall étaient contre les impôts, ils opéraient clandestinement, quitte à pratiquer des tarifs beaucoup plus bas que ceux des maisons de prostitution ayant pignon sur rue. Lottie ne perdit aucune de ses prestations MODICUM, et l'obligation de dépenser ses revenus au marché noir faisait qu'elle achetait les trucs marrants dont elle avait envie plutôt que les choses insipides dont elle avait besoin. Sa garde-robe tripla. Elle commença à manger au restaurant. Sa chambre se remplit de gadgets et de jouets et des relents fruités de Molly Bloom, de Fabergé.

Au fur et à mesure que les Lighthall apprenaient à mieux la connaître et à lui faire confiance, Lottie commença à aller voir les clients à leur domicile, souvent pour y passer la nuit. Cela signifiait, invariablement, qu'il y aurait quelque chose en plus

des douches dorées. Elle commença à se rendre compte que le temps aidant, c'était un emploi qui pourrait lui plaire. Pas pour le côté sexuel de la chose ; ça, ça n'était rien. Mais parfois, après, les clients se dégelaiement un peu et parlaient d'autre chose que de leurs sempiternelles prédilections. C'était là l'aspect de son travail qui séduisait Lottie – le contact humain.

32. *Lottie, dans Stuyvesant Square (2021)*. – « Le paradis. Je suis au paradis.

« Ce que je veux dire, c'est que n'importe qui, s'il regardait autour de lui et comprenait vraiment ce qu'il voyait... Mais ce n'est pas ce que je suis censée dire, pas vrai ? Ce qu'il faut, c'est pouvoir dire ce qu'on *veut*. Je suppose que ce que moi je disais, en fait, c'est qu'il vaut mieux que je me contente de ce que j'ai, parce que j'aurai rien d'autre. Mais d'un autre côté si je ne *demande* pas davantage... C'est un cercle vicieux.

« Le paradis. Qu'est-ce que le paradis ? Le paradis, c'est un supermarché. Comme celui qu'ils ont construit à côté du musée. Rempli de toutes les choses dont on peut rêver. Plein de viande fraîche – s'il y a une chose qui ne me tente pas, c'est un paradis végétarien – plein de gâteaux prêts à cuire et de berlingots de lait glacé et de sodas en boîte. Le grand jeu, quoi. Et des *tas* d'emballages non consignés. Et je me promènerais entre les rayons en proie à une sorte de folie, comme il paraît que les ménagères faisaient à l'époque, sans penser une minute à ce que tout ça me coûterait. Sans penser. Mille neuf cent cinquante-trois après Jésus-Christ – tu as raison, c'est ça le paradis.

« Non, non. Probablement pas. C'est ça le problème avec le paradis. On dit quelque chose qui vous met l'eau à la bouche, mais ensuite on se demande : est-ce qu'on voudrait vraiment en reprendre une seconde fois ? Une troisième fois ? C'est comme ton autoroute, la première fois ça doit être génial. Et après ? Qu'est-ce que ça donnerait, après ?

« Tu comprends, ça *doit* venir de l'intérieur.

« Alors ce que je veux, ce que je veux vraiment... Je ne sais pas comment dire. Ce que je veux vraiment, c'est vouloir *vraiment* quelque chose. Tu sais, comme quand un bébé veut

quelque chose. La façon qu'il a de tendre la main pour le prendre. J'aimerais pouvoir tendre la main comme ça pour prendre quelque chose que j'aurais vu. Sans me préoccuper de savoir si je peux ou si c'est mon tour. Il y a des fois où Juan est comme ça au lit, quand ça lui prend. Mais évidemment, le paradis, ça doit être quelque chose de plus vaste que ça.

« Je sais ! Le film qu'on a vu à la télé l'autre soir quand on n'arrivait pas à faire taire maman, le film japonais, tu te souviens ? Tu te rappelles le festival du feu, la chanson qu'ils chantaient ? Je ne me souviens plus des paroles exactes, mais l'idée, c'était qu'il fallait se laisser dévorer par les flammes de la vie. C'est ça que je veux. Je veux me laisser dévorer par les flammes de la vie.

« Alors voilà, c'est ça, le paradis. Le paradis, c'est le feu qui vous dévore, un énorme feu de joie avec des tas de petites Japonaises en train de danser autour, et de temps à autre elles poussent un grand cri et il y en a une qui se précipite dedans. Whouf ! »

33. *Shrimp, dans Stuyvesant Square (2021)*. – « Une des règles qu'ils donnent dans la revue, c'est qu'on ne peut pas appeler d'autres gens par leur nom. Sinon je dirais simplement : « Le paradis, c'est de vivre avec January », et je décrirais comment c'est. Mais si on décrit les *rappports* qu'on a avec quelqu'un, on ne laisse pas son imagination aller jusqu'au bout des choses, ce qui fait qu'on n'apprend rien.

« Alors je me retrouve au point de départ.

« Imaginez, qu'ils disent.

« Bon. Eh ben, il y a de l'herbe au paradis, parce que je me vois debout dans l'herbe. Mais ce n'est pas à la campagne, avec des vaches et des trucs comme ça. Et ça ne peut pas être un jardin public, parce que l'herbe y est toujours clairsemée, ou alors on n'a pas le droit de marcher dessus. C'est à côté d'une grande route. Une route au Texas ! Disons en 1953. C'est une journée très très ensoleillée en 1953, et je peux voir la route s'étirer à perte de vue, jusqu'à l'horizon.

« À perte de vue.

« Ensuite ? Ensuite je voudrais rouler sur la route, je suppose. Mais pas toute seule, ce serait angoissant. Alors tant pis pour le règlement, je laisserai January conduire. On ne peut pas vraiment parler de rapports personnels si on est sur une moto, pas vrai ? On fait du slalom entre les voitures. De plus en plus vite, de plus en plus vite.

« Et ensuite ? Je ne sais pas. Je ne vois pas plus loin que ça.

« À ton tour maintenant. »

34. *Shrimp, à l'asile (2024)*. – « Ce que je ressens ? De la colère. De la peur. De l'apitoiement sur mon propre sort. Je ne sais pas. Un peu de tout, mais pas... Oh ! tout ça est idiot. Je ne veux pas faire perdre son temps à tout le monde...

« Eh bien, je veux bien essayer. Répéter la chose à satiété jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que quoi ?

« Je t'aime. Voilà, ce n'était pas trop mal. Je t'aime. Je t'aime, January. Je t'aime, January. January, je t'aime. January, je t'aime. Si elle était là ce serait beaucoup plus facile, vous savez. D'accord, d'accord. Je t'aime. Je t'aime. J'aime tes gros nichons tout tièdes. J'aimerais les peloter. Et j'aime ton... J'aime ta grande chatte noire et juteuse. Qu'est-ce que vous dites de ça ? C'est vrai. J'aime tout en toi. Je voudrais tant qu'on se remette ensemble. J'aimerais savoir où tu es pour pouvoir te le dire. Je ne veux pas de l'enfant, je ne veux aucun enfant, je te veux, toi. Je veux t'épouser. Pour toujours. Je t'aime.

« Vous voulez que je continue ?

« Je t'aime. Je t'aime beaucoup. Non, c'est un mensonge. Je te *déteste*. Tu m'es insupportable. Je te trouve consternante, avec ta stupidité, ta vulgarité, tes idées remâchées que tu empruntes directement au manifeste du parti comme... Tu *m'ennuies*. Tu m'ennuies à mourir. Sale négresse à la con ! Salope. Crétine. Et je me fiche pas mal de...

« Non, je ne peux pas. Le cœur n'y est pas. Si je dis tout ça, c'est parce que je sais que c'est ça que tu veux entendre. Amour, haine, amour, haine...des mots.

« Ce n'est pas que je résiste. Mais je ne *pense* pas ce que je dis, et ça, je vous assure que c'est la vérité. Dans un sens comme

dans l'autre. Tout ce que je ressens, c'est de la fatigue. Je voudrais être chez moi en train de regarder la télé au lieu de faire perdre son temps à tout le monde. Ce pour quoi je vous présente mes excuses.

« Que quelqu'un d'autre dise quelque chose et je la fermerai. »

35. *Richard M. Williken, suite (2024)*. – Ton problème, lui dit-il, tandis qu'ils ballottaient dans le métro en revenant de la grande percée manquée, c'est que tu refuses d'accepter ta propre médiocrité.

– Oh ! ferme-la, dit-elle. Et ce n'est pas une manière de parler.

– C'est aussi mon problème à moi, tout autant que le tien. Peut-être même plus. Pourquoi crois-tu que je n'ai pas travaillé depuis si longtemps ? Ce n'est pas que rien ne se passerait si je m'y mettais. Mais une fois que j'ai fini et que je regarde le résultat, je me dis : « Non, ça ne suffit pas. » En fait c'est ce que tu essayais de dire ce soir.

– Je sais que tu fais de ton mieux pour être gentil, Willy, mais ça ne sert à rien. Il n'y a pas de comparaison possible entre ta situation et la mienne.

– Et comment qu'il y en a une. Je n'ai aucune foi en mes photos. Toi, tu n'as aucune foi en tes liaisons amoureuses.

– Une liaison amoureuse n'a rien à voir avec une satanée œuvre d'art.

Shrimp se laissait prendre à la discussion. Williken pouvait la voir se débarrasser de son cafard comme s'il ne s'agissait que d'un maillot de bain mouillé. Cette bonne vieille Shrimp !

– Crois-tu ? fit-il.

Elle mordit à l'hameçon sans même réfléchir.

– Toi au moins tu essaies de *faire* quelque chose. Il y a une *tentative*. Je n'ai jamais été aussi loin. Je suppose que si ça m'arrivait, le résultat serait exactement comme tu dis – médiocre.

– Toi aussi tu essaies – ça crève les yeux.

– De faire quoi ? demanda-t-elle.

Elle aurait voulu qu'on la mette en pièces (personne à l'asile n'avait même pris la peine de lui crier après), mais Williken se cantonna dans l'ironie.

— J'essaie de *faire* quelque chose ; toi tu essaies de *ressentir* quelque chose. Ce que tu veux, c'est une vie intérieure, une vie spirituelle, si tu veux. Et tu l'as. Seulement tu as beau te démener, tu as beau refuser de voir la vérité en face – elle est médiocre. Pas mauvaise. Pas *sordide*.

— Bienheureux les pauvres en esprit, c'est ça ?

— Exactement. Mais tu n'y crois pas, et moi non plus. Tu sais ce que nous sommes ? Des scribes et des pharisiens.

— Ravie de te l'entendre dire.

— Tu t'es un peu rassérénée, on dirait.

Shrimp fit la moue.

— C'est l'extérieur qui rit.

— Allez, ça pourrait être bien pire.

— Ah oui ? Comment ça ?

— Tu pourrais être battue d'avance, comme moi.

— Et au lieu de ça, je gagne sur tous les tableaux, c'est ça ? Tu veux rire ! Après mon petit numéro de tout à l'heure ?

— Attends de voir, promet Williken. Attends de voir.

Sixième partie. 2026

36. *Boz.* – En Bulgarie ! s'écria Milly, et il ne fallait pas être devin pour prévoir que ses prochains mots allaient être : Moi aussi j'ai déjà été en Bulgarie.

– Pourquoi tu ne vas pas chercher tes diapos pour nous montrer comment c'était ? dit *Boz*, histoire de la remettre gentiment à sa place. Puis, bien qu'il le sût parfaitement, il dit :

– C'est le tour de qui ?

January se mit au garde-à-vous et agita les dés.

– Sept !

Elle compta sept cases à haute voix et se retrouva sur Allez en Prison.

– J'espère que je vais y rester, dit-elle joyeusement Si je retombe sur Boardwalk c'en est fini de moi.

Elle avait dit ça avec un tel ton d'espoir.

– J'essaie de me souvenir, dit *Milly*, le coude sur la table, les dés à la main, suspendant l'espace d'un instant la course du temps et celle du jeu.

– Comment c'était. Tout ce que je me rappelle, c'est que les gens racontaient des blagues. On restait assis pendant des heures à écouter des blagues. Des histoires de seins.

Ils échangèrent un regard, puis *Shrimp* et *January* échangèrent un regard.

Boz, bien qu'il eût aimé renvoyer la balle sous la forme d'une grossièreté bien sentie, s'éleva au-dessus. Il se redressa sur sa chaise tandis que sa main gauche plongeait vers les biscuits chauds en un geste qui contrastait par sa langueur avec la raideur de son corps. Bien meilleurs froids, ces biscuits.

Milly agita les dés. Un quatre : son canon atterrit sur le B & O. Elle paya deux cents dollars à *Shrimp* et jeta de nouveau les dés. Onze : son pion atterrit cette fois sur un de ses propres immeubles.

Le jeu de Monopoly leur venait en héritage de la branche O'Meara de la famille. Les immeubles et les hôtels étaient en bois, les comptoirs en plomb. *Milly*, comme de juste, avait le

canon, Shrimp la petite voiture de course, Boz le bateau de guerre, et January le fer à repasser. Milly et Shrimp étaient en train de gagner. Boz et January étaient en train de perdre. C'est la vie¹⁰.

— La Bulgarie, dit Boz, d'une part parce que ça sonnait bien, mais aussi parce que étant l'hôte, il avait le devoir de ramener la conversation vers l'invitée interrompue. Mais pourquoi la Bulgarie ?

Shrimp, qui examinait le dos de ses titres de propriété pour savoir combien de maisons supplémentaires elle pourrait acquérir en hypothéquant quelques bricoles ici et là, expliqua le système d'échange entre les deux écoles.

— Ce n'est pas ça qui lui avait tellement tourné la tête au printemps dernier ? demanda Milly. Je croyais qu'une autre fille avait décroché la bourse à l'époque.

— Celeste Di Cecca. C'est elle qui est morte dans l'accident d'avion.

— Ah ! fit Milly en comprenant. Je n'avais pas vu le rapport.

— Tu croyais que Shrimp aimait simplement se tenir au courant des derniers accidents d'avion ? demanda Boz.

— Je ne sais pas ce que je croyais, mon lapin. Alors comme ça elle va finir par y aller quand même. Ce que c'est que la chance, tout de même !

Shrimp acheta trois nouvelles maisons. Puis la voiture de course dépassa à toute allure Park Place, Boardwalk, Avancez et Impôts sur le revenu pour atterrir sur Vermont Avenue. Elle fut hypothéquée auprès de la banque.

— Ce que c'est que la chance, tout de même, dit January.

Ils parlèrent de la chance pendant plusieurs tours de circuit – de qui en avait et de qui n'en avait pas et de s'il existait, en dehors du Monopoly, une réalité correspondant à ce mot. Boz demanda si l'un d'entre eux avait jamais connu quelqu'un qui avait gagné à la loterie. Le frère de January avait gagné cinq cents dollars trois ans auparavant.

¹⁰ En français dans le texte (N.D.T.).

— Mais évidemment, ajouta consciencieusement January, quand on fait le compte de tous les billets qu’il a achetés, il a perdu davantage.

— Mais à coup sûr, pour les passagers, un accident d’avion ne peut être qu’une affaire de chance, insista Milly.

— Vous pensiez beaucoup aux accidents quand vous étiez hôtesse de l’air ?

January avait posé cette question avec la même lourde indifférence qu’elle manifestait en jouant au Monopoly.

Pendant que Milly lui racontait l’histoire de la Grande Catastrophe aérienne de 2021, Boz passa derrière l’écran pour remplir les verres d’orchata et ajouter de la glace. Tabby-chat regardait de minuscules base-balleurs en train de jouer en silence sur l’écran de la télévision, et Cacahuète dormait du sommeil du juste. Lorsqu’il revint avec le plateau, la Catastrophe aérienne était terminée et Shrimp leur livrait la philosophie de sa vie :

— Ça peut ressembler à de la chance, superficiellement, mais quand on creuse on s’aperçoit en général que les gens n’ont que ce qu’ils méritent. Si cette histoire de bourse n’avait pas marché pour Amparo, il y aurait autre chose qui aurait marché. Elle a travaillé pour.

— Et Mickey ? demanda January.

— Pauvre Mickey, acquiesça Milly.

— Mickey a exactement ce qu’il mérite.

Pour une fois Boz ne pouvait qu’être d’accord avec sa sœur.

— Souvent, quand les gens font des choses comme ça, c’est qu’ils *veulent* être punis.

L’orchata de January choisit ce moment précis pour se renverser. Milly souleva le jeu juste à temps, de sorte que seul un coin du carton fut mouillé. Il restait tellement peu d’argent à January qu’il n’y eut pas une grosse perte non plus de ce côté-là. Boz était plus embarrassé que January, étant donné que sa dernière phrase semblait impliquer qu’elle avait renversé son verre exprès. Dieu sait qu’elle avait d’excellentes raisons de le faire. Rien n’est plus ennuyeux que de perdre régulièrement pendant deux heures d’affilée.

Deux tours de circuit plus tard, le vœu de January se réalisa : Elle tomba sur Boardwalk et fut contrainte à l'abandon. Boz, qui était en train de se faire ratiboiser plus lentement mais tout aussi sûrement, tint à déclarer forfait en même temps.

Il accompagna January sur le balcon.

— Ce n'était pas la peine d'abandonner juste pour me tenir compagnie, tu sais.

— Oh ! ils s'amuseront mieux sans nous. Maintenant elles vont pouvoir s'étriper en toute tranquillité.

— Tu sais que je n'ai jamais gagné au Monopoly ? Pas une seule fois de toute ma vie.

Elle soupira. Puis, ne voulant pas paraître une invitée ingrate :

— Vous avez une vue splendide.

Ils admirèrent en silence la vue nocturne : les lumières mouvantes, voitures et avions ; les lumières immobiles : étoiles, fenêtres, lampadaires. Puis, gagné par le malaise, Boz lança sa plaisanterie-bateau pour ses visiteurs au balcon.

— Oui, j'ai le soleil le matin et les nuages l'après-midi.

Il est probable que January ne saisit pas. En tout état de cause, elle était décidée à être sérieuse.

— Boz, Boz, j'aimerais te demander un conseil.

— À moi ? Hé bé !

Boz adorait conseiller les gens.

— À quel propos ?

— À propos de ce qu'on est en train de faire.

— Je croyais que c'était déjà fait.

— Quoi ?

— Je veux dire, à en juger d'après la façon dont Shrimp en parle, je croyais que ça tenait plutôt du fait accompli¹¹.

— Oui, si l'on veut, dans la mesure où on a été bien acceptées. Ils ont été très gentils avec nous, les autres, je veux dire. C'est plutôt sa mère qui m'inquiète.

— Maman ? Oh ! elle s'en remettra.

— Elle semblait très affectée hier soir.

¹¹ En français dans le texte (N.D.T.).

— Oh ! c'est souvent qu'elle se met dans des états pareils, mais elle en sort tout aussi vite. Tous les Hanson récupèrent vite. Comme tu as dû t'en apercevoir.

Ce n'était pas très gentil comme remarque, mais elle sembla passer au-dessus de la tête de January comme la plupart de ses autres sous-entendus.

— Il lui restera Lottie, et Mickey quand il reviendra.

— C'est exact.

Mais il y avait une pointe de sarcasme dans sa réponse. Il en était venu à s'irriter des tentatives maladroitement que faisait January pour se donner bonne conscience.

— Et de toute manière, même si c'était aussi grave *qu'elle* semble le penser, ça ne devrait pas entrer en ligne de compte. Même si maman n'avait *personne* d'autre, ça ne devrait pas peser sur ta décision.

— Tu crois ?

— Si je pensais le contraire, il faudrait logiquement que je retourne moi-même vivre là-bas, pas vrai ? Si elle était menacée de perdre l'appartement. Tiens, tiens, on a de la visite !

C'était Tabby-chat. Boz la prit dans ses bras et la caressa dans ses endroits préférés.

— Mais tu as une famille à toi, insista January.

— Non, j'ai une *vie* à moi. Exactement comme Shrimp et toi.

— Alors tu penses vraiment qu'on a raison ?

Mais il n'avait pas l'intention de lui rendre les choses aussi faciles.

— Fais-tu ce que tu as envie de faire, oui ou non ?

— Oui.

— Alors tu as raison de le faire.

Ce jugement prononcé, il tourna son attention vers Tabby-chat.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans, hein, ma vieille ? Elles jouent encore à leur jeu assommant, les filles ? Hein ? Qui va gagner ? Hein ?

January, qui ne savait pas que la chatte avait passé la soirée à regarder la télévision, répondit sans ambages à la question de Boz :

— Je crois que c'est Shrimp qui va gagner.

— Ah ?

Mais pourquoi diable Shrimp avait-elle ?... Vraiment, ça le dépassait.

— Oui. Elle gagne toujours. C'est incroyable, la chance qu'elle a.

Voilà pourquoi.

37. *Mickey.* — Il allait devenir base-balleur. Idéalement, bloqueur pour l'équipe des Mets, mais sans aller jusque-là, il s'estimerait heureux d'être en première division. Si sa sœur pouvait devenir ballerine, il n'y avait pas de raison qu'il ne puisse devenir athlète. Il avait le même bagage génétique de base, de bons réflexes, un esprit sain. Il pouvait y arriver. Le Dr Sullivan avait *dit* qu'il le pouvait et Greg Lincoln, le directeur sportif, lui avait dit qu'il avait autant de chances que n'importe quel autre gars ; peut-être même plus de chances. Ça impliquait un entraînement intensif, une discipline de fer, une volonté inflexible, mais avec le Dr Sullivan pour l'aider à se débarrasser de ses mauvaises habitudes mentales, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se montre pas à la hauteur.

Mais comment expliquer tout ça en une demi-heure dans le parloir ? Et à sa mère, de surcroît, pour qui Kike Chalmers ou Opal Nash, c'était du pareil au même ? À sa mère, qui était à l'origine (il le voyait bien, maintenant) de la plupart de ses mauvaises attitudes mentales. Alors il lui dit carrément.

— Je ne veux pas retourner au 334. Ni cette semaine, ni la semaine prochaine, ni...

Il s'arrêta juste avant de prononcer le mot « jamais ».

— ... pour longtemps.

Les émotions se succédèrent sur le visage de sa mère comme les clignotements d'une lampe stroboscopique... Mickey détourna les yeux.

— Mais Mickey, pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien. Ce n'est pas la question.

— Alors pourquoi ? Donne-moi une raison.

— Tu parles dans ton sommeil. Tu n'arrêtes pas de la nuit.

— Ce n'est pas une raison. Tu peux coucher au salon, comme faisait Boz, si je t'empêche de dormir.

— Alors tu es cinglée. Qu'est-ce que tu dis de ça, comme raison ? Tu es cinglée, vous êtes tous cinglés.

Ça l'arrêta, mais pas pour longtemps. Elle recommença à picorer après lui.

— Peut-être que tout le monde est cinglé, dans un sens. Mais cet endroit, Mickey. Comment peux-tu vouloir... Mais enfin *regarde* autour de toi !

— J'aime cet endroit. Pour les types, ici, je suis exactement comme eux. Et c'est ça que je veux. Je ne veux pas retourner vivre avec toi. *Jamais*. Si tu m'y obliges, je recommencerais, autant de fois qu'il le faudra. Je te jure que je le ferai. Et cette fois j'utiliserai assez de fluide pour le tuer, pas seulement pour faire semblant.

— Comme tu voudras, Mickey. Après tout, c'est ta vie.

— Et comment, que c'est ma vie !

Ces mots, et les larmes mal contenues qui les accompagnaient, étaient comme un tas de ciment frais déversé sur les fondations de sa nouvelle vie. Demain matin, cette mélasse sentimentale aurait la dureté du roc, et dans un an un gratte-ciel se dresserait là où il n'y avait pour l'instant qu'un trou béant.

38. Le père Charmaine. — La Révérende Mère Cox venait de prendre *Kerygma* de Bunyan dans sa bibliothèque après en avoir reporté la lecture depuis une semaine et était sur le point de s'immerger douillettement dans sa prose compacte, pataude, rassurante, quand le carillon de la porte d'entrée émit un ding-dong, suivi d'un deuxième ding-dong avant même qu'elle ait eu le temps de décroiser les jambes. Quelqu'un était dans tous ses états.

Une vieille bonne femme au visage défraîchi, à la peau fripée, avec une paupière gauche tombante et un œil droit exorbité. Dès que la porte fut ouverte, les yeux asymétriques trahirent la succession de sentiments habituels : surprise, méfiance, recul.

— Entrez donc, dit-elle en montrant la lumière venant du bureau, au bout du hall d'entrée.

— Je suis venue voir le père Cox.

Elle montra une des lettres photocopiées que le bureau envoyait aux habitants du quartier : *Si jamais vous éprouviez le besoin...*

Charmaine lui tendit la main.

— Je suis Charmaine Cox.

Se rendant compte qu'elle manquait aux règles de la bienséance, la femme serra la main qu'on lui tendait.

— Je m'appelle Nora Hanson. Vous êtes sa ?...

— Sa femme ?

Elle sourit.

— Non, à vrai dire c'est moi le prêtre. La surprise est agréable ou désagréable ? Mais entrez donc, il fait un froid de canard. Si vous estimez qu'avec un homme vous serez plus à l'aise pour parler, je peux téléphoner à mon collègue de l'église St. Mark, le Révérend Père Gogardin. C'est à deux pas d'ici.

Elle pilota M^{me} Hanson vers son bureau et jusque dans le confessionnal douillet du fauteuil marron.

— Ça fait si longtemps que je n'ai pas été à l'église. Je n'aurais jamais cru, d'après votre lettre...

— Oui, je suppose que ce n'est pas très honnête de ma part de ne me servir que de mes initiales.

Et de réciter son petit couplet insincère mais utile sur la femme qui s'était évanouie, sur l'homme qui lui avait arraché son rabat. Puis elle lui proposa de nouveau de téléphoner à l'église St. Mark, mais entre-temps M^{me} Hanson s'était résignée à se confier à un prêtre du mauvais sexe.

Son histoire était une mosaïque de petites culpabilités et de petites bassesses, de petites faiblesses et de petits chagrins, mais l'image qui se dégagait de l'ensemble n'était que trop manifestement celle de la désintégration d'une famille. Charmaine commença à faire mentalement le compte de toutes les raisons pour lesquelles elle ne pourrait pas participer activement à la lutte de M^{me} Hanson contre l'hydre de la bureaucratie – la meilleure de ces raisons étant encore qu'elle passait une portion appréciable de ses journées à officier dans

une des chapelles érigées à la gloire de cette même hydre (Service d'assistance temporaire). Mais il apparut alors que l'Église, et même Dieu étaient mêlés aux problèmes de M^{me} Hanson. La fille aînée et sa petite amie quittaient la famille en plein naufrage pour rejoindre l'Ordre de saint Clare. Dans la dispute qui avait mené la vieille dame tout droit de son immeuble jusqu'à ce bureau, la petite amie s'était servie de la propre bible de la pauvre malheureuse pour la réduire au silence. En se fondant sur le récit extrêmement partisan de M^{me} Hanson, Charmaine mit un certain temps à localiser le passage incriminé, mais finit par le trouver dans l'Évangile selon saint Marc, troisième chapitre, versets 33 à 35 :

« Mais il leur répond : “Qui est ma mère et qui sont mes frères ?” »

Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-ci est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

— Je vous demande un peu !

— Bien sûr, expliqua Charmaine, le Christ ne dit pas dans ce passage qu'on a le droit de maltraiter ou d'insulter ses parents naturels.

— Bien sûr que non !

— Mais avez-vous songé que cette... c'est January qu'elle s'appelle ?

— Oui. C'est un nom ridicule.

— Avez-vous songé un instant que January et votre fille pourraient avoir raison ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Posons le problème d'une autre façon. Quelle est la volonté de Dieu ?

M^{me} Hanson haussa les épaules.

— Alors là...

Puis, la question s'étant décantée :

— Mais si vous croyez que *Shrimp* le sait – ha !

Ayant décidé que saint Marc avait causé assez de dégâts comme ça, Charmaine débita son chapelet habituel de bons conseils en cas de situation catastrophique, mais elle n'aurait pu se sentir plus futile ni plus ridicule si elle avait été une vendeuse en train d'aider la vieille dame à se choisir un chapeau. Tout ce que M^{me} Hanson essayait lui donnait l'air grotesque.

— En d'autres termes, résuma M^{me} Hanson, vous pensez que j'ai tort.

— Non. Mais d'un autre côté je ne suis pas sûre que votre fille ait tort. Avez-vous seulement essayé sincèrement de vous mettre à sa place ? De vous demander pourquoi elle veut rejoindre une communauté religieuse ?

— Oui. Si elle pouvait, elle tremperait ses coulevres dans la merde avant de me les faire avaler...

Charmaine émit un rire un peu crispé.

— Vous avez peut-être raison. J'espère qu'on aura l'occasion d'en reparler une fois qu'on aura toutes les deux réfléchi à la question.

— En somme, vous voulez que je parte.

— Oui, je suppose que c'est ce que je veux dire. Il se fait tard, et j'ai du travail qui m'attend.

— C'est bon, je m'en vais. Mais je voulais vous demander : ce livre, par terre...

— *Kerygma* ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est un mot grec qui signifie message. C'est censé être une des choses que fait l'Église – elle apporte un message.

— Quel message ?

— En deux mots : le Christ est ressuscité. Nous sommes sauvés.

— Et vous y croyez, vous, à ce message ?

— Je ne sais pas, madame Hanson. Mais ce que je crois n'a aucune importance – je ne suis que le messenger.

— Vous voulez que je vous dise ?

— Quoi donc ?

— Je trouve que comme prêtre, vous ne valez pas cher.

— Merci, madame Hanson. Je le sais.

39. *Les marionnettes de cinq heures et quart.* – Seule dans l'appartement, les portes fermées à double tour, l'esprit verrouillé, M^{me} Hanson regardait la télé avec une attention rageuse et vagabonde. On frappait régulièrement à la porte, mais elle n'y prêtait aucune attention. Même Ab Holt, qui aurait pu se dispenser d'entrer dans leur jeu, et pour cause, « Juste pour discuter, Nora ! » Nora ! C'était bien la première fois qu'il l'appelait Nora. Sa grosse voix faisait trembler la porte de la penderie qui avait été autrefois une entrée. Elle refusait de croire qu'ils utiliseraient vraiment la force physique pour l'expulser. Après quinze ans ! Il y avait des centaines de personnes dans l'immeuble, des personnes qu'elle pouvait désigner nommément, qui ne remplissaient pas les conditions nécessaires pour avoir le droit d'y habiter. Des gens qui ramassaient le premier temporaire venu sur le palier et le faisaient passer pour un pensionnaire. « Madame Hanson, je vous présente ma nouvelle fille. » Oh ! oui. La corruption n'existait pas qu'au sommet – le système tout entier en était imprégné. Et quand elle avait demandé : « Mais pourquoi moi ? », cette salope avait eu le front de lui répondre : « *Che sera sera*, que voulez-vous ». Si au moins ç'avait été M^{me} Miller. Voilà quelqu'un qui avait à cœur de vous aider, qui ne faisait pas simplement semblant en vous envoyant des *che sera sera* à la figure. Et si elle téléphonait ? Mais il n'y avait plus le téléphone chez Williken, et de toute manière il n'était pas question qu'elle bouge d'où elle était. Il leur faudrait la traîner dans l'escalier. Est-ce qu'ils oseraient aller jusque-là ? L'électricité serait coupée, c'était toujours la première mesure. Dieu sait ce qu'elle allait devenir sans la télé. Une femme blonde lui montra à quel point il était facile de faire quelque chose, hop-là, un, deux, trois. Et puis quatre, cinq, six, il n'y aurait plus rien ? C'était l'heure de *Bloc opératoire*. Le nouveau médecin était encore à couteaux tirés avec M^{me} Loughtis, l'infirmière. Elle avait des cheveux comme une sorcière, celle-là, et elle mentait comme elle respirait. Elle eut son regard mauvais, puis : « Si vous croyez être de taille à lutter contre l'administration, docteur... » Évidemment, c'est ce qu'ils veulent vous faire croire, que

l'individu est sans défense face à la bureaucratie. Elle changea de chaîne. Ça baisait sur la cinquième. Ça cuisinait sur la quatrième. Elle fit un arrêt. Des mains pétrissaient une grosse boule de pâte. Et la nourriture ? Mais la gentille dame espagnole – enfin, elle n'était pas vraiment espagnole, c'était seulement son nom – du comité de défense des locataires lui avait promis qu'elle ne mourrait pas de faim. Quant à l'eau, elle avait déjà rempli depuis plusieurs jours tous les récipients disponibles de la maison.

C'était si *injuste*. M^{me} Manuel, si c'était bien son nom, lui avait dit que ce n'était sans doute pas par hasard si c'était tombé sur elle. Quelqu'un devait lorgner l'appartement depuis longtemps en attendant cette occasion. Mais allez savoir par ce connard de Blake qui allait emménager – oh ! non, ça c'était « confidentiel ». Rien qu'en voyant ses yeux porcins, elle avait su tout de suite que lui, en tout cas, se faisait son beurre dans cette affaire.

Il fallait tenir à tout prix. Dans quelques jours, Lottie reviendrait. Ça lui était déjà arrivé de partir comme ça, et chaque fois elle était revenue. Toutes ses affaires étaient encore là, à l'exception d'une seule petite valise – détail qu'elle avait signalé à l'attention de M^{lle} Salope. Lottie aurait sa petite dépression nerveuse habituelle et rentrerait à la maison. Comme ça elles seraient deux et l'office serait *obligé* de leur accorder les six mois de délai réglementaires. M^{me} Manuel avait souligné la chose – six mois. Et Shrimp ne tiendrait pas six mois à son espèce de couvent. La religion était un violon d'Ingres chez elle. Dans six mois elle laisserait tout tomber et se passionnerait pour autre chose, et elles seraient *trois* à habiter l'appartement et l'office ne pourrait plus rien contre elles.

Les délais qu'ils vous donnaient n'étaient que du bluff. Elle s'en apercevait bien maintenant. Cela faisait déjà une semaine qu'elle aurait dû déguerpir d'après eux. Ils pouvaient cogner contre la porte tant qu'ils voudraient, bien que l'idée suffît à crisper chaque fibre de son corps. Et Ab Holt qui les aidait. Le salaud !

« J'ai envie d'une cigarette », dit-elle calmement, comme si c'était quelque chose qu'on se disait tous les jours à cinq heures,

au moment des actualités, et elle alla dans sa chambre prendre les cigarettes et les allumettes dans le tiroir supérieur de la commode. Tout était si impeccablement rangé. Les vêtements soigneusement pliés. Elle avait même été jusqu'à rafistoler le store vénitien cassé, bien que maintenant ce fût au tour des lames d'être coincées. Elle s'assit sur le rebord du lit et alluma une cigarette. Il lui fallut deux allumettes, puis : beurk, qu'est-ce que c'était que ce goût de tabac froid ? Mais la cigarette eut un effet salubre sur sa tête. Elle cessa de ressasser les mêmes soucis et réfléchit à son arme secrète.

Son arme secrète, c'était ses meubles. Au fil des ans elle en avait accumulé des tonnes, la plupart du temps en les récupérant chez des voisins quand ils mouraient ou déménageaient, et ils ne pouvaient l'expulser sans les déblayer jusqu'au dernier bibelot. C'était la loi. Et pas seulement jusque sur le palier, oh ! non, ils devaient les descendre jusqu'au trottoir. Alors qu'allaient-ils faire ? Lever une armée pour transporter son barda en bas ? Dix-huit étages ? Non, tant qu'elle se réfugiait derrière ses droits, elle serait autant en sécurité que si elle était dans un château fort. Et ils continueraient tout simplement leur campagne d'intimidation pour la forcer à signer leurs putains de formulaires.

À la télé, une bande de danseurs avaient monté une soirée au bureau de la Manufacturers Hanover Trust, à Greenwich Village. Les actualités se terminèrent et M^{me} Hanson retourna au salon avec sa deuxième affreuse cigarette sur l'air de *J'apprends à te connaître*. Ça lui sembla ironique.

Enfin ce fut l'heure des marionnettes. Ses vieux amis. Ses *seuls* amis. C'était l'anniversaire de Glapmerluce. Glouton apporta un cadeau enveloppé dans un paquet gigantesque.

— C'est pour moi ? demanda Glapmerluce de sa toute petite voix.

— Ouvre-le, dit Glouton, et le ton de sa voix n'annonçait rien de bon.

— C'est pour moi ? Oh ! chouette, c'est quelque chose pour moi !

Il y avait une boîte à l'intérieur de la première boîte, et une troisième boîte à l'intérieur de la deuxième, et une quatrième à

l'intérieur de la troisième. Glouton devenait de plus en plus impatient.

— Allez, allez, ouvre la suivante.

— Oh ! c'est vraiment trop ennuyeux, dit la petite Glapmerluche.

— Laisse, je vais te montrer comment on fait, dit Glouton en joignant le geste à la parole. Et un énorme magnifique marteau jaillit au bout d'un ressort et lui retomba sur la tête. M^{me} Hanson fut prise d'un fou rire tel qu'elle se trouva couverte des pieds à la tête de cendre de cigarette.

40. Hunt's Tomato Ketchup. — Le jour ne s'était même pas encore levé lorsque le concierge les avait fait entrer par la penderie avec son passe-partout. Des auxiliaires. Et maintenant ils emballaient, enveloppaient, retournaient sens dessus dessous l'appartement. Elle leur demanda poliment de partir, puis leur cria de partir, ils ne lui prêtèrent aucune attention.

En descendant pour chercher la dame du Comité de défense des locataires, elle rencontra le concierge qui montait.

— Et mon mobilier ? lui demanda-t-elle.

— Quoi, votre mobilier ?

— Vous ne pouvez pas m'expulser sans mes affaires. C'est la loi.

— Allez dire ça à l'office du MODICUM. Je n'ai rien à voir avec cette histoire.

— C'est vous qui les avez fait entrer. Ils sont chez moi maintenant, et vous devriez voir le foutoir que c'est. Vous n'allez pas me dire que c'est légal, ça — les affaires de quelqu'un d'autre. Il n'y a pas que les miennes, il y a celles de toute une famille.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Que c'est illégal ? C'est illégal. Voilà. Vous vous sentez mieux comme ça ?

Il tourna des talons et redescendit les escaliers.

Se souvenant du chaos qui régnait chez elle — habits entassés pêle-mêle sur le lit, tableaux arrachés au mur, vaisselle entassée en vrac dans des cartons bon marché — elle décida que le jeu n'en valait pas la chandelle. M^{me} Manuel, à supposer qu'elle pût

la trouver, n'allait pas prendre sur elle de défendre les Hanson. Quand elle revint au 1812, le rouquin était en train de pisser dans l'évier de la cuisine.

— Oh ! surtout ne vous excusez pas, lui dit-elle lorsqu'il se remit à l'œuvre. Vous ne faites que votre boulot, après tout, pas vrai ? Il faut bien que quelqu'un exécute les ordres.

À chaque minute elle s'attendait à se mettre à hurler ou à tourner en rond ou à exploser, mais ce qui l'arrêtait, l'en empêchait, c'était de savoir que rien de tout cela n'aurait le moindre effet. La télévision lui avait fourni des modèles de comportement pour presque toutes les situations auxquelles elle avait eu à faire face dans sa vie, depuis le bonheur jusqu'au désespoir en passant par tous les intermédiaires. Mais ce matin elle était seule, dépourvue de scénario, sans même une vague idée de ce qui allait se passer ensuite. De ce qu'il fallait faire. Faciliter la tâche de ces fichus rouleaux compresseurs ? C'était ce que les rouleaux compresseurs semblaient attendre d'elle, tout comme M^{lle} Salope et sa clique, bien installés derrière leurs bureaux avec leurs formulaires et leurs bonnes manières. Non, ça, jamais !

Elle résisterait. Ils pouvaient bien essayer de lui dire que ça ne servirait à rien, tous autant qu'ils étaient – elle résisterait. Elle se rendit compte en prenant cette décision qu'elle avait trouvé son rôle et que c'était en fin de compte un rôle familier dans un scénario connu : le baroud d'honneur. Souvent, dans des cas semblables, si on luttait avec assez de ténacité pour une cause apparemment perdue d'avance, on arrivait à renverser la situation. Ce ne serait pas la première fois qu'elle aurait assisté à un tel retournement de situation.

À dix heures, Salope passa dresser un inventaire des déprédations commises par les auxiliaires. Elle tenta de convaincre M^{me} Hanson de signer un papier pour que certains des cartons et des armoires fussent entreposés dans un garde-meuble aux frais de la municipalité – le reste étant sans doute bon à jeter. Sur ce, M^{me} Hanson lui fit remarquer qu'elle était encore chez elle jusqu'au moment où on l'expulserait et que par conséquent elle saurait gré à M^{lle} Salope de prendre ses cliques

et ses claques et d’emmener avec elle ses deux pisseurs de lavabo.

Ensuite elle s’assit devant la télé sans vie (ils avaient fini par couper l’électricité) et s’alluma une autre cigarette. Hunt’s Tomato Ketchup, annonçait l’étui d’allumettes. A l’intérieur il y avait une recette de haricots à la Waïkiki qu’elle avait toujours voulu essayer sans jamais en avoir eu l’occasion. Mélanger des cubelets de bœuf ou de porc avec de la pulpe d’ananas, une cuillerée à café d’huile Wesson et une copieuse dose de ketchup. Servir chaud sur des canapés. Elle s’assoupit dans son fauteuil en échafaudant tout un dîner hawaïen autour des haricots à la Waïkiki.

À quatre heures on tambourina avec force sur ce qui était redevenu la porte d’entrée. Les déménageurs. Elle eut le temps de se refaire une beauté pendant qu’ils allaient chercher le concierge et son passe-partout. Elle les regarda d’un air morne tandis qu’ils vidaient la cuisine de ses meubles, de ses étagères, de ses boîtes. Elle avait beau être vide, les traces d’usure sur le lino, les traînées sombres sur les murs attestaient que cette pièce était la cuisine des Hanson.

Le contenu de la cuisine avait été empilé sur le palier. C’était le moment qu’elle attendait. Et maintenant, mes agneaux, pensa-t-elle, vous allez en baver !

Il y eut un mugissement lointain et le bruit d’une machine qu’on met en route. L’ascenseur marchait. C’était la faute à Shrimp, l’aboutissement de sa campagne ridicule, l’ultime gifle d’adieu. L’arme secrète de M^{me} Hanson avait fait long feu. En moins de temps qu’il ne fallait pour le dire, la cuisine fut chargée dans l’ascenseur, les déménageurs montèrent en se faisant tout petits et appuyèrent sur le bouton. Les portes extérieures puis les portes intérieures se fermèrent. Le disque de lumière jaune sombra dans les profondeurs de la cage d’ascenseur. M^{me} Hanson s’approcha du hublot sale et regarda les câbles d’acier frémir comme la corde d’un arc colossal. Après un long, long moment la silhouette massive et noire du contrepoids émergea de la pénombre.

L’appartement ou les meubles ? C’était l’un ou l’autre. Elle choisit – comme ils devaient s’y attendre – son mobilier. Elle

retourna une dernière fois au 1812 et rassembla son manteau marron, son bonnet de laine, son sac à main. Dans le soir tombant, sans lumière et sans stores aux fenêtres, avec des murs nus et le sol encombré de grands cartons scellés, elle n'avait personne à qui dire au revoir excepté au fauteuil à bascule, à la télé et au canapé – et ils l'auraient rejointe dans la rue avant longtemps.

Elle ferma la porte à double tour en partant. Sur le palier, elle s'arrêta en entendant monter l'ascenseur. Pourquoi se fatiguer ? Elle monta comme les déménageurs en sortaient.

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ? dit-elle en passant.

Les portes se refermèrent et M^{me} Hanson fila vers le rez-de-chaussée en les laissant s'escrimer tardivement sur la porte.

— Si seulement il pouvait s'écraser, dit-elle tout haut, non sans sentir au fond d'elle-même une pointe d'appréhension à cette pensée.

Salope montait la garde sur sa cuisine qui était entassée sur le trottoir au milieu du halo de lumière que dispensait un lampadaire. Il faisait presque nuit. Un vent d'ouest mordant, charriant des flocons de neige de la veille, prenait la Onzième Rue en enfilade. Après avoir jeté un regard mauvais à Salope, M^{me} Hanson s'assit sur un des tabourets de cuisine. Elle n'attendait qu'une chose, c'était que Salope fasse également mine de s'asseoir.

La deuxième fournée arriva – des fauteuils, les lits superposés démontés, des armoires pleines d'habits, la télévision. Une seconde pièce hypothétique commença à prendre forme à côté de la première. M^{me} Hanson s'installa dans son fauteuil habituel, enfonça ses mains dans ses poches et essaya de se réchauffer les doigts en les glissant entre ses jambes.

M^{lle} Salope estima à présent que le temps était venu de lancer l'assaut final. Les formulaires surgirent de son attaché-case. M^{me} Hanson se débarrassa de l'importune avec beaucoup d'élégance. Elle alluma une cigarette. Salope battit en retraite devant le nuage de fumée comme si on lui avait proposé une cuillerée à café de cancer à l'état pur. Ces assistantes sociales !

Tous les objets les plus encombrants arrivèrent avec la troisième tournée – le canapé, le fauteuil à bascule, les trois lits, la commode avec son tiroir manquant. Les déménageurs expliquèrent à Salope qu’il ne leur restait plus qu’un voyage à faire. Lorsqu’ils furent repartis, elle revint à la charge avec ses formulaires et son stylo à bille.

— Je *comprends* votre colère, et croyez bien que je compatis à votre détresse, madame Hanson. Mais il faut que quelqu’un s’occupe de ces choses et veille à ce que la loi soit appliquée avec autant d’*équité* que la situation le permet. Maintenant je vous en prie, signez ces papiers pour que quand le camion arrivera...

M^{me} Hanson se leva, prit les formulaires, les déchira en deux, puis en quatre, et rendit les morceaux à Salope, qui s’arrêta de parler.

— Qu’y a-t-il d’autre pour votre service ? demanda-t-elle avec le même ton de voix que M^{lle} Salope.

— J’essaie simplement de vous aider, madame Hanson.

— Si vous essayez de m’aider encore une minute de plus, on ira vous récolter sur le trottoir à la petite cuillère comme... comme du ketchup !

— Les menaces n’ont jamais résolu de problème, M^{me} Hanson.

M^{me} Hanson saisit la moitié supérieure du lampadaire du salon qui traînait sur le fauteuil à bascule et lui fit décrire un arc de cercle calculé pour aboutir au milieu de l’épais manteau de Salope. Il y eut un *whap !* satisfaisant. L’abat-jour en plastique qui avait toujours été si laid se détacha avec un bruit sec. Sans ajouter un mot, M^{lle} Salope s’éloigna en direction de la Première Avenue.

Les derniers cartons furent sortis du hall d’entrée et entassés sur le trottoir. À présent, toutes les pièces formaient un enchevêtrement énorme, inextricable. Deux petits garnements noirs de l’immeuble avaient commencé à sauter sur un trampoline constitué par les matelas superposés de Lottie et de ses enfants. M^{me} Hanson les chassa à coups de lampadaire. Ils allèrent grossir le groupe de badauds qui s’étaient amassés sur le trottoir, juste à l’extérieur des murs imaginaires de

l'appartement imaginaire. Découpés à contre-jour, des curieux observaient la scène depuis les premiers étages de l'immeuble.

Elle ne pouvait pas les laisser se servir sans réagir. Comme si elle était morte et qu'ils pouvaient lui faire les poches en toute tranquillité. Ces meubles lui appartenaient, c'était son bien, et ils restaient là à attendre que Salope revienne avec des renforts pour l'emmener. Comme des vautours, ils attendaient la curée. Eh bien, ils pourraient attendre tout leur saoul, parce qu'ils n'en auraient pas une miette !

Elle fouilla dans son sac à main à la recherche de ses cigarettes et de ses allumettes. Il n'y en avait plus que trois. Il lui faudrait faire attention. Elle trouva les tiroirs de la commode en bois qu'elle avait récupérée chez M^{lle} Shore quand M^{lle} Shore était morte. Son plus joli meuble. Du chêne. Avant de les remettre dans la commode elle perça les fonds en contreplaqué à l'aide du lampadaire. Puis elle fit sauter les scellés sur les cartons pour trouver des objets combustibles. Elle tomba sur des articles de salle de bains, sur des draps et des oreillers, sur ses fleurs. Elle vida le carton contenant les fleurs et le déchira en morceaux longs et étroits. Les morceaux allèrent s'entasser dans le tiroir inférieur de la commode. Elle attendit que le vent tombe complètement. Malgré cette précaution, ce ne fut qu'à la troisième allumette que le feu consentit à prendre.

La foule – composée surtout d'enfants – avait grossi, mais elle se tenait à distance respectable des murs. M^{me} Hanson prospecta la pile d'objets hétéroclites à la recherche de petit combustible. Des pages arrachées à des livres, ce qui restait du calendrier, et les gouaches que Mickey avait faites en 9^e (« Prometteur » et « Traduit un goût marqué de l'indépendance ») allèrent alimenter le feu dans la commode. Bientôt un foyer de belles proportions l'eut transformé en fourneau. Le problème était maintenant de mettre le feu au reste du mobilier. Elle ne pouvait pas continuer à fourrer les choses dans les tiroirs.

En se servant du lampadaire elle réussit à coucher la commode sur le flanc. Une gerbe d'étincelles monta dans la nuit et fut emportée par le vent. La foule, qui s'était rapprochée progressivement du brasier, eut un mouvement de recul.

M^{me} Hanson plaça les tabourets et la table de la cuisine sur les flammes. C'étaient les derniers objets importants qui lui restaient de ses années à Mott Street. Elle les regarda partir avec un pincement au cœur.

Une fois que les tabourets eurent pris feu, elle les utilisa comme des torches pour enflammer le reste du mobilier. Les armoires pleines de choses entassées pêle-mêle et faites en matériaux bon marché, devinrent des fontaines de feu. La foule poussait un grand cri de joie chaque fois que l'une d'entre elles, après avoir produit une âcre fumée noire, s'embrasait et se transformait en torche. Ah ! y a-t-il rien qui vaille un bon feu ?

Le canapé, les fauteuils et les matelas se montrèrent plus réticents. L'étoffe se consumait lentement, la bourre laissait échapper une fumée épaisse et nauséabonde, mais elles refusaient de s'enflammer carrément. Élément par élément (exception faite du canapé, qui avait toujours été trop lourd pour elle), M^{me} Hanson traîna ces meubles jusqu'au brasier central. Ses forces l'abandonnèrent, toutefois, alors que le dernier matelas n'était qu'à la hauteur de la télévision.

Une silhouette se détacha de la foule et s'avança vers elle. Il était trop tard pour qu'ils l'arrêtent maintenant. C'était une grosse femme avec une petite valise.

— Maman ? dit-elle.

— Lottie !

— Tu sais quoi ? Je suis revenue. Qu'est-ce que tu fais avec...

Une armoire se désintégra en éparpillant des flammèches ayant forme humaine.

— Je leur ai dit. Je leur ai dit que tu reviendrais !

— Ils sont à *nous*, ces meubles ?

— Reste là.

M^{me} Hanson prit la valise des mains de Lottie, qui étaient couvertes d'entailles et d'égratignures, la pauvre chérie, et la posa sur le ciment du trottoir.

— Ne bouge pas, tu m'entends ? Je vais chercher quelqu'un, mais je reviens tout de suite. On a perdu une bataille, mais on n'a pas perdu la guerre.

— Tu te sens bien, maman ?

— Je me sens très bien. Toi, tu m’attends là, d’accord ? Et ne t’inquiète pas. Ce n’est plus la peine. Maintenant nous avons six mois devant nous, sûr et certain.

41. *À la cascade.* — Incroyable ! Sa mère disparaissant derrière un rideau de flammes comme une chanteuse d’opéra retournant sur scène recevoir les acclamations des spectateurs. Sa valise avait écrasé les fleurs artificielles. Elle se baissa pour en ramasser une. Un iris. Elle le jeta dans les flammes, plus ou moins dans la direction qu’avait empruntée sa mère.

Et n’avait-ce pas été un spectacle extraordinaire ? Lottie était restée à la regarder depuis le trottoir, fascinée, tandis qu’elle mettait le feu à... tout. Le fauteuil à bascule flambait. Les lits superposés des gosses, démontés, brûlaient appuyés contre les restes calcinés de la table de cuisine. Même la télé brûlait, bien que plus difficilement en raison du matelas de Lottie qu’on avait posé en équilibre dessus. C’était tout l’appartement des Hanson qui flambait. La force ! pensa Lottie. La force que ça représente.

Mais pourquoi de la force ? N’était-ce pas plutôt une façon de céder, de s’abandonner ? Comme ce qu’avait dit Agnès Vargas des années auparavant à Afra Imports, Inc. : « Le plus dur, ce n’est pas de *faire* le boulot. Le plus dur c’est d’*apprendre* à le faire. » C’était banal, comme remarque, et pourtant Lottie ne l’avait jamais oubliée.

Avait-elle appris comment faire ?

La beauté. C’était la beauté de la chose qui était si remarquable. Rien que de voir les meubles entassés dans la rue, ç’avait déjà été beau. Mais quand ils avaient flambé !

Le fauteuil à fleurs, qui se consumait à petit feu, s’embrasa d’un seul coup, et tout son être s’exprima dans une grande colonne de flammes orange. Fantastique !

Pouvait-elle ?

À tout le moins elle pouvait essayer de faire quelque chose d’approchant.

Elle tritura les fermetures de la valise et les ouvrit. Elle avait déjà perdu tellement des petites choses qu’elle avait amenées avec elle, toutes les petites reliques de son passé qui malgré tout

le soin dont elle les avait entourées ne lui avaient pas octroyé une miette des sentiments qu'ils étaient censés receler. Des cartes postales qu'elle n'avait jamais envoyées. Des vêtements de bébé. Son livre d'autographes (comportant ceux de trois célébrités) qu'elle avait commencé en classe de troisième. Mais elle ne demandait qu'à faire don du peu qu'il lui restait de toute cette camelote.

Sur le dessus de la valise, une robe blanche. Elle la jeta sur le siège du fauteuil en flammes. Lorsqu'elle toucha le feu, des années de blancheur se condensèrent en un embrasement fugace.

Des chaussures, un pull... qui se recroquevillèrent, auréolés de flammes vertes.

Des robes imprimées. Des robes à rayures.

La plupart de ces choses n'étaient même pas à sa taille ! Elle perdit patience et flanqua le reste d'un seul coup dans les flammes, en ne gardant que les photos et la liasse de lettres. Elle jeta celles-ci une à une dans le feu. Les photos s'enflammaient avec la soudaineté d'un éclair de flash, quittant le monde comme elles y étaient entrées. Les lettres, étant faites d'un papier plus mince, se consumaient encore plus vite, avec un seul wouf ! puis s'élevaient dans la colonne d'air chaud comme autant d'oiseaux noirs immatériels, poème après poème, mensonge après mensonge – tout l'amour de Juan.

Et maintenant, était-elle libre ?

Les vêtements qu'elle portait n'avaient aucune importance. Il y avait moins d'une semaine, elle aurait pu penser à cet instant qu'il lui fallait également se déshabiller.

Le vêtement qu'elle devait ôter, c'était elle-même.

Elle se dirigea vers l'endroit où on avait préparé son propre lit, sur la télévision. Tout le reste était la proie des flammes à présent. Seul le matelas résistait encore. Elle s'allongea dessus. Ce n'était guère plus inconfortable que d'entrer dans un bain très chaud, et comme dans l'eau, la chaleur dissipa la douleur et la tension des tristes semaines qui venaient de s'écrouler. C'était tellement plus *simple* comme ça !

Elle se détendit et entendit pour la première fois le bruit des flammes, un grondement continu qui l'entourait de toutes parts,

comme si elle était finalement arrivée à la cascade qu'elle entendait depuis si longtemps tandis que son esquif glissait au fil de l'eau vers cet instant. Mais cette eau était faite de flammes et au lieu de tomber elle montait. En renversant la tête elle pouvait voir les étincelles des deux feux distincts se rejoindre, emportées par le courant d'air ascendant, pour former un unique flux de lumière qui narguait les carrés de lumière pâle et statique gravés dans le mur en briques.

Les gens se tenaient à l'intérieur de ces carrés de lumière, à regarder le feu, à attendre, avec Lottie, que le matelas s'embrase.

Les premières flammes s'enroulèrent autour du bord, et à travers ces flammes elle vit le cercle de badauds. Chaque visage, dans son unicité, dans l'avidité de son regard, semblait soutenir que l'acte de Lottie était dirigé contre lui personnellement. Il était impossible de leur faire comprendre qu'elle ne faisait pas ça pour eux, mais tout simplement pour les flammes.

Au moment précis où elle se rendit compte qu'elle ne pourrait pas continuer, que le courage allait lui manquer, leurs visages disparurent de sa vue. Elle se redressa : la télévision se désintégra et elle tomba, à bord de son esquif, à travers les embruns de sa terreur, vers la splendeur en contrebas.

Mais alors qu'elle ne distinguait pas encore tout à fait ce qui l'attendait au-delà du rideau d'embruns, un autre visage apparut. Un homme. Il dirigea vers elle le canon de sa lance à incendie. Un flot de mousse synthétique blanche en jaillit, recouvrant Lottie et le lit, et pendant toute la durée de l'opération elle dut regarder, dans ses yeux, sur ses lèvres, sur toute sa personne, une expression de dépit intense.

42. *Lottie, à l'hôpital Bellevue, suite.* – « Et puis de toute façon le monde ne *fin*it jamais. Même s'il lui arrive d'essayer, même si on espère qu'il finira – il ne peut pas. Il y a toujours un pauvre con pour penser qu'il lui faut quelque chose qu'il n'a pas, et il passe cinq ans, dix ans à essayer de l'obtenir. Et puis après c'est autre chose. Et les jours passent et on attend toujours la fin du monde.

« Oh ! il y a des fois, je vous jure, où il y a de quoi se marrer. Quand je pense – comme la première fois qu'on tombe vraiment amoureuse et qu'on se dit, eh ! je suis vraiment amoureuse ! Maintenant je sais ce que c'est. Et puis il vous quitte et vous n'arrivez pas à y croire. Ou pis encore, vous perdez la chose de vue petit à petit. Très progressivement. Vous l'aimez, seulement ce n'est plus aussi merveilleux qu'au début. Peut-être même que vous n'êtes pas amoureuse, que vous avez seulement envie de l'être. Et peut-être que vous n'en avez même pas envie. Vous cessez d'écouter les chansons à la radio et vous n'avez plus qu'une seule envie : dormir. Vous comprenez ce que je veux vous dire ? Mais le sommeil, ça ne dure pas éternellement, et quand vous vous réveillez c'est déjà demain. Le frigo est vide et il faut se demander à qui on n'a pas encore emprunté de l'argent et la pièce sent le renfermé et on se lève juste à temps pour voir un lever de soleil absolument splendide. Alors on s'aperçoit que ce n'était pas la fin du monde après tout, que c'est seulement une autre journée qui commence.

« Vous savez, quand on m'a amenée ici, il y avait une partie de moi-même qui était si heureuse. Comme la première fois que j'ai été à l'école, ou peut-être que j'étais terrorisée ce jour-là, je ne me souviens plus. Enfin. J'étais heureuse parce que je me suis dit : voilà, j'ai atteint le fond. Enfin ! La fin du monde, quoi, vous voyez ? Et puis pas plus tard que le lendemain, je me suis retrouvée sur la véranda, et tout y était, le coucher de soleil superbe, Brooklyn immense et plein de mystère, et puis l'East River. Et puis ça m'a fait comme si je me voyais à travers les yeux de quelqu'un d'autre, comme quand on est assis en face de quelqu'un dans le métro et qu'il ne sait pas qu'on l'observe, je me voyais comme ça. Et je me suis dit : Pauvre idiot ! Ça fait pas vingt-quatre heures que tu es là et t'es en train d'admirer un foutu coucher de soleil.

« Évidemment c'est également vrai, ce qu'on disait tout à l'heure au sujet des gens. Les gens sont dégueulasses. Ici tout autant qu'au dehors. Les têtes qu'ils se paient ! Et la façon qu'ils ont de faire main basse sur les choses. C'est comme, je ne sais pas si vous avez jamais eu des enfants, mais c'est comme manger avec des enfants à la même table. Au début on trouve ça

marrant. C'est comme regarder une souris qui grignote – miap, miap, miap. Mais ensuite vient un autre repas. Et puis encore un autre, et si on ne les voit pas en dehors des heures de repas, on a l'impression qu'il n'y a rien d'autre chez eux qu'un appétit insatiable. Eh bien, c'est ce que je trouve de plus effrayant, quand on regarde quelqu'un et que tout ce qu'on voit c'est un visage affamé. Qui vous regarde.

« Vous n'avez jamais cette impression ? Quand on ressent quelque chose très fort, on pense toujours que chez les autres c'est pareil, mais vous voulez que je vous dise ? J'ai trente-huit ans, demain j'en aurai trente-neuf, et j'en suis encore à me demander si c'est le cas. S'il arrive jamais que les gens ressentent la même chose.

« Oh ! le plus drôle, il faut que je vous le raconte. Ce matin j'étais aux cabinets quand M^{lle} machin, celle qui est gentille, est entrée d'un air très décontracté, comme si c'était mon bureau ou quoi, et elle me demande si je veux un gâteau d'anniversaire au chocolat ou un gâteau d'anniversaire blanc ! Pour mon anniversaire ! Un gâteau au chocolat ou un gâteau blanc ? Parce que vous comprenez, ils devaient le commander aujourd'hui. Dieu, que j'ai ri. Je croyais que j'allais tomber du siège tellement je rigolais. Un gâteau d'anniversaire au chocolat ou un gâteau d'anniversaire blanc ? Qu'est-ce que vous préférez, Lottie ?

« Au chocolat, je lui ai dit, et j'ai pris la chose très au sérieux vous pouvez me croire. Il fallait qu'il soit au chocolat. Ça, j'ai été très ferme là-dessus. »

43. *M^{me} Hanson, dans la chambre n° 7.* – « Ça fait des années que j'y pense. Je n'en parle pas parce que je ne trouve pas que ça soit quelque chose qui puisse se discuter. Une fois. Une fois j'ai rencontré une dame à Central Park, il y a longtemps de ça. On en a parlé mais je pense que ni l'une ni l'autre... Pas à l'époque. Quand on commence à y penser sérieusement, on ne tient pas à en parler.

« Ici c'est différent. Ça ne me dérange pas de vous en parler. C'est votre boulot, il faut que vous le fassiez. Mais avec ma famille, voyez-vous, c'est une autre affaire. Ils essaieraient de

m'en dissuader, mais seulement parce qu'ils se croiraient obligés de le faire. Et je comprends ça. J'ai eu la même réaction. Je me souviens quand j'ai rendu visite à mon père à l'hôpital – je vous parle de ça, ça devait être en 20 ou en 21 – qu'est-ce que j'ai pu lui parler ! Dieu, un vrai moulin à paroles ! Mais pour ce qui était de le regarder dans les yeux – jamais de la vie ! J'arrêtais pas de lui montrer des photos, comme si... Mais même à l'époque je savais ce qu'il devait être en train de penser. Ce que je ne savais pas, c'est que tout ça peut sembler si possible.

« Mais j'imagine que vous allez me demander de meilleures raisons que ça pour les formulaires que vous devez remplir. Eh bien, vous n'avez qu'à mettre cancer. Vous devez avoir une copie de mon rapport médical. On m'a opérée une seule fois, pour une appendicite et ça a suffi. Les médecins m'ont expliqué à quoi je devais m'attendre. Ils m'ont dit que j'avais plus d'une chance sur deux de m'en tirer, et je les crois. Ce n'est pas le risque qui me fait peur. Ça serait idiot, vous ne trouvez pas ?

« Ce dont j'ai peur, c'est de devenir une espèce de vieux légume. Il y en a tellement là où je vis en ce moment. Il y en a qui sont complètement... Parfois je les observe pendant des heures. Je sais que je ne devrais pas, mais je ne peux pas m'en empêcher.

« Et eux ne s'en rendent pas compte. Ils ne voient rien. Il y en a un à qui c'est arrivé comme ça, pratiquement sous mes yeux. Il passait toutes ses journées au dehors, indépendant n'est pas le mot exact, et puis d'un seul coup, il a eu une attaque. Et maintenant il ne peut plus se contrôler. Ils le sortent sur la terrasse pendant qu'on est tous là à prendre l'air, et tout à coup on l'entend faire pipi dans son urinal en fer-blanc. Ah ! il y a de quoi rire.

« Et puis tout à coup on se dit, ça pourrait être moi. Je ne veux pas dire que le fait de *pisser* est important. Mais le changement sur le plan intellectuel ! Ce vieux pisseur était un type tellement éveillé, tellement lesté, pétant de vie. Mais maintenant ! Ça ne me fait rien de mouiller mon lit. Ce que je ne veux pas, c'est devenir gaga.

« Le personnel est toujours en train de se moquer de celui-ci et de celui-là. Ce n'est pas vraiment par méchanceté. Il y a des

fois où je ne peux pas m'empêcher de rire moi-même de ce qu'ils disent. Et puis ensuite je réfléchis. Après mon opération ça pourrait être de *moi* qu'ils rigoleraient comme ça. Et alors il serait trop tard. On le lit dans leurs yeux parfois. Le fait qu'ils ont laissé passer leur chance, et qu'ils le savent.

« Arrivé à un certain stade, on se demande pourquoi. Pourquoi continuer ? À quoi bon ? Pour quelle raison ? Ça doit être quand on cesse de prendre plaisir aux choses. Aux choses quotidiennes. Ce n'est pas comme s'il y avait des masses de choses auxquelles on puisse prendre plaisir. Pas là-bas. La nourriture ? Manger est devenu une corvée pour moi, comme de mettre mes chaussures. Je le fais. C'est tout. Ou les gens ? Eh bien, je leur parle, ils me parlent, mais qui écoute ce qu'on dit ? Vous – vous écoutez, vous ? Hein ? Et quand *vous* parlez, qui vous écoute ? Et combien sont-ils payés pour écouter ?

« Qu'est-ce que je disais déjà ? Ah ! oui, l'amitié. J'ai exprimé mes vues sur ce sujet. Qu'est-ce qui reste ? Qu'est-ce qui *reste* ? La télé. Je regardais beaucoup la télé avant. Peut-être que si j'avais de nouveau mon propre poste, et une chambre à moi toute seule, peut-être que je pourrais progressivement oublier tout le reste. Mais dans la salle commune du Terminus – c'est comme ça qu'on l'appelle, – avec les autres qui éternuent et papotent et Dieu sait quoi encore, je n'arrive pas à m'intéresser à ce qui se passe à l'écran. Je n'arrive pas à entrer dedans.

« Et voilà. C'est ma vie, et je vous demande un peu, à quoi elle rime, ma vie ? Ah ! j'ai oublié de mentionner les bains. Deux fois par semaine je passe un quart d'heure dans un bain chaud et j'adore ça. Et je prends aussi plaisir à dormir. Je dors environ quatre heures par nuit. Ce n'est pas assez.

« Ça tient debout, ce que j'ai dit, non ? On ne peut pas dire que j'ai radoté. Avant de venir j'ai préparé une liste des choses que je voulais vous dire, et maintenant je les ai dites. Chacune des raisons que j'ai données est valable, sans exception. J'ai vérifié dans votre petit livret. Je n'en ai pas oublié, j'espère.

« Ah ! oui, La famille. Bon. Eh bien je n'ai plus de membres de ma famille qui comptent. À partir d'un certain âge c'est inévitable, et j'ai atteint cet âge-là, je suppose. Ça a mis le temps, mais j'y suis.

« Comme je vois les choses, vous *devez* transmettre ma demande avec un avis favorable. Si vous ne le faites pas, je ferai appel. Comme j'en ai le droit. Et au bout du compte j'aurai gain de cause. Je suis futée, vous savez. Quand il le faut. Tous les membres de ma famille étaient futés, ils avaient tous des notes de test élevées. Je n'ai pas fait grand-chose de mon intelligence, je veux bien l'admettre, mais ça je le ferai. J'obtiendrai ce que je demande et ce que vous ne pouvez pas me refuser. Et très sincèrement, M^{lle} Latham, je le veux de toutes mes forces. Je veux mourir. Je veux mourir comme d'autres veulent faire l'amour, avec la même force. J'en rêve la nuit. Et j'y pense. Et c'est ça que je veux. »

FIN